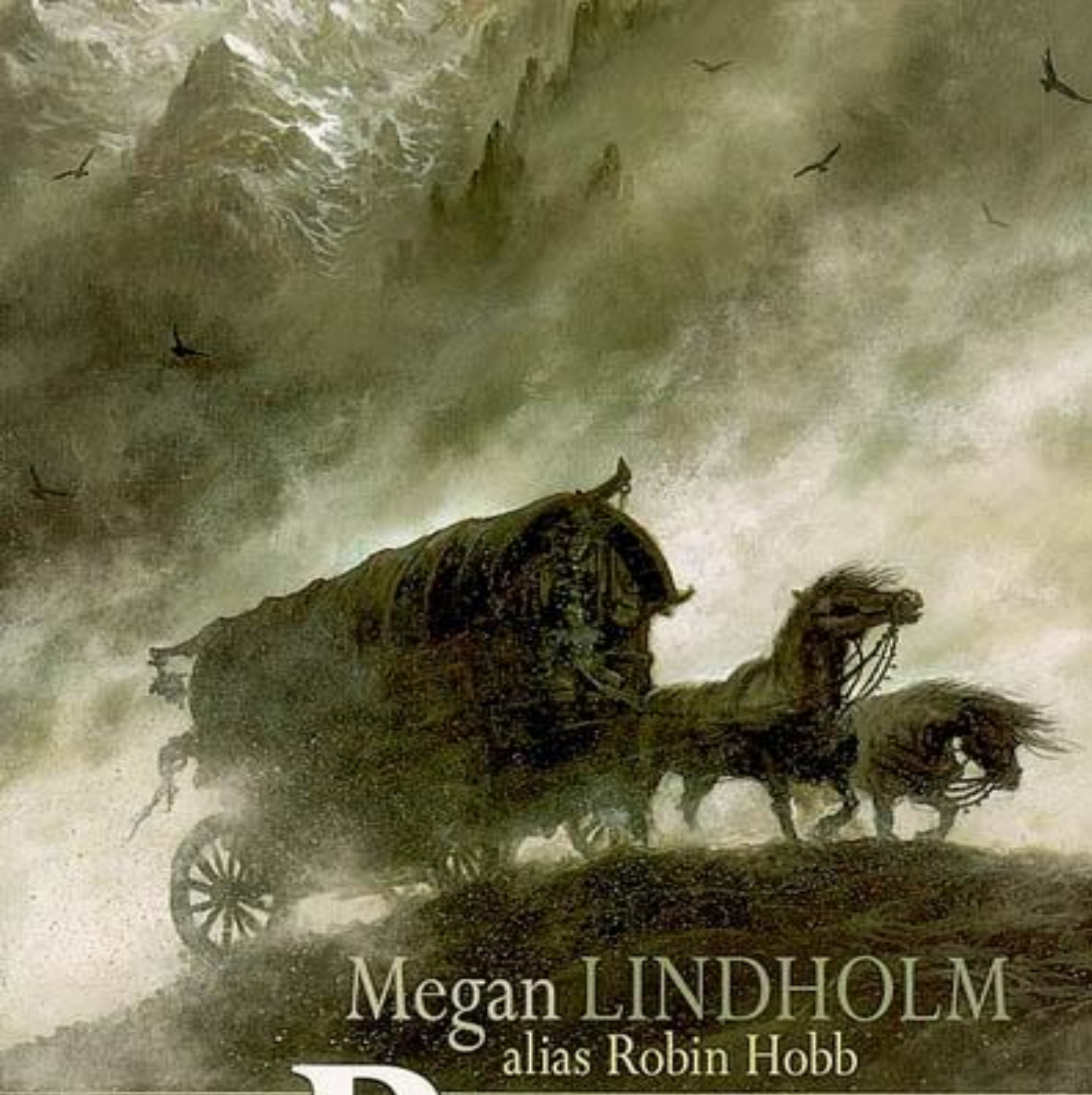

Megan LINDHOLM
alias Robin Hobb

LES ROUES DU DESTIN

MNÉMOS

Megan Lindholm
alias
Robin Hobb

LES ROUES DU DESTIN

Le cycle de Ki et Vandien
IV

Traduit de l'américain par Guillaume Le Pennec

Titre original :
Luck of the Wheels

Texte original © 1989, Megan Lindholm Ogden
Traduction française © Les Éditions Mnémos, août 2006

15, passage du Clos-Bruneau
75005 PARIS
www.mnemos.com

ISBN : 2-915159-77-7
978-2-915159-77-6

Ce livre est dédié à James LaFollette

PARCE QUE CHAQUE ENFANT MERITE ce genre d'oncle qui, lorsqu'il s'occupe de ses jeunes neveux, les agrafe au mur ou les ligote avec du ruban adhésif avant de les laisser sur la pelouse, ou qui menotte les neveux plus grands aux pare-chocs de voitures avant de les abandonner, ou qui propose de vous apprendre à nager avec des chaînes pour pneus autour du corps, ou qui menace de faire disparaître votre couvre-chef militaire dégoûtant préféré dans les toilettes.

ET PARCE QUE CHAQUE ENFANT MERITE aussi ce genre d'oncle qui vous emmène chez le docteur pour qu'on vous retire du doigt l'anneau trop petit que vous avez emprunté, ou qui passe dix heures assis près de votre lit d'hôpital le jour de votre opération chirurgicale, vous réconforte en vous racontant l'humiliation qu'il a connue lorsqu'il lui a fallu aller à l'hôpital parce que son cousin lui avait tiré dans les fesses, et lance des remarques bizarres qui irritent les infirmières, ou qui vous achète des tonnes de livres sur l'archéologie et vous emmène chercher des pointes de flèches et des ustensiles en pierre, ou bien vous engage comme coursier durant un salon d'armes à feu, ou vous donne des leçons d'escrime dans le garage les jours de pluie, ou vous apporte un authentique clairon de cavalerie dans lequel souffler alors que votre maman tente de travailler sur l'ultime version de son livre…

ET PARCE QUE CHAQUE ECRIVAIN MERITE ce genre de frère, capable de rester debout jusqu'à minuit dans la cuisine pour concevoir la chorégraphie de scènes d'escrime, de relire des brouillons griffonnés, de lui dire lorsque son personnage se comporte comme une vraie chiffe molle, et d'organiser des expéditions jusqu'à Shoreys, à Seattle, lorsque les murs semblent se refermer sur elle.

GARF, tu es tout cela, et plus encore. Nous t'adorons.

Mais je te ferai quand même payer le coup du clairon.

CHAPITRE 1

— ET JE VAIS VOUS DIRE AUTRE CHOSE, continua la propriétaire du caravansérail tout en remplissant de nouveau son verre, puis celui de Ki.

Elle s'appuya lourdement sur la table en agitant un doigt devant le visage de la Romni, ce qui fit cliqueter les bracelets qu'elle portait au bras :

— Jamais je ne partagerai ma couche avec un homme aux yeux verts. Méchants jusqu'au dernier, tous ceux que j'ai connus ! J'en ai connu un avec des yeux d'un vert de jade et le cœur aussi dur que cette même pierre. Il faisait exprès de causer des disputes, après quoi il me forçait à m'excuser de les avoir provoquées. Méchants comme des serpents, tous.

Ki hochait la tête d'un air absent en écoutant la litanie de son hôtesse. Un petit vent sec entrait par la porte ouverte et les fenêtres voûtées de la salle commune de la taverne – si toutefois c'était bien le nom que l'on donnait à cette pièce dans cette partie du monde. La brise apportait une odeur de fleurs et de poussière, ainsi que des bruits de pas et de chariots venus de la rue au-dehors. Le sol de la taverne était de sable ratissé et les murs de pierre blanche. Les tables à tréteaux dans la salle commune affichaient complet, mais la plupart des autres tables étaient désertes à ce moment de la journée. Des coussins garnis de paille, au tissu râpeux et délavé, étaient disposés sur toute la longueur des bancs trapus. Si loin au sud, même les tavernes n'avaient pas l'air de tavernes. Et le vin avait un goût d'eau sale.

Ki s'agita inconfortablement sur son coussin avant de poser ses coudes sur la table basse devant elle. Elle était entrée ici à la recherche d'un travail. Au nord les taverniers savaient toujours qui avait besoin d'un charretier. Mais cette femme, Trelira, n'avait d'informations à fournir qu'au sujet des hommes qu'il valait mieux ne pas mettre dans son lit et des malheurs qui arrivaient à celles qui avaient le tort de ne pas écouter ses

conseils. Ki espérait que si elle restait assise à hocher la tête suffisamment longtemps, Trelira finirait par aborder un sujet plus intéressant. Elle étouffa un soupir et essuya son front humide d'un revers de la main. Satanée chaleur.

— Le problème, pour la plupart des femmes, poursuivait Trelira, c'est la manière dont elles regardent un homme. Elles examinent son visage, elles détaillent ses habits. Comme quand on achète un cheval parce qu'il a un joli harnais. A quoi bon ? J'ai eu un homme, il y a quelques années, on aurait dit un jeune dieu souriant. Une peau de bronze, des avant-bras assez larges pour y faire tenir une cruche en équilibre, des cheveux noirs, très noirs, et des yeux bleus aussi innocents que ceux d'un chaton. Il passait ses journées dans mon caravansérail, à boire du vin et à raconter des fariboles. Et si je lui demandais de l'aide, il se mettait à bouder et il fallait le complimenter et le flatter pour qu'il arrête. Et, bête que j'étais, je le faisais. Ah, mais il était beau, avec ses cheveux sombres et ses yeux clairs, et sa peau aussi douce que le museau d'un cheval. Et puis un jour, un homme est entré ici, aussi ordinaire qu'une clôture de boue séchée et attifé comme un fermier. Il est venu jusqu'à moi et il m'a dit : « La porte de votre écurie est sortie de ses gonds et toutes les stalles à l'intérieur ont besoin d'être nettoyées. En échange d'un bon dîner et d'un verre de vin, je m'en chargerai pour vous. » Je vous le dis, j'ai eu l'impression qu'on me tirait des sables mouvants. Monsieur-yeux-de-chaton était dehors moins d'une heure après et l'autre type a reçu plus que du vin et de quoi manger pour sa peine.

Ki tenta de lui offrir un sourire appréciateur.

— Ah, l'apparence ne fait pas tout, commenta-t-elle d'une voix neutre. Pas de doute là-dessus. À présent, sans vouloir changer de sujet, j'ai un chariot de transport et…

— Pas toujours !

Trelira avait joyeusement coupé la parole à Ki.

— Les apparences peuvent être très importantes. Un homme à la barbe sale, vous pouvez être sûr qu'il sera sale ailleurs aussi… Vous voyez ce que je veux dire. Des yeux et un nez rouges, ça veut dire qu'il boit. Et je n'accepterai jamais un homme avec la peau pâle. Je n'en ai jamais rencontré un seul

qui soit en bonne santé. Ni un homme avec des cicatrices. Des marques dues au travail sur les mains d'un homme, ça va. Une jambe boiteuse ou des problèmes de dos, ça peut juste vouloir dire qu'il est maladroit ou stupide. Mais les cicatrices ailleurs, ça ne s'attrape pas quand on est doux et gentil.

— Oh, ça, je ne sais pas… tenta Ki.

Elle baissa les yeux sur la peau tannée de ses propres mains :

— N'importe qui ayant un peu vécu aura récolté quelques cicatrices. Et, ajouta-t-elle en souriant pour elle-même, certaines cicatrices donnent du caractère à l'apparence d'un homme.

— Ne vous faites pas d'illusions, ma fille, dit Trelira d'un ton maternel. Je sais ce que vous pensez. Mais seules les gamines sans jugeote croient qu'une cicatrice remportée lors d'un duel évoque un tempérament romantique. Querelleur, plutôt. La plupart du temps, ça signifie juste que l'homme a un méchant caractère. Regardez celui-ci, par exemple. On voit tout de suite que c'est un salopard du genre cruel. Jetez un œil, mais discrètement.

Ki tourna obligeamment la tête vers l'entrée. La silhouette d'un homme mince, légèrement plus grand qu'elle, se découpait à contre-jour. Il repoussa des mèches collées de sueur en arrière sur son front tout en parcourant la salle de ses yeux plissés. Ses yeux étaient plus sombres que ce à quoi l'on aurait pu s'attendre, même dans son visage profondément hâlé. La maîtrise assurée de ses gestes vifs laissait deviner des muscles prêts à l'action sous sa large chemise blanche. Dans un pays où la plupart des gens portaient des robes et allaient pieds nus, il arborait une large ceinture de cuir et avait glissé ses pantalons larges à l'intérieur de ses hautes bottes. Il aurait pu être beau, sans la cicatrice qui lui fendait le visage. Elle prenait naissance entre ses yeux et descendait le long de son nez, dépassant une fine moustache soigneusement taillée pour finir sa course au bas de son menton. La cicatrice était fine, presque invisible sur son visage buriné, mais elle exerçait une traction sur l'un de ses yeux lorsqu'il souriait, comme à présent. La chaleur de ce petit sourire démentait l'aspect sinistre de la balafre. Il vit que Ki le

regardait. Son sourire s'élargit et il s'approcha des deux femmes.

— Bonjour les problèmes ! soupira Trelira d'un ton d'avertissement.

— Je ne vous le fais pas dire, répondit Ki d'une voix désabusée.

L'étranger se laissa tomber sur le banc à ses côtés et s'empara de son verre, qu'il vida d'un trait.

— Vandien, lâcha Ki.

C'était à la fois une salutation et une présentation à l'intention de Trelira. Celle-ci se releva en hâte, l'air embarrassé.

— Je ne pensais pas à mal, murmura-t-elle.

— J'avais bien compris, répondit immédiatement Ki. De toute façon, vous avez parfaitement raison, ajouta-t-elle avec un sourire ironique.

Vandien avait avalé le vin et toussait poliment pour dissimuler sa réaction face à l'amertume du breuvage. Ki lui tapa impitoyablement dans le dos.

— Je te présente Trelira, la propriétaire de ce caravansérail, lui dit-elle lorsqu'il put à nouveau respirer.

— Un endroit charmant, réussit-il à articuler.

Son sourire incluait Trelira dans le compliment. Ki observa avec amusement la façon dont les yeux de la femme traduisaient la soudaine révision de son jugement. Avec ce sourire et une ou deux histoires, Vandien était capable de trouver de quoi subsister n'importe où. Ki le savait. Malheureusement, songea-t-elle, Vandien aussi le savait.

— Cette journée est terriblement sèche, ajouta-t-il. Pourrais-je vous demander un autre verre ? Ainsi peut-être qu'une bouteille d'Alys ?

Trelira secoua la tête devant le mot inconnu.

— Ce vin est tout ce que nous proposons à cette période de l'année. Les tarifs sont trop élevés sur le reste. Inutile d'acheter ce que mes clients ne peuvent pas se payer. Mais je vais vous déboucher une bouteille.

Elle s'éloigna vivement de la table, ses vêtements amples et colorés voletant autour d'elle.

— Même l'eau n'est pas buvable dans cette ville, confia Vandien à Ki lorsqu'elle se fut éloignée. Elle est plus rouge que ce vin, quoique moins amère. Mais elle laisse encore plus de dépôt au fond du verre. J'ai interrompu quelque chose ? Une proposition de contrebande, peut-être ? Cette femme a pris un air coupable quand je me suis assis.

— Rien d'important. Elle faisait juste observer qu'aucune femme saine d'esprit ne s'associerait à un voyou à l'œil mauvais dans ton genre.

— Aucun doute là-dessus, se moqua-t-il, l'air faussement hautain.

Un garçon s'approcha pour déposer une bouteille et un verre devant Vandien avant de s'éloigner au trot, ses pieds nus totalement silencieux sur le sol couvert de sable.

— Tu as trouvé quelque chose ? demanda Vandien.

— Rien. Et toi ?

— Pas mieux, admit-il. J'ai passé la matinée entière avec un fonctionnaire de second rang, pour faire renouveler nos papiers. Je lui ai dit que nous avions déjà acheté nos permis de voyager à la frontière, mais il m'a rétorqué qu'ils n'étaient plus valides. Nous avons donc de nouveaux papiers, avec un sceau différent et pour un coût deux fois plus élevé. J'en viendrais presque à regretter cette fameuse région où les conseils de marchands contrôlaient tout. Ce duc dont tout le monde parle… il fait tellement peur à ses fonctionnaires qu'ils n'acceptent pas de pot-de-vin. Et ses patrouilles de Brurjans sont partout. Je n'ai jamais vu autant de Brurjans dans un même endroit. On pourrait paver une cour entière rien qu'avec leurs crocs.

De sous sa chemise, il tira un rouleau de parchemin et une bourse plate. Ki s'en saisit sans rien dire. Son expression était amère. Vandien haussa les épaules et reprit :

— Puis cet après-midi j'ai bien failli m'endormir debout dans le marché à l'embauche. Le problème, c'est que notre chariot ressemble à une roulotte de colporteur. Les gens me demandent ce que j'ai à vendre, pas ce que je peux transporter. J'ai eu une offre, ceci dit. Deux sœurs sont venues me voir pour me demander si je prenais des passagers. J'ai cru comprendre que la plus âgée quittait la maison familiale pour rejoindre son

amoureux. Une fille à l'allure peu commune. Sa sœur avait des cheveux bruns bouclés et des yeux bleus. Mais celle qui voulait s'enfuir avait des cheveux aussi roux que le cuir d'un veau nouveau-né, avec un œil bleu et l'autre vert. Elle…

Vandien s'arrêta de parler, l'air déçu. Ki secouait déjà la tête.

— Je sais, admit-il à contrecœur. Moi aussi j'ai imaginé la réaction outragée de sa famille. Je leur ai dit qu'on ne transportait pas de personnes et elles sont parties en chuchotant entre elles. J'ai entendu parler sinon d'une autre opportunité, par un tiers. Un quidam aurait vingt poulets qu'il voudrait faire envoyer à son cousin de Dinmaera, à trois jours d'ici environ. Un cadeau pour célébrer un mariage.

— Bon sang ! siffla Ki. Même si je déteste transporter des animaux, j'aurais dit oui si nous avions eu un chariot adapté. Mais en l'état, il faudrait qu'ils soient à l'intérieur avec nous. Par cette chaleur.

— Ils sont supposés être dans de solides cagettes en bois.

— Ils pueraient. Et nous casseraient les oreilles.

Vandien prit précautionneusement une gorgée de son verre.

— J'ai laissé un message au gars debout à côté de moi disant que si quelqu'un cherchait à louer les services d'un chariot et d'un attelage, il pourrait nous trouver ici. Je meurs de faim. La nourriture est aussi mauvaise que le vin ?

— Je n'ai pas eu le courage de m'en assurer, répondit Ki, l'air distrait.

— Devrions-nous commander quelque chose pour le découvrir ? Ou retourner au chariot et cuisiner nous-mêmes ?

Comme Ki ne répondait pas, Vandien se tourna vers elle. Elle fixait son verre de vin d'un air contrarié. Son coude était appuyé au bord de la table, son menton posé sur son poing.

Aussi vive que la patte d'un chat, la main de Vandien poussa le coude de Ki dans le vide, ramenant immédiatement son attention vers lui.

— Le chariot, dit-elle soudainement, c'est lui, la source du problème. Que de l'habitable, pas de plateau de transport. Je ne sais pas pourquoi j'ai acheté une caravane de ce genre.

— Moi je sais. Il n'était pas cher, il était disponible et nous étions tous les deux très pressés de quitter Jojorum. Si tu avais voulu un chariot comme l'ancien, avec un emplacement pour le transport à l'arrière, tu aurais dû le faire fabriquer spécialement.

— Peut-être, admit Ki. Mais ce chariot de colporteur ne nous a fait économiser ni temps ni argent. Il est très mal construit, lourd au sommet, instable lorsqu'on traverse une rivière ou sur les routes difficiles. Et là où il devrait être solidement bâti, il est piètrement construit. Mon pied a failli traverser la marche devant la porte, hier. Tu sais ce qu'on devrait faire ?

— Nous faire fabriquer un nouveau chariot ?

— Oui. Aller voir ce fabricant de Bordepin et lui demander de…

— Non.

Le refus de Vandien était catégorique.

— Trop de gens sur le trajet se souviendraient de nous. Et bon nombre d'entre eux sont des Ventchanteuses capables de provoquer une tempête mortelle par leur chant. Retourner au nord est impossible, Ki.

— Juste pour une courte période, proposa cette dernière d'un air déterminé. Pour se faire faire un chariot décent. Regarde cette chose que nous conduisons. C'est un chariot de colporteur, vieux et laid pas un chariot de transport. Il n'a pas de place pour transporter quoi que ce soit. Il est bien trop étroit.

— Comme tous les autres chariots romnis que j'ai pu voir, argumenta Vandien. Les Romnis semblent fort bien s'accommoder du fait que leurs chariots soient entièrement habitables. Ils ne s'inquiètent pas de savoir comment ils vont régler leurs dépenses. Simplement, ils voyagent et vivent en s'en remettant à la bonne fortune des roues pour leur fournir ce dont ils ont besoin. Mais pas toi. Parfois, je ne te comprends pas. Tu as été élevée parmi les Romnis mais tu n'as pas confiance en leurs pratiques. Pense à ton ancien chariot, dont la moitié seulement était réservée à la caravane, et le reste laissé ouvert pour accueillir les cargaisons. On pourrait dire que c'était dû à un manque de foi en la bonne fortune des roues.

— Et on pourrait dire que c'était dû au fait que je n'ai pas totalement perdu la raison. J'ai vécu à la bonne fortune des roues, Vandien. Et parfois cette fortune n'a rien de bon. Particulièrement dans des endroits comme celui-ci, où ils exigent un papier tamponné et décoré d'un sceau pour t'autoriser à respirer. J'ai vu des Romnis avec un chariot plein d'enfants, au milieu d'une ville hostile, sans la moindre miette à manger et ne possédant rien d'autre que l'or familial. De l'or pour lequel ils préféreraient mourir plutôt que de le dépenser.

— Et donc ils sont tous morts de faim ? s'enquit Vandien, l'air rusé.

— Eh bien, non, admit-elle à contrecœur. Il existe des moyens de s'en sortir. Des moyens qui peuvent te valoir une main coupée si tu te fais prendre. Je préfère largement disposer d'un chariot ouvert et d'une cargaison à transporter.

Il tenta une autre approche.

— Bon, on pourrait récupérer un chargement de marchandises, proposa-t-il. Il nous reste assez de l'or de Rebeke pour ça. On pourrait acheter des écharpes, des casseroles, des clochettes, des boucles d'oreilles, de la dentelle…

— Et vivre au milieu de tout ce bazar, avant d'ouvrir notre maison aux yeux scrutateurs des premiers clients venus. Non. Je me suis habituée au fait que notre cabine était privée. Et je ne veux pas dépenser le reste de l'or des Ventchanteuses. Nous avons eu trop de mal à l'obtenir pour le gaspiller en clochettes et boutons. Non, il servira à m'acheter un nouveau chariot, construit selon mes spécifications. Et cela signifie qu'il faut s'adresser à l'artisan de Bordepin.

— Ou à n'importe quel artisan capable d'assembler deux pièces de bois en angle droit, rétorqua Vandien avec irritation.

Il plongea son doigt dans le vin avant de tracer des formes au hasard sur la surface de la table.

— Ne sois pas si têtue et prisonnière de tes habitudes. Ce n'est pas parce qu'il a construit le précédent qu'il doit fabriquer le suivant. Je ne crois pas que nous devions retourner au nord même si la main de fer de ce duc te gêne. Il s'agit juste d'un nouvel ensemble de règles auxquelles nous devons nous habituer. On peut tout à fait s'en sortir.

Un sourire fatigué se dessina sur le visage de Ki.

— Écoute-nous parler. Qu'est-il arrivé à ta spontanéité, ta fameuse attitude « après moi le déluge » ?

— Une Ventchanteuse m'a fait changer d'avis. Par la peur. Et tu peux parler, toi ! Qu'est-il arrivé à ta prudence, ton habitude de tout planifier ? Tu parles d'aller se fourrer dans la gueule du loup.

Ki remplit leurs deux verres avec la bouteille de Vandien.

— Ma prudence n'a pas disparu, articula-t-elle après une gorgée. Je suis juste en train d'en reprendre le contrôle. Nous sommes partis travailler trop au sud, Vandien. C'est devenu évident lorsque nous avons traversé la frontière pour entrer en Loveran. Je n'ai aucun contact ici, je ne maîtrise pas la monnaie, je déteste la réglementation et j'ignore où vont les routes, sans parler de savoir lesquelles sont sûres et où se trouvent les raccourcis. Comment pourrai-je gagner ma vie, ici ? Cela fait une semaine que nous sommes à Keddi. Soleil de plomb et ennui mortel, sans une seule offre de travail. Que se passera-t-il si on ne trouve rien ?

— On survivra.

Il sirota son vin et grimaça.

— Comment ?

— Par la bonne fortune des roues, Ki ! De la même manière que tous les Romnis survivent.

Il marqua un temps d'arrêt et l'observa d'un air rusé. Ki plissa les yeux, prudente, mais il écarquilla grand les siens, déclarant l'innocence de ses intentions.

— Écoute. Faisons un compromis. Pendant un mois, nous vivrons de notre débrouillardise. Nous visiterons de nouveaux endroits, sans dates de livraison, sans clients pressés, sans cargaisons qui se gâtent. Pendant un mois.

— Dans un mois, nous pourrions mourir de faim.

Il eut un reniflement de dédain.

— Durant toutes les années précédant notre rencontre, je n'ai jamais été affamé. J'ai perdu un peu de poids, j'ai appris à me montrer charmant envers des inconnus et à ne pas faire le difficile quant à ce que je mangeais et à l'endroit où je dormais, mais je n'ai jamais été affamé.

— Nous ne pouvons pas tous être des chats errants.

— Ah non ? Laisse-moi te montrer comment faire.

Il avait accompagné cette proposition de son sourire le plus persuasif. Ses yeux sombres, d'un brun pratiquement noir, étaient à quelques centimètres des yeux verts de Ki.

— Et à la fin du mois ? demanda froidement celle-ci.

Il se rejeta en arrière avec un soupir.

— Si les choses se passent mal, nous retournerons voir l'artisan de Bordepin pour acheter un nouveau chariot.

— Et reprendre mes bons vieux itinéraires commerciaux, ajouta Ki.

Vandien vida son verre et fit une grimace de dégoût avant de secouer la tête :

— Non. La première Ventchanteuse qui entendrait parler de nous nous dénoncerait à Rebeke. Elle ne nous laisserait pas nous en tirer comme ça.

— Pas si nous sommes prudents, commença Ki en se penchant vers lui.

Sa voix était basse mais pleine de ferveur :

— Si nous sommes prudents…

— C'est vous, les charretiers qui louent leurs services ?

Leurs têtes se tournèrent en même temps. L'individu qui avait parlé était un vieil homme. Non. Avec surprise, Ki réalisa que l'homme qui se tenait près de leur table n'avait que quelques années de plus qu'elle. Mais ses yeux étaient âgés, de même que sa voix. Il donnait l'impression d'avoir accompli une tâche si usante qu'il avait déjà vieilli en esprit, si ce n'était dans son corps. Comme l'enfant mystique que Vandien et elle avaient vu à Adjutan, capable de réciter les six mille versets sacrés de Krinth. Des yeux anciens, fatigués.

— C'est bien nous, répondit Ki.

— Plus maintenant, annonça Vandien au même instant.

L'homme parut perplexe. Ki donna un coup de pied à la cheville bottée de Vandien, sous la table.

— Nous pourrions bien être ceux que vous cherchez. Cela dépend de la cargaison, de la distance, de la route et évidemment du paiement. Je vous en prie, profitez de notre table et de notre vin, lui proposa gracieusement Ki.

Trelira avait vu l'homme entrer. Elle posa un troisième verre sur la table avant même qu'il ne se fut assis.

— Brin ! lui lança-t-elle avec un sourire accueillant avant de l'embrasser sur la joue.

Mais son regard scrutait la porte derrière lui :

— Tu n'es pas venu avec Gotheris ?

— Non. Je l'ai laissé à la maison, cette fois, avec Channry.

— Oh.

Trelira marqua une longue pause et Ki se demanda ce qu'elle ne disait pas.

— Bon. Avez-vous assez de vin ? Quelque chose à manger ? Bon. Heureuse de te voir, Brin.

Après chaque signe de dénégation, Trelira avait marqué une pause. Lorsqu'enfin elle fut à court d'excuses pour demeurer près de leur table, elle s'éloigna. Ki remarqua qu'elle revenait presque immédiatement pour ratisser le sable près de la table voisine. Habitude de commère, songea Ki, qui décida de l'ignorer.

— Je m'appelle Brin, comme Trelira vous l'aura révélé, commença le vieil homme.

Vandien avait rempli son verre, mais Brin ne faisait pas mine d'y toucher.

— Je ne connais pas vos noms.

— Ki. Et mon partenaire, Vandien. Vous avez demandé si nos services étaient à louer. Ils le sont. Quelle est la cargaison ?

— Eh bien. Ce n'est pas exactement une cargaison. Dites-moi, avez-vous des enfants ?

Vandien leva les yeux, surpris, mais Ki répondit brièvement pour eux deux :

— Non.

— Ah. Je vois. Bon, cela pourrait changer la façon dont vous prendrez le… enfin… Bon, j'ai un fils. Gotheris. Il est désormais en âge de commencer à exercer un métier utile. Il y a des années, alors qu'il n'était qu'un petit enfant, il a fait montre de certains instincts et talents qui ont rendu mon frère Dellin impatient de faire de lui son apprenti. Dellin est un guérisseur-jore, voyez-vous, un talent qui perdure depuis longtemps dans ma famille, bien que je n'aie moi-même pas choisi cette voie.

Mais depuis il a déménagé pour Villena, et cela fait donc plusieurs années que nous ne l'avons pas vu.

Ki et Vandien échangèrent un regard perplexe. Qu'est-ce que tout ceci pouvait bien avoir à faire avec le transport de cargaison ?

— Nous avons reçu des nouvelles de lui au fil des ans. Et je lui ai récemment fait parvenir un message disant que le garçon était prêt à démarrer son apprentissage et que le manque d'activité ne pouvait lui apprendre qu'à faire des sottises. Il m'a fait savoir par courrier qu'il était prêt à recevoir le garçon, à tout moment.

— Et vous voudriez que l'on emmène votre fils à Villena ? hasarda Vandien.

— Oui. Exactement. Je suis prêt à vous payer trois georns de suite. Et à son arrivée, Dellin vous paiera un orn entier de plus.

— On ne prend pas de passagers, répondit Vandien d'un ton sans appel.

La cabine était tout simplement un espace trop petit pour être partagé. Mais Ki leva la main dans un geste qui voulait dire « attends un instant ».

— Que pouvez-vous nous dire des routes de Villena en cette période de l'année ? Je ne prétendrai pas les connaître.

Brin ne parut pas dérangé par cet aveu d'ignorance.

— Les routes sont bien indiquées, mais ce sont des routes de caravanes, sablonneuses et molles, plus difficile pour les chariots que pour les hommes ou les bêtes. Il n'y a qu'une rivière, basse en cette saison, mais qui a creusé un profond sillon dans les plaines herbeuses. Les berges de la rivière sont hautes, escarpées et rocailleuses. Les ponts ne tiennent pas durant la saison des crues, comme le passé l'a maintes fois prouvé. Donc tout le monde se rend au sud, à Passerive, puis reprend la direction du nord jusqu'à Villena. Ce n'est pas un trajet facile, mais le chemin est clairement indiqué et il y a de bonnes auberges sur la route. C'est un voyage de, disons, quatre-vingt-dix kilex, ce qui fait…

Brin marqua une pause pour effectuer mentalement la conversion. Il haussa les épaules.

— Peut-être quatorze jours pour un chariot, si l'on va à un rythme confortable. Des rumeurs parlaient de voleurs et de rebelles sur la route, l'année dernière, mais le duc a dépêché ses patrouilles de Brurjans pour nettoyer tout ça. C'est une route commerciale très fréquentée, donc le duc fait en sorte qu'elle reste sûre.

— S'il y a tant de trafic entre ici et Villena, intervint Vandien malgré la grimace réprobatrice de Ki, pourquoi confier votre fils à deux étrangers, au lieu d'un conducteur de caravane de votre connaissance ou d'un commerçant avec lequel vous avez déjà fait affaire ?

— Je…

L'homme hésita, visiblement gêné par la question :

— J'ai vu votre chariot. Il m'est apparu comme un moyen confortable, et même agréable, de voyager. C'est mon fils unique, vous savez. Et je préférerais qu'il rejoigne directement son oncle, sans longues escales commerciales et autres visites. Plus vite il sera avec Dellin, plus tôt il pourra commencer à apprendre un métier qui fera de lui un homme utile.

Vandien se frotta la moustache pour dissimuler sa moue de scepticisme. Les raisons que cet homme invoquait ne semblaient guère crédibles. Mais Ki hochait pensivement la tête.

— Et quel âge a Gotheris ? interrogea-t-elle.

— Il a vu quatorze récoltes, répondit l'homme presque à contrecœur.

Après quoi il ajouta en souriant :

— Il est grand pour son âge. Le sang jore a cet effet-là. Ce sera un homme solide lorsqu'il aura fini de grandir. Et il a des yeux jores, ajouta-t-il avec une hésitation, comme s'il craignait leur réaction.

— Dans ce cas, je ne vois pas de problème, annonça Ki à la grande stupéfaction de Vandien. Toutefois, j'aimerais rencontrer ce garçon avant de sceller l'accord d'une poignée de main. C'est acceptable pour vous ?

Un tic facial fit trembler la joue de Brin.

— Certainement. Je vous l'amènerai dès demain matin. Je lui demanderai de prendre ses affaires et j'apporterai de quoi

vous payer. Ainsi, dès que vous aurez donné votre accord, vous pourrez vous mettre en route. D'accord ?

— Il me faudra d'abord faire des provisions, expliqua Ki.

— Dans ce cas, je vous l'amènerai plus tard, le temps que vous vous prépariez. Midi vous conviendrait ? Rien ne rend ce garçon plus impatient que l'attente. Mieux vaut ne pas lui demander de rester en place pendant les préparatifs. Nous vous retrouverons ici demain, à midi. Bonne soirée.

Vandien fronça les sourcils comme Brin disparaissait par la porte.

— Voilà un homme bizarre. Il ne semble pas croire que nous puissions ne pas prendre son fils. Et pourquoi une telle précipitation ? Il ne s'est même pas arrêté pour finir son verre.

— Si on te donnait le choix, tu voudrais rester assis ici et boire ce truc ? De plus, il dit au revoir à son fils demain. De tels adieux prennent du temps. Qu'est-ce qui te tracasse, Van ? Tu l'as interrogé comme un amant jaloux.

— Vandien, la corrigea-t-il d'un air absent.

Il regardait les jeunes serveurs occupés à recouvrir la porte de carrés de peau tendue. Un vent chaud venu des plaines faisait grésiller le sable contre le cuir durci.

— Il ne t'a pas paru terriblement anxieux de se débarrasser du garçon ? Je pense qu'il y a quelque chose qui cloche.

— Tu es simplement vexé parce que nous n'allons pas nous enfuir pour entamer un mois d'errance. Tu penses que je renie notre accord, n'est-ce pas ? Eh bien pas du tout. Mais pourquoi ne pas commencer le mois avec un peu d'argent en poche ? Prenons le garçon et déposons-le en chemin. Tu as envie de découvrir de nouveaux horizons, non ? Eh bien je n'avais jamais entendu parler de Villena avant ce soir. Et toi non plus, je parie. Alors pourquoi ne pas commencer par là ? Trelira ! lança soudain Ki à travers la pièce. Dans quelle direction se trouve Villena ?

La rapidité avec laquelle la corpulente propriétaire du caravansérail trotta jusqu'à leur table trahissait son intérêt.

— Au sud-ouest, à environ quatorze jours d'ici. C'est sur la route des caravanes. Il y a Algona, Tekum, Passerive puis Villena. Une ville bien plus grande que Keddi. Au départ, c'était

un camp tchéria, mais ces jours-ci, il y a presque autant d'humains là-bas. Et un groupe de Denés s'est installé à Passerive. Vous songez à vous y rendre ?

— Peut-être. Peut-être pas. Je me posais simplement la question.

Vandien décida d'utiliser la curiosité de la matrone à leur avantage :

— Qu'est-ce que vous servez pour le dîner, ce soir ?

— J'ai du mouton en croûte et des gourdes molles garnies de tubercules et d'oignons cuits. Une soupe d'orge et de haricots et des miches de pain fraîches. Quelle affaire vous mènerait à Villena ?

— Aucune, probablement, répondit immédiatement Vandien en appuyant sa jambe contre celle de Ki pour lui intimer le silence. Brin voulait qu'on y emmène son fils, mais Ki n'aime guère prendre de passagers. Elle tient à son intimité. Nous posions la question par curiosité. Aucun d'entre nous n'a entendu parler de cette ville.

Ki saisit la balle au vol.

— Je vais prendre la gourde garnie de tubercules et d'oignons, mais sans…

— Cabri ? Il veut que vous emmeniez Cabri à Villena ?

La question était si pressante qu'elle interrompit la tentative de Ki de passer commande.

— J'ai cru comprendre que le garçon s'appelait Gotheris, hasarda Vandien.

— Exact, mais on le surnomme Cabri depuis qu'il a quatre ou cinq ans. C'était un petit gars bondissant à l'époque, toujours occupé à gambader alentour, si plein d'énergie et de malice… Il n'y avait pas une mère qui n'aurait pas voulu l'avoir pour enfant, quand il était petit.

Les yeux de Trelira prirent un éclat rêveur teinté de souvenirs et de regrets :

— Pourquoi faut-il que les enfants changent et grandissent ? demanda-t-elle à personne en particulier.

Puis son attention se reporta sur Ki et son regard se fit plus calculateur. Les affaires avant tout.

— Combien vous a-t-il proposé pour faire le trajet ?

Ki ouvrit la bouche pour protester contre l'indiscrétion d'une telle question, mais Vandien se hâta de lui glisser un verre de vin dans la main. Elle retint ses mots derrière ses lèvres serrées.

— Trois georns et un orn entier à l'arrivée, annonça Vandien avec une sincérité désarmante. (Son sourire inspirait confiance à Trelira.) Ayez pitié d'un étranger, Trelira. Je n'arrive même pas à me souvenir combien de georns et de fiorns font un orn. Au vu de la route et de la distance, diriez-vous que c'est un bon prix pour ce voyage ?

Trelira prit une profonde inspiration comme si elle s'apprêtait à dire quelque chose, avant de fermer la bouche et de faire un simple hochement de tête.

Ki décida de jouer son rôle dans le jeu de Vandien.

— Je me demande pourquoi il n'attend pas d'avoir des amis allant dans cette direction ?

— Ils connaîtraient le… Il ne connaît personne de ce genre. Brin ne connaît pas grand monde ici. Ses terres sont à limite de la ville. Il est seul, à l'exception de ses moutons et de ses trois fils. La sœur de sa femme était la femme de mon cousin, ajouta-t-elle à mi-voix, comme pour elle-même.

— Bon, nous n'avons pas donné notre accord pour l'emmener, pour l'heure, déclara Vandien, l'air décontracté.

Mais Trelira n'écoutait plus. Elle se leva et s'en retourna d'un pas lent vers ses cuisines, plongée dans ses pensées. Ki et Vandien échangèrent un regard.

— Intéressant.

Ki but une gorgée de vin.

— Un vrai sac de nœuds. Brin parle de son fils unique, Trelira dit qu'il en a trois. Brin affirme qu'il veut que le garçon voyage bien installé, Trelira explique qu'il ne connaît personne qui l'emmènerait. Ça ne sent vraiment pas bon, mais de toute évidence, elle a un lien familial avec lui qui l'empêche de se laisser aller aux commérages. Tu crois que son fils pourrait être un demeuré ?

— Qui deviendrait l'apprenti d'un guérisseur ?

— Je pourrais te raconter des histoires sur les guérisseurs qui rendraient cette idée tout à fait concevable, lança Vandien sur le ton de la plaisanterie.

Puis il haussa les épaules et redevint sérieux :

— De quoi peut-il s'agir ?

— Peut-être de rien d'autre que de ton imagination. Peut-être d'un gamin qui est devenu trop grand pour la maison familiale et l'existence paisible d'une petite ville. Ne va pas noircir le tableau, mon ami, avant même d'avoir vu le garçon.

La nourriture fit son arrivée, une double portion de chacun des plats mentionnés par Trelira. Ki fronça les sourcils tandis qu'un jeune serveur déposait les assiettes devant eux.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle.

Le garçon la fixa comme si c'était la question la plus stupide qui soit.

— De la nourriture ? suggéra-t-il.

— Nous n'avons encore rien commandé.

— Trelira a passé commande pour vous. Oh, et je dois vous dire que c'est la maison qui paye. Pour vous donner des forces avant votre départ, demain.

Vandien leva un sourcil moqueur en direction de Ki. Elle se contenta de renifler avant de faire tomber sa part de mouton en croûte dans l'assiette de son compagnon. Il accepta sans rechigner.

— Tu ne manges toujours pas de viande ? demanda-t-il gravement à sa soupe, en souriant derrière sa moustache.

— Ne me provoque pas, mon ami.

L'odeur des pâtés était tentante et sa résolution semblait vacillante. Mais elle s'y tiendrait, ne serait-ce que parce qu'il l'avait taquinée sur le sujet. Elle était en train de rompre le pain au-dessus de sa soupe d'orge lorsque l'ombre de Trelira revint se poser sur leur table.

— Cabri, dit-elle sans préambule. Il est de la famille. Jamais je ne dirai du mal de lui. Ceux qui le font ne le connaissent pas, voilà tout. En fait, je lui souhaite un bon voyage, le plus agréable possible. Donc je vais ajouter deux georns de ma part pour le prix de son passage. Et n'importe quel

marchand en ville vous confirmera que cela fait une belle somme pour un voyage jusqu'à Villena.

Les deux pièces en forme de croissant tintèrent sur la table. Ki et Vandien les fixèrent, immobiles.

— Et si nous décidons de ne pas l'emmener avec nous ? interrogea Vandien.

— Vous l'emmènerez, affirma-t-elle d'un air décidé. Il vous suffira de croiser son regard. Personne ne dit non à ce garçon. Et tout le monde en ville sait qu'il veut partir d'ici.

Trelira se détourna silencieusement et s'en fut.

CHAPITRE 2

— CE GARÇON a l'air tout ce qu'il y a de plus ordinaire.

Vandien se pencha dans l'embrasure de la porte de la cabine en suivant des yeux le regard de Ki. Il venait de finir de ranger leurs provisions dans les placards et les tiroirs à l'intérieur de la caravane. Les deux georns s'étaient avérés suffisants pour ravitailler amplement le chariot. Et c'était ce qu'ils avaient fait, poussés par Trelira. Vandien en était clairement mécontent. Ki n'avait pas l'habitude de dépenser une avance sur paiement avant d'avoir décidé d'accepter un travail. Ils étaient supposés rencontrer le garçon avant. Désormais, quels que soient les problèmes qu'il amenait avec lui, Ki les avait achetés d'avance, eux aussi.

— Il a quatorze ans ? fit observer Vandien, sceptique.

— On dirait plutôt qu'il en a seize. Mais c'est difficile à dire : certains garçons grandissent vite, répondit Ki.

Gotheris marchait aux côtés de son père et était presque aussi grand que lui. Cela lui faisait une demi-tête de plus que Ki et le mettait à égalité avec Vandien. Ses cheveux bruns, coupés à la même hauteur sur les tempes et à l'arrière de son crâne, semblaient accrochés à sa tête à la manière d'un bonnet. Sa frange droite descendait jusqu'à toucher ses sourcils. Il avait les yeux clairs, bien qu'à cette distance, Vandien ne pût juger de leur couleur. Son visage était long et étroit, avec l'air encore inachevé du garçon qui est sûr d'avoir toutes les réponses tout en continuant à découvrir les questions. Son jeune corps était efflanqué, comme si les os avaient pris de l'avance sur la chair et les muscles qui viendraient les recouvrir. Sa chemise couleur crème était généreusement décorée de broderies rouges et jaunes, contrastant nettement avec la robe brune avec laquelle était habillé Brin. Cabri avait de larges pantalons bruns qui battaient au sommet de ses pieds chaussés de sandales. Le garçon arrivait les mains vides mais Brin portait un large panier

sur son dos, ainsi qu'un sac de toile entre les mains. Vandien fronça les sourcils devant la fainéantise du garçon mais décida que ce n'était pas son affaire.

— Eh bien, nous voici, prêts à partir ! lança Brin en guise de salut.

Sa gaieté parut bien forcée aux oreilles de Vandien.

Ki lui répondit de manière neutre, en étudiant le garçon. Celui-ci avait de très grands yeux légèrement globuleux. C'était donc cela que son père avait voulu décrire en parlant des « yeux jores ». De près, ils étaient d'un vert si pâle qu'il se rapprochait du jaune et les pupilles n'étaient pas celles d'un humain. Un peu de métissage, donc, quelque part dans le passé de la famille. Le reste de son être semblait tout à fait humain. Il avait une jolie bouche rose mais, lorsqu'il souriait, il dévoilait des dents aussi étroites et longues que celles d'un cabri. Cabri fixa un regard pétillant sur Ki et Vandien tandis que Brin déposait ses bagages près du chariot et s'essuyait le visage à l'aide d'un mouchoir taché.

— Voici mon fils, Gotheris. Gotheris, présente tes respects au conducteur et à sa femme. Vandien et Ki.

— La conductrice et son partenaire. Ki et Vandien, le corrigea Vandien d'une voix douce.

— Je vois. Je vous demande pardon, rougit Brin.

Mais Ki ignora sa bévue. Gotheris gloussa, un rire haut perché évoquant plus la petite fille que l'adolescent proche de l'âge d'homme.

— Bon, au moins je saurai dès le départ à qui je devrai prêter l'oreille ! lança le garçon en souriant d'un air ravi à Ki puis à Vandien. C'est ça, le chariot ?

— Tu devras prêter l'oreille à celui d'entre nous qui te parlera, répondit Ki d'une voix ferme.

Mais le garçon s'était détourné et grimpait déjà à l'intérieur de la caravane.

— Je vous prie de l'excuser, se hâta de dire Brin en adoptant un ton apaisant. Il est tellement excité à l'idée de se mettre enfin en route, et plein de curiosité vous concernant et au sujet de votre chariot. J'ai bien peur que parfois, son impulsivité l'emporte sur ses bonnes manières. Je crains que

vous ne le trouviez un peu grossier, de temps en temps. Nous vivons une vie rurale et isolée depuis si longtemps que Gotheris ne peut se targuer de posséder les grâces et la sophistication qu'on peut trouver chez un enfant de la ville. Il est regrettable que les garçons de cet âge se croient souvent spirituels et en droit de juger les autres. Avec moi pour seul compagnon, il a pris l'habitude de parler de façon plutôt directe aux adultes et fait souvent part de son opinion sans qu'on la lui demande. Mais tous les garçons de son âge ne sont-ils pas ainsi ? Ses manières sont un peu abruptes, je le crains, mais les enseignements et la discipline d'un guérisseur auront tôt fait d'arranger ça.

Les yeux de Brin allaient de Ki à Vandien, comme s'il sentait leur hésitation. Il ne cessait de hocher la tête en parlant et souriait avec tant d'insistance tandis qu'il expliquait et excusait le comportement de son fils que Ki finit par hocher la tête en retour pour l'apaiser.

— Il n'y a qu'un grand lit, là-dedans ! Est-ce qu'on dormira tous empilés les uns sur les autres ? Je vous préviens, je demanderai à être sur le dessus !

Le garçon était suspendu à l'embrasure de la porte, un grand sourire sur le visage. Son ton grivois fit voler en éclats l'accord tacite qui venait d'être conclu. Avant que Ki ou Vandien puissent dire quoi que ce soit, Brin s'avança et le saisit par l'épaule.

— Gotheris ! Surveille tes paroles ! Veux-tu que ces gens te jugent grossier et sans esprit ? Montre-leur du respect, sans quoi tu ne rejoindras jamais Dellin.

— Oui, père, répondit Gotheris.

Il parut soudain si humble, si posé, que Vandien sentit son dégoût s'atténuer.

— Es-tu déjà parti loin de chez toi ? lui demanda Ki avec désinvolture.

— J'ai bien peur que non, répondit Brin à la place de Cabri. Voyez comme il est excité ; cela fait si longtemps qu'il souhaite quitter Keddi pour découvrir le monde. Je crains que, dans son excitation, il ne se montre pas sous un jour très favorable.

— J'ai l'habitude de la façon d'être des garçons, répondit Ki en s'adressant au père et au fils. Personne ne saurait voyager avec les Romnis sans s'habituer aux comportements turbulents des enfants. Même les plus disciplinés se montrent extravagants au début d'un voyage. Mais, ajouta-t-elle en se tournant gravement vers Gotheris, nous devons nous entendre avant de pouvoir sceller cet accord en nous serrant la main. Si nous emmenons Gotheris, il devra accepter d'obéir à Vandien et moi. J'attendrai de lui qu'il participe aux corvées du campement le soir venu, qu'il nettoie derrière lui et aide à prendre soin des chevaux. Cela signifie aller chercher de l'eau si nécessaire, aider à défaire les harnais à la nuit tombée, ce genre de choses. En bref, bien qu'il soit notre passager, il devra également agir en membre responsable de l'expédition.

L'expression de Gotheris s'était faite de plus en plus indignée tandis que Ki parlait. Les mots jaillirent de sa bouche sans prévenir :

— Mais mon père vous paye pour m'emmener !

— Chut, fils. (Les larges mains de l'homme lui firent signe de se calmer.) Je suis sûr que tu comprends que, durant un tel voyage, tout le monde doit y mettre du sien. Et, Gotheris, pense à tout ce que tu vas apprendre !

Le garçon ne répondit pas et ses yeux s'abaissèrent vers le sol poussiéreux. Mais juste avant que Ki ne reprenne la parole, il releva vivement le regard pour croiser celui de Vandien, qu'il jaugea d'un air rebelle. Vandien rencontra son regard avec gravité et le garçon baissa les yeux. Mais un demi-sourire s'était fait jour sur son visage. Vandien étouffa un soupir. *Cela viendra bien assez tôt, gamin,* se promit-il intérieurement.

— Il devra se montrer courtois, pas seulement envers nous mais envers tous ceux que nous pourrons croiser en chemin. Et, dans un environnement si petit, je dois insister sur la propreté personnelle et le respect de l'intimité des autres.

Ki continuait sa liste de conditions. Brin en approuvait chaque élément de la tête, mais le garçon ne semblait pas concerné. Il entreprit d'abord de se curer les dents avant de s'accroupir pour se gratter vigoureusement la cheville.

— Je suis sûr qu'il ne vous posera pas de problème, une fois qu'il se sera habitué au rythme du voyage. Il sait qu'il doit bien se conduire s'il veut rejoindre Dellin sans délai. Il fera de son mieux pour être utile. N'est-ce pas Gotheris ?

Le garçon accroupi releva la tête vers son père en dévoilant brièvement ses dents.

— Bien sûr, père. Quel garçon ne bondirait pas pour saisir la chance de voyager jusqu'à cette ville étouffante qu'est Villena, afin de s'user les yeux à étudier avec un oncle dénué de tout humour ? Tout ça pour pouvoir passer le restant de ses jours à examiner des gens malades et malodorants et à mettre au monde des bébés braillards pour des femmes hurlantes ? À quoi d'autre pourrais-je donc avoir envie de consacrer ma vie ?

Les mots étaient terriblement grossiers, mais le ton de sa voix était si franc et si sincère que Vandien se sentit perdu. S'agissait-il là des propos d'un jeune homme ayant vécu de manière isolée pendant l'essentiel de son existence ? De taquineries familières entre un père et son fils ? Brin sembla préférer ignorer la remarque plutôt que d'en sourire.

Dans le silence gêné qui suivit, Ki croisa le regard de Vandien. Il se détendit d'un coup. Son regard lui disait tout ce qu'il avait besoin de savoir. Les derniers mots du garçon l'avaient décidée : elle ne l'emmènerait nulle part. Vandien laissa intérieurement échapper un soupir de soulagement. Oh, elle allait rouspéter à l'idée de convertir une partie de l'or des Ventchanteuses en georns pour rembourser l'avance de Trelira, mais c'était préférable au fait de se retrouver coincés avec ce garçon. Il n'avait pas réalisé à quel point l'idée de voyager en sa compagnie le glaçait avant que la menace n'en soit levée. Il revenait à Ki d'en informer Brin. Après tout, c'était son chariot et son équipage ; la décision finale lui revenait. *Que la lune en soit remerciée*, ajouta-t-il pour lui-même.

Il s'éloigna avec désinvolture en direction des chevaux et entreprit d'examiner leurs oreilles à la recherche de tiques. Voilà deux choses qu'il n'appréciait guère dans ces terres chaudes qu'ils traversaient désormais : les nouveaux insectes qu'ils rencontraient, et ce problème d'yeux humides et de nez coulant en permanence dont souffraient les deux hongres,

même par temps chaud. Il se demanda s'ils allaient suivre la route de Villena, même sans passager. L'idée lui plaisait. Ils croiseraient des gens intéressants sur la route et traverseraient des villes fascinantes. Peut-être même verraient-ils d'autres Romnis. Ki avait entendu dire que certaines tribus vivaient dans ces terres du Sud, mais ils n'en avaient jusqu'alors jamais croisées. Même s'ils ne rencontraient aucun autre Romni, il y aurait de nouvelles villes à explorer. Peut-être trouveraient-ils un artisan assez compétent qui lui fabriquerait un nouveau fourreau en cuir pour sa rapière. Le sien était pratiquement en bout de course. Il songea avec plaisir à l'épée qu'il avait aperçue le jour précédent ; une arme étonnante, encore plus flexible que sa rapière, mais dotée de barbelures au niveau de la pointe. Une arme destinée à souffleter et à arracher, lui avait-on indiqué. Entre la lame et le fouet. Il n'avait encore jamais vu quelqu'un se servir d'une telle arme. En cas de duel, cependant, il aurait plutôt parié sur sa rapière. Il imaginait bien une telle arme se coincer dans les vêtements d'un adversaire, tandis que sa rapière pouvait entrer et sortir de façon aussi vive que mortelle.

— Prêt à partir ?

La voix de Ki provenait de derrière lui. Il se retourna rapidement et l'attira impulsivement contre lui, l'embrassant avant qu'elle n'ait pu s'esquiver. Contre ses lèvres, sa peau s'avéra agréablement chaude, quoique recouverte d'une fine couche de poussière. Il la coinça contre lui.

— Où allons-nous ? lui demanda-t-il.

Il se sentait aussi libre qu'un enfant.

Elle plaça son coude entre eux et se dégagea de son étreinte. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule vers l'endroit où Brin, scandalisé, étudiait soigneusement le sol à ses pieds. Il n'avait pas l'air aussi déçu que ce à quoi Vandien s'était attendu. Et Ki avait l'air plus irritée.

— Villena, évidemment. Cabri est en train d'installer ses affaires dans la caravane. Oh, il a dit que ça ne le gênait pas qu'on l'appelle Cabri ; en fait, il préfère ça. Et les pièces sont dans ma bourse. Alors arrête d'agir comme un idiot et mettons-nous en route. Tu as examiné le sabot de Sigurd ?

— On emmène le gamin ? s'exclama Vandien, stupéfait.

Ses bras lâchèrent Ki pour retomber le long de son corps.

— Bien sûr. Bon, j'ai bien failli abandonner pendant un moment : il peut vraiment se montrer grossier. Mais lorsque je lui ai demandé s'il pensait pouvoir faire les choses à notre manière, il a immédiatement changé d'attitude. Il a présenté des excuses en m'assurant qu'il ferait de son mieux. Je crois qu'il était embarrassé de son comportement. Il a vraiment envie de partir. Je pense qu'une large part de son attitude vient d'un désir de s'imposer aux yeux de son père, de lui faire savoir qu'il est désormais un jeune homme, prêt à voler de ses propres ailes. Les garçons disent des choses vraiment malvenues lorsqu'ils essayent d'avoir l'air malin. Tu sais comment ils sont : ils se conduisent de la pire façon juste au moment où leurs parents tentent de démontrer à un invité à quel point ils sont bien élevés. Je l'ai laissé seul avec son père afin qu'ils puissent se dire au revoir… Vandien, tu vas bien ?

— J'étais tellement sûr que tu allais refuser.

Les plans hauts en couleur qu'il venait d'échafauder s'écroulaient brusquement.

— Moi aussi, pendant une minute, admit-elle en souriant.

Puis son expression se fit plus songeuse :

— Mais il y a quelque chose dans le visage de Cabri, quand on le regarde de près. Il y a un homme dans ce gamin, qui tente de sortir. Et je pense que ce sera plutôt un homme bien, une fois qu'il aura appris à oublier ses manières infantiles et à prendre les gens tels qu'ils sont.

— Oh, Ki.

Il fixait sur elle un regard de reproche.

— Ah non, ne commence pas à bouder !

Elle entreprit de vérifier les moindres détails du harnais de Sigmund. Elle parlait par-dessus son épaule, sans croiser le regard de Vandien.

— Notre accord tient toujours. Je serai aussi irresponsable que tu voudras, dès que nous aurons déposé Cabri. Le voyage ne dure que quatorze jours, je sais que tu seras capable de le supporter pendant cette période. De plus, je ne crois pas qu'il sera si terrible, une fois qu'il sera habitué à nous. Les enfants imitent leur entourage. Si nous le traitons comme un homme et

que nous attendons qu'il se comporte comme tel, il le fera. Tous les garçons doivent grandir un peu. Cabri est un peu à la traîne dans ce domaine, c'est tout.

— Il a surtout besoin qu'on lui remette les idées en place, marmonna Vandien.

Ki lui décocha un regard d'avertissement.

— Donne-lui une chance, protesta-t-elle. Ce n'est qu'un gamin.

Vandien jeta un regard par-dessus son épaule, à temps pour voir Brin empoigner l'épaule de son fils dans un geste d'adieu, puis se détourner et s'éloigner à grands pas. Cabri écarquillait de grands yeux en suivant son père du regard, comme si le dos de Brin était la chose la plus stupéfiante qu'il n'avait jamais vue. Brin leva une main pour se frotter brièvement les yeux. Vandien fut soudain assailli par une bouffée de colère :

— Lorsque j'avais son âge, celui qui m'aurait traité de gamin aurait dû faire face à ma lame !

— C'est exactement ce que je voulais dire, annonça finement Ki. Mais tu as grandi, et lui aussi va grandir.

— J'imagine qu'en deux semaines, tu vas le transformer en jeune homme responsable ? demanda Vandien avec amertume.

— Ce n'est pas impossible.

Elle refusait manifestement de se quereller avec lui :

— Regarde les progrès que j'ai faits avec toi, au bout de quelques années seulement. Ne te comporte pas comme ça ; je croyais que c'était lui, l'enfant gâté, ajouta-t-elle plus sérieusement.

Vandien se contenta de la dévisager.

— Ce voyage ne sera mauvais que si tu le rends ainsi, fit-elle observer.

— Exact, admit-il d'un air revêche.

Il se pencha pour examiner le sabot de Sigmund. Ki entreprit de vérifier le harnais de Sigurd. Les grands chevaux gris restaient immobiles et calmes sous le soleil. Vandien reposa le sabot et fit un effort conscient pour se débarrasser de sa mauvaise humeur. Il ne s'agissait pas juste d'une déception. L'idée de voyager en compagnie de Cabri l'emplissait de

consternation. Vandien ne se souvenait pas avoir jamais été aussi inexpérimenté et immature. À l'âge de Cabri, il traçait déjà sa propre voie dans le monde. Il tressaillit tandis que ses vieux souvenirs lui revenaient. Dormir dans les étables et les fossés, raconter des histoires auprès du feu dans les auberges pour obtenir une tranche de pain et un morceau de fromage. Se faire attaquer, une fois, et tout perdre au profit des voleurs, y compris ses vêtements. Dérober des habits à une femme faisant sa lessive au bord de la rivière et se faire poursuivre par ses chiens. Voyager en compagnie d'un groupe de Denés en territoire brurjan et se voir abandonné après avoir claqué un moustique sur son bras et pris sa vie. *De si charmants souvenirs,* songea-t-il avec ironie. L'éducation idéale pour les jeunes années d'un homme ; aucun garçon n'aurait dû se voir dispenser de telles expériences. Peut-être était-il jaloux ? Jaloux d'un jeune homme profitant encore de l'innocence et de la frivolité de l'enfance.

Il avait vérifié les lanières du harnais tout en réfléchissant. Il marqua un temps d'arrêt et s'appuya contre le large dos de Sigmund pour observer Ki. Elle avait attaché sa longue chevelure en arrière, mais des mèches brunes oscillaient déjà devant son visage. Le soleil du sud avait bruni son visage et ses bras, rendant ses yeux verts plus remarquables encore. Il se souvint avoir acheté le fin chemisier jaune qu'elle portait rentré dans son pantalon. Le corsage était décoré de minuscules feuilles vertes et de petites fleurs bleues brodées. Le vêtement lui allait à ravir. Lorsqu'elle n'était pas en colère. Elle avait le front plissé : elle prenait si sérieusement les choses. Il se racla la gorge et elle leva le regard vers lui. Il lui fit un grand sourire. Elle le fixa un moment d'un regard froid avant de détourner la tête pour dissimuler son sourire en retour.

— Si tu m'avais dit que cela te rendait chaleureuse et protectrice, j'aurais pu me mettre à agir de manière grossière et déplaisante il y a longtemps, lui lança-t-il.

Il vit qu'elle se détendait.

— Du crottin à la place du cerveau, fit-elle observer avec tendresse. Il est temps de faire tourner ces roues.

Ki grimpa sur le siège surélevé à l'avant du chariot. Vandien était sur le point de lui emboîter le pas lorsque la porte

de la cabine s'ouvrit. Gotheris sortit maladroitement pour venir s'asseoir sur le siège. Il se posa en plein milieu.

— Je veux conduire l'attelage en premier, annonça-t-il.

— Peut-être plus tard, suggéra Ki. Après que tu m'auras observée quelque temps. Ce n'est pas aussi facile qu'il y paraît, en particulier avec tous les passants que l'on rencontre en ville.

— Vous avez dit que je devrais vous aider. Et mon père m'a promis que j'apprendrais de nouvelles choses. Donc je veux conduire.

Sa voix geignarde irritait Vandien. Mais il saurait se montrer tolérant. Il allait s'adresser à Cabri comme à un adulte.

— Il faut savoir une chose sur Ki : c'est toujours elle qui conduit, sauf si elle est malade ou si elle s'ennuie sur une route droite et interminable. Donc, quand elle te tend les rênes, ça signifie généralement qu'il n'y aura pas grand-chose d'amusant à faire. Avec cet équipage, de toute façon, il n'y a pas vraiment de surprise. Sigurd et Sigmund choisissent eux-mêmes le chemin et l'allure. Donc détends-toi et profite du voyage.

Cabri pencha la tête sur le côté et baissa le regard sur Vandien, les yeux brillants.

— Pourquoi vous lui laissez décider de tout ? Aucune femme ne me traiterait comme ça. Mais si les chevaux sont si malins que ça… (Il se retourna vers Ki.) Pourquoi est-ce que je ne pourrais pas conduire le chariot dès maintenant ?

Ki détourna son regard du visage tendu de Vandien et s'adressa directement à Cabri.

— Parce que ce n'est pas ce que l'attelage pourrait faire qui m'inquiète. Je crains plutôt l'idiot qui va surgir sous leur nez ou le cavalier qui se croit obligé de galoper en occupant le milieu de la route.

— Mais mon père a dit…

— Et qui plus est, ajouta Vandien en se hissant sur le siège, Ki a dit non. Et je dis non. Maintenant, bouge-toi de là afin qu'on puisse se mettre en route.

Cabri le fixa de ses yeux plus jaunes que jamais :

— Et dire que mon père a payé cher pour que l'on me traite ainsi, commenta-t-il d'un ton amer.

Il se décala néanmoins sur le siège. Ki s'installa et prit les rênes. Vandien n'appréciait guère le fait que Cabri lui ait pris sa place aux côtés de Ki, mais il se refusa à dire quoi que ce soit. Il prit place auprès de Cabri.

— Allons-y, proposa-t-il à voix basse.

— Hue ! lança Ki à l'attelage en secouant légèrement les rênes.

Les chevaux étaient prêts. Ils pressèrent leurs épaules contre les colliers et les grandes roues jaunes du chariot commencèrent à tourner. Leurs lourds sabots étaient presque silencieux dans les rues couvertes de sable. La ville de Keddi se mit à défiler autour d'eux à la manière d'arbres sur les berges d'une rivière.

— Ils ne vont pas plus vite que ça ? demanda Cabri d'une voix irritée.

— Hum hum, lâcha Ki en hochant la tête. Mais ils avancent toute la journée durant et nous arrivons toujours à destination.

— Vous ne les fouettez jamais pour les lancer au galop ?

— Jamais, mentit Ki en anticipant la conversation.

Vandien écoutait à peine. Son attention était concentrée sur ce qui se passait dans la rue. Tandis que le chariot de Ki descendait tranquillement la rue, tous les regards se tournaient vers lui. Et s'en écartaient tout aussi vivement. Tous notaient le passage de Cabri mais personne ne lui lançait un au revoir ni même un « bon débarras ! ». Ils l'ignoraient avec la même application qu'ils auraient mise à ne pas voir un mendiant vitupérant. Il ne s'agissait pas de haine, décida Vandien, ni de mépris, ni de quoi que ce soit facile à identifier. Plutôt comme si chacun d'eux se sentait personnellement embarrassé par le garçon. Mais cela n'avait pas de sens. Pouvaient-ils avoir infligé quelque chose au gamin qu'ils regrettaient tous à présent ? Un acte d'intolérance qui serait allé trop loin ? Vandien avait un jour traversé une ville où une fille demeurée avait été estropiée des suites de la cruauté de garçons plus âgés. Il l'avait vue assise sur un trône, près de la fontaine, vêtue de superbes vêtements et occupée à dévorer salement les mets de choix qu'on lui avait anonymement fait parvenir. Le symbole de la honte et de la pénitence de la ville, mais toujours intouchable. Quelque chose

de semblable se déroulait ici avec Cabri. Vandien en était certain.

— Mais ils pourraient galoper s'il le fallait ? insistait Cabri.

— J'imagine que oui, répondit Ki d'une voix déjà tendue.

Deux semaines à tenir, songea Vandien en soupirant.

Le bâtard noir surgit de nulle part. L'instant d'avant, la rue était calme, les gens occupés à faire affaire dans les stands et les tentes du marché local, leurs regards soigneusement détournés du chariot de Ki. Puis d'un coup, le petit chien jaillit hors de la foule en aboyant furieusement vers l'équipage. Sigurd inclina les oreilles d'avant en arrière, mais le placide Sigmund continua sa route comme si de rien n'était. *Pourquoi s'inquiéter d'un animal à peine plus grand que mon sabot,* semblait-il dire.

Puis le chien s'élança directement entre les sabots des chevaux pour mordiller les talons de Sigurd. Le grand animal émit un reniflement et exécuta un pas de côté dans son harnais.

— Calme ! lança Ki.

Puis :

— Rentre chez toi, le chien !

Mais l'animal ne prêtait aucune attention à Ki, ni à la femme qui était sortie en courant de son stand de sucreries pour l'appeler :

— Ici, Morceaux ! Arrête ça tout de suite ! Qu'est-ce qui te prend ? C'est juste un cheval ! Laisse-le tranquille !

Le chien excité continuait de sautiller en jappant autour des chevaux, mordillant les bords de leurs énormes sabots. Sigurd fit un bond de côté, donnant un coup d'épaule à son frère qui se mit à s'agiter à son tour. Les grands hongres gris agitaient la tête, leurs crinières volant dans l'air tandis qu'ils tentaient de se débarrasser de leurs mors. Les piétons s'éloignèrent peureusement et les mères soulevèrent leurs petits enfants dans leurs bras tandis que l'équipage déviait en direction des stands. Vandien n'avait jamais vu les bêtes, habituellement impassibles, se montrer à ce point agitées face à un événement aussi banal. Non plus qu'un chien aussi déterminé à se faire écraser. Ki lança ses chevaux au trot, dans l'espoir de quitter le territoire du chien, mais celui-ci continua de les poursuivre et la femme à courir derrière eux en appelant « Morceaux ! Morceaux ! ».

— Je vais arrêter le chariot et peut-être qu'elle réussira à le rappeler, grogna Ki avec irritation.

Elle tira sur les rênes mais Sigurd s'opposa au mouvement, baissant la tête sur son poitrail et incitant son voisin à faire de même. Vandien demeura silencieux tandis que Ki tenait fermement les rênes, stupéfaite de l'étrange désobéissance des chevaux gris.

Pendant un instant, le chien parut se calmer. La femme était presque arrivée à leur hauteur. Puis le bâtard bondit brusquement pour planter ses dents dans l'épais mollet de Sigurd. Le grand animal rua brusquement face à cette nouvelle et soudaine nuisance. Cette poussée sur le harnais effraya Sigmund et l'équipage s'élança en avant. Vandien vit les rênes glisser et agrippa le siège. Les hongres étaient libres d'agir et ils le savaient. De la poussière s'envola et le chariot oscilla brutalement comme ils se lançaient dans un galop pesant. Vandien entendit un couinement et un cahot lui donna un haut-le-cœur. Le chien n'était plus. Derrière eux, la femme poussa un cri d'angoisse. L'équipage continuait sa course folle, comme aiguillonné.

— Accroche-toi ! lança Vandien à Cabri.

Il fit en sorte de laisser à Ki le plus d'espace possible. Elle tirait fermement sur les rênes pour tenter de reprendre le contrôle. Ses tendons étaient visibles au creux de ses poignets et ses doigts devenaient blancs sous l'effort. Vandien eut un bref aperçu de sa bouche pincée et de ses yeux emplis de colère. Puis le visage de Cabri accapara son attention.

Sa petite bouche rose était largement étirée en une grimace d'excitation révélant ses dents jaunes. Ses mains étaient agrippées au siège mais ses yeux étaient remplis de frénésie. Il n'avait pas peur. Non, il s'amusait. Ils dépassèrent la dernière des huttes de Keddi. La route s'ouvrait devant eux, droite et plate.

— Laisse-les courir, Ki ! suggéra Vandien par-dessus le vacarme que produisait le chariot. Laisse-les se fatiguer tout seuls !

Elle ne le regarda pas mais donna du mou dans les rênes, ajoutant même une petite secousse pour inciter les chevaux à

continuer leur course. Leurs pattes s'allongèrent et leurs larges hanches se mirent à osciller en rythme tandis qu'ils tendaient le cou, courant aussi vite que possible. De la sueur commença à couler sur leurs flancs, se mêlant à la poussière de la route. La journée était chaude et ils eurent tôt fait de se fatiguer. Ils se mirent à souffler bruyamment avant même de retomber au trot, puis au pas. Leurs oreilles s'agitaient d'avant en arrière, dans l'attente d'un signe. Sigmund redressa la tête puis la secoua, comme si son propre comportement le laissait perplexe. Ki ramena silencieusement les rênes à elle, faisant connaître sa volonté aux chevaux. Elle avait repris le contrôle.

Vandien poussa un soupir de soulagement et s'appuya en arrière contre le dossier du siège.

— Qu'est-ce qui s'est passé, à ton avis ? demanda-t-il à Ki d'un ton désinvolte, à présent que tout était terminé.

— Satané chien, se contenta de maugréer Ki.

— Eh bien, il est mort à présent ! s'exclama Cabri avec une immense satisfaction.

Il se tourna vers Ki, les lèvres humides d'excitation :

— Ces chevaux filent vraiment vite, si vous les laissez faire ! Pourquoi devrait-on y aller d'un pas aussi lent ?

— Parce que nous irons plus loin en progressant lentement tout le jour durant plutôt qu'en faisant courir l'attelage jusqu'à l'épuisement et en étant obligés de s'arrêter pour l'après-midi, répondit Vandien.

Il se pencha dans le dos du garçon pour parler à Ki :

— Bizarre, ce chien qui vit juste à côté de la route et qui se met à aboyer après les chevaux. Je me demande ce qui lui a pris.

Ki secoua la tête.

— Elle venait probablement d'adopter ce cabot. Elle a eu de la chance qu'il ait choisi de s'en prendre à un attelage paisible. Certains chevaux auraient paniqué, sans se soucier des tentes ou des passants.

— Ça a toujours été un chien méchant, leur annonça Gotheris. Un jour, il m'a même mordu, juste parce que je voulais le prendre dans mes bras.

— Donc tu le connaissais ? demanda Vandien.

— Oh oui. Melui avait Morceaux depuis un bon moment. Son mari le lui a donné juste avant de se faire éventrer par leur propre taureau.

Vandien se tourna vers Ki, sans se soucier de savoir si Cabri pouvait ou non lire l'expression de son regard :

— Tu veux que je reparte pour lui parler ? Pour expliquer ? proposa-t-il.

Ki soupira.

— Tu ne nous rattraperas jamais à pied. Et de plus, que pourrais-tu lui dire, si ce n'est que nous sommes désolés de ce qui est arrivé ? Peut-être préférera-t-elle avoir quelqu'un à blâmer et vers qui tourner sa colère. (Ki se frotta le visage d'une main et lui fit un sourire triste.) Tu parles d'une façon d'entamer un voyage !

— Moi je trouve que ça a plutôt bien commencé ! s'exclama joyeusement Cabri. Maintenant que la route est droite et lisse, je peux conduire ? J'aimerais bien les faire galoper dessus.

Vandien émit un grognement. Ki ne répondit pas. Les yeux fixés sur l'horizon, elle maintint les bêtes en sueur à une allure régulière.

— Allez ! S'il vous plaît ! S'il vous plaît ! répéta Cabri d'une voix gémissante. Le voyage s'annonçait long. Très long.

CHAPITRE 3

KI AVAIT HATE de voir tomber la nuit. Elle avait l'impression d'avoir passé une vie entière à écouter Cabri lui réclamer le droit de conduire l'attelage. Ne recevant pas de réponse à ses suppliques, il avait tenté de tendre le bras pour agripper les rênes. Elle lui avait giflé la main avec un « Non ! » sévère, comme s'il s'était agi d'un bébé et non d'un jeune homme. Elle avait perçu la tension montante de Vandien et lui avait lancé un regard indiquant qu'elle allait se débrouiller seule. Mais les yeux de l'homme contenaient une lueur d'amusement. Bon sang, il s'amusait de la voir obligée de gérer Cabri. Après un long silence boudeur, celui-ci avait proclamé qu'il s'ennuyait, que ce voyage tout entier était d'un ennui mortel et qu'il aurait aimé que son père lui trouvât des compagnons pleins d'esprit pour faire le trajet, plutôt qu'une paire de balourds muets. Ki n'avait rien répondu. Vandien s'était contenté de sourire, un sourire qui glaçait l'échine de Ki. S'occuper de Cabri durant ce voyage allait s'avérer délicat, le plus délicat étant d'empêcher Vandien de s'occuper du garçon à sa manière. Elle voulait livrer sa cargaison en un seul morceau.

À présent que le soleil reposait sur le bord du large ciel bleu du sud, la chaleur diurne était devenue supportable. Non loin de là, elle distinguait un bosquet d'arbres à épines et une tache de couleur vert clair qui indiquait la présence d'eau. Elle appréhenda soudain de s'arrêter pour la nuit. Elle se prit à souhaiter pouvoir continuer d'avancer, nuit et jour, jusqu'à atteindre Villena et débarquer le garçon. Ki jeta un coup d'œil à Cabri. Il était affalé sur le siège entre elle et Vandien, sa lèvre inférieure formant une moue de dépit, ses yeux étranges fixés sur le paysage monotone. Ki avait effectivement connu des voyages aux panoramas bien plus intéressants.

La route durcie par le soleil avançait tout droit au travers d'une plaine constellée de buissons et d'animaux en train de

paître. La plupart étaient des moutons blancs au faciès noir, mais elle avait aperçu au loin un troupeau de bovins au dos bossu et aux longues cornes écartées. Les rares habitations qu'ils dépassaient étaient des huttes de briques en terre cuite. Des huttes de bergers, songeait Ki, et visiblement abandonnées pour la plupart. Ces terres étaient désertées.

Plus tôt dans la journée, plusieurs caravanes les avaient dépassés. Dans la plupart des cas, les occupants n'étaient guère différents des gens qu'ils avaient vus à Keddi. Mais elle avait remarqué que Vandien s'était redressé pour examiner avec intérêt la dernière file de chevaux de bât et d'humains lourdement chargés qui les avaient dépassés. Les gens de cette caravane étaient subtilement différents des autres voyageurs qu'ils avaient aperçus. Ils étaient grands et basanés. Leurs corps élancés et la grâce de leurs mouvements rappelaient à Ki les chevreuils des plaines. Ils portaient de larges robes de couleur crème, blanche ou grise. Des flashs de couleur étaient visibles dans les écharpes lumineuses qui protégeaient leur tête du soleil et sur les bracelets qui cliquetaient sur leurs poignets ou leurs chevilles. Hommes et femmes arboraient des cheveux longs et raides, de toutes les teintes de brun imaginables mais immanquablement parsemés de reflets dorés visibles sous le soleil. Nombre d'entre eux allaient pieds nus. Les quelques petits enfants qui les accompagnaient étaient affublés d'écharpes colorées autour de la tête et de fort peu d'autres vêtements. Les animaux comme les enfants étaient munis de petites clochettes argentées qui tintinnabulaient agréablement au passage de la caravane. La plupart des chevaux marchaient au pas d'un air indolent sous le poids de leur charge mais, au bout de la colonne, s'étaient trouvés un étalon rouan et trois grandes juments blanches. Une toute petite fille chevauchait l'étalon, ses talons nus et poussiéreux rebondissant sur l'encolure de l'animal, ses cheveux flottant dans le vent au même titre que la crinière du cheval. Un homme de grande taille marchait à ses côtés, mais aucun des chevaux n'était mené par la bride, ni n'arborait la moindre trace de harnais. La petite fille leur avait souri en passant, exposant des dents très blanches au milieu de son visage sombre, et Ki lui avait rendu son sourire.

Vandien avait levé une main pour les saluer et l'homme avait répondu d'un hochement de la tête, mais sans dire un mot.

— Je parie qu'ils ont des histoires à raconter. Je me demande où ils vont installer leur campement…

Les yeux de Vandien luisaient de curiosité.

— Un peu de compagnie serait agréable, avait renchéri Ki.

Elle avait songé par-devers elle que Cabri pourrait trouver des garçons de son âge avec lesquels s'amuser tandis qu'elle et Vandien installeraient le camp et profiteraient d'un moment ou deux de tranquillité.

— Camper près des Tamshins ? avait demandé Cabri d'un air dégoûté. Vous ne savez donc rien à propos de ces gens ? Vous avez de la chance que je sois ici pour vous mettre en garde. D'abord, ils sentent terriblement mauvais et ils sont infestés de puces et de poux. Tous leurs enfants sont des voleurs qui piquent tout ce sur quoi ils arrivent à mettre leurs sales petites mains. Et il est bien connu que leurs femmes ont une maladie qu'elles transmettent aux hommes, qui fait gonfler les yeux et saigner de la bouche. Ils sont dégoûtants ! Et la rumeur affirme que ce sont eux qui fournissent nourriture et informations aux rebelles, dans l'espoir de faire tomber le duc pour pouvoir s'emparer des terres et des affaires des honnêtes marchands et négociants.

— Ils ont l'air presque aussi affreux que les Romnis, avait affablement fait remarquer Vandien.

— Le duc a ordonné à ses troupes de Brurjans de maintenir les Romnis largement à l'écart de cette province. Donc, je n'en ai jamais vu, mais j'ai entendu…

— J'ai été élevée parmi les Romnis, avait lâché Ki.

Elle savait que Vandien avait tenté de lui faire voir toute la cocasserie de l'intolérance affichée par le garçon, mais cela touchait une corde trop sensible. La conversation s'était arrêtée là. Et l'après-midi n'avait cessé de s'éterniser, large, plat et sablonneux, avec pour seul décor des buissons épineux et l'herbe qui séchait dans la chaleur estivale. Une bien longue journée…

Au moins le garçon était-il resté silencieux durant les dernières heures. Ki lui lança un nouveau coup d'œil. Son visage

semblait complètement vide, dénué de toute intelligence. Sans cela, il aurait pu être sinon beau, au moins affable. Ce n'était que lorsqu'il ouvrait la bouche pour parler ou lorsqu'il exposait ses dents jaunies dans une horrible grimace que Ki le trouvait repoussant. Il leva une main pour se gratter le nez et prit soudain une apparence si enfantine que Ki se sentit honteuse. Cabri restait clairement un enfant. S'il avait eu dix ans au lieu de quatorze, aurait-elle attendu qu'il se comporte comme un homme et fasse preuve de la retenue d'un adulte ? Elle avait là un garçon qui s'éloignait pour la première fois de chez lui, en compagnie d'inconnus et pour rejoindre un oncle qu'il n'avait pas vu depuis des années. Il était bien naturel qu'il se montre nerveux et d'humeur changeante, oscillant entre la bouderie et l'arrogance. Son apparence également jouait contre lui, car si elle l'avait aperçu au milieu d'une foule, elle lui aurait donné seize ans, voire plus. Juste un gamin. Elle sentit ses sentiments à son égard s'assouplir.

— Nous allons nous arrêter pour la nuit auprès de ces arbres là-bas, Cabri. Penses-tu que cette herbe plus verte puisse indiquer la présence d'une source ?

Il parut surpris qu'elle s'adresse à lui, en encore plus pour lui poser une question. Sa voix hésitait entre la timidité et une certaine morgue :

— Évidemment. Ce sont des arbres Gwigi. Ils ne poussent que près de l'eau.

Ki refusa de prendre ombrage du ton qu'il avait employé.

— Vraiment ? C'est bon à savoir. Vandien et moi sommes des étrangers dans cette partie du monde. Peut-être qu'au fil de notre voyage, tu pourras nous indiquer le nom des arbres et des plantes que nous croiserons. Et nous dire ce que tu sais à leur sujet. Ce genre d'information est toujours utile.

Le garçon prit immédiatement l'air radieux. Il sourit de toutes ses dents.

— Je connais toutes les plantes et tous les arbres par ici. Je pourrais vous enseigner tout ce qu'il faut savoir à leur sujet. Bien sûr, il y a beaucoup à apprendre, alors vous ne vous souviendrez sans doute pas de tout. Mais j'essayerai de vous

apprendre. (Il marqua une pause.) Mais si je fais ça, j'estime que je n'aurai pas à vous aider à effectuer les corvées du soir.

Ki émit un petit rire.

— Avec ton sens du marchandage, tu devrais devenir négociant et non guérisseur. Bon, je ne pense pas que me donner le nom de quelques arbres te permette d'échapper aux corvées. Mais pour cette première nuit, tu peux te contenter d'observer au lieu de nous aider, jusqu'à ce que tu aies appris ce qu'il y a à faire chaque nuit. Est-ce que ça te paraît juste ?

Elle avait adopté un ton plein de tolérance.

— Eh bien, grimaça Cabri, je continue de penser que je ne devrais pas avoir à effectuer la moindre corvée. Après tout, mon père vous a payés et je vais vous enseigner un tas de choses importantes. Je vous ai déjà évité de camper près des Tamshins.

— Nous verrons, répondit brièvement Ki.

Elle faisait de son mieux pour garder un esprit ouvert à l'égard du garçon. Il avait le don de dire les choses les plus malvenues. C'était comme si personne ne l'avait jamais réprimandé pour sa grossièreté. Peut-être allait-il falloir faire preuve de plus de franchise. Elle s'éclaircit la gorge :

— Cabri, je vais être très directe avec toi. Lorsque tu tiens des propos grossiers envers les Tamshins, je trouve ça choquant. Je n'ai jamais rencontré un peuple dont les individus méritent d'être jugés à l'aune de généralités. Et je n'aime pas que tu insistes encore et encore lorsque j'ai déjà répondu non à l'une de tes demandes, comme la conduite du chariot cet après-midi. Crois-tu pouvoir arrêter de faire ce genre de choses ?

Le visage de Cabri prit un air boudeur.

— D'abord vous commencez à être gentille et à me parler, puis d'un coup vous dites que je suis grossier et vous inventez toutes ces règles ! J'aimerais ne jamais être parti avec vous !

— Cabri ! (C'était la voix de Vandien, couvrant ses protestations.) Écoute. Ki n'a pas dit que tu n'étais pas gentil. Elle a dit que certaines des choses que tu dis ne le sont pas. Et elle t'a demandé, plutôt poliment, d'arrêter de dire ce genre de choses. Maintenant, tu dois choisir. Veux-tu que Ki te parle honnêtement, comme elle le ferait avec un adulte, ou qu'elle te traite comme un bébé, un gamin au mauvais caractère ?

Les mots de Vandien recelaient un défi. Ki vit la colère envahir le visage de Cabri.

— Eh bien, j'étais honnête, moi aussi. Les Tamshins sont des voleurs ; demandez à n'importe qui ! Et mon père a payé pour ce voyage. Je ne vois pas pourquoi j'aurais à faire tout le travail. Ce n'est pas juste.

— Juste ou non, c'est ainsi. Tu devras faire avec, lui répondit Vandien.

— Cela a peut-être l'air injuste maintenant, intervint Ki d'une voix douce. Mais au fil du trajet, tu verras comment tout cela fonctionne. Pour ce soir, tu n'auras aucune corvée à effectuer. Tu peux te contenter de regarder. Et tu verras que demain tu auras peut-être envie de nous aider.

Son ton était des plus raisonnables.

— Mais lorsque j'ai voulu vous aider à conduire le chariot aujourd'hui, vous avez dit non. Je parie que vous allez me demander de faire toutes les corvées dégoûtantes.

Ki avait épuisé ses réserves de patience. Elle resta silencieuse. Mais Vandien se tourna vers Cabri pour lui décocher un étrange sourire.

— Nous verrons, lui promit-il.

La lumière diminuait, les arbres grandissaient à vue d'œil et, sans même un signe de Ki, l'attelage quitta la route pour s'avancer dans la prairie abîmée par le soleil qui bordait la chaussée. Elle arrêta les hongres près des arbres. Les animaux et le chariot s'immobilisèrent enfin, mettant un terme aux oscillations et aux grincements qui les avaient accompagnés durant tout le trajet. Ki se pencha pour enrouler les rênes autour de la poignée de frein. Elle posa les deux mains au creux de son dos et se cambra pour apaiser son échine douloureuse. Vandien fit rouler ses épaules et entreprit de se lever lorsque le garçon passa par-dessus ses genoux pour sauter au bas du chariot et s'enfuir en courant vers les arbres.

— Ne va pas trop loin ! lui lança Ki.

— Laisse-le donc courir, suggéra Vandien. Il est resté assis immobile toute la journée. Et pour ma part, je serais ravi de ne pas l'avoir dans les parages pendant un moment. Il n'ira pas bien loin. Il doit probablement avoir un besoin pressant.

— Je n'avais pas pensé à ça, admit Ki. Toi et moi, nous sommes habitués à ces longues journées de voyage. Ce doit être plus dur pour lui. J'imagine qu'il n'a pas osé demander à une inconnue d'arrêter le chariot. Peut-être devrions-nous prévoir de faire plusieurs arrêts demain. Pour manger et pour permettre aux chevaux de se reposer un peu.

— Nous ferons comme tu le jugeras bon.

Vandien se laissa tomber au sol avec légèreté. Il resta debout quelques instants pour s'étirer et faire rouler ses épaules.

— Mais je doute que ce garçon soit embarrassé à l'idée de dire quoi que ce soit. (Il jeta un coup d'œil en direction de Ki.) Et je ne crois pas que tes manières douces et ta patience marcheront avec lui. Il agit comme s'il n'avait jamais dû endosser la responsabilité de ses actes. À un moment ou à un autre de ce voyage, il va en découvrir les conséquences.

— Ce n'est qu'un gamin, malgré sa taille. Tu le réalises aussi bien que moi.

Ki émit un grognement, sentant la raideur de ses articulations tandis qu'elle descendait du siège du conducteur.

— C'est un enfant gâté, admit Vandien. Et je ne suis pas loin de penser qu'il serait presque plus facile de l'accepter tel quel pour la durée de ce voyage au lieu d'essayer de lui mettre un peu de plomb dans la cervelle au fil du trajet. Laissons donc son oncle lui enseigner les bonnes manières et la discipline.

— Peut-être, concéda Ki tandis que ses doigts s'activaient sur les lourdes boucles des harnais.

De l'autre côté, Sigurd décocha son habituel coup de patte en direction de Vandien. Celui-ci fit un pas de côté avec toute la grâce née d'une longue habitude et administra la claque d'usage sur l'arrière-train du grand cheval. Ce petit cérémonial accompli, le retrait du harnais se déroula sans encombre.

Tandis qu'ils conduisaient les hongres en direction de l'eau, Ki réfléchit à haute voix :

— Où donc est allé Cabri ?

Un grand bruit d'éclaboussure lui répondit. Elle traversa en hâte les épais buissons qui entouraient la source. Celle-ci se trouvait dans un creux, entourée de berges d'herbes et de

buissons profitant de son irrigation. Cabri était assis au milieu du ruisseau, de l'eau jusqu'à la poitrine. Ses vêtements s'étalaient sur la berge. Il les accueillit avec un grand sourire.

— Ce n'est pas un bassin très grand, mais c'est suffisant pour se rafraîchir.

— Tu as pris soin de boire de l'eau bien fraîche avant d'aller remuer la boue au fond, n'est-ce pas ? lui demanda Vandien d'une voix chargée de sarcasme.

— Bien sûr. Pas très froide mais tout à fait buvable.

— Vraiment ? demanda sèchement Vandien.

Il jeta un coup d'œil à Ki puis tendit le bras pour lui mettre la longe de Sigurd entre les mains.

— Tu expliqueras ça aux chevaux, dit-il. Je ne suis pas sûr qu'ils me croiraient.

Il se retourna et repartit à travers les arbres en direction du chariot. Ki demeura seule, les yeux fixés sur Cabri. Elle se força à agir calmement. Il n'avait pas été élevé par les Romnis. Il ne connaissait rien de la séparation fastidieuse entre l'eau destinée à être bue et l'eau destinée à la baignade. Non seulement il avait sali toute l'eau disponible, mais sa nudité était offensante. Ki se rappela qu'elle ne se trouvait pas parmi les Romnis et que ses errances lui avaient appris à se montrer tolérante envers les habitudes particulières des autres voyageurs. Elle se rappela qu'elle avait décidé d'être patiente, mais honnête, avec Cabri. Même si cela nécessitait de lui expliquer les choses les plus évidentes.

Il lui fit une large grimace et se mit à battre des pieds en créant dans l'eau des serpentins de boue. Sigurd et Sigmund, assoiffés et guère chipoteurs, se libérèrent de la poignée molle de Ki pour s'approcher de l'eau. Leurs larges museaux plongèrent dans l'eau en créant des rides à sa surface et ils se mirent à boire à longues gorgées. Ki aurait aimé partager leur indifférence.

Cabri les ignora. Il sourit à Ki :

— Pourquoi est-ce que vous n'enlevez pas vos vêtements pour venir me rejoindre dans l'eau ? demanda-t-il d'un ton enjôleur.

Il constituait une telle combinaison de lubricité offensante et de juvénilité que Ki ne put décider si elle devait lui décocher un regard noir ou se mettre à rire. Elle se força à conserver un air d'indifférence :

— Sors de là et habille-toi. J'ai à te parler.

Elle avait prononcé ces mots d'une voix normale.

— Pourquoi ne pas discuter dans l'eau ? insista-t-il. (Il sourit largement.) Nous pourrons même nous dispenser de parler, ajouta-t-il sur un ton de conspirateur.

— Si tu étais un homme, dit-elle d'une voix égale, je me mettrais en colère. Mais tu n'es qu'un petit garçon sans manières.

Elle lui tourna le dos et s'éloigna en tentant de maîtriser la fureur qui s'agitait en elle.

— Ki ! lui cria-t-il. Attendez ! S'il vous plaît !

Son changement de ton était si abrupt qu'elle se sentit obligée de tourner la tête.

— Je suis désolé, dit-il à voix basse, les yeux baissés sur les bottes de Ki.

Ses épaules s'inclinaient en direction de son torse glabre. Lorsqu'il releva son regard vers elle, ses yeux étaient largement écarquillés :

— Je fais tout de travers, n'est-ce pas ?

Elle ne savait pas quoi dire. Une telle vulnérabilité était si surprenante, après toutes ses fanfaronnades. Elle avait du mal à le croire.

— Je veux juste… Je veux être comme les autres. Parler comme eux, me faire des amis.

Les mots sortaient maladroitement. Ki ne pouvait détourner le regard.

— Faire des plaisanteries, taquiner les gens. Mais lorsque je le fais, ça ne sonne pas drôle. Personne ne rit, tout le monde se met en colère contre moi. Et ensuite, je… Je suis désolé pour ce que je viens de dire.

Ki restait debout, immobile. Elle réfléchissait. Elle pensa avoir un aperçu du problème du garçon.

— Je comprends. Mais ce genre de plaisanteries prend du temps. Venant d'un étranger, elles ne sont pas drôles.

— Je suis toujours un étranger. L'étrange Cabri, avec ses yeux jaunes et ses dents. (Sa voix était pleine d'amertume.) Vandien me déteste déjà. Il ne changera pas d'avis. Personne ne m'offre jamais de seconde chance. Et je n'y arrive jamais du premier coup.

— Peut-être ne donnes-tu pas aux autres une seconde chance, lui lança Ki abruptement. Tu as déjà décidé que Vandien ne t'aimerait pas. Pourquoi ne changes-tu pas ta manière d'agir ? Essaye donc d'être poli et serviable. Peut-être que d'ici à la fin de ce voyage, il aura oublié comment tu t'es conduit au départ.

Cabri leva les yeux vers elle. Elle n'aurait su dire si son regard était empli de ruse ou de timidité.

— Est-ce que vous, vous m'aimez bien ?

— Je ne sais pas encore, répondit-elle fraîchement.

Puis, d'une voix plus chaleureuse, elle ajouta :

— Pourquoi ne vas-tu pas te sécher et t'habiller avant de revenir au camp ? Essaye d'être aimable et vois ce que cela donnera.

Il baissa les yeux vers l'eau boueuse et hocha silencieusement la tête. Elle se détourna de lui. Qu'il prenne le temps de réfléchir un peu. Elle prit les longes des chevaux et les emmena paître non loin de la source. Ils ne s'éloigneraient pas : le chariot était leur maison. Comme elle traversait la végétation entourant la source, elle se demanda si elle devait demander à Vandien de parler au garçon. Vandien était si doué avec les autres, il se faisait si facilement des amis. Comprendrait-il la maladresse de Cabri ? Le garçon avait besoin d'un ami, d'un homme qui l'accepte. Son père avait paru être un homme bien, mais il y avait certaines choses qu'un garçon ne pouvait apprendre de son père. Elle s'arrêta quelques instants à l'orée des arbres pour trouver les mots et se découvrit en train d'observer Vandien.

Il avait mis un genou à terre et lui tournait le dos, occupé à allumer le feu nocturne. Les courtepointes étaient étalées sur l'herbe non loin et la bouilloire attendait, juste à côté. Comme elle s'approchait sans bruit, elle constata que sa chevelure noire était humide et frisée. Il s'était déjà lavé et avait également

préparé une bassine d'eau à son intention à partir des tonneaux d'eau accrochés au flanc du chariot. Des étincelles jaillissaient entre ses mains ; des brins d'herbes se consumèrent avant de s'éteindre. Il marmonna ce qui était sans doute un juron dans une langue qu'elle ne connaissait pas. Elle se rapprocha, posa une main sur son épaule et s'accroupit pour l'embrasser à la base du cou. Il n'avait pas vraiment sursauté.

— Je savais que tu étais là, dit-il d'une voix neutre.

Il provoqua de nouvelles étincelles. Cette fois, le petit-bois prit et une minuscule flamme pâle en jaillit.

— Non, tu n'en savais rien, le contredit Ki.

Elle regarda par-dessus son épaule tandis qu'il nourrissait le feu nouveau-né de brindilles et de morceaux d'herbe sèche. Elle enroula lentement l'une de ses boucles humides autour de son doigt. Le geste révéla la marque de naissance qu'il portait sur la nuque, dont la forme évoquait vaguement des ailes déployées. Elle en traça le contour du bout du doigt.

— Vandien ? fit-elle prudemment.

— Chut ! lui lança-t-il soudain.

Mais elle avait déjà entendu : des bruits de sabots, un cheval poussé au galop. Comme un seul homme, ils s'avancèrent jusqu'à l'arrière du chariot pour scruter la route. Les commentaires de Cabri sur le sentiment que le duc nourrissait à l'égard des Romnis avaient rendu Ki nerveuse.

Un grand cheval rouan à l'épaisse crinière galopait lourdement dans leur direction. Le gris pâle du ciel et l'immense pleine déserte s'étalaient derrière lui ; c'était le seul être en mouvement à la surface du monde. Ses sabots s'abattaient lourdement au sol, comme s'il était trop fatigué pour faire preuve de grâce, et de l'écume dessinait les plats et les déliés de ses muscles. Pourtant, il dégageait quelque chose de beau. Sur son dos se trouvaient deux jeunes filles, leurs longues chevelures de noir et de feu s'agitant au rythme des enjambées du cheval. Elles avaient le visage rouge et luisant, sous la fine couche de poussière laissée par la route. Leurs larges robes avaient été relevées afin de pouvoir chevaucher le grand rouan et leurs jambes nues, terminées par des sandales, enserraient

ses larges flancs. Ki les regarda s'approcher sans mot dire, saisie par leur beauté et leur vitalité.

— On dirait les deux filles du marché à l'embauche, murmura Vandien à ses oreilles.

Elle percevait le sourire dans sa voix.

— On dirait bien que la rouquine file rejoindre son amoureux, après tout.

Puis une voix claire s'éleva dans le crépuscule :

— Holà du chariot !

Vandien sortit du chariot et leva une main en signe de salutation. Les deux filles sourirent largement en le voyant, puis le cheval quitta la route pour se diriger vers eux dans l'herbe sèche. La jeune fille assise à l'avant tira sur les rênes. Le rouan résista d'un air têtu puis dressa les oreilles pour écouter sa voix. Il s'arrêta docilement mais continua d'agiter la tête comme pour lui montrer qu'il n'obéissait que parce qu'il en avait envie.

— Magnifique, murmura Ki, fascinée par sa silhouette gracieuse et son port fier.

— Elles le sont, n'est-ce pas ? demanda Vandien comme les jeunes filles glissaient au bas du rouan.

Elle dut acquiescer là aussi. Elle estima que leurs arrivantes avaient entre quinze et dix-huit ans, mais elle n'aurait pas su dire laquelle était la plus âgée. Leur taille et leur silhouette étaient si semblables qu'elles auraient pu être jumelles, mais la ressemblance s'arrêtait là. La fille aux cheveux noirs et aux superbes yeux bleus aurait été considérée comme une beauté n'importe où dans le monde, mais celle-ci n'aurait pas suffi à empêcher quiconque de regarder sa sœur. La chevelure de cette dernière brillait d'un éclat entre le cuivre et la rouille. Ses yeux vairons, largement espacés au-dessus d'un nez droit, croisèrent ceux de Ki avec franchise. Ils transformaient ce que certains auraient considéré comme un défaut en une source d'attirance instantanée. Là où sa sœur avait une peau d'olive, la sienne était pâle. D'irrésistibles taches de rousseur constellaient son nez. Son sourire découvrait des dents très blanches. Son regard passa de Ki à sa sœur, avant de se fixer sur Vandien.

— Je suis si heureuse que nous vous ayons rattrapés, dit-elle d'une voix essoufflée. Nous n'avons appris votre départ

qu'après midi. Si Elyssen n'avait pas réussi à emprunter ce cheval, je n'aurais jamais pu vous rejoindre !

— Emprunter, en effet ! s'exclama Elyssen. Et je ferais mieux de m'assurer que Rud est de retour avant le matin, sans quoi le maître de Tomi lui passera un savon.

— Chut ! lança la fille aux cheveux roux à sa sœur.

Mais des étincelles d'amusement jaillissaient entre elles.

Toutes deux tournèrent vers Vandien un visage plein d'espoir. Un ange passa.

— Venez près du feu et dites-nous pourquoi vous aviez tant besoin de nous rattraper, suggéra Vandien. Nous pourrons au moins vous proposer une tasse de thé près du feu.

L'obscurité se diffusait rapidement sur la plaine. Le feu minuscule était comme un phare, vers lequel Ki et Vandien guidèrent les jeunes filles. Celles-ci les suivirent en chuchotant entre elles.

— Tu as remarqué le ballot accroché à la selle de Rud ? demanda discrètement Ki à Vandien.

Celui-ci hocha la tête.

— Je leur ai dit que nous ne pouvions pas prendre de passagers.

— Mais ensuite, vous l'avez fait !

C'était la jeune fille aux cheveux roux qui hâtait le pas pour les rattraper :

— Nous avons entendu dire à Keddi que vous emmeniez Cabri à Villena. Donc nous avons su que vous aviez changé d'avis, et comme Tekum est sur votre chemin…

Sa main se posa sur le bras de Vandien, le forçant à rencontrer son regard plein d'espoir.

— Nous ne prenons pas de passager, annonça Ki d'une voix douce.

Elle s'approcha du feu pour y déposer la bouilloire.

— Mais si vous emmenez Cabri jusqu'à Villena, pourquoi ne pas emmener Saule à Tekum ? objecta Elyssen. S'il est votre passager, pourquoi ne pourrait-elle pas l'être ? Nous avons de l'argent pour payer son voyage.

— Parce qu'il n'y aura pas de père furieux pour le suivre à la trace. Brin nous a confié Gotheris.

La voix de Vandien était ferme, mais Ki y perçut une certaine réticence. Les grands yeux de Saule s'illuminèrent brusquement.

— Mais la situation n'est pas celle que vous pensez ! Vous pouvez demander à Elyssen si vous ne me croyez pas. Papa n'a rien contre mon mariage avec Kellich. C'est simplement que mon père n'a pas beaucoup d'argent, en ce moment.

— Oui, et il est trop orgueilleux pour le dire à Kellich, intervint Elyssen. Alors quand Kellich a demandé à Saule de le suivre, papa le lui a interdit. Parce qu'il ne pouvait pas lui fournir toutes les choses qu'une femme devrait emmener avec elle lorsqu'elle part avec un homme.

— Une tasse de thé nous permettra peut-être d'éclaircir tout ça, suggéra Vandien.

Ki leur fit signe de s'asseoir sur l'édredon près du feu. Comme elle allait chercher des tasses dans le vaisselier attaché au chariot, elle se demanda ce qu'elle allait dire. Elle n'avait jamais pris de passagers auparavant. Elle n'avait guère été enthousiaste à l'idée d'emmener Cabri ; elle ne s'adaptait pas facilement à la nécessité de partager son intimité avec d'autres. Même Vandien, au départ, lui avait semblé être un intrus, une gêne, plutôt qu'un compagnon. Elle se retrouvait obligée d'accepter la compagnie de Gotheris pendant deux semaines et elle le regrettait déjà. Et voilà que cette Saule demandait à les accompagner jusqu'à Tekum… Le pire était que Ki ne trouvait aucune excuse pour refuser. Deux passagers seraient-ils pires qu'un seul ? Et il y avait l'aspect pécuniaire à considérer, dans cette période où il était difficile de trouver de l'argent. Elle jeta un regard en arrière, vers Vandien qui hochait la tête en écoutant le récit de la jeune fille. Elle n'avait pas besoin de lui demander ce qu'il en pensait. Elle ajouta de l'herbe à thé dans la bouilloire.

— … et donc ça arrive tout le temps. Lorsque la famille d'une jeune fille n'a pas les cadeaux d'épousailles à lui donner ou quand la famille du garçon ne peut se permettre de l'installer dans un nouveau chez lui, ils s'enfuient ensemble. Alors les deux familles se plaignent que leurs enfants sont des bons à rien. Mais dès que le premier petit-enfant naît, le couple revient et

demande pardon. Et, bien sûr, on leur pardonne, et tout est bien qui finit bien.

Saule s'exprimait avec ferveur, tandis qu'Elyssen hochait la tête avec entrain.

— C'est vrai, Vandien ! Je le jure ! Papa ne sera pas en colère. Lorsque Kellich est parti, Saule a pleuré pendant des jours et des jours. Et Papa était terriblement navré.

— Tu n'avais pas besoin de lui dire que j'avais pleuré ! s'indigna Saule.

— Mais c'était le cas ! Et Papa était en colère, comme à chaque fois que l'une de nous est triste et qu'il ne peut rien y changer.

— Vous êtes sûres qu'il n'est pas simplement en colère parce que Saule refuse de l'écouter ? interrogea Ki.

Elle leur fit passer les tasses puis tira le thé des braises sur lesquelles il infusait. Elle remplit les tasses qu'on lui tendait.

Les yeux d'Elyssen se plissèrent d'un air joyeux :

— Alors pourquoi lui aurait-il donné des pièces, autant qu'il pouvait se le permettre, en lui disant d'oublier Kellich et d'acheter le cheval dont elle avait toujours rêvé ?

— Il savait que si j'avais un cheval, j'aurais suivi Kellich dès son départ. Mais l'argent n'était pas suffisant pour une monture. Je le sais, car j'ai essayé d'en acheter une. Mais j'ai pensé que cela pourrait suffire pour acheter mon transport. Voyez.

Saule défit une petite poche de tissu à sa ceinture et, avant que Ki n'ait pu prononcer un mot, la vida sur la couverture. Une lourde pièce en forme de croissant et quelques piécettes de cuivre et d'argent tombèrent en tintant. La jeune femme releva sur Ki et Vandien des yeux vairons pleins d'innocence et d'espoir :

— Est-ce assez pour payer mon transport jusqu'à Tekum ?

— C'est assez pour te faire trancher la gorge, si tu es assez folle pour les montrer à des inconnus en chemin, gronda Vandien.

Les yeux de Saule s'écarquillèrent et Elyssen se releva d'un bond.

— Oh, asseyez-vous ! leur lança Ki. Vandien essayait de vous mettre en garde, pas de vous menacer.

Ki croisa le regard de Vandien et y lut son commentaire silencieux.

— Elles ne tenteront d'acheter leur passage auprès de quelqu'un d'autre que si nous refusons, dit-elle.

Les yeux sombres de Vandien s'illuminèrent.

— Je suppose, admit-il. (Il se tourna vers Saule, qui le fixait toujours d'un air anxieux.) C'est la façon qu'à Ki de dire que tu peux voyager avec nous.

— Oh, Saule ! soupira Elyssen.

Saule ramassa immédiatement l'argent pour le tendre à Vandien, comme si elle craignait qu'il ne change d'avis à tout moment.

— Merci. Oh, merci. Je vous promets de ne vous causer aucun souci. Je le promets. Oh, je n'arrive pas à croire que je vais vraiment partir. Elyssen disait que je ne pourrais jamais convaincre des gens âgés comme vous de l'importance pour moi de retrouver Kellich, ni d'à quel point il a besoin de moi !

Saule se tourna vers sa sœur et vit que les yeux d'Elyssen brillaient de la même joie que les siens. Elle se jeta dans ses bras et la serra ardemment contre elle.

— Je n'oublierai jamais la façon dont tu m'as aidée, Elyssen. Jamais ! Et lorsque ton heure viendra…

Elyssen la serrait fort contre elle, les yeux presque fermés, une expression entre le rire et les larmes sur le visage. Soudain, ses yeux sombres s'ouvrirent.

— Cabri, souffla-t-elle.

Saule se libéra de son étreinte. Elle suivit le regard de sa sœur et un étrange silence s'ensuivit. Ki et Vandien se dévisagèrent, étonnés du brusque changement d'humeur des deux filles. Elles avaient adopté une posture défensive, comme si elles se trouvaient menacées par une bête sauvage.

Cabri se tenait aux limites de la zone éclairée par le feu. Il tenait quelque chose entre ses bras. Son expression se situait entre le ravissement et l'incrédulité. Il s'avança maladroitement, comme s'il n'était pas sûr de son équilibre. Ses yeux passaient

d'un visage à l'autre, comme s'il cherchait la réponse à la question qui occupait son esprit.

— Oh, Saule, gémit Elyssen.

— Tout ira bien, dit Saule à mi-voix, l'air farouche. Je te l'ai dit. Je sais prendre soin de moi, Elyssen.

— Fais attention, malgré tout ! chuchota Elyssen.

Elle se releva pour prendre congé.

— Bon, tout est réglé… sauf pour Rud et moi. J'ai promis à Tomi que je le lui ramènerais largement à temps pour qu'il puisse l'étriller et lui permettre de se reposer avant le matin. Au revoir à tous !

— Attends, Elyssen ! lui cria Saule en s'élançant derrière sa sœur dans les ténèbres.

Cabri s'approcha, le regard d'abord fixé sur les jeunes filles avant de revenir sur Ki. Ses bras étaient chargés d'objets brunâtres. Il les porta jusqu'au bord de la courtepointe sur laquelle Vandien et Ki étaient assis. Se baissant, il demanda dans un murmure rauque :

— Qu'est-ce qu'elle a dit sur mon compte ?

Ki croisa le regard perplexe de Vandien.

— Rien, Cabri. Seulement qu'elle avait entendu dire que tu partais avec nous jusqu'à Villena. Elle voulait savoir si nous accepterions un autre passager.

Cabri écarquilla les yeux :

— Elle veut aller à Villena avec moi ?

— Non. Seulement jusqu'à Tekum. J'ai cru comprendre que son amoureux s'y trouve et qu'elle va l'y rejoindre.

— Kellich…

Sa voix était pleine de mépris. Et de déception ? Ki n'en était pas sûre.

— Qu'est-ce que tu as dans les mains ? demanda Vandien au garçon.

— Des coquefruits. Qu'on trouve sur les arbres Gwigi, vous savez.

Cabri faisait profil bas, il était presque timide. Il jeta un œil vers l'endroit où se tenaient les deux jeunes filles. Saule avait récupéré ses affaires sur le dos de Rud. Les deux sœurs s'enlacèrent avec ferveur.

— Non, ça ne me dit rien.

Vandien tendit la main et récupéra un fruit entre les bras du garçon. Il le retourna entre ses doigts d'un air curieux.

— Je n'en ai jamais vu auparavant. Ils sont comestibles ?

Cabri sursauta, comme s'il avait oublié que Vandien et lui étaient en train de parler. Il baissa les yeux vers le fruit que Vandien tenait à la main.

— On les fait griller au feu et après on brise la coque. Ils sont sucrés à l'intérieur. Je les ai cueillis pour qu'on puisse les partager.

Les bruits de sabots de Rud qui s'éloignait attirèrent son attention et il se détourna de nouveau. Il fixa son regard sur Saule, debout dans la pénombre pour regarder s'éloigner sa sœur.

— On pourrait presque imaginer que tu essayais de te faire pardonner ton comportement de tout à l'heure, fit remarquer Vandien d'un ton mordant.

Les yeux du garçon se tournèrent vers lui.

— Je suppose, murmura-t-il.

Son regard oscilla entre la silhouette de Saule qui revenait vers eux et le visage sévère de Vandien. Il ne voulait pas se faire réprimander devant elle.

— Bien. J'avais peur d'être obligé de te prendre à part pour te raisonner, plus tard dans la soirée.

Aux oreilles de Ki, le ton de Vandien indiquait clairement que sa façon de « raisonner » avec Cabri aurait pu emprunter un autre chemin que la parole. Mais l'allusion échappa totalement à Cabri. Son front se plissait d'inquiétude tandis qu'il coulait vers Saule des regards discrets, avant de reporter vivement son attention ailleurs. Vandien se tourna vers la jeune fille qui approchait.

— N'en parlons plus pour l'instant. Mais je suis favorablement impressionné. Un garçon qui sait faire des excuses lorsqu'il a mal agi n'est pas loin d'être un homme.

L'approbation perceptible dans la voix de Vandien lui valut soudain toute l'attention de Cabri. Le visage du garçon s'éclaira, non de son habituelle grimace d'idiot, mais d'un sourire hésitant.

— Il y en a assez pour nous tous, dit-il. Et même pour Saule, ajouta-t-il prudemment. Je vais vous montrer comment les faire cuire, proposa-t-il.

Il parlait plus pour le bénéfice de la jeune fille que pour Ki et Vandien.

Elle le fixait, debout de l'autre côté du feu. Son regard était aussi énigmatique que celui d'un chat. Puis elle s'avança souplement dans le cercle de lumière. Elle reprit sa place sur l'édredon, récupéra sa tasse de thé et y trempa les lèvres. Elle avait pris grand soin d'ignorer totalement Cabri. Ki grimaça. Le garçon rougit profondément.

— Alors, comment les fait-on cuire ? lui demanda Vandien avec curiosité, comme s'il n'avait rien remarqué.

Ce n'était pas le cas, Ki l'aurait parié. Elle seule était sans doute capable de percevoir la note de compassion dans sa voix.

— On les pose simplement… près des braises… du feu, et on les laisse là quelque temps.

La voix du garçon était hésitante.

— Bon, pendant que vous deux vous occupez de ça, je vais préparer le plat principal, déclara Ki pour combler le silence.

— Laissez-moi vous aider, proposa immédiatement Saule, d'une voix aussi désarmante que son sourire.

— Je me débrouille très bien seule, lui répondit fraîchement Ki.

— Je vous en prie, j'adore cuisiner, supplia la jeune fille.

Son visage était si innocent que Ki se demanda si elle n'avait pas conscience de la façon dont elle avait humilié Cabri. Les doigts de Saule se révélèrent agiles et son sourire facile tandis qu'elle tranchait la viande séchée en petits morceaux qui mijotaient à part de la casserole de légumes et de racines que Ki préparait. Elle se répandit en compliments sur l'ordre et la propreté qui régnaient dans le chariot lorsqu'elle y déposa ses affaires, et se montra si charmée et si charmante que Ki ne put lui tenir rigueur de son comportement passé. Elles déposèrent ensemble bols et pain de voyage tandis que Saule parlait à Ki de son Kellich. C'était, entendit Ki, un excellent dresseur de chevaux et on lui avait offert un très bon poste chez un riche résident de Tekum. C'était aussi, raconta Saule, un jeune

homme beau, plein d'esprit, chevaleresque et joyeux, un danseur plein de grâce et un épéiste talentueux. *Mais aussi,* songea Ki à partir des éléments que lui fournissait Saule, *un dandy avec une tendance à se montrer impulsif*. Mais Saule considérait clairement ces facettes de son caractère comme des vertus. Ki sourit pour elle-même.

— La nourriture est prête, annonça Vandien en tirant les casseroles du feu.

L'odeur savoureuse emplit la nuit. Ki leur servit du thé tandis que Vandien servait de généreuses portions dans chaque bol. La conversation se fit rare tandis que les quatre voyageurs prenaient conscience de la faim qui leur tenaillait le ventre. Ils mangèrent dans un silence seulement troublé par le frottement de leurs cuillères sur le fond des bols.

— Ça a un goût bizarre, lança Cabri à un moment. Je veux dire que c'est différent de ce à quoi je suis habitué, se hâta-t-il de préciser.

Vandien se pencha sur son repas pour dissimuler un sourire et Ki hocha la tête. Mais Saule cessa de manger pour dévisager Cabri pendant quelques instants.

Ils étaient en train de saucer leurs bols avec du pain de voyage lorsque Cabri se releva brusquement.

— Ça doit être prêt, dit-il à Vandien.

S'emparant d'une petite branche, il poussa chaque coque-fruit hors des braises. De petites fissures étaient visibles dans leurs croûtes pelucheuses. Après les avoir laissés refroidir, Cabri en ramassa un et l'ouvrit. La pulpe exposée était d'une couleur entre le rose et le rouge. Du jus coula sur les doigts du garçon et une odeur sucrée se répandit dans l'air. Vandien lança un fruit à Ki, qui y goûta prudemment. La texture évoquait celle d'une pomme cuite et le goût ne ressemblait ni tout à fait à celui d'une pêche ni à celui d'une fraise.

— Pas pour moi, annonça Saule avant d'ajouter un « merci » à l'intention de Vandien pour adoucir son propos.

— Comme tu voudras. (Il haussa les épaules et ramena le fruit tendu vers lui.) Cabri en a ramassé en quantité.

— Ils sont bons, ajouta timidement le garçon.

Elle porta son regard sur lui et son sourire charmant disparut. Ses yeux se durcirent sous l'effet d'une émotion indéchiffrable. Lorsqu'elle parla, ce fut d'une voix pleine de mépris :

— Tu sais que je ne mangerais jamais rien que tu aies pu toucher, Cabri. Tu le sais.

Un long silence s'abattit sur le groupe. Le garçon, embarrassé, resta assis près du feu. Il regardait Vandien. Ki gifla Saule du regard, choquée par la cruauté désinvolte de la voix et des paroles de la jeune fille.

— Et ils poussent sur les arbres Gwigi ? interrogea Vandien.

Son ton suggérait que les mots de Saule ne méritaient guère d'attention. Il s'agenouilla près du garçon, ne s'intéressant qu'à son visage, mais Ki sentit qu'il en voulait à Saule.

La main de Cabri trembla légèrement tandis qu'il tirait un autre fruit du lit de braises. Il acquiesça silencieusement, tête baissée.

— Et si vous avez un peu de jugeote, vous ne les mangerez pas non plus, insista Saule d'une voix glacée. (Sa colère soudaine parut enfler.) Et vous ne dormirez que d'un œil près de lui. Parce que pendant que vous rêvez, il se glissera dans votre dos et volera…

— Ce n'est pas vrai, Saule ! s'exclama Cabri.

Mais sa voix était plus effrayée que menaçante.

— Vraiment ? (Les mots de la jeune fille étaient tranchants.) Je sais à quoi m'en tenir. Mais eux non, n'est-ce pas, petit voleur ? Je ne pensais pas que Brin dirait la vérité sur la cargaison qu'il leur remettait.

— Assez ! résonna la voix grave de Vandien. J'ignore quelle rancune existe entre vous. Mais, quelle qu'elle soit, laissez-la de côté et ne nous mêlez pas à vos histoires.

Saule le fixait, les yeux écarquillés comme s'il venait de la gifler.

— Vandien a raison, intervint Ki avant que la jeune fille prenne la parole. Nous allons voyager tous les quatre ensemble pendant un moment. Si vous avez un vieux différend, oubliez-le.

Ou bien ignorez-le et restez civils l'un envers l'autre. Le chariot est un endroit trop petit pour les chamailleries.

— Mais vous ne comprenez pas… reprit Saule.

— Et je n'y tiens pas, la coupa fermement Ki. Je ne veux pas entendre des accusations de mensonges et de vol lancées de part et d'autre. Cela n'a guère d'importance pour la courte période que nous allons passer ensemble. Si quelque chose t'appartenant est volé durant le voyage, Saule, je m'assurerai que tu sois dédommagée. Et c'est tout ce que je souhaite en dire.

Ki sentait son cœur battre la chamade. Dieux, comme elle détestait ce genre de scène. C'était la raison pour laquelle Vandien et elle se déplaçaient seuls, à l'écart des autres. Les pinaillages et les querelles, toute cette colère inutile… et toujours, *toujours,* des gens à la recherche de quelqu'un à blâmer.

Saule la fixait. Ses joues n'étaient pas rougies que par la chaleur du feu. Elle avait les yeux luisants. La jeune fille était soit très en colère, soit au bord des larmes. Probablement les deux, songea Ki. Elle n'avait pas l'air habituée à ne pas obtenir ce qu'elle voulait. Lorsqu'elle reprit la parole, sa voix était tendue :

— Très bien, Ki la conductrice. Si j'avais eu une autre méthode pour rejoindre Kellich, je l'aurais utilisée, comme vous le savez. J'avais cru que vous voudriez savoir ce que tout le village sait concernant Cabri. Mais puisque ce n'est pas le cas, je n'en dirai pas plus sur le sujet. Mais je ne dormirai pas la nuit. Et très bientôt, vous regretterez de ne pas m'avoir laissée dire ce que je sais être la vérité.

— Cabri. Il est temps pour nous d'aller examiner les chevaux.

Vandien se leva en hâte, inquiet en songeant aux larmes que Saule pourrait verser.

— Je ne veux pas… commença à dire Cabri, visiblement fasciné et troublé par la scène qui se déroulait entre Ki et Saule.

— Il faut s'occuper des chevaux, insista Vandien d'un ton ferme.

Il attrapa le garçon par le col pour le forcer à se relever. Ils s'éloignèrent dans l'obscurité. Ki sourit devant cet usage d'un

euphémisme Romni. Aller s'occuper des chevaux signifiait qu'un homme avait besoin d'intimité pour faire ses besoins, ou qu'il avait envie d'être un peu seul. Cabri l'apprendrait sans doute rapidement. En tout cas, Vandien avait visiblement décidé que le garçon méritait qu'on fasse un effort pour lui. Et la laissait avec Saule.

Ki lui décocha un regard de côté. Ses joues étaient toujours brillantes.

— Bon, nous ferions bien de ranger un peu pour la nuit, suggéra Ki d'un ton neutre.

Saule rencontra son regard avec une expression renfermée, mais elle entreprit de rassembler la vaisselle sale. Elle prit soin de ne pas toucher au bol de Cabri. Avec un soupir, Ki le ramassa elle-même.

Le silence pénible perdura tandis qu'elles nettoyaient et rangeaient la vaisselle. Lorsque Saule le rompit, ce fut pour exposer un nouveau dilemme :

— Où suis-je supposée me reposer, ce soir ? demanda-t-elle froidement.

— Où tu voudras, répondit poliment Ki.

Elle refusait de relever le fait que la jeune fille avait évité d'employer le mot « dormir ».

— Où couche Cabri ? voulut-elle savoir ensuite.

Ki soupira.

— Je n'y avais pas réfléchi. Près du feu, j'imagine.

— Alors je dormirai dans le chariot.

— Vandien et moi dormons habituellement dans le chariot, expliqua Ki.

Elle sentait son contrôle d'elle-même lui échapper et se demanda soudain avec colère où diable était Vandien. Qu'il revienne donc pour s'occuper de cette merveilleuse et charmante jeune fille !

— Ça ne me dérange pas, répondit immédiatement Saule.

— As-tu pensé que peut-être cela me dérangeait, *moi* ? lui demanda Ki en abandonnant toute forme de civilité.

— Non, je n'y ai pas pensé. Vous ne pouvez tout de même pas vous attendre à ce que je dorme près de Cabri, même s'il

n'était pas… ce qu'il est. Au sein de mon peuple, cela ne se fait pas, ajouta-t-elle d'un ton guindé.

Ki ferma brièvement les yeux pour maîtriser la colère qui montait en elle.

— Je vois.

Elle soupira, tentant de se débarrasser de son irritation.

— Alors, pourquoi ne dors-tu pas dans le chariot, tandis que Vandien et moi dormirons dehors ? Cela devrait permettre de respecter les convenances.

— Près de Cabri ? Vous allez dormir près de Cabri ?

Le dégoût dans la voix de la jeune fille n'était pas feint. Quelle que fût la raison pour laquelle elle détestait Cabri, ce n'était pas feint.

— Vandien protégera ma vertu, assura Ki d'un ton très sarcastique.

Mais la jeune fille considéra gravement ses paroles. Ses yeux s'agrandirent en rencontrant ceux de Ki.

— Je ne crois pas que même lui puisse vous protéger contre un être comme Cabri. Vous êtes sûre de ne pas vouloir dormir dans le chariot, vous aussi ?

— Tout à fait sûre, l'assura Ki.

Les yeux de Saule se tournèrent vers un mouvement dans les feuillages qui indiquait le retour de Vandien et Cabri.

— Je vais au lit. Bonne nuit. Et faites bien attention !

Elle avait murmuré ces mots avant de se retourner et de s'enfuir se mettre à l'abri dans le chariot.

Lorsque Cabri et Vandien apparurent, ils avaient les bras chargés de branches mortes destinées à alimenter le feu. Ki hocha la tête d'un air approbateur. La nuit était déjà fraîche, loin de la chaleur accablante du jour.

— Où est Saule ? voulut savoir Cabri.

— Partie se coucher, lui répondit Ki. Comme nous devrions tous le faire, si nous voulons partir tôt demain matin.

— Où ? répéta le garçon.

— Où quoi ? demanda-t-elle, feignant de ne pas comprendre.

— Où dort Saule ? interrogea Cabri.

Vandien grimaça devant l'intérêt évident du garçon.

— Dans le chariot, répondit Ki d'une voix neutre. Là où les insectes nocturnes ne la dérangeront pas.

— Nous allons tous dormir dans le chariot ? demanda avidement Cabri.

Sans attendre la réponse, il se dirigea vers les marches.

— Non, nous serions bien trop à l'étroit et ce serait étouffant. Ki et moi dormirons sous le chariot et tu pourras dormir près du feu.

— Mais… commença Cabri avant de croiser le regard de Vandien.

Ki ignorait ce qu'il avait dit au garçon mais celui-ci se tut brusquement. Il contrôlait ses paroles, mais pas l'expression maussade de son visage. Se saisissant d'une partie des courtepointes et des couvertures, il entreprit de se constituer un lit près des flammes.

Vandien refusa de remarquer son attitude.

— Bonne nuit, Cabri ! lança-t-il au garçon d'un ton affable.

Il rassembla les édredons et coussins restants pour préparer leur couchage sous le chariot, tandis que Ki se lavait tardivement le visage et peignait sa chevelure emmêlée. Vandien était déjà installé lorsqu'elle vint le rejoindre.

— Pourquoi sous le chariot plutôt qu'auprès du feu ? lui demanda-t-elle en se glissant à ses côtés.

Elle connaissait la réponse, et il le savait, mais il répondit néanmoins. Sa voix était fatiguée.

— Donne l'impression d'être à l'abri… protège de la pluie. Et ça nous rend plus difficile à attaquer pendant qu'on dort.

— C'est comme dormir dans un cercueil, maugréa Ki.

Elle retira ses bottes, son chemisier et ses pantalons jusqu'à ne plus porter qu'une culotte de coton et une sous-chemise. Tremblante, elle s'enfonça dans les édredons et se pressa contre Vandien. Il était chaud. Elle enroula son corps autour du sien, son ventre pressé contre le dos de Vandien. Elle sentit l'odeur de ses cheveux et la peau chaude de son cou.

— Ces enfants, dit-il à voix basse, me donnent l'impression d'être vieux.

— À moi aussi, acquiesça Ki.

Elle embrassa sa nuque, pour voir. Il soupira.

— Très vieux. Ki, tu m'as entendu tout à l'heure ? A dicter, réprimander, donner des ordres, lancer des avertissements. Exactement comme mon oncle quand j'étais enfant.

— Ton tuteur ? demanda-t-elle.

De la pointe de son doigt, elle écrivit son nom sur la peau chaude de son dos.

— Oui. Il me donnait toujours des instructions, ne me laissait jamais rien faire par moi-même. Pas même pour choisir avec quelles femmes je partagerais ma couche.

La voix de Vandien s'était transformée en un murmure tandis que son esprit revisitait cette époque pénible, ses efforts futiles pour enfanter un héritier pour sa lignée. Il s'écarta légèrement de Ki. Connaissant cette vieille douleur, elle le laissa faire. Il n'aurait pas envie qu'on le touche, à présent. Dommage. Bon, c'était ainsi. Elle ferma les yeux pour chercher le sommeil.

— Je détesterais l'idée d'avoir grandi pour devenir comme lui, dit soudain Vandien. Ki, tu as entendu ce qu'a dit Saule tout à l'heure ? Qu'elle ne pensait pas que quelqu'un d'aussi vieux que moi pourrait comprendre pourquoi elle s'enfuyait pour retrouver son amoureux ? Ai-je l'air si vieux que ça, à tes yeux ? Assez vieux pour être son père ?

— Ça dépend à quel âge tu as commencé, répondit Ki d'une voix ensommeillée. Désolée, reprit-elle. Pas à mes yeux, Vandien. Seulement aux yeux de quelqu'un d'aussi jeune que Saule.

Il roula sur le dos et fixa le fond du chariot au-dessus de leur tête.

— Quel âge me donnes-tu, toi ? demanda-t-il à voix basse.

La fatigue accumulée dans la journée s'était soudain abattue sur Ki.

— Je ne sais pas, soupira-t-elle.

Elle entrouvrit les yeux et le fixa. Il était sérieux. Quelques débuts de rides aux coins de ses lèvres. Un peu de gris dans les boucles sombres, la plupart du fait d'anciennes cicatrices. Une peau tannée, plus par le vent et le soleil que par les effets de l'âge. Elle songea, comme la première fois qu'elle l'avait vu, que cette apparence était loin d'être déplaisante pour un homme. Mais elle préférerait mourir que de lui avouer cela.

— Assez vieux pour être plus malin que ce que tes actes laissent penser la plupart du temps. Assez jeune pour t'inquiéter de choses sans importance.

— Hum. (Il se tourna pour lui faire face, tirant les couvertures qui la recouvraient.) Ce n'est pas une réponse très satisfaisante.

Elle tira à son tour sur les couvertures et ouvrit les yeux. Le visage de Vandien était à quelques centimètres du sien, sa main posée sur la courbe de sa taille.

— Pas satisfaisante ?

Il secoua la tête, la courbe de son sourire sous sa moustache à peine visible dans la lumière déclinante du feu.

— Alors laisse-moi la reformuler.

Elle agrippa les boucles à la base de son cou et pressa ses lèvres contre les siennes.

CHAPITRE 4

DANS LA FRAICHEUR PRECEDANT L'AUBE, les rêves étrangement vivaces de Ki s'accrochaient et se brisaient sur elle à la manière de toiles d'araignées. Elle s'écarta doucement de Vandien et enfila ses vêtements. Le campement était silencieux : Gotheris dormait profondément près des cendres du feu, les bras largement écartés dans son sommeil. Ki prit la bouilloire et le seau d'eau et se dirigea vers la source. Elle songea à réveiller Vandien pour qu'il puisse profiter du calme avec elle mais préféra s'en abstenir. Elle avait besoin de cette solitude ; le reste de la journée ne lui en offrirait guère.

Sur le chemin du retour, elle croisa Vandien. Ses cheveux étaient tout emmêlés et ses yeux pleins de sommeil. Il la salua silencieusement et se dirigea vers la source. Au camp, elle trouva quelques braises enfouies dans la cendre et réussit à leur redonner leur éclat. Elle déposa la bouilloire dégoulinante d'eau sur le petit feu et gravit le marchepied du chariot.

La porte était coincée. Elle tira plusieurs fois dessus sans résultat avant de réaliser que Saule l'avait verrouillée. Soudain irritée à l'idée que quiconque puisse l'enfermer à l'extérieur de son propre chariot, elle frappa lourdement à la porte. Il n'y eut aucune réponse.

— Saule ! cria-t-elle. Déverrouille cette porte !

Cabri roula sur lui-même et ouvrit les yeux.

Il y eut une réponse étouffée mais Ki eut le temps de fulminer sur le marchepied quelques instants avant que Saule ne fasse coulisser la porte en bâillant.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle d'une voix endormie.

— Pourquoi n'as-tu pas ouvert la porte ? demanda Ki en entrant dans le chariot. Et pourquoi l'avoir verrouillée ?

— Je n'étais pas habillée.

Saule s'assit sur la couche défaite :

— Et vous savez pourquoi je l'avais verrouillée. Parce qu'il est là, dehors.

Ki jeta un regard noir à la jeune fille, qui lui rendit une œillade maussade. Le silence se fit lourd tandis que Ki enfilait une tunique propre. Elle sortit du pain de voyage et du fromage des corbeilles de nourriture. Saule était toujours occupée à bouder sur le lit lorsque Ki quitta le chariot. La porte claqua et fut verrouillée derrière elle. Elle faillit se retourner, mais elle serra les dents et continua son chemin. Il serait stupide de créer un incident pour une histoire de porte. Mais elle détestait ce que cela sous-entendait : que l'espace du chariot était réservé à Saule et que Ki pouvait se retrouver coincée à l'extérieur. Mieux valait ne pas y penser. Ki fit un effort conscient pour dénouer les muscles de ses épaules et écarter son irritation.

Elle déposa le pain et le fromage sur un plateau de bois tiré du vaisselier et elle venait juste de récupérer le thé lorsqu'un bras s'abattit sur ses épaules.

— J'ai faim, annonça Gotheris à son oreille.

Un sac de thé lui échappa des mains comme elle sursautait.

— Z'avez tout renversé ! s'exclama le garçon en se penchant pour examiner les petites boules de feuilles et d'herbes ratatinées étalées sur la vaisselle.

Ki serra les poings. Elle se força à prononcer soigneusement chaque mot.

— Ne te faufile pas derrière moi et ne m'agrippe pas ainsi.

— Je n'ai rien fait ! protesta Cabri. J'ai seulement…

Le grondement d'une multitude de sabots l'interrompit. Ki leva une main pour lui faire signe de se taire tandis que ses yeux s'écarquillaient. S'avançant jusqu'à l'arrière du chariot, elle scruta la route. Son cœur fit un bond douloureux dans sa poitrine puis se mit à battre la chamade jusqu'à ce qu'elle n'entende plus rien que ses battements. Des Déguerpisseurs.

Six – non, sept — Brurjans et deux humains massifs et laids, tous montés sur de grands chevaux noirs aux sabots écarlates. Elle agrippa le coin du chariot et les regarda approcher, en sachant qu'il n'y avait nulle part où s'enfuir, nulle part où se cacher. Des souvenirs d'enfance lui revinrent, de chariots enflammés dans la nuit noire, de femmes romnis

fuyant avec leurs enfants dans les bras, d'hommes abattus par les sabots rouge sang, non dans l'espoir de défendre leur vie mais simplement pour donner à leur famille le temps de s'enfuir. Des Déguerpisseurs, surgissant à la tombée de la nuit ou en plein jour pour forcer les indésirables Romnis à reprendre la route, voler leurs maigres possessions et les chasser au loin.

Les Brurjans se tenaient à la manière de félins au dos droit sur leurs selles spéciales. Leurs énormes mâchoires s'ouvraient largement sur des rires sifflants et leurs myriades de dents pointues luisaient à la lueur du soleil récemment levé qui venait frapper leur cuir brillant. Leurs crêtes étaient dressées. Ils ne ralentirent pas en approchant du campement mais y pénétrèrent au pas de charge, les larges sabots piétinant le lit de Cabri et le feu, envoyant voltiger la bouilloire sifflante. Vandien émergea du bosquet d'arbres, silhouette étrangement petite face aux grands chevaux et leurs cavaliers massifs. Les cavaliers se dispersèrent à travers le campement. Ki n'arrivait pas à parler. Cabri s'était plaqué contre le chariot, les yeux écarquillés, bouche bée. Le monde tournoyait autour de Ki. L'un des humains s'approcha d'elle en lui décochant une grimace méprisante. *Faites que Saule reste silencieuse à l'intérieur du chariot,* songea-t-elle en implorant la lune. Sa beauté était trop éclatante pour qu'un homme de ce genre ne résiste au plaisir de la salir.

L'un des Brurjans gronda quelque chose et la marée de Déguerpisseurs et de chevaux s'immobilisa soudain. Tous les yeux se tournèrent vers lui, une large créature au pelage noir et aux yeux sombres très enfoncés. Son harnais de guerre était fait de cuir rouge et noir, cousu de fil argenté. Une cape rouge retombait sur son dos velu. Ses mains aux ongles noirs agrippaient les rênes de sa monture avec légèreté. Son cheval avait des yeux malfaisants et ses oreilles étaient inclinées en arrière en direction de son maître, dans l'attente de l'ordre qui l'autoriserait à lancer un coup de sabot ou de dents.

Vandien s'avança vers eux à la manière d'un chat errant pénétrant avec insolence dans la boutique d'un boucher inconnu. Il se glissa entre deux chevaux aussi massifs que des bêtes de trait sans se préoccuper des mouvements de leurs

sabots écarlates. Ki se demanda quelle magie le protégeait tandis qu'il s'avançait audacieusement entre les Déguerpisseurs pour confronter leur chef. Il se tint devant lui, les bras croisés, légèrement sur la gauche de la tête du cheval. Il leva les yeux, menton pointé vers l'avant tandis qu'il croisait le regard du Brurjan. Son front n'était creusé par aucune inquiétude tandis qu'il lançait :

— Bien le bonjour.

— Est-ce un bonjour ? rétorqua le Brurjan avec un humour froid.

Il parlait la langue commune avec un fort accent.

— Ce n'est pas le cas ? demanda calmement Vandien.

Ki grimaça. Le moindre Brurjan faisait trois fois la corpulence de Vandien. Sa rapière, réalisa-t-elle tardivement, se trouvait dans son fourreau, à l'intérieur du chariot. Le Brurjan baissa les yeux vers lui.

— T'es un Romni ? demanda soudain l'un des Déguerpisseurs humains.

Pendant une seconde, Vandien ne bougea pas. Son regard resta figé dans celui du chef. Il ne se retourna même pas vers l'humain pour demander, d'un ton méprisant :

— Est-ce que j'ai l'air d'un Romni ? (Vandien marqua une pause puis demanda froidement au chef :) Vous attendez quelque chose de nous ?

L'humain intervint de nouveau.

— Ce ne sont pas ceux qu'on cherche, mais ça ne veut pas dire qu'on ne devrait pas les faire cracher au bassinet. La femme a l'air d'une Romni, Allikata. J'en ai déjà vu du même genre au nord. Le duc ne veut pas de Romnis sur ses terres.

Les yeux du chef se fixèrent brièvement sur l'homme. Il examina ensuite Ki tout en demandant à Vandien :

— Papiers ?

— Ki. Va chercher les papiers.

Vandien ne la regarda pas, ne bougea pas de là où il se trouvait.

Ki se tourna vers le chariot et grimpa sur le marchepied pour tirer sur la porte. Le verrou la bloquait. Une vague de sueur glacée coula le long des côtes de Ki. Si Saule déverrouillait

la porte, elle pourrait entrer, prendre les papiers et ressortir sans que les Déguerpisseurs ne soupçonnent même l'existence de la jeune fille. Mais si elle n'ouvrait pas la porte…

Ki agita doucement la porte contre le verrou, dans l'espoir que la jeune fille viendrait l'ouvrir. Aucun son ne provint du chariot.

— Pendant que vous êtes là, pouvez-vous nous dire si la route est bonne jusqu'à Villena ? Nous emmenons ce garçon rendre visite à sa famille là-bas. Nous avons entendu des rumeurs à propos de voleurs, mais ensuite quelqu'un nous a dit que les gardes du duc les avaient fait détaler. C'est de vous qu'il s'agissait, n'est-ce pas ?

Vandien parlait plus vite qu'à son habitude, tentant d'attirer leur attention loin de Ki. Cela ne fonctionnait pas. Ki sentit le silence s'installer comme les Déguerpisseurs la fixaient.

— Belle selle, fit observer Vandien. Ça ne se trouve pas facilement, du cuir de cette qualité.

Levant la main, il la referma brusquement sur la bride du cheval d'Allikata. Ki émit un hoquet, sachant aussi bien que lui, ce qui allait se produire. Le cheval de guerre poussa un hennissement de colère et lança un coup de sabot en faisant claquer ses dents. Tous les yeux se tournèrent vers Vandien tandis que l'immense animal le soulevait de terre et le projetait sur le côté. Il atterrit en roulant près d'un autre cheval, qui le frappa immédiatement. Ki savait pourquoi il avait agi ainsi et ne gâcha pas l'opportunité. Elle lui tourna le dos et, avec un effort à lui déchirer les muscles, força la porte du chariot.

Elle se précipita à l'intérieur et s'empara d'un rouleau de papiers sur une étagère. Le seul signe de la présence de Saule était un chausson qui dépassait d'un tas de draps de lits empilés en désordre. Quelqu'un lança un juron en brurjan et un humain éclata d'un rire sadique. Ki sauta du chariot, les papiers serrés dans sa main levée.

— Les voilà ! lança-t-elle d'une voix forte.

Elle s'avança entre les chevaux agités des deux Déguerpisseurs les plus proches.

Vandien se releva lentement, un bras plaqué contre ses côtes. Comme Ki approchait, il croisa lentement les bras sous sa

poitrine. Elle ne le regarda pas mais s'avança directement vers Allikata et lui tendit les papiers. Il les déroula d'un geste désinvolte, y jeta un bref coup d'œil et les lui renvoya au visage.

— Cela dit que vous êtes deux à voyager. Or, vous êtes trois.

Ki ouvrit la bouche, mais Cabri répondit d'une voix pleine d'excitation :

— Peut-être. Mais il devait bien y avoir vingt-cinq Tamshins crasseux dans la caravane qui nous a dépassés hier. C'est après eux que vous devriez en avoir. Pour ces chevaux ! Je parie que c'étaient des chevaux volés ! Je savais que ce grand étalon rouan était une trop belle bête pour appartenir aux Tamshins !

— Les juments grises ! lança soudain un Brurjan d'une voix gutturale. Ils avaient toujours les juments grises ?

— Oui ! répondit Cabri, ravi. Ils nous ont dépassés juste avant le crépuscule. Ils ne peuvent pas être bien loin ; peut-être dans un endroit avec plus d'eau et des arbres pour s'abriter à l'ombre.

Le visage de Cabri avait pris un air rêveur, comme s'il pouvait voir l'endroit qu'il décrivait. L'expression des gardes de la patrouille s'illumina d'une lueur malfaisante. Vandien, lui, donnait l'impression d'être malade.

— Non, Cabri, tu te trompes. Les Tamshins nous ont dépassés avant midi, ils allaient vers le nord et à vive allure. Ils auront disparu, à présent. Ce sont les marchands de vin qui nous ont dépassés juste avant la tombée de la nuit.

La voix de Ki était claire, mais personne ne se tourna pour l'écouter. Allikata se contenta d'un éclat de rire, un son bref et féroce. Sa langue était rouge derrière ses dents blanches.

— Si on se dépêche, ils seront tout juste en train de se lever, lança l'un des hommes d'un air satisfait.

Allikata lança un cri et les chevaux se retournèrent brusquement pour quitter le camp au galop. La botte de l'un des cavaliers frappa Ki à l'épaule, manquant de la pousser sur la trajectoire d'un autre cheval. Puis ils disparurent, le tonnerre de leurs sabots diminuant dans le lointain. Seul le campement piétiné attestait de leur présence.

Ki se releva péniblement. Elle se précipita aux côtés de Vandien.

— C'était stupide, dit-elle laconiquement.

— Mais de rien, souffla-t-il.

Il laissa ses bras retomber le long de ses flancs et elle tira sa chemise hors de sa ceinture pour la soulever prudemment. Il tressaillit tandis que les doigts de Ki palpaient doucement son corps.

— Contusionnées, annonça-t-elle d'une voix blanche. Peut-être fêlées, mais pas brisées.

— Les mêmes que la dernière fois, dit-il en tentant d'adopter un ton désinvolte. Et là aussi, c'était un Brurjan. Tu te souviens de cette taverne à Silva ?

— Où j'ai dû payer pour le trou dans le mur ?

— Oui. On dirait bien que les Brurjans ne peuvent pas m'encadrer.

— Non. Tu devrais t'en tenir aux murs. Celui-là t'encadrait parfaitement.

Il fit une vague tentative pour rentrer sa chemise dans son pantalon, puis abandonna avec un sourire tordu. Ki lui toucha le visage et lorsqu'il leva les yeux pour rencontrer les siens, elle l'embrassa avec tendresse. Il lui prit la main.

— Ça fait deux fois, dit-il d'une voix où perçait encore la douleur. Deux fois en deux jours que tu m'embrasses. Je me souviens d'une époque où si tu m'embrassais deux fois par mois, c'était remarquable.

Ki secoua silencieusement la tête à son intention. Elle ne trouvait pas les mots pour exprimer ses pensées.

— Et moi alors ? demanda soudain Cabri. Personne ne va me dire merci ? Si je ne les avais pas envoyés après ces Tamshins, ils auraient saccagé cet endroit. Et sans doute tué Vandien avant de vous violer, vous et Saule.

Ki se retourna vers lui.

— Et que crois-tu qu'ils vont faire aux Tamshins ? Ce que tu as fait était impitoyable et écœurant.

Elle se tut, la gorge serrée, incapable d'exprimer sa colère par la parole. Les yeux de Vandien étaient noirs et inflexibles lorsqu'il fixa le garçon.

— Nous avions la situation en main lorsque tu es intervenu. Si quelque chose de ce genre doit se reproduire un jour, souviens-toi que Ki et moi gérerons les choses tandis que tu resteras silencieux et discret. Tu m'as compris, gamin ?

La question finale avait claqué comme un coup de fouet. Cabri tressaillit et se rebiffa en même temps.

— Oh oui, cracha-t-il avec amertume. Je m'en souviendrai. Je resterai silencieux et discret tandis qu'ils vous tabasseront à coups de pied. Avec plaisir, même, et lorsqu'ils…

— Bien. Ce sera parfait. Je suis heureux que nous nous comprenions.

La voix de Vandien était calme, dénuée de toute trace de colère. Il se détourna des élucubrations du garçon comme s'il s'agissait du bourdonnement d'un moustique.

— Qu'est-ce qui s'est passé, avec la porte ?

— Saule l'avait verrouillée, répondit laconiquement Ki.

— Saule ! s'exclama Vandien en se rappelant soudain la jeune fille. Elle a dû être terrifiée ! Est-ce qu'elle va bien ?

Ki parut dégoûtée.

— Saule ! cria-t-elle. Tu peux sortir. Ils sont partis.

En un instant, la jeune fille échevelée apparut à la porte du chariot. Elle s'élança sur la terre piétinée pour se jeter entre les bras de Vandien. Celui-ci lança une exclamation de douleur mais ne la repoussa pas.

— J'avais si peur, j'avais si peur ! pleurait-elle contre son épaule. Je ne pensais plus qu'à me cacher.

— Les patrouilles du duc sont-elles toujours si menaçantes ? demanda Ki. J'aurais préféré faire face à des bandits.

— Elle n'a pas de document de voyage, devina soudain Cabri. Tu as pensé qu'ils en avaient après toi, hein, Saule ? (Sa voix se fit narquoise et insidieuse.) Pourquoi la patrouille du duc s'intéresserait-elle à une petite fille qui s'enfuit rejoindre son amant ? Ou est-ce que Kellich aurait commencé à prendre ses belles tirades au sérieux ?

— Ferme-la ! Ferme-la ! hurla violemment Saule.

Vandien dut la maintenir fermement pour l'empêcher de bondir vers le garçon.

— Du calme ! s'écria Ki d'une voix puissante.

Le silence retomba. Vandien paraissait étonné par tant d'autorité. Ki inspira une goulée d'air avec l'impression d'avoir la gorge à vif.

— Bon. Calmement, expliquez-moi, reprit-elle. Je savais que Vandien et moi avions besoin de papiers parce que nous avons un chariot et faisons du commerce avec. Je pensais qu'il s'agissait d'une sorte de permis commercial. Apparemment, j'avais tort. Seriez-vous tous les deux supposés posséder des documents de voyage juste pour vous rendre d'une ville à l'autre ?

— Bien sûr, répondit Cabri. Sinon, comment le duc saurait-il où se trouve qui que ce soit ? Comment pourrait-il différencier les bons citoyens des salopards de rebelles ? J'ai *mes* papiers. Mon père les a obtenus le matin où nous sommes partis. Je n'ai aucune raison de voyager secrètement d'une ville à l'autre. Pas comme certaines.

— Saule ? demanda Ki.

La jeune fille pressa son visage contre l'épaule de Vandien.

— Je n'avais pas le temps ! Et pas assez d'argent ! dit-elle en pleurant. Si j'avais attendu pour les papiers, vous auriez disparu. Et j'avais besoin de l'argent pour vous. Je ne pensais pas qu'on nous arrêterait ou qu'on nous contrôlerait. Qu'est-ce que vous allez faire ?

Elle releva ses yeux rougis pour plonger son regard dans celui de Vandien :

— Vous allez me laisser ici ? Vous savez ce qu'ils me feraient s'ils me prenaient sans papiers, seule sur la route ?

Elle tremblait.

— Ils pourraient croire que tu es une rebelle, fit froidement observer Cabri. Ou une sympathisante porteuse d'informations. Ou peut-être juste une catin errante et…

Le regard de Ki le fit taire. Vandien posa des mains rassurantes sur les épaules de Saule.

— Personne ne va t'abandonner, dit-il. Mais tu ne vois pas le danger dans lequel tu nous as tous placés ? Si tu en avais parlé à Ki ou à moi, nous aurions été préparés. Ce n'est pas comme si les Romnis ignoraient les meilleures façons d'éviter

les ennuis. Ki connaît une douzaine d'astuces et j'en ai quelques-unes dans la manche, moi aussi. Mais nous avons besoin de savoir à quoi nous attendre. Nous sommes des étrangers sur les terres de votre duc.

Sa voix était calme, raisonnable. Saule releva son visage marqué par les larmes.

— La patrouille du duc, articula-t-elle d'une voix faible, maintient l'ordre sur les routes. Ils chassent les voleurs, les Tamshins et autres… Ceux qui n'ont pas de papiers. Ils les appellent les rebelles. Rebelles. Comme si le fait d'être trop pauvre pour se payer des papiers ou ne pas vouloir rendre des comptes pour le moindre de ses déplacements était un crime. Et le duc laisse faire. S'ils trouvent quelqu'un sans papiers, ils peuvent leur prendre tout ce qu'ils veulent. Y compris la vie. C'est comme ça qu'ils sont payés. Oh, le duc leur verse une solde, mais c'est comme ça qu'il entretient leur motivation. Celui qui n'a pas de papiers est une proie pour la patrouille.

— Leur motivation.

Ki avait prononcé le mot sans la moindre inflexion. Elle fixa Cabri.

— Et tu le savais ?

Le garçon haussa les épaules avec désinvolture :

— Tout le monde sait ça.

— Et tu les as quand même envoyés sur la piste des Tamshins ? demanda Ki, l'air incrédule.

— Ce sont juste des Tamshins ! protesta-t-il vivement.

— Vous auriez préféré qu'ils s'en prennent à moi ? demanda simultanément Saule.

— J'aurais préféré qu'ils ne s'en prennent à personne. Je voudrais n'avoir jamais entendu parler de votre duc de Loveran.

Elle se retourna pour ramasser la bouilloire endommagée qu'elle examina pour voir si elle pourrait encore contenir de l'eau. Pendant un moment, Vandien la regarda faire, puis il prit les épaules de Saule et la repoussa gentiment sur le côté pour s'avancer jusqu'aux édredons piétinés. Il se baissa prudemment, la main posée sur ses côtes douloureuses. Il ramassa une couverture, qu'il secoua.

— C'est réparable, dit-il en commençant à la plier.

— La plupart des choses le sont, admit Ki. Mais pas toutes.

Il savait ce qu'elle voulait dire.

— Ils sont jeunes, tous les deux. Il est facile de l'oublier.

— En particulier quand ils manquent de te tuer à cause de ça. Vandien, j'ai un mauvais pressentiment. Très mauvais.

Il hocha lentement la tête.

— Ce duc de Loveran… Cet endroit n'a pas l'air très accueillant pour des gens dans notre genre, hein ?

— Ma mère était une Romni de pure souche, même si Aethan ne l'était pas. Cela se voit sur mon visage. La prochaine patrouille ne se laissera pas tromper si facilement.

Il soupira.

— Peut-être pas. Que veux-tu faire ? Ramener Saule et Cabri à Keddi, rendre l'argent et t'éloigner au plus vite de Loveran et de son duc ?

— Pour aller où ? (Elle lui prit la couverture des mains.) Non, nous allons continuer. Il ne peut pas y avoir beaucoup de patrouille, sans quoi il n'y aurait plus aucun Tamshin. Peut-être que nous n'en rencontrerons pas d'autres. Et si ça arrive… Eh bien, les Tamshins survivent. Nous survivrons aussi.

— Peut-être, dit-il.

Il posa la main sur son bras mais elle se recula, trop affectée pour partager ses peurs. Il soupira et la laissa s'éloigner. Se tenant toujours les côtes, il se retourna pour découvrir Cabri et Saule qui le fixaient. Il sentit l'énervement le gagner.

— Vous ne voyez pas qu'il y a du travail à faire ? s'exclama-t-il. Saule, va dans le chariot pour nous préparer une petite collation. Cabri, range un peu le camp. Je vais m'occuper des chevaux. Plus tôt nous nous mettrons en route, mieux ce sera.

Leurs visages prirent un air rebelle, mais ils s'attelèrent néanmoins aux tâches qui leur étaient assignées. Vandien les ignora pour aller chercher le sac de céréales et l'apporter près de l'attelage. Sigmund cessa de brouter l'herbe pour relever la tête dès que Vandien fit son apparition. Sigurd se contenta de tourner sa large croupe face à Vandien. Celui-ci n'était pas dupe. Il secoua une fois le sac de céréales. Sigmund s'approcha immédiatement, poussant gentiment l'épaule de Vandien à

l'aide de son museau, tandis que Sigurd lui emboîtait le pas, comme à contrecœur.

Une nouvelle dispute s'était déjà déclenchée près du chariot. Le visage de Saule avait rosi tandis que celui de Cabri luisait de satisfaction. Ki se tenait entre eux, les poings sur les hanches.

— Le siège du chariot peut accueillir trois personnes. Quelqu'un doit voyager à l'intérieur. C'est comme ça. Débrouillez-vous pour prendre une décision.

Vandien contourna le groupe pour amener les chevaux jusqu'à leurs harnais. Ki se détourna de Saule comme celle-ci lançait, sur un ton indigné :

— Mais pourquoi devrais-je voyager toute la journée à l'intérieur de ce chariot étouffant ? Pourquoi ne pas faire ça à tour de rôle ? Ou bien faire marcher Cabri à côté du chariot ?

— Mon père a payé pour que je voyage confortablement, lança Cabri au même moment.

Vandien répartit les rations de céréales entre les chevaux tandis que Ki mettait en place leur lourd harnachement.

— Peut-être, souffla Vandien, pourrions-nous les mettre tous les deux dans le chariot et fermer la porte derrière le siège pour ne pas avoir à les entendre.

— Je crois qu'on finirait quand même par les entendre.

Ki serra la dernière lanière :

— Mais je connais quelqu'un qui ferait bien de voyager à l'intérieur. Toi.

— Moi ?

— Oui. Tu es tout vert. Est-ce que ça fait très mal ?

— Assez pour me donner envie de vomir, mais je sais que ça ferait encore plus mal.

Ki se mit à rire puis s'arrêta brusquement. Il savait ce qu'elle pensait.

— Il n'y a rien qu'on puisse faire pour eux. Ces chevaux de Déguerpisseurs sont deux fois plus rapides que Sigmund et Sigurd. Et même si tu avais pu les avertir, où iraient-ils se cacher ? Ne laisse pas cette histoire t'empoisonner l'esprit.

Ki secoua la tête sans le regarder. Il posa sa main sur son épaule et s'appuya sur elle. Tous deux se dirigèrent vers la porte du chariot.

Cabri était assis sur le siège, l'air décidé. Saule lui jetait des regards noirs. Ni Vandien ni Ki ne prononcèrent un mot en passant devant eux.

— Ce n'est pas juste ! s'exclama soudain Saule.

Elle se tut en regardant Vandien monter lentement à l'intérieur du chariot.

— Est-ce qu'il va voyager à l'intérieur ? s'enquit-elle brusquement.

— Oui, admit Ki. Donc j'imagine que vous pourrez tous les deux vous asseoir à l'avant avec moi. Je m'assiérai au centre, pour que vous n'ayez pas à vous regarder l'un l'autre.

— Non. Je pense que je vais tenir compagnie à Vandien.

La capitulation soudaine de Saule surprit Ki, mais c'était également un soulagement. L'idée de passer la journée assise entre deux enfants querelleurs n'était guère plaisante. Mais lorsqu'elle grimpa sur le chariot, elle réalisa que passer la journée seule avec Cabri n'était pas une solution tellement plus plaisante. Le garçon tenait déjà les rênes.

— Maintenant, je conduis. D'accord ? dit-il tandis qu'elle s'asseyait à ses côtés.

— Non.

Ki lui prit les rênes des mains et débloqua le frein d'un coup de pied. Elle imprima une secousse sur les rênes et les chevaux gris se mirent en route. Le chariot quitta le bas-côté herbeux pour rejoindre la route. Après le temps passé dans l'ombre près de la source, le soleil parut soudain très lumineux. Ki plissa les yeux pour contempler la route, longue et déserte.

Après avoir vu défiler une longue étendue monotone de prairie, Cabri se tourna soudain vers elle :

— Êtes-vous en colère au point de ne pas me parler de la journée ?

Ki réfléchit.

— Possible.

— À cause des Tamshins ?

— Oui.

La voix de Cabri se fit pleurnicharde.

— Mais j'ai cru vous venir en aide. Ça vous a sauvé la vie, vous savez. Ces Brurjans étaient sur le point de réduire Vandien en bouillie.

Ki ne ressentait aucune pitié pour lui.

— Et tu en es absolument sûr, pas vrai ? demanda-t-elle d'un ton sarcastique. Tu es un expert en matière de Brurjans, c'est ça ? J'aurais dit qu'ils étaient sur le point de nous réclamer un pot-de-vin.

— Et vous vous seriez trompée ! répondit brusquement Cabri.

Sa voix ne contenait plus trace de son ton pleurnicheur, elle exprimait désormais seulement la colère farouche d'un jeune garçon.

— Allikata avait décidé qu'il serait intéressant de briser lentement Vandien, pour voir quelle quantité de douleur il pourrait supporter. Et l'un des humains : c'était son tour d'être le premier avec une femme et il se demandait si vous alliez vous battre ou pleurer.

Il y avait dans ses propos une satisfaction sauvage qui glaça Ki. Contre sa volonté, elle se tourna pour croiser son regard pâle, plus jaune que brun. Elle n'aimait guère admettre que son dégoût se teintait de peur.

— Crois tes propres sornettes si ça t'amuse, articula-t-elle d'une voix tremblante.

— Je crois ce que je sais, et je sais plus de choses que vous ne le voudriez. Plus que ce que n'importe qui le préférerait, et c'est pour ça qu'ils me détestent. Vous voulez me détester encore plus ? Alors je vais vous avertir qu'il n'est pas sage de laisser Vandien et Saule seuls ensemble dans le chariot. Pas quand elle se demande s'il la protégera au cas où les Brurjans reviendraient et que lui se demande s'il est aussi vieux qu'il en a l'impression. Assez jeune pour s'inquiéter de choses sans importance… n'est-ce pas ce que vous lui avez dit ?

Pendant un instant, Ki ne sut que penser. Puis une fureur meurtrière s'empara d'elle. Ainsi donc le garçon était resté éveillé la nuit dernière, à les espionner. Le sang lui monta au visage. Et il les avait également observés ? Les chevaux agitèrent

la tête, ne sachant comment interpréter les tremblements qui descendaient jusqu'à eux le long des rênes. Elle n'allait pas le frapper. Elle allait garder à l'esprit qu'il ne s'agissait que d'un gamin. Mais…

— Si jamais… (La colère fit trébucher sa voix.) Si jamais tu nous espionnes de nouveau de cette façon, je te…

— Me quoi ? demanda Gotheris d'un ton haineux.

Il la fixa dans les yeux :

— Que pouvez-vous me faire ? Vous me haïssez déjà. A chaque fois que vous pensez à moi, vous êtes remplie de colère et d'irritation. Mais vous respecterez votre contrat, vous me mènerez sain et sauf à Villena. Aussi horrible que je puisse être, vous me livrerez à mon oncle. Aussi aimable que je puisse être aussi, d'ailleurs.

Une note différente s'était fait jour dans la voix du garçon sur ces derniers mots. Pendant un long moment, Ki conduisit en silence. Il y avait désormais plus d'arbres, réunis en bosquets espacés, à l'écart de la route. Peut-être s'agissait-il de restes de tentatives ratées d'exploitation des terres.

Lorsqu'elle se sentit capable de s'exprimer, elle se tourna vers Cabri :

— Je ne crois pas te haïr, Gotheris. La plupart des choses que tu fais me mettent en colère, mais… Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il avait repéré quelque chose au loin, des objets disséminés sur et le long de la route. Ils se déplaçaient de manière erratique. Ki s'appuya contre le dossier du siège.

— On dirait qu'un troupeau de cochons a été libéré sur la route, et qu'ils se roulent dans la poussière.

— Pas loin, fit observer Gotheris d'une voix sans cœur. Des Tamshins.

Entendant ces mots, Ki se leva pour regarder au loin devant eux. Le cri qu'elle poussa fit sursauter l'attelage. Elle fit claquer les rênes sur le dos des chevaux, qui s'élancèrent au trot, puis au petit galop. Elle les conduisit en restant debout, oscillant au rythme de leurs mouvements. Saule sortit la tête à l'extérieur.

— Que se passe-t-il ? s'enquit-elle.

Ki ne répondit pas. La route devant elle semblait sans fin, elle avait l'impression qu'elle n'arriverait jamais.

Lorsqu'ils furent sur place, il était trop tard. Elle retint l'attelage pour éviter qu'ils ne piétinent les premiers corps. À la façon dont ils gisaient au sol, il semblait que les Tamshins s'étaient déjà remis en marche lorsque les Déguerpisseurs les avaient rattrapés. Ceux-ci étaient les traînards qui étaient tombés en fuyant, les premières victimes des sabots et des lames écarlates.

Ki se figea, le regard fixé sur eux. Ils lui rappelaient des souvenirs trop vivaces d'autres corps sur une route poussiéreuse, d'un homme et de deux enfants qu'elle avait appelés les siens. Derrière elle, elle perçut les halètements de Saule, un début d'hystérie. Près d'elle, Cabri s'agitait d'un air impatient.

— Ça sent la merde, dit-il d'un ton plaintif.

— Tais-toi. (La voix de Ki était exempte de toute passion.) Saule, ferme la porte. Et ne réveille pas Vandien. Il n'a pas besoin de ça.

Elle tira le frein d'un mouvement du pied et enroula les rênes autour de la poignée. Elle mit lentement pied à terre et s'approcha du premier corps. Les taches de sang sur sa robe pâle étaient déjà en train de brunir au soleil. Il était inutile de vérifier si le corps était encore en vie. Des mouches bourdonnèrent autour d'elle avec colère tandis qu'elle retournait le cadavre. Elle refusa de regarder son visage. Détournant les yeux, elle souleva ses épaules et tira le corps à l'écart de la route jusqu'à l'ombre dérisoire d'un chêne mourant. Plus loin se trouvait une zone calcinée à l'endroit où une maison s'était peut-être tenue longtemps auparavant. Ki se sentait trop mal pour se montrer curieuse sur le sujet. Elle revint lentement sur la route, et marcha jusqu'au corps suivant. Un enfant. Sans se soucier du sang et des excréments qui souillaient son petit corps, elle le souleva et le porta aux côtés de l'autre cadavre. Cabri l'observait attentivement depuis le chariot, silencieux mais absorbé par ce qu'elle faisait. Elle ne lui prêtait aucune attention.

Elle avait fait avancer le chariot et commencé à soulever les épaules d'un troisième corps lorsqu'une femme vint à sa rencontre. C'était une Tamshin, grande et fine, mais toute grâce avait disparu de ses mouvements. Son visage était tuméfié au point d'être noir et du sang coagulé s'accumulait dans ses longs cheveux. Son accent prononcé et ses lèvres gonflées rendaient ses propos difficilement compréhensibles.

— Arrêtez. Arrêtez, s'il vous plaît. Laissez-les. Laissez-nous et partez.

Ki leva les yeux pour rencontrer ceux de la femme, mais celle-ci détourna la tête, refusant de partager sa douleur.

— Je voudrais vous aider, proposa Ki à mi-voix. Avec les morts et avec les blessés. J'ai de l'eau, de quoi manger et des bandages.

Un enfant s'approcha pour se tenir près de la femme. Ses grands étaient yeux vides. Ki jeta un œil vers la route et vit d'autres survivants qui s'affairaient parmi les morts. Ils n'émettaient pas un son.

— Non.

La femme parlait avec difficulté. Elle chancela et posa une main sur l'épaule du garçon. Il demeura immobile sous son poids.

— Non. Partez. Nous sommes tamshin, nos morts sont tamshins. Partez.

— Je vous en prie, insista Ki. Ils sont si nombreux…

— Vous êtes… (La femme chercha le mot qui lui manquait.) impure. Vous ne devez pas toucher nos morts. Partez.

— Je comprends.

Ki recula lentement et resta debout sur le bord de la route tandis que la femme et l'enfant se penchaient sur le corps d'un vieil homme. Au prix de nombreuses difficultés, ils finirent par le tirer à l'écart de la route.

— La voie est libre, annonça la femme. Partez.

— Puis-je vous laisser de l'eau ?

— Impure. Impure ! Partez d'ici !

La femme avait crié ces derniers mots avant d'éclater en sanglots.

Ki se détourna et s'enfuit en direction du chariot. Comme elle l'atteignait, Vandien en sortit brusquement et la prit entre ses bras. Il la serra contre lui.

— Tu aurais dû m'appeler, souffla-t-il dans ses cheveux.

— Je ne voulais pas… Ils ne veulent pas de notre aide. Nous profanons leurs morts. Ils veulent que nous partions.

— Alors partons. C'est la seule chose que nous puissions faire pour eux, Ki.

Elle acquiesça lentement. Il la suivit jusqu'au siège surélevé du chariot et, d'un regard, ordonna à Cabri de se décaler. Il prit les rênes et libéra le frein. Pour une fois, Ki ne souffla mot quant à sa façon de conduire. Seul Cabri osa parler. Se penchant vers le visage défait de Ki, il lui souffla :

— Vous voyez comment ils sont ? Des ingrats. Et dégoûtants. D'ailleurs, vous puez.

— La ferme, Cabri ! dit Vandien.

CHAPITRE 5

— NE TOUCHE PAS A ÇA.

Cabri écarta lentement la main du fouet placé dans son orifice de rangement.

— Tout ce que vous faites, c'est de me donner des ordres, se plaignit-il.

— Exact.

C'est comme d'être enfermé dans une boîte, songea Ki, *tandis que quelqu'un en martèlerait le sommet.* Les plaintes persistantes de Cabri et les réponses à mi-voix de Vandien servaient de contrepoint au chant irritant des insectes nocturnes. Elle se rapprocha de Vandien et, malgré la moiteur du soir, trouva du réconfort dans la chaleur qu'il dégageait. Ils auraient dû s'arrêter pour la nuit plusieurs heures auparavant. Peut-être Vandien essayait-il de rattraper le temps perdu durant la matinée. Peut-être craignait-il la conversation qu'il faudrait avoir et les disputes auxquelles il fallait s'attendre. Ils seraient bientôt forcés d'y faire face : les grands chevaux avaient besoin de souffler. Sigurd agitait la tête avec irritation, dans l'espoir de voir les rênes s'assouplir un peu.

— Tu n'as pas besoin de tirer si fermement sur les rênes ; ils savent ce qu'ils font, lança-t-elle à Vandien.

Il se redressa. C'était les premiers mots qu'elle prononçait depuis des heures.

— Tu te sens mieux ? demanda-t-il.

— Non. Juste plus engourdie. Je hais ce qui s'est produit, mais il n'y a aucun moyen d'y remédier.

— Vandien ? recommença Cabri.

— Non, lui répondit aimablement Vandien.

Le garçon leur tourna le dos, tous ses muscles tendus. Ki fut touchée par la façon dont il penchait tristement la tête. Elle eut pitié de lui.

— Qu'est-ce qu'il y a, Cabri ?

Il s'éclaircit la gorge, mais sa voix était encore étranglée.

— Qu'est-ce que j'aurais dû faire, selon vous ? Je *croyais* qu'ils allaient tous nous tuer.

Vandien répondit, d'une voix grave mais douce :

— Demeurer silencieux. Attendre. Je sais que ça aurait été difficile. Mais il est préférable de garder ses meilleurs atouts tant qu'on ne sait pas ce que l'adversaire place en face sur le tapis.

— S'ils avaient été sur le point de nous tuer… si vous aviez su qu'ils allaient le faire… est-ce que vous leur auriez parlé des Tamshins ?

— Je l'ignore. (Vandien se montrait totalement honnête.) Il est difficile de dire ce que je ferais face à la mort, en particulier face à la promesse d'une mort douloureuse. Et encore plus de savoir ce que je dirais si je savais pouvoir protéger mes amis de la mort en trahissant des étrangers. J'aimerais pouvoir affirmer que je tomberais au combat, en en emportant quelques-uns avec moi. Mais d'après ce que je sais des Brurjans, je n'aurai guère de chance d'y parvenir.

Il regarda le garçon par-dessus l'épaule de Ki pour voir si ses paroles avaient un quelconque impact.

— C'est un peu comme essayer de dire ce qu'on refuserait de manger en étant affamé. Si on a suffisamment faim, un chou pourri et un rat mort ne sont pas si mal que ça.

Ki ne demanda pas comment il savait ça.

— Mais ils allaient nous tuer, insista Cabri.

Vandien soupira.

— Oublie ça, Cabri. Ce qui est fait est fait. Mais si un tel événement doit se reproduire, reste immobile et silencieux. Observe-nous, Ki ou moi, pour savoir quoi faire. Quoi que tu puisses penser. Ou savoir.

Il avait ajouté ces derniers mots à contrecœur. Mais ils désamorcèrent la tension et une atmosphère plus paisible retomba sur le chariot qui oscillait doucement. La porte de la cabine s'ouvrit derrière le siège.

— N'allons-nous donc jamais nous arrêter ? se plaignit Saule.

Vandien ne répondit pas mais dirigea l'attelage vers le bas-côté. L'endroit n'avait rien de spécialement accueillant ; il n'y avait rien de mieux en vue non plus. Le désert herbeux s'étendait dans toutes les directions, paysage légèrement ondulant, jamais au point, cependant, de donner naissance à une vallée ou une colline. Les pâturages de la journée passée et les fermes abandonnées de la matinée avaient cédé le terrain à des étendues d'herbe grasse parsemées de bancs de sable. Les chevaux n'auraient pas grand-chose à brouter, ce soir. Ils allaient avoir besoin de céréales.

L'attelage s'arrêta et Cabri bondit au sol avec une souplesse digne de son surnom. Ki le suivit avant de relever brièvement les yeux vers Vandien. Celui-ci se déplaçait aussi lentement qu'un vieux chien arthritique. Ki se sentit soudain très coupable. Comment pouvait-elle avoir oublié l'état de ses côtes ?

— Vas-y doucement, lui conseilla-t-elle. Je vais m'occuper du harnais des chevaux et installer le campement. Puis j'examinerai tes côtes.

— N'importe quelle excuse pour m'enlever mes vêtements, marmonna-t-il.

Mais il n'arriva pas à provoquer un sourire. Ki secoua la tête.

Les chevaux furent ravis d'être libérés de leur harnais mais ne manifestèrent guère d'enthousiasme face à l'herbe d'un vert grisâtre vers laquelle elle les conduisit. Tous deux burent avidement l'eau qu'elle versait dans leur baquet. Après qu'ils eurent bu, elle leur donna à manger et essuya la sueur qui constellait leur robe grise et râpeuse. Sigurd avait une plaie infectée au cou. Elle alla chercher du baume pour la traiter, remarquant que Vandien donnait à Cabri et Saule les instructions nécessaires à l'installation du campement. Il lui décocha un sourire depuis l'endroit où il se trouvait, appuyé contre un édredon plié par-dessus l'une des roues du chariot. Cabri était agenouillé près d'un feu couvant, tandis que Saule versait de l'eau du tonneau dans la bouilloire.

La plaie sur le cou de Sigurd n'était pas belle à voir ; elle finit par expulser la larve tremblotante d'une mouche parasite. Ki nettoya la blessure avant d'y étaler le baume. Sigurd, qui

fouillait le sol à la recherche des dernières traces de grain, ne lui prêta aucune attention. Ki soupira et essuya ses mains collantes le long de sa tunique. Peut-être trouveraient-ils demain une rivière où elle pourrait se laver. Vandien en serait ravi : il pourrait utiliser ses côtes fêlées comme une excuse pour demander à Ki de battre son linge en plus du sien.

Après avoir travaillé dans la pénombre, le petit feu lui parut très lumineux. Elle resta debout immobile quelques instants, le temps que ses yeux s'habituent. Puis quelques instants de plus, pour s'habituer à autre chose.

Saule était agenouillée auprès de Vandien, tirant doucement sa chemise par-dessus sa tête. Elle la laissa retomber au sol et lui dit quelque chose à voix basse. Tandis que Vandien levait légèrement les bras, Saule humidifia un chiffon et le pressa contre son flanc. L'hématome était violet à l'endroit où le cheval l'avait frappé, mêlé de rose et de vert sur les bords. Saule souriait tout en épongeant la peau de Vandien. Les paroles de Cabri, qu'elle avait ignorées un peu plus tôt comme témoignant simplement du caractère vindicatif et juvénile du garçon, lui revinrent soudain à l'esprit.

Elle s'avança vers le camp d'un pas vif. La bouilloire était déjà sur le feu, le ragoût commençait à bouillir. Tout avait été soigneusement préparé. Elle n'avait rien à critiquer, rien à remettre en question. Ils s'étaient occupés de tout. Elle s'accroupit près du tonneau à l'arrière du chariot afin de faire couler de l'eau dans une bassine pour laver son visage et ses mains. Cabri émergea de la cabine, tenant un plateau de pain de voyage et de fromage. Ki n'avait toujours rien trouvé à redire.

Le regard de Cabri passa de Ki à Vandien et Saule.

— La nourriture est prête, annonça-t-il d'une voix forte. On pourra manger dès que tu auras ôté tes mains de lui, Saule.

Celle-ci se mit à rire.

— Tu aimerais que ce soit toi, Cabri ? lança-t-elle d'un ton moqueur.

Mais comme elle regardait dans sa direction, son regard croisa celui de Ki. Pendant un instant, Saule parut avoir peur. Mais Ki ne dit rien et, l'instant suivant, le visage de Saule se transforma. Elle sourit — un petit sourire félin.

— Vandien me le fera savoir lorsqu'il en aura eu assez, dit-elle.

Ki se demanda si elle s'adressait vraiment à Cabri.

— Assez, dit Vandien. Ça ne m'aide guère. J'aimerais juste pouvoir prendre une profonde inspiration.

Il leva vers Ki des yeux qui n'exprimaient rien d'autre que de la fatigue.

— Vous avez utilisé de l'eau chaude ou froide ? lui demanda-t-elle.

— Froide, répondit-il laconiquement.

Ki hocha la tête pour elle-même.

— Après avoir mangé, nous essayerons de l'eau chaude avec des bourgeons de Cara émiettés.

Saule parut irritée :

— Ma mère utilisait toujours de l'eau froide sur des choses de ce genre. Pour éviter les gonflements.

— C'est tout à fait sensé, admit Ki avec bienveillance. Mais parfois la chaleur atténue la douleur.

Elle rencontra le regard de Saule et y perçut un défi. Ki n'avait aucune envie de jouer. Elle se détourna pour prendre de la vaisselle dans le coffre et la secoua pour la débarrasser des feuilles de thé dont elle était constellée. L'une des tasses contenait assez de thé pour préparer leur boisson de ce soir. Il faudrait qu'elle en rachète à Algona.

— Vandien ? demanda-t-elle par-dessus son épaule. À quelle distance se trouve Algona, selon toi ?

— Deux jours ? se hasarda-t-il à répondre.

— Plutôt trois, le corrigea Saule. Nous n'avons pas beaucoup progressé.

Ki ne dit rien mais servit le ragoût et versa le thé. Lorsqu'elle eut fini de remplir sa propre assiette et qu'elle se retourna, Saule était blottie aux côtés de Vandien. *Jamais je ne m'assiérais si près d'un homme qui n'est pas le mien,* songea Ki. Elle regarda la façon dont Saule lui parlait au-dessus de son repas, inclinant la tête et souriant de ses réponses laconiques, parlant doucement, comme si elle craignait que quelqu'un ne l'entende. Elle sentit une certaine opiniâtreté grandir en elle. Si Vandien ne s'en plaignait pas, elle n'en ferait rien non plus. Une

petite voix dure, dans sa tête, lui demanda si elle faisait confiance au jugement de Vandien ou si elle était en train de le tester. Elle n'y répondit pas, mais se saisit de son assiette et s'assit près du feu. Cabri, assis de l'autre côté du feu, tourna les yeux vers elle. Il avait de la soupe sur le menton.

— Depuis combien de temps êtes-vous ensemble ? lui demanda-t-il soudain.

— Quoi ?

Ki releva les yeux de son assiette.

— Vous et Vandien ? Ça fait combien de temps que vous êtes ensemble ?

L'esprit de Ki eut du mal à repartir en arrière. Certaines années étaient très semblables les unes aux autres, alors que d'autres avaient été si pleines d'événements qu'elles paraissaient avoir duré plus d'un an.

— Peut-être cinq ou six ans. Plutôt sept, même, je dirais. C'est difficile à dire, Cabri. Nous ne sommes pas toujours ensemble, comme ceci. Parfois il choisit son propre chemin et moi le mien, en sachant qu'on se retrouvera quelque part sur la route. Parfois il part visiter l'endroit où il est né, pour voir les membres de sa famille qui se souviennent de lui. Parfois, lorsque le trajet est simple et ennuyeux, il part en éclaireur et me rejoint quand j'arrive à destination.

— Ça n'a pas l'air très loyal, fit observer le garçon.

Ki émit un bruit de gorge.

— Peut-être pas, pour dire les choses froidement. Mais pour les choses qui comptent, nous sommes loyaux l'un envers l'autre.

— Et les autres femmes ? Il a d'autres femmes, lorsque vous êtes séparés ? Et vous avez d'autres hommes ?

Ki le fixa au travers des flammes.

— Cette question est loin d'être polie.

Il ne se laissa pas démonter.

— Je savais que vous ne répondriez pas. Parce que vous n'en savez rien.

Elle lui décocha un regard furieux, en songeant qu'elle devait laisser la conversation s'arrêter là. Au lieu de quoi elle répondit :

— Si tu veux savoir si je lui demande de me donner le détail de chaque instant qu'il passe loin de moi, alors la réponse est non. Et lui non plus ne me pose pas la question.

— Je vois, s'amusa Cabri. Comme on dit : « pas de questions, pas de problèmes » !

Il émit un rire moqueur, un son infantile et déplaisant.

La voix de Ki était neutre.

— Cabri. Pourquoi te conduis-tu ainsi ? Tu sais faire preuve de bonnes manières quand tu le souhaites. Pourquoi te montrer aussi grossier alors que tu peux être agréable ?

— C'est là la réponse, n'est-ce pas : que je ne veux pas l'être ? Et pourquoi devrais-je me montrer poli envers des gens qui soit me grondent, soit m'ignorent ?

— Cabri… commença Ki, soudain épuisée.

Mais Saule lui toucha brusquement l'épaule.

— Vandien veut du thé. Et je vais faire chauffer de l'eau pour ses côtes.

Il y avait dans sa voix une pointe de suffisance à laquelle Ki s'interdit de réagir.

— Les bourgeons de Cara sont dans un pot d'argile fermé par un bouchon de liège, sur l'étagère près de la fenêtre, expliqua-t-elle à la jeune fille. Ne les ajoute à la préparation qu'après que l'eau aura commencé à bouillir.

Ses instructions prirent Saule par surprise. Elle acquiesça d'un hochement de tête et se retira. Ki se tourna vers Cabri.

— Aide-moi à rassembler la vaisselle et à tout ranger.

— Mais…

— Tout de suite, Cabri.

Il lui obéit en imitant la manière dont elle rassemblait verres et bols et les nettoyait avec du sable avant de les rincer en utilisant un peu d'eau. Il y eut un bref échange de mots comme Saule refusait que Cabri touchât son bol ou sa tasse. Ki n'intervint pas. Qu'ils règlent eux-mêmes leurs disputes, elle en avait assez. Et elle était fatiguée. Par la lune, elle n'aurait jamais cru pouvoir être aussi épuisée et rester debout. Et l'apparence de Vandien correspondait à ce qu'elle ressentait. Sa tête était inclinée vers sa poitrine, la tasse de thé dans sa main à côté de lui presque sur le point de se renverser. Elle s'accroupit à ses

côtés pour la redresser et toucha son poignet au passage. Pas de fièvre, juste de la fatigue. Il ne bougea pas tandis qu'elle se relevait pour aller s'occuper des chevaux.

Lorsqu'elle revint à l'intérieur du cercle de lumière diffusée par le feu, Vandien était étendu sur le dos tandis que Saule déposait une pièce de tissu fumante sur ses côtes. L'odeur aromatique des Cara avait envahi le campement. Cabri était toujours accroupi près du feu, occupé à la regarder avec un air de chien affamé. Ki l'ignora pour se rendre directement auprès de Vandien. Ses yeux sombres se tournèrent vers elle tandis qu'elle s'agenouillait près de lui.

— Ça va mieux ? demanda-t-elle.

— Un peu. Pas beaucoup.

— Hum.

Ignorant Saule, elle souleva le tissu et fit doucement glisser ses doigts sur sa peau. Elle l'entendit hoqueter légèrement comme elle touchait la marque du sabot.

— Tu ferais mieux de dormir à l'intérieur du chariot, ce soir. Le sol dur et l'air froid de la nuit sont les dernières choses dont tu as besoin.

— Et ça ne me gêne pas du tout, s'empressa de dire Saule.

— Même si c'était le cas, cela n'aurait aucune importance, fit observer Ki.

Elle remit le tissu en place. Quelque chose agrippa légèrement sa cheville pendant un court instant. Elle baissa les yeux et Vandien la regarda gravement. Puis son visage s'éclaircit du sourire le plus malicieux qu'elle l'avait jamais vu arborer.

— Je devrais enfoncer le reste de tes côtes, lui lança-t-elle à voix basse.

Mais elle n'avait pu réprimer un sourire en retour. Maudit soit-il. Un jour, elle trouverait un moyen de rester fâchée contre lui.

Elle grimpa à l'intérieur de la caravane et arrangea les couvertures fripées sur la plate-forme servant de lit. Exerçant sur elle-même un contrôle inflexible, elle prépara un lit pour Saule sur le sol à côté. Elle savait bien qu'il serait inutile de demander à la jeune fille de dormir sous le chariot. Elle rassembla de quoi constituer une autre couche pour Cabri.

— Plus que douze jours, chuchota-t-elle pour se rassurer.

Elle s'immobilisa sur le marchepied.

— Et alors, qu'est-ce qui s'est passé ? demandait Saule à Vandien.

— Ensuite nous nous sommes retrouvés à Bordepin. (La douleur était perceptible dans sa voix.) Nous nous sommes aperçus que nous nous débrouillions bien mieux ensemble que séparément. Ki a fait construire un nouveau chariot et lorsqu'elle s'est mise en route, je l'ai suivie.

— Assez d'histoires, l'interrompit Ki d'une voix plus tranchante qu'elle ne l'aurait voulu.

Qui était cette fille pour demander comment ils s'étaient rencontrés et avaient décidé de rester ensemble ? Elle laissa les couvertures de Cabri tomber au sol et se retourna vers Vandien.

— Tu as besoin de repos. Je t'emmène au lit.

— Je ne dirai pas le contraire, admit Vandien en lui tendant la main.

Elle se baissa afin qu'il puisse passer son bras au-dessus de son épaule et l'aida à se remettre debout. Il s'appuya sur elle en bâillant prudemment.

Cabri fixait l'amas de couvertures :

— Il n'y a qu'un seul coussin, et si Saule doit dormir à l'extérieur, il nous en faudra deux.

— Saule pourra dormir sur le sol, à l'intérieur. Tout ça, c'est pour toi, Cabri.

— Mais je ne peux pas dormir tout seul dehors ! Et si les Brurjans revenaient ?

— Ils ne reviendront pas. Il ne t'arrivera rien.

— Mais Ki ! Vous ne pouvez pas en être sûre. C'est trop effrayant. Pourquoi ne puis-je pas dormir à l'intérieur, avec vous autres ?

— Je ne veux pas de lui près de moi ! s'écria Saule.

Ki soupira.

— Ça ne me tuera pas de dormir à l'extérieur, intervint Vandien.

Mais Ki secoua vigoureusement la tête. Sa voix était aussi tranchante qu'un poignard.

— C'est ridicule. Toutes ces querelles sont ridicules. Tu vas dormir à l'intérieur, afin de prendre le repos dont tu as besoin. Saule, tu peux dormir à l'intérieur, tant que je n'ai pas à écouter vos disputes. Cabri, je dormirai dehors afin que tu n'aies pas à avoir peur. Tout le monde est content ?

Un silence suivit ses paroles. Les deux jeunes gens étaient simplement échauffés mais Vandien paraissait choqué. Ki se sentit embarrassée. Saule s'écarta de son passage comme elle aidait Vandien à monter la haute marche menant à l'intérieur de la cabine. Il s'assit lourdement sur le lit et leva les yeux vers elle.

— Ki ? Ça va ?

— Oui, répondit-elle d'un ton vif.

Puis elle soupira :

— Je suis juste fatiguée et… Je n'ai pas de mot pour ça. Ce que j'ai vu aujourd'hui, et le fait de savoir que j'en suis en partie responsable… Je ne sais pas. Et toutes ces chamailleries. Et maintenant Cabri me fait douter : je me demande si les Brurjans ne vont pas revenir à la recherche d'une proie facile.

— Essaye de ne pas être aussi tendue, lui conseilla-t-il.

— Comment pourrais-je être ? rétorqua-t-elle.

Il eut un haussement d'épaules, suivi d'une grimace.

— J'irai mieux demain. Je pourrai t'aider davantage.

Elle tenta de se montrer plus douce envers lui.

— Moi aussi, j'irai mieux, dit-elle maladroitement.

Il lui prit la main mais Ki avait trop conscience de la présence de Saule qui les observait sur le pas de la porte. Elle pressa ses doigts entre les siens puis se libéra. Elle récupéra quelques draps et couvertures, lui en laissant toutefois l'essentiel. Elle doutait de dormir cette nuit, de toute façon. Saule mit longtemps à s'écarter de son passage, mais Ki maîtrisa son envie de pousser brusquement la jeune fille.

À l'extérieur, la tension n'était pas retombée. Cabri l'attendait.

— Est-ce qu'on va dormir près du feu ? s'enquit-il immédiatement. Ou bien sous le chariot ?

— Tu peux dormir où tu voudras. Je vais demeurer assise et monter la garde quelque temps.

— Je peux vous tenir compagnie ? lui proposa-t-il, plein d'espoir.

Elle entendit la porte de la caravane se refermer et Saule manipuler ce qui restait du loquet. *Encore une chose que je vais devoir réparer,* songea Ki, *mais pas tout de suite*. L'idée lui procura une certaine satisfaction. Cabri l'observait toujours. La lumière était derrière lui. Il se tenait debout, les épaules voûtées en avant, et son visage était plongé dans la pénombre. Il tenait ses couvertures entre ses mains, comme un enfant qui n'arrive pas à dormir par peur des croque-mitaines. Être en colère parut soudain demander trop d'effort.

— Si tu veux, concéda-t-elle. Ou tu peux dormir. Mais ne t'attends pas à ce que je sois d'une compagnie agréable. Je suis trop fatiguée et j'ai trop de soucis en tête.

— Si vous voulez… (Cabri déglutit distinctement et sa voix se fit très douce.) Je pourrais vous masser la tête. Cela ferait disparaître votre mal de tête et vous pourriez vous reposer.

Ki réalisa soudain que ses tempes menaçaient d'exploser. Auparavant, la douleur avait semblé faire partie de sa colère. Elle imagina, avec un soudain accès de torpeur, à quel point il serait agréable d'avoir quelqu'un pour dissiper cette tension par un massage.

— C'est quelque chose que ma mère m'a appris lorsque j'étais tout petit, ajouta timidement Cabri. Quelque chose que tous les guérisseurs devraient être capables de faire, disait-elle. Ça fait du bien.

— Je… Merci, Cabri, mais non, répondit-elle d'une voix fatiguée. Non, je crois que je vais juste m'asseoir tranquillement, observer la nuit et monter la garde. Mais c'était une proposition bien aimable.

— Vous ne voulez pas que je vous touche.

Son ton était irrité. Ki était trop fatiguée pour ça.

— Oui, admit-elle. C'est vrai. Je ne serais pas à l'aise.

— Pourquoi ?

Ki était en train d'arranger sa couche. Elle appuya un coussin contre l'une des grandes roues du chariot puis s'assit en tirant une courtepointe sur ses cuisses. Elle regarda Cabri.

— Pourquoi ? répéta-t-il.

— Pourquoi ne vas-tu pas te coucher ? répondit-elle.

— Je n'ai pas encore sommeil. Pourquoi seriez-vous mal à l'aise si je vous touchais ?

Ki soupira. La force de sa colère l'avait abandonnée.

— Parce que tu restes encore un étranger pour moi. Et ça me met mal à l'aise d'être touchée par un étranger.

— Combien de temps faudrait-il pour que je ne sois plus un étranger ?

Sa voix était de nouveau affectée par une note de lubricité mielleuse et nasale à la fois. Elle se demanda où il avait appris ces mots et cette façon de parler. Cela sonnait comme les propos qu'un colporteur aurait pu tenir à une catin de taverne. Elle ferma les yeux.

— Combien de temps a-t-il fallu avant que Vandien ne soit plus un étranger ?

Ki garda les yeux fermés :

— Pourquoi ne vas-tu pas le lui demander ?

— Pourquoi ne me le dites-vous pas ?

Un ton truculent, suggestif.

— Cabri. (Ki changea brièvement de position.) Pourquoi te comportes-tu comme un malotru ?

— Pourquoi vous comportez-vous comme ça ? (Il semblait blessé.) Comment pouvez-vous les laisser dormir ensemble alors que vous dormez ici, dehors ?

Elle ouvrit les yeux et reconnut la jalousie qui l'habitait. Elle comprit son raisonnement d'adolescent. Si Vandien dormait avec une fille que Cabri désirait, Cabri se vengerait en séduisant la femme de Vandien… C'était trop ridicule pour mériter un commentaire. Il fallait pourtant lui fournir une réponse. Elle tenta d'en trouver une qui mettrait fin à ses questions.

— Cabri, ne t'inquiète pas pour ça. Vandien est probablement déjà endormi. Et même s'il ne l'était pas, s'il ressentait quelque chose envers Saule et qu'elle y était réceptive, ses côtes l'empêcheraient d'agir en fonction de ce désir. Donc personne n'a à s'inquiéter de quoi que ce soit. Maintenant, tu veux bien aller te coucher ?

— Vous ne connaissez pas Saule, répondit-il d'un air boudeur.

Il jeta ses couvertures à terre et se laissa tomber dessus, en se recroquevillant sur lui-même à la manière d'un chien.

Et il connaît Saule, songea Ki. *Comment ?* Il n'était guère probable que cette jeune fille se soit prise d'affection pour un garçon du genre de Cabri. Pourtant, il était arrivé quelque chose entre eux, qui expliquait toute cette hostilité et cette jalousie. *Oublions tout ça : il est tard et je suis fatiguée.*

Pendant un moment, elle demeura assise à écouter la nuit. Les insectes ne cessaient de chanter, accompagnés du son réconfortant des sabots de Sigurd et Sigmund qui s'agitaient légèrement dans leur sommeil. Le sifflement léger des ailes d'une chouette tandis que l'oiseau passait au-dessus de leurs têtes. Pas de bruits de galop. Pas de crainte à avoir. Elle releva les genoux, contre lesquels elle appuya son front avant de se laisser aller au sommeil.

— Vandien ? chuchota Saule.

— Quoi ? demanda-t-il à contrecœur.

— J'ai peur. Je peux venir à côté de vous ?

Il soupira silencieusement. Plus tôt dans la soirée, les machinations de Saule pour rendre Ki jalouse avaient paru vaguement amusantes. Mais là…

— En quoi cela te ferait-il te sentir plus en sécurité ?

Un bref silence. Il perçut son hésitation soudaine ; il n'avait pas répondu de la manière à laquelle elle s'attendait.

— Parce que… j'ai peur de m'endormir. Je suis si fatiguée. Alors j'ai pensé que je pourrais me rapprocher et vous parler, pour rester éveillée. Pour que Cabri ne puisse rien me faire.

Elle s'était redressée et appuyait ses coudes contre le bord du lit. Il tourna la tête pour la regarder.

— Saule, je suis vraiment fatigué et mes côtes me font mal. Je ne veux pas rester éveillé pour discuter. Sois une gentille fille et laisse-moi dormir en paix.

Il avait volontairement employé un ton paternel.

— Mais…

Elle était troublée. Les choses ne se passaient de toute évidence pas comme elle l'avait imaginé. Qu'avait-elle espéré

obtenir ? se demanda-t-il soudain. Elle entendit les crissements du matelas de paille et ouvrit de nouveau les yeux. Elle s'était encore rapprochée du lit.

— Vous ne comprenez pas, au sujet de Cabri. Pas du tout. Sinon vous ne dormiriez pas, vous non plus.

— Ah ? Bon, dans ce cas, pourquoi ne t'assieds-tu pas par terre pour me raconter tout ça, histoire de rester éveillée ?

— D'accord, accepta-t-elle vivement.

Elle se releva pour venir s'asseoir sur le lit à ses côtés. Il rouvrit les yeux. Dans la pénombre de la cabine, elle avait l'air très jeune.

— Cabri a du sang jore, commença-t-elle. Vous savez ce que cela signifie ?

— Je suppose que ça veut dire que l'un de ses ancêtres n'était pas humain. Son père nous l'avait dit ; je n'ai pas jugé ça particulièrement important.

— Ça ne l'est pas… d'habitude. Il y a beaucoup de sang-mêlé dans cette partie de Loveran. On voit plein de demi-Brurjans, notamment dans leurs villes garnisons. Et… d'autres métissages. Mais pas beaucoup de métis Jores, et presque jamais d'individus avec un corps humain et des yeux de Jore.

— Et alors ?

Elle se rapprocha de lui.

— Alors, ça veut dire qu'il peut… tout voir.

Elle leva la main dans un geste emphatique puis la laissa retomber de manière à frôler la cuisse de Vandien.

— Il peut espionner les rêves de n'importe qui.

Vandien bougea dans le noir pour s'écarter du contact accidentel de la jeune fille. Par la lune, ses côtes lui faisaient mal. Mais, qu'il veuille ou non l'admettre, il était à présent intrigué.

— Donc Cabri peut dire ce dont tu rêves ? En quoi cela devrait-il t'inquiéter ?

Il pouvait sentir les yeux de Saule braqués sur lui dans le noir.

— Parce qu'il se sert de ce qu'il apprend dans les rêves pour faire du mal aux gens. Pour se moquer de leurs désirs secrets ou révéler leurs erreurs et tirer parti de leurs peurs. Une fois qu'il

est entré dans vos rêves, il peut changer la manière dont vous les percevez.

Saisie par l'énormité de cette pensée, elle se coula contre lui. Elle s'étendit sur le côté, face à lui, le menton appuyé sur sa main.

— Il peut changer la manière dont on perçoit ses rêves ?

— Oui.

— Et pourquoi est-ce si important ?

— Vous ne voyez pas ? Il peut s'emparer de vos secrets et les utiliser contre vous. Il peut emmener vos rêves là où ça l'arrange. Rien de ce que vous avez pu penser un jour n'est à l'abri de son espionnage. Et tout ce qu'il apprend, il le raconte. Il n'a aucun honneur.

Elle s'exprimait avec amertume, comme quelqu'un ayant été trahi. Vandien sentit qu'il approchait du cœur du problème et se tint coi.

Le silence dura. Saule se tortilla pour se rapprocher de lui. Elle portait un parfum évoquant le gingembre et l'orange. Il entendit sa respiration mais attendit qu'elle reprenne la parole.

— Une fois, souffla-t-elle, je lui ai fait confiance.

Il réprima un sourire :

— Ah ?

— Et il m'a trahi non seulement moi, mais aussi mes amis.

— En racontant ce que tu avais rêvé ?

Saule secoua impatiemment la tête et il sentit ses cheveux contre sa joue.

— Je lui ai demandé de… découvrir quelque chose pour moi. Une chose qu'il me serait utile d'apprendre. Et il l'a fait. Mais au lieu de me le dire à moi seule, il l'a raconté autour de lui en se vantant de ce qu'il savait. Donc ça n'a plus servi à rien ni à personne.

Les rebelles. Ah.

— J'imagine que tu étais très en colère contre lui.

Vandien se demanda si elle était naïve au point de se croire très fine ou si cette intrigue infantile était une façade. Il sentit la chaleur de son corps juvénile parcourir la distance entre eux. Mais il perçut également ses calculs tandis qu'elle faisait en sorte de frotter sa jambe contre la sienne. Le malaise qui

s'éveillait à présent en lui n'était pas celui qu'elle cherchait à provoquer.

— Bien sûr que j'étais en colère ! Nous le sommes tous, car il nous met tous en danger. Et Kellich a dû…

— Partir, termina-t-il pour elle.

— Oui. (Elle parlait tout bas.) Tout ça par la faute de Cabri, qui ne pouvait pas fermer son clapet. Kellich dit qu'un homme qui ne sait pas garder un secret n'a aucune force et que celui qui trahit la foi des autres par appât du gain ou pour sa gloire personnelle n'a aucun honneur.

— Mmm.

Des dizaines de questions tournoyaient dans l'esprit de Vandien, mais il savait que le fait de peu parler favorisait les confidences. Lorsqu'elle se pencha et posa doucement sa main sur son bras, il ne recula pas. Les doigts de Saule lui palpèrent doucement les muscles.

— Vous êtes fort, murmura-t-elle. Plus fort que vous n'en avez l'air. Et brave. Ce que vous avez fait aujourd'hui, pour faire gagner du temps à Ki, ça demandait du courage. Et un esprit vif pour y penser.

Elle repositionna son corps plus près de lui sur le lit.

— Les hommes forts ayant le courage et l'intelligence de faire usage de leur force sont rares. Et nous avons si désespérément besoin d'eux.

Vandien sentait son souffle contre sa joue.

— Tu as tenu le même discours à Cabri lorsque tu lui as demandé de te faire une faveur ? interrogea innocemment Vandien.

Elle tressaillit, comme s'il l'avait giflée.

— Et est-ce que Kellich sait la manière dont tu recrutes pour la cause ? continua-t-il. Ou bien peut-être t'a-t-il appris la meilleure façon de recruter un homme pour travailler à ta place ?

Le silence de Saule était tendu.

— Et qu'aurais-tu fait si j'avais essayé de m'emparer d'abord de la récompense avant de faire ce que tu t'apprêtais à me demander ?

— Je vous aurais mis un coup de genou dans les côtes, espèce de… cracha-t-elle sans trouver une insulte appropriée.

Elle eut ensuite un mouvement vif, qu'il bloqua en protégeant ses côtes blessées. Mais il ne s'agissait pas d'une attaque. Elle s'était redressée brutalement, le visage entre les mains. Il l'entendit hoqueter en tremblant mais il maîtrisa sa compassion. Ces larmes pouvaient simplement constituer un autre moyen d'action lorsque la séduction échouait.

— Vous ne savez pas ce que c'est, dit-elle d'une voix émue.

— Je pourrais, si quelqu'un m'expliquait, au lieu de…

— C'est horrible ! s'écria-t-elle. Ce duc et ses gardes brurjans, avec ses permis de voyager et ses querelles interminables avec tout le monde. Pas une seule des régions voisines de Loveran ne nous fait confiance. Il a triché avec les Ventchanteuses au point qu'elles n'écoutent plus les suppliques des fermiers. Regardez autour de vous pendant le voyage : vous pensez que ces terres ont toujours été désertiques ? Lorsque la duchesse était au pouvoir, les champs de céréales de Loveran s'étalaient ici, des pâturages emplis de bétail bien gras et de moutons blancs. Maintenant notre pays tout entier se meurt. Il se meurt ! Et Kellich dit qu'à moins de ramener…

— La duchesse au pouvoir. En renversant le duc. J'ai entendu tout ça à Keddi. Je peux comprendre, si ce que tu racontes est vrai. Mais t'envoyer recruter des hommes pour sa cause…

— Kellich déteste ça autant que moi. Mais il dit que c'est comme un test. Vous restez loyal envers Ki, je l'ai senti. Et ça veut dire quelque chose, car Kellich dit qu'un homme qui reste fidèle à sa propre cause peut rester fidèle à une cause plus noble. Et il dit que si je choisis soigneusement les hommes que j'approche… mon offre n'aura jamais à être honorée. Car une fois qu'ils sont avec nous, ils voient que c'est juste et ils ne demandent rien de plus que de pouvoir faire ce qui est juste…

— Oh merde, souffla Vandien entre ses dents.

Mais elle l'avait entendu.

— Ce n'est pas du tout ce que vous pensez ! s'exclama Saule avec colère. Aucun autre homme que Kellich ne m'a jamais touchée. Et ça n'arrivera pas. Ce n'est qu'une chose que l'on fait

parce qu'il est nécessaire de le faire… comme la contrebande. Parce que c'est nécessaire pour maintenir la cause en vie, pour survivre.

— Un peu comme de sacrifier ces Tamshins, aujourd'hui ?

Saule déglutit.

— Cabri a fait ça, pas moi, finit-elle par marmonner. Mais oui, si c'était pour la cause. Même les Tamshins, avec tous leurs défauts, nous aident. Ils se sont montrés prêts à mourir pour nous. Je ne dis pas que j'apprécie ce que Cabri a fait. Et ne pensez pas qu'il a fait ça pour me sauver ou quoi que ce soit du genre. Il a fait ça pour la même raison qu'il fait tout le reste : pour montrer ce qu'il sait. Mais, oui, nous attendons ce genre de sacrifice. Que nos amis meurent pour la cause.

— Oui, je suis sûr que ce petit garçon avait de fortes convictions politiques, lâcha Vandien d'un ton amer. Cela a dû le rendre plus fort tandis que les chevaux le piétinaient.

— Nous ne pouvons pas penser en terme d'une seule vie, même si c'est celle d'un enfant, chuchota Saule avec intensité. Kellich dit que la cause doit être notre famille, l'enfant, le partenaire ou le parent pour lequel nous serions prêts à mourir. Car la terre nous a créés et si nous la laissons dépérir sous la tyrannie du duc, alors nous nous serons trahis nous-mêmes ainsi que nos enfants et toutes les générations futures.

— Pour la vie que représente la terre, souffla Vandien pour lui-même en se souvenant d'un petit garçon, d'un serment et d'un sacrifice consenti longtemps auparavant.

Il était fatigué d'entendre Saule répéter ce que « Kellich disait », et il doutait qu'elle comprît la moitié des propos qu'elle tenait. Mais lui comprenait, bien mieux que la jeunesse de Saule le lui permettait, et ses mots réveillaient une douleur qu'il croyait avoir enfouie longtemps auparavant.

Ki rêvait. Les rêves l'engloutissaient comme l'eau engloutit un plongeur. Ils l'attiraient vers le bas, vers les ténèbres. Elle traversait une multitude d'images pleines de couleurs brillantes et d'ombres douces. Des paysages, des chevaux, des chariots romnis, des enfants rieurs. Ki restait à l'écart de ses rêves au sein d'un lieu obscur, les regardant passer avec sérénité. Elle vit des gens qu'elle connaissait, le grand Oscar et Rifa, pas tels

qu'ils étaient à présent mais jeunes, comme à l'époque où elle était enfant. Et voici qu'arrivaient le chariot d'Aethan et le premier duo de chevaux dont elle se souvenait, Boris et Nag. Un bref coup d'œil à chacun d'eux et elle continua à feuilleter les souvenirs qui défilaient devant ses yeux mais ne la touchaient pas. Aethan revint, plus âgé et le dos voûté, puis Sven, la première fois qu'elle l'avait aperçu, d'apparence si juvénile qu'elle avait du mal à faire le lien avec le souvenir qu'elle avait de lui en tant qu'homme.

Le défilement des souvenirs ralentit soudain, pour la laisser le contempler comme elle l'avait fait autrefois, laisser courir son regard sur ses yeux bleus et sa peau claire, ses épaules larges et ses cheveux blonds et soyeux qui retombaient librement dans son dos. La chevelure d'un homme célibataire de son peuple.

Ki sentit quelque chose en elle s'éveiller à cette pensée et l'atmosphère de son rêve se chargea soudain de tension. Elle sentit passer le temps, suivant Sven au fil de ses souvenirs. Elle le vit ce jour de printemps, lorsque la caravane de Romnis avait traversé le gué de Harper. Elle le vit les joues rougies par les baisers du vent hivernal lorsqu'elle et Aethan étaient repassés par là, plus tard dans l'année. Les rêves filaient à toute vitesse, cherchant, cherchant, marquant une pause à chaque fois que Sven était entré dans sa vie avant de repartir de plus belle. Elle le vit, plus âgé, sa chemise ouverte et son torse clair couvert de sueur. Et là… ah, oui. Les rêves cessèrent de défiler. On avait trouvé.

Les lattes du sol du chariot étaient faites d'un bois clair, tout neuf, encore collantes de sève. Elle leva les yeux vers l'endroit où Sven se tenait debout, devant elle, torse nu, le dos tourné au nouveau lit recouvert de couvertures toutes neuves. Ki n'arrivait pas à respirer. Elle tremblait. Le visage de Sven était solennel. Il attendait. Il l'attendait, elle. Elle fit un pas vers lui. Elle sentit l'odeur de sa transpiration, mâle et pleine de jeunesse, ainsi que l'odeur de sa propre nervosité. Il tendit une main vers elle et ses doigts lui caressèrent le menton. Elle perçut un tremblement dans ces doigts. Il n'avait pas plus d'expérience qu'elle, et n'avait qu'un ou deux ans de plus. Et

pourtant ils avaient échangé leurs promesses et à présent ils étaient libres, libres de se toucher et d'être ensemble. S'ils pouvaient trouver le courage. Elle contempla ses cheveux désormais rassemblés en une longue natte. Un homme pris, un homme qu'une femme avait réclamé pour elle. Un homme réclamé par Ki. La main de Sven retomba sur son épaule et, avant qu'il n'ait pu l'attirer à lui, elle s'approcha de lui. L'instant d'hésitation disparut et sa peau prit soudain vie, consciente de chaque frottement de celle de Sven ou de ses vêtements, tandis que l'odeur et le goût de Sven emplissaient sa bouche et ses narines. Il était si fort, si sage dans sa masculinité, si sûr de lui.

Les vêtements tombèrent au sol et le rebord en bois du lit lui érafla l'arrière des cuisses tandis qu'elle trébuchait contre lui. Elle leva les yeux pour ne regarder que son visage. Les yeux de Sven restèrent mi-clos tandis qu'il se positionnait. Il était doux, lent, prudent et pourtant, son simple contact était électrisant pour la chair inexpérimentée de Ki. Elle poussa un cri. La bouche de Sven se referma sur la sienne, avalant ses gémissements, tandis que son corps descendait contre elle…

Quelque part, une Ki plus âgée contemplait la fin incertaine de leurs ébats, témoin de leur malaise soudain tandis qu'ils se séparaient pour la première fois, puis de l'assurance avec laquelle ils s'enlaçaient une seconde fois. Elle vit beaucoup de choses dont elle ne se souvenait plus jusqu'alors ; la façon dont il s'était cogné la tête contre le mur, le cercle de marques rouges que ses dents avaient laissé sur l'épaule de Sven, les cheveux défaits de son homme s'étalant en travers de ses yeux et de sa bouche. Quelque part, une Ki plus âgée sourit tristement dans les ténèbres, partageant l'appétit de leur passion juvénile mais pas son contentement. Elle ne pouvait qu'être témoin et se souvenir. Se souvenir avec tant de précision qu'elle sentit presque les mains de Sven sur elle…

Ki releva brusquement la tête et découvrit des ténèbres emmêlées semblables à des filets humides. Elle s'agita et se débattit, puis ouvrit soudain les yeux. Elle haletait comme si elle sortait d'une course à pied. Sa tunique était collée à son dos par la transpiration. L'obscurité s'ouvrit lentement et les ombres se rassemblèrent pour récréer des formes reconnaissables.

Le feu s'était transformé en amas de braises dont le contour était parsemé d'extrémités de brindilles calcinées. La roue du chariot était bien solide derrière elle, pressée contre son dos au travers du coussin. Cette bosse à la gauche du feu, c'était Cabri, endormi dans un enchevêtrement de couvertures. Il était étendu, immobile, lui tournant le dos. Ses épaules paraissaient tendues et voûtées, comme s'il s'attendait à recevoir des coups. Il avait emporté sa colère au lit avec lui, songea Ki. Elle prit une profonde inspiration et reprit pleinement ses esprits. Un cauchemar. Disons, un songe semblable à un cauchemar dans son intensité. Elle agita les vêtements collés à sa peau couverte de sueur.

Sven. L'amour de son enfance, son mari, le père de ses enfants. Mort. Elle se prit soudain à souhaiter d'avoir Vandien à ses côtés, de pouvoir se tourner et le toucher et se consoler en songeant aux joies de sa vie présente plutôt que de penser à la douceur de ce qu'elle avait perdu. Mais il n'était pas là et il se passerait encore bien des jours et bien des milles avant qu'elle ne se retrouve enfin seule avec lui. Elle laissa sa tête retomber sur ses genoux.

Pourquoi, après toutes ces années, avait-elle rêvé de Sven ? Et pourquoi de ce moment particulier ? Était-elle en train de se remémorer l'époque où elle était aussi jeune et inexpérimentée que Saule ? Elle secoua la tête contre ses genoux.

Jeune, inexpérimentée et ignorante, oui. Mais pas aussi déplaisante, pas aussi sournoise. En tout cas, elle ne se souvenait pas de l'avoir été. Elle se demanda comment les autres l'avaient perçue.

Des murmures lui parvinrent du chariot derrière elle. Elle reconnut immédiatement la voix de Saule : la jeune femme s'exprimait à voix basse, avec intensité. Une curiosité puissante s'empara de Ki mais elle demeura immobile. De quoi ces deux-là pouvaient-ils parler ? Et avait-elle rêvé de l'homme qu'elle avait perdu parce qu'elle craignait de perdre aussi celui-ci ? C'était idiot. Elle le connaissait trop bien. Quoi qu'il ait pu être ou quoi qu'il fût, c'était un homme d'honneur. Un honneur, songea-t-elle, plus poli et plus brillant que le sien. Elle n'avait pas à craindre d'être trahie par Vandien.

— Mon amour, souffla-t-elle doucement, prononçant le mot qu'il l'entendait si rarement lui dire. Mon ami, ajouta-t-elle en puisant du réconfort dans cette pensée.

Les voix perdurèrent longtemps. Mais lorsqu'enfin elles cessèrent, Ki était endormie depuis longtemps.

CHAPITRE 6

— CABRI, pourquoi ne descendrais-tu pas pour marcher un peu ? Te dégourdir les jambes ? suggéra Vandien d'une voix enjouée.

Cabri lui décocha un sourire découvrant ses dents jaunies.

— Pourquoi vous ne le faites pas, vous ?

Ki ferma les yeux un long moment avant de les rouvrir pour les fixer sur la route devant eux. Pendant toute la matinée, les deux hommes avaient échangé des petites piques, mais Cabri commençait à se montrer un peu trop téméraire. Vandien lui souriait en silence. Ki pouvait sentir ses muscles se contracter.

— Ki, dit Vandien d'une voix très douce. Arrête les chevaux.

— Vandien…

Elle n'en dit pas plus, plaçant toute son intention dans ce nom. Pas un avertissement, mais une demande. Vandien soupira bruyamment et se laissa retomber en arrière. Le claquement des sabots de l'attelage remplit le silence. La longue route droite s'étendait, lisse, devant eux. Ki avait l'impression que les terres sablonneuses qu'ils traversaient avaient pris une teinte plus jaune. Et que c'était la seule différence avec la journée précédente. Algona. Elle prononça silencieusement le mot pour elle-même. La première partie du voyage, un point de repère, une manière de dire « bon, il y a au moins ça de fait ». Une tache noire était visible sur l'horizon, au loin. Il pouvait s'agir d'Algona comme de contreforts rabougris. Les deux seraient bienvenus, les contreforts pour le changement de décor, et la ville comme marqueur significatif sur leur trajet.

Vandien se racla la gorge.

— Saule m'a raconté beaucoup de choses, hier soir.

Cabri eut un petit rire moqueur.

— Je n'en doute pas.

— Je parle à Ki, répliqua Vandien d'un ton glacial. Tais-toi ou je te ferai taire.

Cabri écarquilla les yeux et ses lèvres se serrèrent.

— Je n'ai pas pu beaucoup dormir, à cause de la douleur. Et elle a dit qu'elle préférait dormir de jour, pendant que nous voyagions. Alors nous avons parlé. Ou plutôt elle a parlé et j'ai écouté. Essentiellement à propos de son amoureux, mais plus tard elle a abordé d'autres sujets. Les problèmes politiques de Loveran sont fascinants : nous avons mis le pied dans un vrai panier de crabes…

— Ce fameux duc semble exercer un contrôle serré sur beaucoup de choses.

La voix de Ki était empreinte d'inquiétude.

— Sans doute. Mais tu te souviens de ce que Trelira nous a dit, au sujet des patrouilles brurjans du duc protégeant les routes des bandits et des rebelles ? Saule affirme que l'accent est mis sur les rebelles plus que sur les bandits. Et ce sont les Brurjans qui déterminent qui sont les rebelles.

Ki émit un sifflement entendu :

— Les Tamshins, par exemple ?

— Ou les Romnis. Ou quiconque ayant une caravane un peu trop lourde ou un cheval un peu trop élégant. Les marchands commencent à en avoir assez.

— Et se transforment en véritables rebelles, peut-être ? conjectura Ki.

Vandien acquiesça silencieusement par-dessus la tête baissée de Cabri. Le garçon somnolait sous le soleil, les yeux fermés et la bouche entrouverte.

— D'après ce que j'ai entendu dire à Keddi, ils ont trouvé une personne autour de laquelle se rassembler. La duchesse. La mère du duc. C'est elle qui tenait les rênes jusqu'à ce qu'il soit en âge de gouverner et ne l'expédie avec armes et bagages vers une nouvelle vie au sein d'un « ordre contemplatif ». Je crois comprendre qu'elle a fini par s'arracher à ses méditations et aux liens qui la retenaient prisonnière et qu'elle voudrait récupérer son duché. Si ce que Saule m'a dit est vrai, ce ne serait pas une mauvaise chose. Ce désert herbeux était autrefois constitué de pâturages et de fermes, avant que le duc n'accède au pouvoir et

ne commence à se quereller avec les Ventchanteuses. Tu sais comment elles sont : pas de pourcentage pour les Ventchanteuses, pas de temps clément. Pas de pluie à la saison des semailles, pas de vents rafraîchissants pour les semis, pas de…

— Hum. Oui. Je sais comment elles sont. Et ?

Il savait ce que signifiait ce « et » : qu'est-ce que cela a à voir avec nous ? Pour Ki, la politique était quelque chose de nébuleux, constituée d'officiels mesquins avec lesquels il fallait jouer au plus malin et de lois sur le négoce qu'il fallait apprendre à contourner.

— Donc voilà à quoi riment tous ces permis de voyager. Le duc pense que s'il peut garder tous ses sujets là où ils doivent être, à l'exception de ceux ayant un bon motif économique pour se déplacer, il pourra empêcher ceux qui supportent la duchesse de se réunir et bloquer la circulation de l'information entre les rebelles. Il contrôle les gardes brurjans. Il a démobilisé les troupes de la duchesse et il n'y a donc aucune autre force pour s'opposer à lui. En forçant tout le monde à justifier leurs moindres déplacements, le duc empêche le rassemblement de forces loyales à la duchesse.

— Saule n'a pas de permis de voyager. (Ki était lentement en train de comprendre.) Donc si nous nous faisons arrêter par les Brurjans et qu'elle ne leur montre pas de laissez-passer, nous serons automatiquement des rebelles.

— Exact. Et, au moins en ce qui concerne ses sympathies, ils auraient raison de considérer Saule comme une rebelle. Il est certain que Kellich est un sympathisant à la cause. Lorsque Saule ouvre la bouche, c'est « Kellich a dit ça, Kellich a dit ça ». Je ne crois pas qu'elle y ait beaucoup réfléchi par elle-même.

Entre eux, Cabri hochait la tête en rythme avec les mouvements du chariot, ses lèvres souriant vaguement sous l'effet d'un quelconque songe d'enfant. Vandien jeta un coup d'œil vers Ki. Ses yeux verts étaient fixés sur le lointain, ses paupières et ses cils couverts de poussière mais immobiles. *Impassible,* songea-t-il, *face au fait qu'elle pourrait se retrouver battue, dépouillée, violée et tuée en toute légalité.* Elle regardait devant elle, persuadée qu'elle pourrait trouver un

moyen de s'en sortir, qu'elle pourrait survivre et que les lendemains la verraient dans un lieu meilleur que celui-ci. L'idéal romni. Était-ce si différent de son attitude à lui ?

— Vandien. (La voix de Ki lui fit réaliser qu'il la regardait fixement.) Cela ne change pas grand-chose. Les Déguerpisseurs ont toujours été en mesure de faire ce qu'ils voulaient aux Romnis. Ce n'est pas nouveau.

— Je suppose que non. Pour toi. Mais j'ai pensé que tu voudrais savoir.

— Oui, j'imagine qu'il est préférable d'être au courant. (Ki fit un geste de la main pour chasser une grosse mouche qui lui tournait autour.) Et il est évident que ces rebelles ont déjà emporté ta sympathie. Mais toi et moi, nous ne pouvons pas nous permettre de nous laisser embarquer dans quelque chose de ce genre. Regarde ce qui nous est arrivé la dernière fois que nous nous sommes mêlés des intrigues politiques des Ventchanteuses. Nous avons perdu. Tu te souviens ? C'est la raison pour laquelle nous sommes ici.

Elle marqua une pause, songeuse, tandis que Vandien fixait la route en fronçant les sourcils.

— Je me demande. Est-ce que Saule…

— BÊTE MALFAISANTE !

Le cri de colère et d'outrage provenait de l'intérieur du chariot, une voix que Vandien n'aurait jamais reconnue comme étant celle de Saule. Assis entre eux, Cabri se réveilla d'un coup. Il se redressa, le dos très raide, le regard fixé droit devant lui.

— Un cauchemar, dit doucement Ki. Elle est en train de faire un cauchemar. Réveille-la et…

Mais avant qu'elle n'ait pu terminer sa phrase, ils entendirent un grattement frénétique contre la porte de la cabine. Comme celle-ci s'ouvrait par à-coups, Vandien appela :

— Saule ?

Elle jaillit par la porte à la manière d'un chat furieux, toutes griffes dehors, la bouche rouge et grande ouverte, les cheveux en bataille. D'une main, elle agrippa les cheveux à l'arrière du crâne de Cabri, en lui griffant le visage de l'autre. Elle poussait des hurlements inarticulés auxquels vinrent s'ajouter les cris de douleur de Cabri. Tous deux s'agitèrent

violemment sur le siège tandis que le garçon agrippait le poignet de Saule et qu'elle agitait sa tête d'avant en arrière, tout en appuyant son genou au creux de son dos. Ils bousculèrent Ki, qui tentait de garder le contrôle des chevaux effrayés, tandis que Vandien faisait des tentatives prudentes pour intervenir d'une main tout en protégeant ses côtes meurtries de l'autre.

Le chaos dura quelques instants, avant que Ki ne fasse s'immobiliser l'équipage et n'abaisse le frein d'un coup de pied. Ses yeux s'embrasèrent d'une soudaine furie vert émeraude. Les yeux de Vandien s'écarquillèrent devant l'expression de son visage et il était déjà en mouvement lorsqu'elle hurla :

— Pousse-toi !

Pourtant, il eut à peine le temps de se décaler qu'elle se levait et agrippait le cadre de la porte pour la retenir. Puis, levant son pied botté à la hauteur des adolescents en train de se battre, elle leur imprima une brusque poussée qui les fit chuter du siège surélevé jusqu'au sol de terre poussiéreuse.

Saule lâcha un cri étouffé tandis qu'elle retombait sur Cabri et celui-ci eut le souffle coupé. Pendant un instant, ils furent tous les deux étourdis, après quoi Saule tira parti de sa position surélevée pour plaquer un genou contre l'épaule de Cabri et déverser une avalanche de coups sur son visage et sa poitrine. Vandien, accroché au flanc du chariot, vit avec horreur le garçon tourner la tête, un bras levé pour se protéger, puis enfoncer brutalement ses dents dans la cuisse de Saule.

— Assieds-toi, lança Ki à Vandien.

Avant qu'il n'en ait eu le temps, elle secoua les rênes. Il tomba à moitié sur le siège, agrippant le rebord tandis que Ki lançait l'attelage au trot. Les bruits de lutte diminuèrent rapidement derrière eux, bientôt remplacés par des cris distants : « Revenez ! », « Vous ne pouvez pas nous laisser ici ! » et « Mon père a payé cher… »

Puis, même ces cris s'évanouirent tandis que Ki secouait les rênes pour inciter les chevaux à prendre de la vitesse. Vandien jeta un regard en arrière pour voir Saule et Cabri courant après le chariot. D'une main, Saule maintenait fermée sa blouse déchirée tout en courant. Du sang coulait du nez de Cabri.

— Ne les regarde même pas ! siffla Ki.

Il se retourna. La froideur de son expression tandis qu'elle fixait la route le surprit. Lorsqu'elle lui jeta une œillade, il vit que son regard avait la dureté du jade. Pendant un long moment, il ne dit rien. Puis il commença à rire, d'abord discrètement, puis en tentant vainement de protéger ses côtes fêlées des mouvements de plus en plus marqués des muscles de son ventre. Ki lui décocha un regard noir, tellement semblable à une statue de Puhkin outragée qu'il fut pris d'un véritable fou rire et se mit à haleter sous l'effet de la douleur que celui lui causait.

— Ki, souffla-t-il lorsqu'il en fut capable. On se connaît depuis longtemps. Je sais que tu n'as pas l'intention de les laisser en arrière.

— Vraiment ? gronda-t-elle. Tu crois ? Regarde-moi faire !

Se penchant en avant, elle agita le fouet dans son orifice de rangement et l'attelage s'élança soudain au galop. Mais la journée était chaude et la colère de Ki était déjà en train de se transformer en honte. Vandien vit les rênes glisser entre ses doigts et les chevaux gris lui transmettre des questions hésitantes le long des lanières de cuir. Percevant son désintérêt, ils ralentirent pour adopter leur allure tranquille de prédilection. Un coup d'œil prudent en arrière révéla la présence de Cabri trottant obstinément derrière eux, tandis que, à bonne distance, Saule faisait de son mieux pour suivre, l'air éperdu. Elle pleurait tandis que Cabri jurait. Vandien s'appuya contre le siège. Ki restait assise, comme figée, le regard toujours concentré sur la route. Il referma la porte de la cabine et s'avança pour s'asseoir à ses côtés.

— Ce qu'il y a de pire avec les enfants, fit observer Ki d'une petite voix, c'est qu'il est nécessaire d'agir comme un adulte lorsqu'ils vous incitent à agir comme un enfant gâté.

— J'allais justement dire que je n'aurais pas mieux géré la situation moi-même, sourit Vandien.

Il la dévisagea attentivement. Elle ne rencontra pas son regard.

— Ki, cette marche leur fera du bien. Et il était temps que tu délivres le message : leurs disputes sont allées trop loin pour toi. De plus, je voudrais te parler seul à seul.

Ki dressa un sourcil interrogateur.

— Tu as peut-être remarqué que j'essayais de faire en sorte que Cabri descende marcher un peu pour me laisser te parler en privé. Je crois pouvoir expliquer ce qui vient de se passer.

— À part le fait que deux enfants gâtés se sont mis à se bagarrer ?

— Eh bien, il y a un peu plus que ça. (Vandien sourit brièvement.) Dans l'esprit de Saule, en tout cas. As-tu déjà entendu parler des Jutans ?

Ki haussa les épaules :

— Une sorte de démon, c'est ça ?

— Pas tout à fait. D'après ce que j'en ai compris, il s'agissait d'un voleur de rêves. Un Jutan a le pouvoir de te voler tes rêves.

— Et alors tu dors d'un sommeil sans rêves ? Ça n'a pas l'air si terrible.

— Non. Mais c'est similaire à ce que Saule me racontait au sujet de Cabri, hier soir. Seulement elle attribuait ça à son sang jore et à ses yeux étranges. D'après elle, bon nombre d'habitants de Loveran ne sont pas aussi humains qu'ils en ont l'air. Le sang jore n'est pas toujours visible. Il y a des métis brurjans et d'autres au sujet desquels elle est restée plus vague. Bref, Cabri a du sang jore et des yeux bizarres, donc il peut voler les rêves. Saule affirme que Cabri peut épier les rêves. Il peut envoyer des cauchemars ou des visions paradisiaques. De plus, il peut se servir de ce qu'il vole dans tes rêves pour te tromper ou t'humilier.

— Je ne comprends pas.

— Comme un homme marié rêvant d'une maîtresse secrète, ou un serviteur rêvant de voler son employeur. Cabri pourrait les menacer de raconter leur rêve. Une personne dotée d'yeux jores serait capable de diriger tes rêves dans la direction de son choix, et donc de découvrir tous tes secrets.

— Ça sonne comme une histoire à dormir debout, lança Ki.

— Seulement si tu n'y crois pas. Pour Saule, c'est une idée très effrayante. Particulièrement depuis qu'elle a séduit Cabri

afin qu'il découvre une information destinée aux rebelles. Mais lorsque le moment est venu pour lui d'obtenir sa récompense, elle a refusé. Il a donc rendu l'information publique. Elle a le sentiment d'avoir été trahie.

— Oh. Et il a le sentiment qu'elle l'a manipulé. C'est la raison de toute cette comédie ?

Vandien hocha la tête.

— Elle dort de jour dans le chariot car elle a peur de s'endormir pendant que Cabri dort. Elle avait des dizaines d'histoires à raconter sur les supposés exploits de Cabri. Elle dit que ça a commencé quand il était petit ; il jasait au sujet de ce qu'il avait vu dans les rêves des gens. Cela n'avait pas besoin d'être avéré, il suffisait qu'il dise que telle femme avait rêvé du mari de sa sœur dans son lit ou qu'un gamin maigrichon avait rêvé qu'il était un puissant guerrier devant lequel toutes les pucelles se pâmaient. Ce n'était pas trop grave jusqu'à ce qu'il découvre que les gens étaient prêts à lui faire des cadeaux s'il promettait de ne pas raconter ce qu'il avait vu dans leurs rêves.

— Tu y crois, à tout ça ? demanda Ki.

Elle jeta un œil en arrière. Cabri se trouvait à environ trois longueurs de chariot, courant à peu près à la même allure que les chevaux. Il haletait et elle estima qu'il était trop fatigué pour les rattraper. Saule le suivait avec une longueur de retard, une expression de colère glacée sur le visage.

— Saule, elle, en est convaincue. Ainsi qu'un grand nombre d'habitants de Keddi, si l'on en croit ce qu'elle m'a dit. Keddi est un repaire de rebelles. Lorsqu'on a su que Cabri avait trahi la cause… En fait, je crois que c'est la raison pour laquelle son père l'envoie en apprentissage. Peut-être pour lui permettre de rester en vie. Le sentiment à l'égard de Cabri était si fort qu'aucune caravane de marchand n'a voulu emmener Cabri à Villena. Ce qui explique pourquoi nous nous sommes retrouvés avec ce garçon sur les bras.

— Et pourquoi la tenancière de la taverne était prête à nous payer une somme supplémentaire pour l'emmener. Je me demande ce qu'elle pouvait croire qu'il avait vu dans ses rêves.

— Qui sait ? répondit Vandien en haussant les épaules.

— Et qui s'en préoccupe ? Pour moi, ça a toutes les allures d'une arnaque… le genre de chose qui fonctionnerait bien sur quelqu'un n'ayant pas la conscience tranquille. C'est comme de dire la bonne aventure. Il suffit de prendre fermement la main de la personne et de suivre l'évolution de son pouls et de sa transpiration pour savoir si l'on dit bien ce qu'elle a envie d'entendre.

— Non ! ? (Vandien feignait la stupéfaction.) Les Romnis, dépositaires de pouvoirs mystiques depuis des générations, pratiqueraient-ils de telles tromperies ?

— Pratiquer ? Bon sang, qui a besoin de pratique ? Nous maîtrisons tout ça à la perfection.

Elle écarta légèrement le regard de la route pour lui sourire. Elle avait un peu l'impression de retrouver l'aisance de leur habituelle complicité.

— Arrêtez… je vous en prie.

Les mots sortaient de la bouche haletante de Saule qui trottait péniblement le long du chariot.

Ki poussa un soupir silencieux avant d'immobiliser les chevaux. La jeune fille agrippa le siège d'une main, tandis que l'autre retenait son chemisier déchiré. Elle était à bout de souffle et échevelée, ses vêtements et sa peau couverts de poussière, sauf à l'endroit où les larmes avaient tracé des rigoles claires le long de son visage. En baissant les yeux sur elle, Ki se sentit soudain honteuse.

— Saule… commença-t-elle.

— Chienne ! siffla Saule.

La honte de Ki s'évapora instantanément.

— Vous m'avez laissée là-bas avec lui, reprit Saule en étouffant un sanglot de colère. Seule avec lui, sans vous préoccuper de la façon dont il m'avait attaquée !

La voix de Vandien était douce et aimable.

— En réalité, Saule, nous avons laissé Cabri seul avec toi sans nous préoccuper de la façon dont tu l'avais attaqué.

Ki lui décocha un regard furibond avant de se retourner vers la jeune fille qui les fixait d'un œil noir.

— En fait, ajouta froidement Ki, mon sentiment personnel était que je me moquais assez de savoir qui attaquait qui, tant

que vous ne le faisiez pas dans mon chariot. Un sentiment qui n'a pas disparu. Est-ce que tu me comprends ?

— Mais… il s'est introduit dans mes rêves. Je l'ai senti. Et ensuite… Regardez ! Il m'a mordue ! Là, vous voyez !

Elle releva ses jupes froissées pour leur montrer un cercle de marques rouges au bas de sa cuisse.

— Il m'a mordue ! répéta-t-elle.

Le dégoût dans sa voix était très net.

— Cela aurait sans doute été plus difficile pour lui de le faire si tu ne t'étais pas assise sur sa poitrine, fit observer Ki. Je n'ai jamais compris la logique de ceux qui attaquaient quelqu'un puis se trouvaient offensés quand l'autre ripostait.

— Mais… (Saule était si outragée qu'elle bégayait.) Mais c'est un garçon, et je suis une femme. Il devrait montrer plus de respect.

— Oui, admit Ki. Et toi aussi. Plus de respect envers toi-même, en commençant par éviter de déclencher ce genre de bagarre.

— Exact !

C'était la voix de Cabri, marquant son approbation avec véhémence.

Il s'était approché de l'autre côté du chariot et était en train de grimper sur le siège :

— On devrait te laisser ici, espèce de truie minaudière ! Et te laisser marcher jusqu'à Tekum et ton précieux petit Kellich ! (Il avait gémi le nom d'un air d'abandon moqueur.) Te laisser là pour que les Brurjans te trouvent. Je me demande si Kellich voudra encore de toi après qu'une meute de Brurjans t'aura passé sur le corps… Ou si toi tu voudras encore de lui. Peut-être que leurs corps poilus te plairont encore plus que le sien !

Vandien se leva lentement. Il plaça soigneusement son pied au milieu de la poitrine de Cabri et poussa. Le garçon partit en arrière et atterrit sur les fesses avec un bruit mat qui souleva un nuage de poussière. Il était trop stupéfait pour émettre le moindre son.

— Ça marche bien, observa Vandien à l'intention de Ki. Je vois pourquoi tu as utilisé cette technique tout à l'heure. Peut-

être qu'ils ont encore besoin de trotter un peu avant de pouvoir nous offrir un peu de silence.

— Non ! (Saule s'accrochait désespérément au chariot.) Je vous en prie, ajouta-t-elle sur un ton différent en relevant les yeux vers le visage décidé de Ki. Je… Je ne me battrai plus avec lui… s'il ne tente rien de son côté !

Ki se tourna vers Cabri. Il était toujours assis sur la route. Il se releva avec lenteur en se frottant les fesses.

— Je la laisserai tranquille, promit-il à contrecœur.

Saule grimpait déjà par la porte latérale du chariot. Comme Cabri remontait sur le siège, il marmonna :

— Non pas que j'aie fait quoi que ce soit avant. J'étais juste assis là quand elle m'a sauté dessus…

— Menteur ! siffla Saule depuis le chariot. Tu es venu fouiner dans mes rêves…

— La ferme ! s'écria Vandien d'une voix si différente de son ton habituel que Sigurd fit un brusque pas de côté.

Ki pencha la tête dans la direction opposée à son cri et lui lança un regard stupéfait.

— Bon, continua-t-il d'une voix rauque, je ne veux pas entendre l'un d'entre vous dire un mot à l'autre de toute la journée. Ni *à propos* de l'autre, ajouta-t-il comme Cabri ouvrait la bouche pour parler.

Cabri ferma la bouche. Un instant plus tard, il l'ouvrit pour se plaindre :

— Mais ça va être ennuyeux comme tout !

Ki fit démarrer l'attelage et Cabri fut brusquement projeté en arrière sur le siège.

— Tu veux dire « paisible », l'informa-t-elle. « Ennuyeux », c'est le fait de marcher derrière le chariot dans la poussière soulevée par les chevaux.

Il se tut, mais des larmes pleines de reproche luisaient dans ses yeux jaunes. Le chariot reprit sa route, le silence régnant au sein du véhicule devenant plus pesant à chaque tour de roue. Ki avait conscience des pleurs étouffés de Saule à l'intérieur de la cabine et l'imaginait, appuyée contre le panneau de bois, l'oreille tendue, pour s'assurer qu'on ne disait aucun mal d'elle. Ki jeta un bref coup d'œil à Vandien et vit que ses

yeux sombres exprimaient le même inconfort que le sien. *Des chiots,* songea-t-elle. *L'un va devenir apprenti, l'autre va se marier, mais ce ne sont rien d'autre que des chiots.* Ça devenait insupportable.

— Vandien, lança-t-elle en rompant le silence. Comment s'est terminée cette histoire ?

— Quoi ? demanda-t-il, l'air confus.

— L'histoire du pot de confiture et de l'oiseau de vie. Tu as commencé à me la raconter à l'auberge, cette nuit-là, et tu ne l'as jamais terminée.

Un léger sourire naquit sur ses lèvres comme il se rappelait ce qui avait interrompu son récit.

— Je ne me souviens pas où je m'en étais arrêté.

— Moi non plus. (Ki ne le regardait pas.) Tu n'as qu'à reprendre au début.

— Très bien, dit Vandien en comprenant soudain où elle voulait en venir.

Portant la main à sa gorge, il retira la boucle de cordelette verte et usée qui pendait à son cou. Il la passa autour de ses doigts, prêts à tisser les symboles d'histoires de son peuple tout en parlant.

— Elle est terriblement usée, dit-il à voix basse.

Ki quitta la route du regard pour examiner la fine cordelette.

— J'imagine que tu vas devoir refaire un voyage jusqu'à chez toi pour en récupérer une nouvelle, suggéra-t-elle prudemment.

Il revenait toujours de ses rares visites à sa famille avec une nouvelle cordelette à histoires. Pourtant, de toutes les histoires qu'il racontait à Ki, rares étaient celles à évoquer son peuple ou ce qu'il faisait lorsqu'il rentrait chez lui.

Vandien restait silencieux, enroulant lentement la cordelette entre ses doigts. Ses mains s'agitèrent, faisant tournoyer la fibre pour tracer les pleins et les déliés familiers de son nom. Il examina les toiles jumelles qu'il avait créées, une sur chaque main, liées l'une à l'autre. Il soupira soudain.

— Non, décida-t-il abruptement. Je crois que je ferais mieux de trouver quelque chose d'autre à utiliser en

remplacement. Mais trouver le bon type de cordelette est difficile. Elle doit être résistante mais flexible et légèrement élastique. Elle ne doit pas être trop épaisse…

— Et pour le pot de confiture et l'oiseau de vie ? l'interrompit brusquement Cabri.

Vandien libéra l'une de ses mains et se lissa la moustache au-dessus de son sourire. Ki savait que l'attention du garçon lui faisait plaisir. « Mais ce qui est pratiquement mieux que l'argent qu'on te donne, lui avait-il dit un jour, c'est lorsque tu racontes une histoire et que tout le monde se retient de ne serait-ce qu'éternuer. »

— « Le pot de confiture et l'oiseau de vie » annonça formellement Vandien.

La cordelette se souleva, s'enroula et retomba autour de ses doigts pour former une étoile élaborée, le début d'un récit.

— Il était une fois un riche fermier, propriétaire de moult arpents de belles récoltes qui poussaient dans une terre noire près d'une rivière brune. Tant qu'il était en vie et en bonne santé, toute sa famille vécut richement. Mais un jour, le fermier sentit que le temps était venu pour lui de mourir. Alors il convoqua tous ses fils et ses filles, aussi nombreux qu'il y a de navets violets et blancs dans un bon jardin, car ce fermier avait labouré et semé énergiquement pendant toutes ses années.

Derrière eux, la porte de la cabine s'entrouvrit en glissant légèrement. Saule, ses yeux vairons cerclés de rouge, jeta un regard à l'extérieur.

— Je voulais voir les images, expliqua-t-elle d'une voix rauque.

— Bien sûr.

Vandien fit glisser la porte pour l'ouvrir en grand, se tourna sur le côté et appuya son dos contre le jambage pour que ses mains soient visibles de Saule comme de Cabri.

— Donc, chaque fils et chaque fille se présentèrent devant le vieil homme et il leur fit à chacun un don généreux en fonction de l'intérêt de chaque enfant. À un fils qui avait pris soin des cochons malgré la pluie et le froid, il offrit un groupe de porcs bien gras. A une fille qui avait élagué et attaché le raisin même sous un soleil de plomb, il offrit des vignes à flanc de

colline. À la fille qui cuisinait de gros poissons pour sa table, il offrit les pièges à poisson dans la rivière. Il continua ainsi jusqu'à ce que tous ses biens aient été offerts. Le vieux fermier songea qu'il pourrait mourir en paix. Mais comme il s'allongeait sur son lit de plume épais et se préparait à rendre son dernier soupir, sa plus jeune fille vint à son chevet. Il avait tout oublié d'elle, car elle avait passé la journée là où elle la passait toujours, dans la forêt, à récolter ce qu'elle n'avait pas semé, à collecter ce qu'elle n'avait pas planté. Elle portait au bras un panier de baies et ses lèvres étaient rouges du jus de celles qu'elle avait mangées. Le vieux fermier la contempla. Il ne l'aimait pas autant qu'il aimait ses autres enfants car il n'arrivait pas à comprendre quelqu'un qui ne plantait ni ne prenait soin des semis. Mais elle n'en était pas moins sa fille et, pour cette raison, il se devait de lui donner quelque chose pour l'aider à rester en vie. Ses yeux, aussi verts que la mousse que l'on trouve sous les vieux chênes, étaient rougis d'avoir pleuré. Ses cheveux, aussi lisses et bruns que les glands d'automne, étaient tout emmêlés sur ses épaules car elle se les était arrachés dans son chagrin en apprenant la mort proche de son père. « Ma fille, dit-il, il me reste bien peu à t'offrir. » « Père, répondit-elle, cela compte bien peu pour moi, et je renoncerais volontiers à votre cadeau, quel qu'il soit, si je pouvais ainsi vous acheter un jour de vie supplémentaire. » Alors le père se sentit honteux car en vérité, tout ce qu'il avait à offrir à sa fille était un petit pot de confiture. Et celui-ci ne pouvait servir à personne, car la confiture était amère et piquetée et le pot avait un cou si long et si étroit qu'aucune cuillère n'aurait pu y entrer, même si la confiture avait été mangeable. C'est, voyez-vous, la raison pour laquelle le pot était encore en sa possession, car personne d'autre n'en avait voulu.

Ki jeta un coup d'œil vers le petit groupe. Cabri était voûté vers l'avant, les coudes appuyés sur les genoux et, pour une fois, son visage était dénué de sournoiserie et de malice. C'était un garçon écoutant une histoire, et Saule aurait pu être sa sœur. Ses cheveux roux s'étalaient sur ses épaules et elle faisait tournoyer une mèche autour de son index tout en écoutant, ses yeux vairons fixés sur les mouvements de la cordelette entre les

mains de Vandien. Un sourire éclaira même son visage tandis que Vandien étirait la boucle en forme de goulot long et étroit, pour montrer à quel point le petit pot était mal conçu.

Ki laissa les rênes se détendre entre ses doigts, faisant confiance aux chevaux gris pour continuer leur progression le long de la route monotone. Comme Vandien parlait, elle contempla non ses doigts mais son visage, la noirceur de ses yeux qui étincelaient du plaisir de raconter l'histoire, ses traits qui imitaient tour à tour l'ensemble des personnages. Elle se demanda, une fois de plus, ce qui l'avait fait entrer dans sa vie et ce qui le faisait rester.

Puis l'histoire accapara son attention et elle oublia de se poser des questions tandis que les chevaux les rapprochaient, pas à pas, d'Algona.

CHAPITRE 7

LE SOLEIL LEVANT projetait un éclat rosé sur le chariot, les dormeurs et les chevaux paissant paisiblement. Ki demeura immobile quelques instants supplémentaires pour savourer la quiétude du moment. Vandien était allongé auprès d'elle, emmitouflé dans les couvertures. Seuls ses cheveux bouclés et sa nuque étaient visibles. Encore ensommeillée, elle se saisit d'une mèche de ses cheveux, l'étira et s'amusa de la voir se rétracter. Vandien marmonna quelque chose mais ne bougea pas.

La nuit passée avait été plus paisible qu'aucune autre depuis le début du voyage. Vandien avait régalé Cabri et Saule d'histoires pendant tout l'après-midi, des récits rendus plus passionnants par ses talents de conteur. Il n'y avait eu qu'une brève dispute, lorsque Saule avait demandé à ce qu'il lui enseigne à composer des motifs avec la cordelette et que Cabri avait vivement insisté pour participer. Avec une patience inhabituelle, Vandien avait suggéré qu'ils apprennent à tour de rôle et transformé leur jalousie pour accaparer son attention en une sorte de compétition. Saule avait même admis à contrecœur que Cabri était le plus rapide lorsqu'il s'agissait d'apprendre les mouvements de doigts. Son compliment abrupt lui avait valu un regard si empreint d'adoration que Ki se demanda comment elle pouvait rester aveugle aux sentiments du garçon.

Lorsque le moment était arrivé d'installer le campement, Cabri s'était montré enthousiaste et efficace, répondant aux rebuffades et aux critiques de Saule comme s'il s'agissait de suggestions utiles.

Après le repas, la cordelette à histoires était ressortie et Vandien avait tissé le long récit des douze fils du tailleur. Le temps que le douzième fils accomplisse ses douze travaux et gagne l'admiration de la chasseresse des bois verts, la lune était haute dans le ciel et il faisait nuit noire.

Tous étaient prêts à dormir, même Saule dodelinait de la tête. Mais lorsque Cabri leur avait souhaité à tous de faire de beaux rêves, elle s'était redressée en grondant :

— Étant donné que je ne dors pas la nuit, je m'attends à ne faire aucun rêve, Cabri. Pas un seul !

Elle avait claqué la porte de la cabine derrière elle, puis l'avait rouverte un instant plus tard pour laisser tomber au sol un tas de couvertures et de courtepointes. Vandien avait fixé sur elle un regard étonné, mais lorsqu'il avait ouvert la bouche pour parler, Ki lui avait touché le bras.

— Ignore-la, avait-elle suggéré. Allons simplement nous coucher. Algona se trouve juste au bas de cette petite colline et Tekum à quelques jours au-delà.

— Que la lune en soit remerciée ! avait murmuré Vandien.

Il avait récupéré une pile de couvertures et s'était glissé à l'intérieur avant de s'endormir si vite que Ki avait réalisé à quel point ses côtes devaient être douloureuses. Lorsqu'elle avait porté des couvertures à Cabri, elle l'avait trouvé assis près du feu, les yeux déjà clos. Elle lui avait gentiment secoué l'épaule et il s'était lentement animé.

— Algona n'est pas loin d'ici, avait-il chuchoté. (Un sourire étrange était apparu sur ses lèvres.) Moins loin même que Keddi ne l'était de la maison de mon père. Nous y serons avant midi demain. La ville est pleine de gens et de leurs vies, pleine d'histoires. Comme une coupe qui attend qu'on y boive.

Ki avait souri, prenant plaisir aux rêveries ensommeillées du garçon. Les histoires de Vandien avaient souvent cet effet sur les enfants. Elle avait vu des gamins des rues dans un marché rester assis en cercle autour de Vandien, les yeux dans le vague, bien après qu'il eut fini de raconter son histoire. Ce jour-là, Cabri avait entraperçu l'immensité du monde au travers de ses récits. Elle lui avait mis les couvertures entre les mains et il s'était allongé à la manière d'un chiot somnolent. Comme elle s'installait soigneusement contre le dos de Vandien, elle avait songé que l'homme et ses histoires pourraient avoir une influence plus grande qu'il ne l'aurait jamais imaginé sur l'évolution du garçon.

Au matin, Ki s'était levée, lavée et avait posé la bouilloire sur le feu avant que les autres ne fassent mine de s'éveiller. Saule apparaissait débraillée et morose après sa nuit blanche, mais Ki et Vandien la remarquèrent à peine. Tous deux échangèrent des regards silencieux en voyant Cabri qui pliait et empilait ses couvertures près du chariot avant de proposer d'aller chercher les chevaux et de les harnacher.

— Vas-y. Mais fais attention à Sigurd. Il estime ne pas bien commencer la journée s'il ne t'a pas piétiné les doigts de pieds ou mordu quelque part, l'avertit Vandien.

— Oh, ils ne me poseront pas de problème. Ils seront harnachés avant que vous n'ayez fini de rassembler la vaisselle.

Il s'en fut d'un pas vif, plein d'excitation.

Ki le regarda partir. Puis Vandien lui décocha un sourire évoquant une certaine fierté paternelle.

— Le garçon est en train de bien tourner, fit-il observer.

Après quoi il se releva avec raideur pour aller ranger les couvertures dans le chariot, tandis que Ki rassemblait la vaisselle. Saule était assise près du feu, démêlant ses cheveux à l'aide d'un peigne et sirotant une tasse de thé.

Les grands chevaux prirent docilement leur place. Ils restèrent tranquilles en supportant les efforts maladroits de Cabri avec les harnais et les boucles jusqu'à ce que Ki vienne lui prêter main-forte. Puis ils furent réellement prêts à partir et Cabri fut le premier à grimper sur le siège. Saule entra dans la cabine mais ouvrit la porte donnant sur le siège afin d'être incluse dans les discussions du groupe.

— Vous avez encore très mal ? demanda-t-elle à Vandien tandis qu'il grimpait lentement sur le chariot.

Il ne répondit pas mais s'assit en respirant lentement tandis que Ki se hissait derrière lui. Elle saisit les rênes et les chevaux quittèrent le petit pré où ils avaient passé la nuit. Les hongres avançaient d'un pas vif, comme si eux aussi avaient profité d'une nuit paisible et avaient hâte de reprendre la route. Leurs oreilles étaient dressées et pointées vers l'avant tandis qu'ils s'élançaient sur la route d'Algona.

La ville était nichée dans une légère dépression au cœur de la vaste plaine, peut-être pour faciliter l'acheminement de l'eau.

Ils apercevaient désormais les fermes environnantes, au milieu de champs déjà moissonnés. Algona s'étendait devant eux. Ki l'étudia dans la lumière pâle du petit matin. La plupart des bâtiments étaient en briques de boue séchée et les rues étaient organisées en cercles concentriques autour d'un bâtiment plus grand et plus impressionnant, de pierre celui-là. Des gens et des animaux se déplaçaient sans bruit dans les rues au loin. Elle les regarda d'un air rêveur, tandis que Vandien commençait à raconter l'une des fables tchérias élaborées qui avaient ses faveurs. Ki les trouvait souvent bien obscures.

Il n'en était qu'à la première morale de l'histoire en cinq parties lorsque le chariot fit une embardée. Ki l'avait arrêté sur la piste pleine d'ornières.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il.

Elle fit un geste de la main. Plus bas sur la route, deux chariots et un homme tirant trois chameaux derrière lui se tenaient en file indienne. Le passage était bloqué par une fine barricade de bois. Derrière la barricade se trouvaient cinq Brurjans. L'un d'eux était perché sur son cheval et supervisait les quatre autres tandis qu'ils examinaient le contenu d'un chariot. L'homme qui tenait les rênes des chevaux restait immobile, la tête baissée. Il ne regardait pas les Brurjans occupés à fouiller ses biens.

— Un contrôle anti-contrebande ! annonça Cabri en sautant sur le siège.

— Quel genre de contrebande cherchent-ils ? demanda Vandien, mal à l'aise.

Cabri haussa les épaules.

— Parfums, gemmes, armes, livres des sept faux prophètes. Tout ce que le duc interdit aux gens du commun. Certains biens nécessitent un permis spécial et le paiement d'une taxe supplémentaire.

— Et il y a des articles que les Brurjans veulent pour eux-mêmes. Certains marchands emportent des couteaux avec des gardes élaborées pour que les Brurjans les confisquent et ne s'intéressent pas de trop près au reste. Et ils vont vouloir vérifier les permis de voyager.

La voix de Saule tremblait.

— On va te faire passer, lui assura Vandien.

Mais son ton était moins confiant qu'à l'accoutumée.

— Je n'ai absolument rien pour leur offrir un pot-de-vin, souffla Ki par-devers elle.

Vandien ouvrit la bouche pour lui rappeler l'existence de l'or des Ventchanteuses mais la referma presque aussitôt. Il était inutile d'aborder cette question. Un autre souci le frappa.

— Et ma rapière ? Est-ce qu'ils vont me la confisquer ?

Cabri secoua la tête.

— Trop vieille et trop ordinaire. Portez-la simplement au côté et ils n'en parleront sans doute même pas. Le duc n'a rien contre ceux qui portent un poignard ou une épée. Mais un chariot plein d'armes pourrait être destiné aux rebelles. Ça, ça ne lui plairait pas.

— De plus, si tu la caches, ils vont penser qu'il y a quelque chose de louche, ajouta Ki.

Sa voix était teintée de l'usure née d'une longue expérience avec des douaniers mesquins.

— Ils sauront qu'on ne se lancerait pas dans un long voyage sans avoir une arme. Porte-la afin qu'ils puissent la voir ou ils se demanderont où elle est et ce qu'elle a de particulier. (Elle porta inconsciemment la main au couteau passé à sa ceinture.) De plus, le vrai problème n'est pas là…

Elle remit abruptement les rênes dans les mains de Vandien et descendit maladroitement dans la cabine. Elle agrippa la rapière de Vandien dans son fourreau et la lui tendit au dehors. Il avait à peine bouclé sa ceinture qu'elle lui passait déjà leurs papiers de voyage officiels. Elle sortit le permis de Cabri de son sac et le lui lança. Vandien se dévissa le cou pour la regarder tandis qu'elle farfouillait dans les placards.

Ki déposa un fromage corsé et du vinaigre dans un bol, avant d'y ajouter un peu de céréales et le coin d'un bloc de pâte de haricot. Elle ordonna à Saule de se glisser à l'intérieur du placard où ils stockaient habituellement les patates et autres tubercules. Elle en referma la porte puis la verrouilla, étouffant les plaintes de la jeune fille. Puis Ki entassa deux édredons devant la porte du placard. D'un geste vif, elle éclaboussa les

couvertures et la porte à l'aide de la mixture contenue dans le bol. Vandien se détourna en fronçant les narines.

— Tu penses que ça va marcher ? demanda-t-il à Ki tandis qu'elle reprenait sa place.

Elle haussa les épaules.

Les gardes Brurjans étaient en train de fouiller le deuxième chariot, jetant des ballots à terre pour voir ce qui se trouvait en dessous. Le conducteur restait assis sur son siège, raide comme un pic et le regard fixé droit devant lui.

— Pourrait-on contourner Algona ? suggéra Vandien à mi-voix.

Ki secoua la tête.

— La route ne va pas par là. Et à la seconde où nous quitterions la chaussée, ils sauraient que nous avons quelque chose à cacher. Ils ont déjà remarqué qu'on s'était arrêté. Ils vont nous poser des questions. Mais j'ai les réponses. (Elle se tourna vers Cabri.) Souviens-toi de ça, Gotheris. J'ai les réponses. S'il te demande quoi que ce soit, contente-toi de secouer la tête et d'avoir l'air malade. Laisse-moi m'occuper du reste. En fait, prends tout de suite un air malade.

Le visage de Cabri exprima soudain de la compréhension. Il referma la porte coulissante de la cabine et s'appuya dessus, les bras croisés par-dessus son ventre. Il fixa ses pieds, une expression contrariée sur le visage, tandis que Ki remettait le chariot en route.

— Ce garçon est un acteur né, fit remarquer Vandien d'un air appréciateur.

Cabri lui décocha un petit sourire avant de se recroqueviller de nouveau sur son ventre.

Ki s'arrêta à bonne distance des chameaux, mais les hongres n'en firent pas moins connaître leur désapprobation. Elle saisit fermement les rênes pour les maintenir immobiles tandis que Vandien descendait et ouvrait la porte latérale du chariot. Il resta debout devant l'entrée, l'air décontracté, attendant que les Brurjans aient terminé l'inspection des chameaux. Il les observa à la dérobée et fut soulagé de ne reconnaître aucun d'entre eux. Il avait craint qu'ils n'aient fait partie du groupe ayant tué les Tamshins. Il ne pensait pas que

Ki serait capable de garder la maîtrise d'elle-même si elle devait les revoir. Il transpirait. Il se prit à souhaiter avoir eu le temps de répéter avec Cabri. Un faux mouvement de la part du garçon et c'en serait fini de Saule.

Les Brurjans s'approchèrent, leurs bottes étonnamment petites soulevant des nuages de poussière à chaque pas. Ils se déplaçaient avec une aisance toute féline mais ne ressemblaient pas plus à des chats géants qu'à des humains. Ils étaient brurjans, une espèce à part entière, avec leurs grandes mâchoires pleines de dents acérées et leur pelage doux, leurs corps musculeux et leurs mains dotées de griffes noires. Vandien leva le regard vers les yeux noirs et froids. Il essaya de ne pas songer à l'aisance avec laquelle ces créatures pourraient lui arracher les bras. Au lieu de quoi il hocha poliment la tête.

— Papiers ! demanda celui qui était à cheval.

Vandien entendit le murmure poli de Ki tandis qu'elle les lui remettait.

— Nous emmenons ce garçon à Villena, où il deviendra l'apprenti de son oncle, expliqua-t-elle. Il doit devenir guérisseur. Vous imaginez ça, un garçon fragile comme lui ?

Sa voix portait clairement jusqu'à Vandien et il opina du chef. Ils allaient donc rester aussi près que possible de la vérité. C'était étonnant, venant de Ki, mais cela pourrait simplifier les choses.

— Mmm.

Les mains griffues du Brurjan feuilletèrent en hâte les liasses de papiers. Il jaugea Ki de ses yeux noirs.

— Les papiers du garçon sont acceptables. Les vôtres ne mentionnent même pas Villena. Il s'agit juste d'un permis de voyage générique. Voyez, le cachet n'est bon que dans un rayon de trois jours de route autour de Keddi.

— Ce n'est pas ce qu'on nous a dit, répondit Ki en se demandant s'il cherchait à obtenir un pot-de-vin.

— Eh bien, c'est ce que je vous dis, à présent. Allez voir le greffier aux établissements ducaux. Vous transportez autre chose ?

Son ton était dur, sans effort pour se montrer poli. « Menteuse », semblait-il dire à Ki, sans attendre de réponse sincère de sa part.

— Rien d'autre que nos provisions pour le voyage, répondit-elle.

Le Brurjan près de Vandien fronça ses narines fauves en se penchant dans la cabine.

— Bon sang d'humains puants, gronda-t-il en enjambant le marchepied.

Le chariot grinça dangereusement sous son poids. Vandien le laissa s'enfoncer à l'intérieur et ne dit rien lorsqu'il ouvrit l'armoire de couchage et répandit les couvertures au sol pour fouiller derrière. Il fit passer sa main griffue entre les huches de farine et de céréales à la recherche de colifichets ou d'armes dissimulées. Les vêtements de Ki puis ceux de Vandien rejoignirent rapidement les couvertures sur le sol. Vandien ne dit pas un mot tandis que le Brurjan dérobait un bracelet d'airain émaillé en le glissant dans sa bourse. Il se souvint de la vendeuse des rues à qui il l'avait acheté en le choisissant au milieu du plateau de bracelets et de boucles d'oreilles à plumes qu'elle lui présentait. Il se souvint que Ki s'était tenue près de son épaule, protestant et riant tandis qu'il insistait pour essayer chaque bracelet sur son poignet brun. Il détourna le regard comme le bijou disparaissait à jamais, en même temps qu'une poignée de pièces de cuivre qu'il avait oubliées dans son autre gilet.

Ce n'est que lorsque le Brurjan s'agenouilla près du placard à patates que Vandien prit la parole.

— Désolé pour le vomi. Le garçon a été malade partout dans la cabine. Faites attention à ne pas mettre la main dedans. J'espère qu'il y a un puits public dans Algona pour qu'on puisse nettoyer tout ça.

Le Brurjan lâcha la courtepointe et se releva brusquement, en se cognant la tête contre le plafond de la cabine. Il jeta un regard furieux à Vandien et renifla ses doigts dégoulinants avant de lâcher un grondement outragé. En quittant la cabine, il essuya brutalement ses mains sur le devant de la chemise de

Vandien. Ce dernier grogna mais se força à demeurer immobile et à le laisser faire. *Saule,* se répétait-il. *Saule.*

— Tout est en ordre, là-dedans ? demanda le Brurjan à cheval.

— Non, gronda celui qui avait fouillé le chariot. Mais il n'y a aucun objet de valeur non plus.

— Dans ce cas, dégagez, ordonna le chef en se détournant du chariot.

Cabri rota bruyamment et laissa tomber un gros crachat de salive dans la poussière, ce qui lui valut un regard noir de la part du premier Brurjan. Mais un berger accompagné de brebis miteuses s'approchait et le leader lui fit signe d'effectuer la fouille.

Ki secoua les rênes et le chariot s'élança en avant. Vandien agrippa le montant de la porte et grimpa d'un bond à l'intérieur de la cabine, refermant la porte derrière lui. Il s'accroupit près du placard à patates.

— Encore quelques instants, chuchota-t-il. Nous avons passé les gardes, mais reste cachée jusqu'à ce que Ki te dise que tu peux sortir.

Il se redressa lentement et entreprit de déboutonner sa chemise tachée.

Algona était une petite ville poussiéreuse, construite à l'aide de briques de boue séchée, pavée de ces mêmes briques, un lieu construit à partir de sa propre poussière et des pluies peu fréquentes de la région. Le puits d'eau semblait constituer l'unique raison de l'existence de l'endroit. Toutes les caravanes s'arrêtaient ici pour puiser de l'eau et prendre une journée de repos, donc les établissements ducaux étaient là pour collecter les taxes et délivrer les autorisations écrites, et les troupes Brurjans avaient leurs quartiers sur place pour faire respecter la volonté du duc. Il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire pour les Brurjans à Algona, ce qui expliquait leur humeur particulièrement maussade. Et leur attitude amère à l'égard de la petite ville expliquait le comportement craintif et furtif des individus qu'ils croisaient. C'est en tout cas ce que Ki se dit tout en tirant une chemise dégoulinante d'eau du seau en bois. Elle l'essora soigneusement au-dessus du seau, en vertu d'une vieille

habitude destinée à économiser l'eau. Les coutures étaient déchirées à l'épaule. Ki fit claquer sa langue. Vandien se plaindrait de devoir la recoudre. Mais c'était sa faute. Pourquoi n'était-il pas capable de s'entraîner torse nu à l'escrime, au lieu de déchirer les coutures aux épaules à force d'estocades ?

— Quand est-ce qu'il va revenir ?

La plainte de Cabri correspondait si parfaitement aux pensées de Ki elle-même qu'elle n'en fut même pas ennuyée.

— Bientôt. J'espère. Dès qu'il aura fait régulariser nos papiers.

Ki s'assit sur ses talons pour contempler les alentours. Le puits n'était guère plus qu'une large dépression dans le sol, pavée de blocs de pierre. L'eau remontait quelque part au centre de la dépression et la remplissait avant que le surplus ne soit canalisé vers les jardins entourant les établissements ducaux. Une large cour à ciel ouvert entourait le puits. Les enfants y jouaient tandis que les femmes s'affairaient au-dessus de bassines et de vêtements. Personne ne parlait à Ki mais le chariot bariolé et les grands chevaux faisaient l'objet de bien des curiosités. Des mères criaient régulièrement à leurs rejetons de s'en éloigner tout en ignorant soigneusement Cabri et Ki. Ki essora le dernier vêtement et le déposa dans le panier à ses côtés.

— Peut-être qu'il est allé se saouler dans une taverne et qu'il nous a complètement oubliés ? suggéra Cabri d'un ton amer.

— J'en doute.

Ki examinait le panier de vêtements humides en se demandant comment les faire sécher. Les briques de la cour étaient couvertes de poussière. Il aurait été stupide d'étaler dessus des vêtements propres et mouillés. Peut-être camperaient-ils près d'arbres ce soir, ou au moins auprès d'une étendue d'herbe propre. Elle espérait que les vêtements n'attraperaient pas une odeur de moisi avant cela. Et que Vandien avait assez d'argent pour payer les papiers dont ils avaient besoin pour quitter la ville. Les papiers de Cabri lui permettaient de se rendre jusqu'à Villena. Maudit soit ce duc et ses règlements. Elle suspectait qu'ils étaient en train de se faire

rouler par des officiels constatant qu'ils étaient étrangers aux lois du pays. Malheureusement, elle ne pouvait y faire grand-chose, excepté quitter le territoire du duc aussi rapidement que possible… après avoir déposé Cabri chez son oncle, évidemment.

— Vous voulez que j'aille à sa recherche ? demanda Cabri, plein d'espoir.

— Non. Reste simplement où tu es. Dès que Vandien reviendra, nous partirons. Je n'aime pas l'ambiance de cette ville ; notre statut d'étrangers est trop évident et les Brurjans sont trop désœuvrés.

— Ils ne peuvent pas l'être plus que moi, grommela Cabri. Est-ce que je pourrais au moins mettre pied à terre et marcher un peu ? Quel mal y aurait-il à ça ? Il y a tellement de gens par ici, si différents de ceux que j'ai connus jusqu'à présent. Je veux tout voir.

— Regarde autour de toi. Tout est là.

Ki frappa à la porte latérale du chariot avant de l'ouvrir et poussa le panier de linge à l'intérieur. L'intérieur de la cabine était étouffant mais elle referma la porte derrière elle. Le placard à patates s'ouvrit. Saule jeta un regard à l'extérieur avant d'en sortir. Ses cheveux roux étaient plaqués contre son visage et son cou.

— Nous partons ? s'enquit-elle avec espoir.

— Parle doucement. Non, Vandien n'est pas encore revenu. Tu dois rester patiente. Et essaye de moins bouger. J'ai entendu le chariot craquer deux fois dans mon dos pendant que je faisais la lessive. Heureusement, Cabri était en train de s'agiter sur le banc, sans quoi n'importe qui aurait deviné qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur. Nous devons faire très attention, Saule. Cette ville tout entière me fait l'impression d'un nuage noir prêt à se transformer en tempête. Les habitants pourraient saisir la moindre chance d'être les agresseurs plutôt que les victimes. Et les Brurjans seraient ravis de trouver un nouveau type de proie. Donc, ne bouge pas, ne fais pas de bruit et, dès que Vandien sera revenu avec les papiers, nous reprendrons la route. Tu comprends ?

Saule examinait le panier de linge.

— Est-ce que la tache de thé est partie de ma jupe rouge ? interrogea-t-elle d'une voix inquiète. C'est celle que Kellich préfère.

Ki tira la jupe en question du panier et la secoua pour que Saule puisse l'examiner.

La jeune fille hocha la tête puis sourit.

— Je veux la porter après-demain, lorsque nous nous verrons. Je veux entrer aux *Deux Canards* avec cette jupe tournoyant autour de mes jambes et mes cheveux détachés flottant sur mes épaules.

Il y avait dans sa voix une note mélancolique qu'aucune femme n'aurait pu ignorer.

Ki se surprit à répondre à son sourire.

— Les *Deux Canards* ? C'est une auberge ?

Saule opina du chef avec enthousiasme.

— Elle se trouve à la sortie de Tekum, non loin des terres et de la demeure de l'homme pour lequel Kellich travaille. Il a dit qu'il me retrouverait là-bas.

— Ah bon ?

Quelque chose lui semblait légèrement bizarre mais Ki n'aurait pas su mettre le doigt dessus. Elle replia la jupe rouge et la déposa sur le sommet de la pile de linge.

— Reste tranquille et ne fais pas de bruit, dans ce cas, et nous atteindrons les *Deux Canards* d'ici après-demain. Tu as faim ?

Saule secoua la tête.

— Il fait trop chaud pour manger.

— Alors dors, si tu t'ennuies. Non, dans le placard, Saule. Désolée. Au cas où quelqu'un jetterait un œil par la fenêtre.

La jeune fille tourna vers Ki un regard de martyr mais n'en rampa pas moins à l'intérieur du placard, dont elle referma presque totalement la porte. Avec un soupir – il faisait une chaleur étouffante –, Ki ouvrit la porte donnant sur le siège.

— Pas de signe de Vandien ? demanda-t-elle à Cabri.

Il n'y eut pas de réponse. Cabri n'était plus là, ni sur le siège, ni à l'ombre du chariot, ni visible nulle part sur la place. Elle emplit ses poumons pour lancer un appel, puis se ravisa et expira silencieusement. Inutile de l'appeler. Il savait qu'elle ne

voulait pas qu'il s'éloigne. Le fait de crier ne le ferait pas revenir. Satané gamin ! Ne réalisait-il pas à quel point la situation était sérieuse, à quel point il était urgent de quitter cette ville fortifiée et de reprendre la route ? Non, il devait le savoir. Et soit il s'en moquait, soit… Eh bien, elle espérait qu'il était parti à la recherche de Vandien. Vandien récupérerait Cabri et le ramènerait au plus vite.

Il n'y avait rien d'autre à faire que de s'asseoir et d'attendre. S'ennuyer mortellement tout en étant à cran. Elle n'osait pas quitter le chariot pour partir à la recherche du garçon. Elle avait vu avec quelle curiosité les enfants regardaient le véhicule. Dès qu'elle serait partie, ils monteraient à l'intérieur. Le loquet de la porte de la cabine étant cassé, il n'y avait rien à faire pour les en empêcher. Elle s'appuya contre le dossier en bois en plissant les yeux contre les rayons lumineux du soleil. La vaste surface uniforme de la place les rendait deux fois plus éblouissants et paraissait les renvoyer directement vers ses yeux.

Cet éblouissement s'était évanoui et l'après-midi touchait à sa fin lorsqu'elle vit arriver Vandien. Sa rapière oscillait à chacune de ses enjambées et il paraissait plus enjoué qu'il ne l'avait été depuis longtemps. Toute raideur avait disparu de sa démarche et, dès qu'elle croisa son regard, elle vit l'éclat blanc de son sourire. *Fier de lui et très satisfait, probablement,* songea-t-elle. Pendant qu'elle lavait le linge et s'occupait de Saule. *Et perdait Cabri,* ajouta-t-elle avec colère pour elle-même.

— Rassemble les troupes et partons, lui suggéra-t-il dès qu'il fut à portée de voix.

Il tira de sa chemise un rouleau de papier entouré d'un morceau de ruban orange.

— Autorisation de circuler jusqu'à Villena, ajouta-t-il d'un ton suffisant.

— Tu y as mis le temps, grogna-t-elle. Vandien, j'ai…

— Je sais, tu as attendu longtemps, tu étais nerveuse et tu avais chaud. Mais il faut pas mal discuter pour mettre à l'aise l'employé mesquin d'une petite ville de province comme celle-ci. J'ai su que j'avais de la chance lorsque j'ai vu que c'était un

humain et non un Brurjan. Le duc a au moins un peu de bon sens. On a donc échangé quelques histoires et je l'ai écouté mentir en me racontant à quel point il appréciait son travail et comment il avait dû se battre pour obtenir ce poste. Et puis nous avons parié, quitte ou double, pour des papiers jusqu'à Tekum. Et j'ai perdu…

Ki ouvrit la bouche et pâlit.

— Alors je me suis mis en colère et j'ai dit : « Recommençons, pour des papiers allant jusqu'à Passerive. » Et j'ai encore perdu.

Ki ferma lentement la bouche. Elle paraissait malade.

— Et puis j'ai dit : « Par la lune, poussons pour des papiers jusqu'à Villena. » Nous avons rejoué, quitte ou double. Et j'ai gagné.

— Comment est-ce possible ? interrogea-t-elle faiblement.

— Facile. Les ossements m'adorent, mon enfant. L'enfant favori de Dame Fortune, c'est moi, même si parfois, il lui faut un peu de temps pour s'en souvenir. Il a fallu que je m'agite et que je fasse des simagrées entre chaque tirage. Et je n'ai pas manqué de m'indigner qu'un homme portant des robes aussi magnifiques dans une pièce aussi richement décorée et dont la servante ressemblait à une jeune déesse puisse ainsi profiter d'un humble colporteur dans mon genre. Lorsqu'il a fini par perdre, Ki, cet homme s'est montré particulièrement beau joueur. Je ne crois pas que quiconque ne l'ait jamais autant flatté en un seul après-midi.

Il marqua une pause, dans l'attente d'un témoignage d'admiration stupéfaite de la part de Ki.

— Cabri est parti, en profita-t-elle pour lancer.

Elle vit ses yeux sombres s'élargir tandis qu'il assimilait l'information.

— Depuis combien de temps ?

Ses yeux étaient à présent d'un noir dur, déterminé. Cela ne présageait rien de bon pour Cabri lorsqu'il serait retrouvé.

Ki s'en voulut de hausser les épaules.

— Des heures. J'ai porté la lessive à l'intérieur du chariot, puis je suis ressortie. Il avait disparu. Il était agité depuis ce matin, à se plaindre de tous les gens qu'il n'aurait jamais

l'occasion de rencontrer. Typique d'un gamin venu d'un village et qui se retrouve en ville, persuadé que tout va être très différent de l'endroit où il a grandi.

— Merde. (Vandien donnait à ce simple petit mot mille significations différentes.) Tu as une idée d'où il est allé ?

— Non. À vrai dire, il a mentionné que tu étais peut-être allé dans une taverne et que tu nous avais oubliés, et que peut-être il pourrait aller te chercher. Donc…

— Donc on va rapidement vérifier ça. Il n'y a pas plus de six tavernes dans cette ville, et toutes non loin des établissements ducaux.

Ses yeux se firent lointains et il fit rapidement passer sa langue sur sa lèvre supérieure.

— Aucune n'avait l'air d'être le genre d'endroit où on laisserait un étranger mener ses affaires, sans parler d'accepter un garçon à la langue bien pendue comme Cabri. Peut-être…

— Mets-toi en route, lui lança Ki en le voyant hésiter.

— Toi, tu te mets en route. Prends le chariot et l'attelage et vas-y au pas, comme s'ils étaient épuisés ou malades. Très lentement. Prends la direction des portes mais ne les passe pas. Je te rejoindrai avec Cabri aussi vite que possible. J'ai l'impression que ce sera mieux si nous sommes déjà en route lorsque je retrouverai ce gamin.

Ki hocha brièvement la tête. Elle n'avait pas de meilleur plan. Vandien lui fit un petit signe de tête accompagné d'un bref éclat de ses dents blanches qui n'était pas vraiment un sourire mais qui se voulait néanmoins rassurant. Il s'élança au trot à travers la place, une main refermée sur la garde de sa rapière tandis qu'il courait. Elle le regarda partir jusqu'à ce qu'il disparaisse de sa vue. Après quoi elle récupéra le seau d'eau et l'auge des chevaux. Il ne lui fallut que quelques instants supplémentaires pour leur passer le mors et vérifier les harnais. Elle grimpa ensuite sur le siège et, grommelant quelques mots qui auraient pu être une prière ou une malédiction, fit démarrer l'attelage.

— Satané gamin. Stupide. Tout simplement stupide.

Vandien ralentit et se mit à marcher. Ses grommellements attiraient les regards des passants. Il se força à fermer la

bouche. Mais à l'intérieur de son crâne, les promesses continuaient… Lorsqu'il attraperait ce garçon… Il secoua la tête, déçu. Le garçon s'était si bien comporté ce matin… et maintenant ceci ! Après que Ki et lui s'étaient mis d'accord pour tout faire afin de rester discret, y compris éviter de prendre un verre bien frais dans une taverne locale, ce jeune sot trouvait le moyen de se sauver.

Bon, il ne servait plus à rien d'être discret désormais. Il était prêt à parier que Cabri ne l'avait pas été. Ses yeux ne cessaient de se déplacer tandis qu'il se hâtait à travers les rues et qu'il vérifiait chaque ruelle qu'il passait. Plus tôt, il avait jugé l'architecture de cette ville ennuyeuse : des bâtiments carrés et trapus organisés en rues étroites et légèrement incurvées. Mais la chose s'avérait à présent avantageuse. Si Cabri était dehors, il serait visible à plusieurs pâtés de maisons de distance.

Il serra les dents en entrant dans la première taverne. L'entrée était un rectangle obscur au sein d'un mur en torchis. Vandien eut l'impression d'être une cible tandis qu'il entrait à l'intérieur et explorait les lieux du regard. L'endroit avait connu des jours meilleurs. En tout cas, il l'espérait. Il était déprimant de songer qu'il avait peut-être toujours connu ces tables et ces bancs de récupération et ces clients à l'air triste et usé. L'endroit respirait l'oppression et le désespoir. Les deux femmes dans la pièce se tournèrent vers lui, telles des girouettes sentant une brise favorable. L'une d'elles lui jeta une œillade flatteuse et il la salua d'un hochement de tête poli avant de se retourner vers la porte. Cabri n'était pas là et Vandien décida soudain que demander à quiconque s'il était passé serait plus une perte de temps qu'autre chose. Même l'aubergiste, occupé à essuyer sans relâche un verre sur son tablier graisseux, avait l'air incapable d'aligner trois mots sans faire d'effort.

L'une des femmes lança une grossièreté dans son dos et fut récompensée par quelques rires. Il continua sa route en tâchant de ne pas donner l'impression de se hâter. Ki était probablement à mi-chemin des portes désormais. Il les avait examinées un peu plus tôt. Il s'agissait d'un véritable portail ouvert dans les restes décrépis des murailles de la ville, composées des inévitables briques en terre cuite. Et surveillé

par des troupes Brurjans. Il serait largement préférable pour eux d'être tous ensemble et d'avoir leurs papiers prêts à passer l'inspection lorsqu'ils voudraient quitter la ville.

La taverne suivante était de meilleure qualité mais guère plus accueillante. Le tavernier fixa sur Vandien un œil soupçonneux, malgré la petite pièce d'argent que celui-ci fit rouler sur le comptoir. Un garçon ? Oui, un garçon était passé par ici, racontant des sornettes au sujet d'un voyage en compagnie de Romnis et d'une patrouille entière de Brurjans qu'il aurait affrontée. Ils n'avaient pas besoin de ce genre de racontars par ici. C'était une taverne paisible où les clients laissaient leurs ennuis à l'extérieur. Non, il ne savait pas où le garçon était parti, et il s'en moquait. Les étrangers n'apportaient que des problèmes : la moitié d'entre eux était des voleurs et l'autre moitié des espions rebelles qui pouvaient faire pendre quiconque serait pris en train de discuter avec eux. Moins le tavernier voyait d'étrangers et mieux il se portait. Sa petite affaire lui plaisait, pour sûr, de même que les troupes brurjans qui venaient ici boire du sang et du lait à la fin de leur patrouille. D'ailleurs, ils n'allaient pas tarder et il serait heureux de les voir, comme d'habitude…

Vandien comprit l'allusion mais laissa la pièce retomber à plat et l'abandonna sur le comptoir. La façon dont les clients le suivirent du regard tandis qu'il sortait ne lui plut guère. C'était des travailleurs à fortes carrures, avec un petit groupe de Callistris maigres et nerveux dans un coin de la pièce. Aucun d'eux n'avait relevé les yeux de leurs tables marquées d'auréoles humides, mais tous seraient capables de le décrire à quiconque leur poserait la question.

S'éloignant de la taverne, il tourna au coin de la rue et traversa vivement la cour d'une écurie de louage. La taverne suivante n'était qu'à quelques pâtés de maisons de là, si ses souvenirs étaient justes…

Un rire semblable à un braiment, suivi d'un gloussement féminin le fit s'arrêter net. Il se tourna lentement, mais ne vit rien. Pourtant il était certain qu'il s'agissait du rire de Cabri. L'étable était un bâtiment ouvert, à peine plus qu'un toit de tuiles soutenu par des poutres sombres. Un couple de bœufs le

contemplait calmement de leurs grands yeux bruns tout en ruminant. Une vieille mule somnolait dans la stalle suivante, son museau touchant presque le sol. À côté se trouvait une meule de foin jaunie qui se mit brusquement à trembler avec un nouveau gloussement.

— Cabri ! aboya Vandien, désormais sûr de lui.

La tête du garçon sortit de la paille. Il avait les joues rouges et les lèvres humides. La tête de la fille apparut plus lentement. Elle avait les yeux ronds et écarquillés. Croisant le regard de Vandien, elle se mit à rougir. Mais Cabri sourit d'un air ravi, comme si un témoin était exactement ce qui manquait pour que son plaisir soit total.

— Un mignon petit chou, n'est-ce pas ? demanda-t-il malicieusement à Vandien.

Il émergea de la paille en tirant sa conquête derrière lui et entreprit de reboutonner ses vêtements.

— Je parie que vous auriez aimé faire aussi bien aujourd'hui.

Vandien détourna le regard. Sa déception était si grande qu'elle le rendait malade. Cabri lui faisait honte. Il l'avait cru meilleur que cela. Les yeux de la jeune fille reflétaient un empressement innocent. Elle n'était jolie que grâce à cette beauté fugitive propre à toute fille sur le point de devenir une femme. Son nez et son menton étroits paraîtraient taillés à la serpe une fois que ses traits vieilliraient un peu, et les seins généreux qu'elle tentait tant bien que mal de dissimuler pendraient bientôt comme des poches alourdies sur sa poitrine. Vandien en avaient vu des milliers comme elle. Il trouva tragique qu'elle ait offert l'éphémère magie de sa virginité à Cabri.

— Il est temps de partir, lança-t-il au garçon d'une voix tendue. Je t'ai cherché partout. Ki nous attend.

Mais Cabri était encore trop fier pour percevoir la colère dans le ton de Vandien. Il poussa un soupir théâtral.

— Ainsi, mon petit amour, notre histoire s'achève. Souviens-toi bien de moi. (Il éclata d'un petit rire lubrique.) Moi, je me souviendrai de toi !

Vandien releva les yeux à temps pour voir le visage de la jeune fille se décomposer. Dans ce bref instant, son charme éclata comme une bulle de savon.

— Mais… bredouilla-t-elle. Mais je pars avec toi. Je l'ai rêvé la nuit dernière. D'abord de ceci, puis de la façon dont nous quitterions la ville tous les deux, sur ces grandes juments blanches…

Elle perçut la vérité dans l'embarras douloureux de Vandien.

— Tu es venu dans mes rêves ! s'exclama-t-elle avec horreur. Ça doit être vrai !

La voix de Cabri évoqua celle d'un vantard racontant ses exploits dans une taverne :

— Ah, dommage. C'est comme ça, petite. Un homme prend ce dont il a besoin. Et tu m'as paru plus que désireuse de me l'offrir ! Vandien, mon vieux, vous n'avez jamais connu pareil galop ! C'est quelque chose auquel aucun homme ne saurait résister ! Je suis désolé que tu aies été trompée, ma mignonne, mais un homme ne saurait refuser…

— Pas un homme. (Le ton de Vandien était glacial.) Un cabri. Je suis désolé, mademoiselle.

Il fouilla un instant dans sa ceinture avant de croiser le regard de la jeune fille. Lui donner une pièce ne ferait que rendre la situation pire pour elle. Il n'avait rien d'autre à lui offrir qu'une expression de compassion.

— Tiens, tiens, console-toi avec ceci, lança Cabri d'un ton autoritaire.

Vandien aperçut la poignée de pièces de cuivre qu'il s'apprêtait à répandre par terre et quelque chose en lui céda. Il frappa le garçon d'un revers de la main et entendit les pièces tinter sur le sol de bois en même temps que Cabri le heurtait avec un bruit sourd.

Vandien força le garçon étourdi à se relever. Comme il le tirait hors de l'écurie, Cabri revint à lui. Ses yeux lancèrent des éclats de colère. Il s'arracha à la poigne de Vandien et se redressa. Un peu de sang coulait au coin de sa bouche.

— Pour qui vous vous prenez ? ! s'exclama-t-il d'une voix aiguë. Vous ne pouvez pas me traiter comme ça ! Vous n'êtes

rien d'autre qu'un charretier payé pour m'emmener là où je veux aller ! Et c'est moi qui dirai quand il sera l'heure de partir ! Moi ! C'est moi qui ai payé pour ce voyage ! Et si vous me traitez encore une fois de cette façon, vous le regretterez amèrement. Très, très amèrement ! Imaginez ce qui pourrait vous arriver, à vous et à votre chère Ki, si je disais aux gardes brurjans ce que je sais ! Vous seriez bien désolé, mais il serait trop tard. Alors attention, l'ami, ou…

Cette fois, Vandien y avait mis toute sa force et il s'agissait de son poing et non de sa main ouverte. Cabri s'écroula d'un coup. Le garçon était lourd, mais Vandien ressentit une immense satisfaction à le tirer derrière lui par le col. Il aurait simplement aimé que ses côtes ne lui fassent pas si mal. Et que son cœur ne saigne pas pour la jeune fille en pleurs.

CHAPITRE 8

LES ETOILES ETAIENT LUMINEUSES et plus nombreuses que jamais aux yeux de Vandien. Sa tête était appuyée sur un édredon replié et la terre sous son corps était chaude. Un sentiment de satisfaction traversait tout son être. Il tendit l'oreille pour écouter les craquements du feu et le bruit des chevaux en train de mâcher l'herbe sèche et épaisse. Le linge étendu sur des buissons de petite taille façonnait des fantômes amicaux au milieu de la nuit.

La silhouette de Ki s'interposa entre la lumière du feu et lui.

— C'était stupide, l'informa-t-elle.

Ses genoux craquèrent tandis qu'elle s'accroupissait près de lui. Il lui prit sa tasse de thé et en but une gorgée.

— Mais nécessaire.

Il se sentait trop paresseux pour faire des phrases complètes. La longue tension de la journée avait prélevé son dû. À présent qu'elle était enfin dissipée, il se sentait à la fois incroyablement fatigué et totalement béat. Trop béat pour échanger des mots avec Ki. De plus, cette conversation sentait le réchauffé.

— Stupide. Si je ne m'étais pas arrêtée pour faire mine de retirer une pierre du sabot de Sigmund, tu ne nous aurais jamais rattrapés. En le tirant derrière toi comme un sac de patates. Tu n'aurais pas pu attirer plus l'attention si tu avais soufflé dans un cor de chasse.

— Une diversion, lança-t-il paresseusement. Soigneusement préparée. Les Brurjans aux portes de la ville étaient trop occupés à me demander pourquoi le garçon était inconscient pour s'inquiéter de ce qui pouvait se trouver à l'intérieur du chariot. Aucun contrebandier sain d'esprit n'aurait osé se présenter aux portes dans cette situation.

— Mmm. (Ki sirota son thé.) J'ai mis un cataplasme froid de feuilles de thé sur son visage, mais il va devenir violet. Nous aurons de la chance si les bleus disparaissent avant que nous n'arrivions à Villena.

— Voilà qui m'émeut profondément, répondit laconiquement Vandien.

— Ça devrait. Et s'il s'était présenté aux portes en mettant ses menaces à exécution ? Et si une patrouille nous arrête de nouveau ? Il est toujours furieux. Il a tout un répertoire de noms d'oiseaux à ton intention. Il a dû me dire deux douzaines de fois que tu allais amèrement regretter ce que tu as fait. Au point que j'étais heureuse de sortir du chariot en le laissant tout seul à l'intérieur. Tu devrais voir sa mâchoire. C'est incroyable qu'il arrive simplement à parler.

— Ça me fend le cœur. (Vandien sourit brièvement.) Je savais qu'il ne serait pas revenu à lui au moment de passer les portes, dit-il en se massant consciencieusement les phalanges.

— Ça te plaît à ce point d'avoir frappé un petit garçon ? s'enquit Ki d'un ton acide.

Vandien ne se laissa pas tromper.

— Plus encore. Infiniment plus. Tu ne peux pas imaginer à quel point ça m'a fait du bien.

— J'ai honte de l'avouer, mais je crois que je peux l'imaginer, admit-elle avec un petit sourire.

Elle s'assit confortablement à ses côtés.

— Saule dort ? interrogea Vandien au bout d'un moment.

Ki hocha la tête dans l'obscurité.

— Sous le chariot. Je crois que la tension l'a épuisée et qu'elle n'a pas pu rester éveillée plus longtemps, quelles que soient ses croyances au sujet de Cabri.

Sa voix se perdit dans le silence entre eux.

— Et toi, que crois-tu ? finit par demander Vandien.

— Je ne sais pas, admit Ki. Je n'ai pas bien dormi depuis que nous avons pris Cabri avec nous. Mais mes heures de veille n'ont pas été très agréables non plus. Cette fille a dit qu'elle avait rêvé de lui ?

— Oui. (L'expression de Vandien se fit sérieuse.) Je crois que c'est ce qui m'a le plus mis en colère. Pas le fait de trouver

un garçon et une fille allongés dans la paille, mais le mensonge qu'il a utilisé pour l'y amener. Le manque d'honneur.

— L'honneur est donc si important que cela ?

Ses yeux noirs s'enfoncèrent dans ceux de Ki.

— Oui. L'honneur d'un homme définit ce qu'il est.

Ni l'un ni l'autre ne parlèrent pendant un long moment. Ki se redressa, arrangea les courtepointes et la position du bras de Vandien selon sa préférence, avant de s'appuyer de nouveau contre lui, posant sa tête sur l'épaule de son compagnon. Elle prit la parole d'une voix douce.

— J'aime entendre ton cœur qui bat.

— Moi aussi. Ça m'ennuierait vraiment s'il s'arrêtait. Ki, que crois-tu au sujet de Cabri ?

Elle soupira et il sut qu'elle ne voulait pas en parler.

— Tout et son contraire, dit-elle. Hier et ce matin, on aurait dit un garçon différent. Aimable, gentil. Mais cet après-midi… (Elle fit une pause et prit une inspiration.) Je suppose que je pense que nous devons faire attention. Le fait de savoir qu'il est capable de ce genre de chose atténue les risques, non ? C'est un peu comme de découvrir qu'un homme est un menteur. Après ça, il a plus de mal à te tromper. Je ne me laisserai pas influencer par mes rêves, quels qu'ils soient.

— Mais tu ne vas pas arrêter de dormir ? ajouta Vandien.

— Oh, je dormirai, ne t'inquiète pas.

Elle releva la tête et scruta lentement le campement du regard. Saule était une forme vague et immobile sous le chariot. La porte de la cabine était fermée : Cabri l'avait violemment claquée un peu plus tôt. Elle baissa la tête et fit courir ses lèvres sur le visage de Vandien, jusqu'à son oreille.

— Je dormirai s'il n'y a rien de mieux à faire.

— Hum. (Il s'installa plus confortablement.) Tu es chaude. Ça fait du bien à mes pauvres côtes. Bon. Alors, qu'est-ce qu'on va faire après avoir déposé Cabri à Villena ?

Elle releva sa bouche occupée à embrasser son cou.

— Si tu es trop fatigué, tu n'as qu'à le dire.

— Je ne suis pas trop fatigué. J'apprécie juste de me faire désirer. Et cela m'a rappelé ce que j'avais entendu en ville, aujourd'hui. Dans environ une semaine, il va y avoir un festival

à Tekum. Le duc y sera, avec tous ses vassaux, et il y aura des jongleurs, des musiciens de rues et des lutteurs dans le pré du village…

— Et alors ? demanda Ki en défaisant les lacets de sa chemise.

— Et alors, j'ai pensé que nous pourrions avoir envie de rester et d'en profiter.

— Pas une bonne idée, affirma Ki. Est-ce que ça chatouille ?

— Pas exactement, mais c'est agréable. Pourquoi pas le festival ?

Ki fit une pause pour lui répondre.

— Les dates ne concorderont pas. Nous devrions être près de Villena, à ce moment-là. Et si le duc est chez lui s – et il n'y a aucune raison pour qu'il n'y soit pas-, alors ses Brurjans y seront aussi. Et si les Brurjans y sont, nous n'aurons pas envie d'y être.

— Mais nous serions au milieu de la foule, à peine repérables parmi tout ce monde. Il y aura plein de choses à faire et à voir, et peut-être pourrions-nous trouver une cargaison à transporter pour sortir de Loveran. Même si nous ne trouvons rien, l'homme qui nous a donné nos papiers aujourd'hui m'a dit que Tekum abritait bon nombre d'épéistes de talent et que le duc offre toujours une bourse pour le… Hé ! Fais attention à mes côtes, tu veux bien ?

— Je déteste cette satanée boucle de ceinture. Dans la prochaine ville où nous passerons, je t'en paierai une nouvelle.

— Elle fonctionne très bien si l'on ne se précipite pas, Ki. (Ses mains se déplacèrent lentement pour l'assister.) Mais tu pourras m'en acheter une nouvelle au festival du duc à Tekum, si tu veux. Rester sur place ne nous retarderait que de quelques jours tout au plus.

— Les retards sont une chose pour laquelle je n'ai aucune tolérance, lui rétorqua Ki.

— Et c'est moi qui suis supposé être impatient et impulsif !

Il soupira de manière théâtrale en l'attirant vers lui.

Ki se réveilla dans le noir. Le coude de Vandien était pressé contre ses côtes ; elle s'écarta de lui dans un demi-sommeil et se

blottit confortablement dans les courtepointes. Puis elle entendit de nouveau le son qui l'avait réveillée. Saule prit une nouvelle inspiration tremblante et renifla encore. Pendant un long moment, Ki l'écouta pleurer et tenta d'imaginer quel pouvait être son problème. Elle finit par se lever et rejoindre la jeune fille. La terre sèche était chaude sous ses pieds nus. Elle s'accroupit près du chariot en agrippant l'un des rayons de la roue du chariot.

— Saule ? murmura-t-elle d'une voix douce.

La silhouette allongée de la fille tressaillit. Elle enfonça sa tête entre ses bras croisés.

— Allez-vous-en, répondit-elle d'une petite voix étouffée.

— D'accord, si c'est ce que tu veux.

Ki savait que certaines peines ne supportaient pas d'être partagées. Mais d'autres si.

— Je vais m'en aller, Saule. Mais si tu changes d'avis et que tu souhaites parler à quelqu'un ou simplement avoir quelqu'un près de toi, dis-le-moi. Je ne suis pas difficile à réveiller.

Saule émit un halètement avant de se redresser brusquement pour fixer Ki. Dans les ombres profondes sous le chariot, ses yeux n'étaient que deux taches au milieu de son visage pâle.

— Voilà qui est merveilleux. (Elle avait craché les mots.) Maintenant, vous aimeriez m'écouter. Maintenant, quand il est trop tard ! Eh bien, je n'ai plus rien à vous dire, Ki. Il ne reste rien. Sauf si vous voulez entendre parler d'un mauvais rêve que j'ai fait. À moins que vous ne vouliez partager mon cauchemar !

Elle avait pratiquement crié cette dernière phrase. Ki se releva et s'éloigna avec raideur du chariot, moins choquée par les propos de Saule que par le gloussement grave qui leur avait fait écho ; un rire dont elle aurait juré qu'il provenait de l'intérieur du chariot.

Elle sentit que Vandien était réveillé avant même de le toucher. Elle pressa son corps contre le sien, son ventre contre son dos. Elle frissonna, malgré la chaleur de la nuit, et releva les couvertures sur ses épaules.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il doucement.

— Je ne sais pas. J'ai entendu Saule pleurer et je suis allée voir ce qui n'allait pas. Elle a dit…

— J'ai entendu. Cabri ?

— Je crois que oui. Je crois qu'il s'est introduit dans ses rêves, d'une façon ou d'une autre, et qu'il lui a fait faire un cauchemar.

— Ou peut-être qu'elle a simplement fait un cauchemar à son sujet.

— Je l'espère, marmonna Ki contre son cou. Mais je crains que non.

Un petit matin gris se leva. Les cieux d'un bleu vif qui avaient brillé au-dessus de leur tête durant des jours s'étaient soudain habillés de nuages. L'air était moite et l'attelage agité dans cette atmosphère chargée. *Il va pleuvoir,* songea Ki. Un orage. Elle inspira profondément mais l'air ne parut pas satisfaire ses poumons. Elle roula hors des couvertures et se remit debout d'un pas hésitant.

Vandien était assis en tailleur auprès d'un minuscule petit feu, une tasse de thé en équilibre sur l'un de ses genoux.

— Pourquoi tu ne m'as pas réveillée ? demanda-t-elle.

— J'ai pensé que nous pourrions tous profiter d'un peu de sommeil supplémentaire.

Elle tira de l'eau depuis le tonneau accroché au chariot et s'en aspergea le visage.

Puis elle se pencha pour jeter un œil sous le chariot.

— Où est Saule ? s'enquit-elle en se tournant pour prendre la tasse de thé qu'il lui tendait.

— Elle dort…

Sa voix retomba tandis qu'il se baissait pour tâter les couvertures désertées. Les yeux qu'il leva vers Ki étaient inquiets.

— Elle est partie, déclara-t-il inutilement.

— Depuis combien de temps ? insista Ki. Et où ?

Il haussa les épaules.

— Cela fait une heure que je suis debout. Je croyais qu'elle dormait encore.

— Cabri !

Ils avaient prononcé ce nom au même moment, mais ce fut Ki qui tira la porte grande ouverte. Le garçon était là, allongé sur le dos, un bras étendu sur le côté. Son visage gonflé arborait un sourire idiot. Comme la lumière touchait ses yeux, ceux-ci s'ouvrirent. Il tourna la tête pour les regarder en plissant les yeux. Le sourire se dissipa.

— Oh. Bien le bonjour.

Sa voix était lourde de sarcasme. Ki l'ignora.

— Tu sais quelque chose au sujet de Saule ? lui demanda-t-elle d'un ton inquiet.

Le sourire stupide revint.

— Oh oui, annonça-t-il avec désinvolture, j'en sais beaucoup sur Saule. Plus qu'elle n'en sait elle-même, ajouta-t-il avec un gloussement.

— Où est-elle allée ? interrogea impatiemment Vandien. Il y a forcément des patrouilles le long de cette route, et si elle est repérée, seule et sans papiers…

— Partie ? (Le mot avait franchi les lèvres de Cabri comme un caillou qu'il aurait découvert dans sa bouche.) Saule est partie ?

— Oui, lui répondit Ki avec colère. Et si tu sais où, tu ferais bien de nous le dire de suite.

— Elle ne peut pas être partie…

Cabri se redressa, fronça les sourcils puis grimaça et posa sa main sur sa mâchoire.

— Mon visage me fait encore mal, espèce de grosse bouse, lança-t-il à Vandien d'une voix pleine de colère.

Dans un souffle, il murmura :

— Elle n'oserait pas avoir filé. (Il leur jeta un regard noir, comme s'ils suspectaient une ruse.) Elle est probablement juste à côté, occupée à pisser dans les buissons.

— Sûrement. Depuis l'aube, ironisa Vandien.

Il se tourna vers Ki :

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Elle haussa les épaules.

— On peut attendre qu'elle revienne. Mais rien ne nous assure qu'elle le fera. Bon sang. J'aurais dû rester avec elle, la nuit dernière, l'obliger à me dire ce qui la faisait pleurer.

— J'aurais dû essayer de lui parler, ajouta Vandien d'un ton coupable. Mais j'étais tellement épuisé.

Ki secoua la tête.

— Rien de tout ça ne nous aide. Inutile de s'inquiéter de ce que nous aurions dû faire. La question est : que faisons-nous maintenant ?

Elle se détourna et grimpa sur le sommet du chariot proprement dit.

— Saule ! appela-t-elle.

Mais l'air lourd annonciateur de tempête étouffa ses cris. Ki tourna lentement sur elle-même pour scruter la prairie dans toutes les directions. Son apparente platitude était trompeuse. Les herbes hautes et les buissons trapus oscillaient dans le vent orageux comme les vagues qu'une tempête peut créer sur un plan d'eau. Des centaines de petits reliefs pouvaient dissimuler Saule à ses yeux, même si elle revenait vers eux. Et si elle se cachait volontairement, allongée au milieu d'une étendue herbeuse, ils pourraient fouiller la plaine du regard pendant des jours sans la repérer.

— Où est-elle allée, Cabri ? demanda Vandien d'une voix neutre. Et pourquoi est-elle partie ?

— Comment le saurais-je ? répondit Cabri avec colère. Je dormais dans le chariot, idiot. Ce n'était pas à moi de la surveiller !

— Cabri. (Ki avait interrompu la dispute naissante.) Es-tu entré dans les rêves de Saule, la nuit dernière ?

Cabri sortit du chariot. Aux yeux de Ki, il parut soudain ridicule, avec ses vêtements de travers, ses cheveux emmêlés par le sommeil, et ses yeux pâles énormes dans son visage gonflé. Sa question resta suspendue dans l'air entre eux et, tandis qu'elle contemplait son attitude infantile, ses bras croisés d'un air têtu par-dessus sa maigre poitrine, ses propres mots lui semblèrent stupides. Comment cet enfant gâté et boudeur aurait-il pu être le sinistre voleur de rêves des légendes ?

— C'est idiot, répondit-il en écho à ses pensées. Saule vous sert tout un tas de racontars à mon sujet et, juste parce qu'elle s'est enfuie, vous y croyez ? Vous êtes stupides, tous les deux. Aussi stupides que cette imbécile de Saule.

— Et la fille d'Algona ? intervint Vandien d'une voix basse et mordante. Elle était stupide, elle aussi ? Ou bien est-ce qu'elle mentait en prétendant avoir rêvé de toi ?

Cabri parut agité.

— Je ne sais pas, bredouilla-t-il. Une fille stupide dit des choses… On se moque de ce que cette imbécile de petite garce a dit… Elle voulait juste trouver une excuse parce qu'elle m'avait laissé la monter. Elle voulait faire croire que c'était ma faute si elle avait écarté les jambes.

Vandien leva soudain les mains et Cabri se recroquevilla instantanément sur lui-même en se protégeant la tête de ses bras.

— Le frapper ne nous renseignera pas mieux, fit observer Ki d'un ton pragmatique.

Mais il y avait du dégoût dans sa voix :

— Laisse-le, Vandien.

Elle redescendit du chariot pour venir se tenir juste devant le garçon. Vandien poussa un soupir de colère frustrée et s'éloigna d'eux. S'approchant du feu, il entreprit de l'étouffer sous la poussière à coups de pied rageurs.

Cabri jeta un coup d'œil inquiet entre ses bras repliés. Vandien étant à bonne distance, il baissa les bras.

— Ce n'était pas de ma faute, dit-il sérieusement à Ki. Rien de tout ça n'est ma faute.

— Oublions ça. Voici ce que je veux te demander : où penses-tu que Saule puisse être ?

Comme le garçon ouvrait la bouche pour protester, elle ajouta rapidement :

— Je sais, tu as dit que tu ne savais pas. Je te demande simplement de deviner, de me dire où tu supposes qu'elle serait allée si elle était très contrariée. Tu la connais mieux que Vandien et moi. Peut-être pourras-tu deviner ce qu'elle a pu faire.

Le ton calme des paroles de Ki finit par atteindre le garçon. Il resta debout à réfléchir en frottant ses pieds dans la poussière. Il finit par relever vers Ki un regard dénué de malice.

— Elle sera probablement allée vers Tekum. Vers son précieux Kellich ! (Ces derniers mots étaient chargés de

mépris.) Oui, reprit-il en fixant ses pieds, elle sera partie en avant vers Kellich pour tenter de lui expliquer.

— Expliquer quoi ? demanda doucement Ki.

Mais Cabri était redevenu prudent.

— Ce qui la tracassait, dit-il d'une voix doucereuse. C'est bien Saule, ça. Partir en courant pour aller raconter tous ses petits problèmes au grand et courageux Kellich. Kellich le téméraire pourra tout arranger. Ou en tout cas, c'est ce qu'elle croit.

Son ton était plein de moquerie.

— Vandien ! appela Ki.

Mais celui-ci était déjà occupé à passer les harnais aux chevaux.

Lorsque la pluie se mit à tomber, ce fut sous la forme de trombes d'eau grise qui les isolèrent du monde alentour et incitèrent Cabri à se réfugier dans la cabine. La foudre s'abattit au loin, créant un espace de silence dans lequel Ki et Vandien écoutèrent les craquements du chariot et le bruit mou des sabots des chevaux sur la route désormais trempée. Vandien tendit le bras et posa la main sur la jambe de Ki, tandis que le tonnerre résonnait, emplissant leurs oreilles de ses grondements menaçants. Ki démêla les rênes humides qui enserraient l'une de ses mains pour la poser par-dessus la sienne.

— Tu t'inquiètes, dit-il en se glissant vers elle.

Elle opina du chef sous la pluie en clignant des yeux pour se protéger des lourdes gouttes.

— Je me sens responsable, admit-elle.

— Moi aussi.

La pluie n'était pas froide, mais elle semblait ne pas vouloir cesser, coulant le long de leurs visages, détrempant leurs vêtements. Les cheveux de Vandien étaient plaqués sur son crâne, ses boucles aplaties sur son front et gouttant jusque dans ses yeux.

— Je me suis toujours demandé comment ce serait d'avoir des enfants. (Il marqua une pause.) C'est sacrément pénible.

— Quand ils sont à toi, c'est encore pire, lui répondit Ki. Sauf durant les périodes où c'est merveilleux.

Ils voyagèrent en silence pendant un long moment. La pluie donnait aux larges dos des chevaux une teinte charbonneuse plus sombre que d'habitude. La route devint à la fois glissante et gluante. Les chevaux commencèrent à fumer. Mais, malgré l'inquiétude de Ki au sujet de Saule, la tempête apportait avec elle une étrange sensation de paix. Le tambourinage de la pluie sur le chariot constituant un bruit si constant qu'il se transforma en un genre de silence. Vandien et elle étaient seuls sur le banc, oscillant ensemble au gré des mouvements du chariot. La gêne provoquée par la pluie qui coulait dans le dos de Ki et qui glissait un doigt humide entre ses seins lui paraissait dérisoire.

— Il y a quelques semaines, j'aurais dit que ce temps était misérable, lança Vandien en écho à ses pensées. Mais aujourd'hui, cela me semble plutôt paisible.

Elle hocha la tête en clignant des yeux pour se débarrasser des gouttes d'eau qui l'aveuglaient.

— Tu m'as manqué, dit-elle avant de rire devant l'incongruité apparente de ses paroles.

Mais Vandien comprit. Il leva la main et entoura les épaules de Ki de son bras.

Il était presque midi lorsqu'ils rejoignirent Saule.

— Elle a dû s'enfuir juste après notre discussion, pour être allée aussi loin, observa Ki.

Vandien opina silencieusement du chef, les yeux fixés sur la fine silhouette qui progressait péniblement devant eux. Ses vêtements étaient détrempés et sa longue jupe adhérait à la peau de ses jambes. De la boue en alourdissait l'ourlet et ses chaussons étaient en lambeaux. Sa chevelure était tout aplatie. Mais elle gardait le dos droit et elle refusait de regarder en arrière, bien qu'elle les ait forcément entendus arriver. Ki jeta un coup d'œil à Vandien puis ralentit les chevaux. Vandien se redressa puis se laissa adroitement tomber au bas du chariot en mouvement. Ses bottes projetèrent des éclaboussures boueuses tandis qu'il se mettait à courir.

Lorsqu'il rejoignit la jeune fille, il ralentit pour rester à sa hauteur. Ki les regarda marcher côte à côte. La colère maintenait droit le dos de la jeune fille, mais il se voûta bientôt

en signe de tristesse. Vandien, songea-t-elle, ne prononçait probablement pas un mot. C'était un conteur remarquable, mais sa capacité à écouter, à hocher la tête et à se montrer compréhensif lui avait permis de se voir offrir plus de repas encore. Elle le regarda écouter, vit Saule agiter les bras et perçut même le son de ses paroles pleines de colère tandis qu'elle fulminait en direction de Vandien. Puis, brusquement, la jeune fille tourna et se laissa tomber contre lui, enfonçant son visage contre son épaule et s'accrochant à lui tandis qu'elle se mettait à pleurer sous la pluie.

Ki laissa l'attelage les rattraper et tira sur les rênes pour faire s'arrêter les hongres gris. Elle demeura assise, silencieuse sur le siège, sentant le vent faire osciller le chariot en projetant des murs de pluie contre son flanc. Vandien tapotait gentiment le dos de Saule.

— Viens, dit-il doucement à la jeune fille, remontons sur le chariot. Tu y arriveras bien plus vite de cette façon, tu sais.

— J'imagine que oui…

Elle releva la tête de l'épaule de Vandien mais ne regarda ni Ki ni lui en grimpant sur le siège. Elle s'assit sur le bord le plus éloigné, recroquevillée autour de ses poings et tremblant de tout son corps. Vandien dut passer au-dessus d'elle pour reprendre sa place près de Ki. Dès qu'il se fut installé, celle-ci relança l'attelage. Ils reprirent leur route dans un silence aussi dense que la pluie qui s'abattait sur eux.

— Saule ? finit par lancer Ki.

La jeune fille se redressa immédiatement sur son siège.

— Je ne veux pas en parler ! s'enflamma-t-elle. Je vous ai dit ce qu'il était mais personne ne m'a cru. Non, tout le monde a pensé que je n'étais qu'une petite imbécile à la tête farcie de fariboles. Eh bien, à présent il a tout ruiné pour moi. Et personne n'y peut plus rien. Alors je ne veux pas avoir à entendre tout un tas d'excuses.

Saule renifla avec colère.

Ki soupira mais ne dit rien. La pluie battante se transforma en bruine, puis cessa. La tempête avait disparu aussi soudainement qu'elle était arrivée, s'éloignant dans le lointain. Devant eux s'ouvrait une large étendue de ciel bleu dont la

lumière se répandait sur le paysage à la manière d'une fontaine de vin blanc. Ki arrêta brièvement l'attelage pour contempler le spectacle.

Le terrain s'abaissait à présent devant eux. C'était une pente très douce, mais au loin, elle vit l'éclat argenté d'une immense rivière traversant la vallée. Elle était cernée d'une bordure d'un vert plus sombre. Des arbres, décida Ki. De l'autre côté se trouvaient les formes jaunes et vertes de champs labourés. La clarté surnaturelle de la lumière succédant à la tempête donnait l'impression que les éléments étaient plus proches qu'ils ne l'étaient en réalité. *Passerive se trouve sur ce cours d'eau,* songea-t-elle, *et Villena ne sera pas loin derrière.* Si seulement l'endroit pouvait être aussi proche qu'il y paraissait, qu'ils puissent enfin débarquer ces enfants horripilants.

— Tekum ? interrogea Vandien en pointant un doigt.

Elle suivit la direction de son regard. Oui, là-bas, une mosaïque de champs et, au-delà, assez de bâtiments pour constituer une ville de taille respectable. Cet endroit, au moins, était à leur portée.

— Nous y serons demain dans la journée, estima Ki.

L'endroit paraissait joli et paisible. Elle aperçut des arbres, peut-être des vergers à l'extérieur de la ville.

— Ce bâtiment bas, à l'entrée de la ville. C'est l'auberge où Kellich a dit qu'il me retrouverait. Ces vergers appartiennent à son maître. Ainsi que les prés, au-delà.

La voix de Saule était empreinte d'une fierté enfantine tandis qu'elle évoquait son amoureux.

Tous sursautèrent lorsque la porte de la cabine s'ouvrit d'un coup. Cabri sortit la tête à l'extérieur :

— Pourquoi on s'arrête… Oh !

Il fixa Saule avec des yeux ronds et l'atmosphère autour du chariot redevint soudain aussi lourde que durant la tempête. La jeune fille darda sur Cabri un regard brûlant de haine. Ki se prépara à un nouvel esclandre. Mais Saule détourna les yeux loin de Cabri. Elle fixa son regard sur la rivière au loin dans la vallée, les lèvres serrées.

Le chariot redémarra avec un à-coup. Cabri se cogna la tête au montant de la porte.

— Ferme la porte, Cabri, suggéra Vandien.

Les yeux du garçon passèrent du dos raide de Saule au regard glacial de Vandien.

— Je ne lui ai rien fait, s'exclama soudain Cabri. Mais vous ne me croirez jamais, hein ? Quoi qu'elle dise, c'est toujours elle que vous croyez et vous pensez toujours que je mens. Je ne lui ai absolument rien fait…

— Oh, que si ! siffla furieusement Saule.

Elle se retourna brusquement, pour l'affronter :

— Mentir n'y changera rien, Cabri. Je sais ce que tu es, ils savent ce que tu es, tout le monde le sait ! Tu crois pouvoir t'en éloigner, mais tu n'y arriveras pas. Lorsque nous arriverons à Tekum, Kellich saura. Kellich et l'auberge tout entière ! Où que tu ailles, les gens découvriront ce que tu es…

— Oh ? (Cabri avait adopté un ton froid.) Et tu vas tout raconter à Kellich, c'est ça, Saule ? Les moindres petits détails ? Bon, dans ce cas, partageons ce que je sais. Votre jolie petite Saule, Vandien, avec ses yeux vairons… Vous la croyez si mignonne et si naïve de s'enfuir comme ça pour retrouver son grand amour. Je crois que vous devriez en apprendre un peu plus à son sujet. Elle n'est pas ce qu'elle paraît être. Ni elle, ni Kellich. Saule n'est jamais ce qu'elle prétend être. Je ne suis pas le seul dans ce coin à être un sang-mêlé. Le mien se voit, c'est tout. Saviez-vous que lorsqu'elle avait douze ans, quatre des vieilles femmes du village sont allées voir l'adjudant ducal en lui jurant que Saule était une sorcière ? Ça a coûté cher à son père pour faire retirer ces charges, vous pouvez me croire. Bien sûr, c'était avant qu'il ne déménage ses deux filles à Keddi. Saule pensait que personne ne l'apprendrait jamais. N'est-ce pas Saule ? A ton tour maintenant, raconte-nous un secret.

Le visage de Saule était devenu blême, à l'exception de deux taches rouges sur ses joues. Elle fixa Cabri puis se mit à chanceler, comme si elle allait tomber du chariot.

— Keshna ! lança-t-elle comme une invocation.

Vandien tendit une main pour l'aider à garder l'équilibre, mais elle se raidit à son contact. Elle inspira profondément en se redressant d'un coup.

Le chariot continua son chemin en cahotant. Ki, l'air sombre, fixait la route au-delà des oreilles de ses chevaux. Cabri restait assis tranquillement et contemplait en souriant le dos raide de Saule. Le son de sa respiration difficile était plus fort que les grincements du chariot. Par deux fois, elle inspira comme pour prendre la parole et Vandien garda sa main sur son épaule, prêt à entendre tout ce qu'elle pourrait dire.

Elle prit soudain une profonde inspiration et se tourna vers lui. Des larmes avaient coulé sur son visage, encore luisantes dans la lumière du soleil ayant succédé à la tempête. Mais elle ne pleurait plus. Ses yeux étaient ouverts mais vides ; son âme s'était murée loin derrière. Il sentit qu'une décision avait été prise et se demanda de quoi il s'agissait. Mais lorsqu'elle parla, ses mots empreints de calme le prirent par surprise :

— Vous voulez bien nous raconter une autre histoire, Vandien, pour passer le temps ?

CHAPITRE 9

LA JOURNEE DE VOYAGE avait été longue et, ni le plaisir de voir le soleil réchauffer le paysage humide de ses rayons ni les contes de Vandien n'avaient pu la faire paraître plus courte. Ki avait trouvé un bon emplacement pour installer le campement, avec de l'herbe épaisse et un bosquet d'arbres. Cabri et Saule avaient maintenu leur trêve en n'échangeant pas un seul mot. Mais Ki se sentait aussi tendue qu'une corde de harpe. Elle s'attendait à tout moment à un nouveau débordement.

Vandien ressentait la même chose. Elle l'avait perçu dans la manière dont il racontait ses histoires et dont il sélectionnait les plus inoffensives, des récits plutôt destinés à de petits enfants qu'à des jeunes sur le point de devenir adultes. Il les avait bien racontées, mais sans leurs habituelles fioritures. À présent il brossait Sigurd avec une minutie telle que le grand animal commençait à piaffer d'impatience. Au mieux, Vandien et lui s'observaient avec une malice teintée d'affection. La dernière chose dont elle avait besoin était qu'ils se disputent ce soir. Elle versa le fond de son thé dans le feu crachotant et traversa le campement. Elle retira fermement l'étrille des mains de Vandien et donna une tape sur la croupe de Sigurd pour lui signifier qu'il était libre de s'en aller. Le grand cheval s'éloigna tranquillement de deux pas puis fit soudain une large courbette qui le fit atterrir à un cheveu des doigts de pieds de Vandien. Au moment où celui-ci poussait un rugissement, Sigurd s'éloigna d'un bond, sautillant hors de portée.

— Laisse-le tranquille, conseilla Ki en touchant doucement le poignet de Vandien.

Sigurd, de son côté, se laissa lourdement tomber au sol avant de se rouler par terre, ruinant ainsi tous les efforts de Vandien pour le brosser.

— Satané canasson, siffla Vandien en hésitant entre le rire et la colère.

La dissipation de la tension était si perceptible que Ki s'en voulut de la faire revenir. Mais il le fallait.

— Qu'est-ce que Saule t'a dit, tout à l'heure ?

— Pendant que nous marchions ?

Ki acquiesça.

Il secoua la tête.

— Pas grand-chose, en fait. Surtout la façon dont elle détestait Cabri et que c'était notre faute si elle était fichue et que plus personne ne lui ferait jamais confiance.

— Mais elle n'a pas dit ce que Cabri avait fait ?

— Non. Elle a dit quelque chose que je n'ai pas compris. Qu'il avait ruiné ses souvenirs, ou quelque chose du même genre.

Ki demeura debout immobile, plongée dans ses pensées. Elle finit par soupirer :

— Je crois que je comprends ce qu'elle a voulu dire. J'ai eu un rêve étrange, peu de temps après que nous avons pris Cabri avec nous.

Elle marqua une pause et s'aperçut qu'elle n'avait pas envie de décrire à Vandien le contenu exact du rêve.

— C'était comme si quelqu'un feuilletait mes songes, expliqua-t-elle à contrecœur. À la recherche des plus personnels.

Vandien détourna le regard avec une grimace.

— Je pensais faire des progrès avec ce garçon, marmonna-t-il. Mais pourquoi ne m'as-tu rien dit ? lui demanda-t-il brusquement.

— Qu'aurais-tu pu y faire ? De plus, j'ai cru qu'il ne s'agissait que d'un rêve. Maintenant que je sais ce dont il s'agissait… Je ne suis pas sûre de savoir ce que je ressens. De la colère. L'impression d'une intrusion.

Elle jeta un regard furieux en direction de Cabri, se souvenant du contenu du rêve. Le rouge qui lui montait aux joues n'était pas dû à l'embarras mais à la colère. Une colère qui parut soudain se perdre dans la perplexité.

— Je voudrais le tuer, Van. Mais cela ne m'aide pas à comprendre ce qui est en train de se passer.

— Vandien, la corrigea-t-il par automatisme. Que veux-tu dire ?

Ki fit un signe de tête et Vandien jeta un coup d'œil pardessus l'épaule de sa compagne. Saule terminait de remplir la tasse de Cabri avec du thé épicé. Cabri souriait d'un air ravi tandis qu'elle le servait, mais c'était l'expression sur le visage de Saule qui était troublante. Elle ne souriait pas, elle ne lui adressait pas de regard noir. Son visage était soigneusement neutre, presque dénué d'expression.

— Elle ressemble à une invitée très polie, qui sent quelque chose d'affreux dans sa soupe mais qui est tellement bien élevée qu'elle la mange malgré tout, fit observer Vandien.

— Elle veut quelque chose, déclara Ki d'un ton convaincu.

— Mais quoi ?

— Se venger, proposa Ki. Vandien, je voudrais lui tordre le cou. Mais je sais que je ne le ferai pas. Si un adulte m'avait espionnée ainsi, j'aurais pris sa vie. Mais je le regarde et je ne vois qu'un enfant gâté et capricieux.

— Pour moi, cela rend ses vols de songes plus insultants, pas moins, répondit Vandien. Je le tuerai pour toi.

Elle fixa la colère froide qui avait envahi ses yeux sombres.

— Tu ferais ça ? demanda-t-elle doucement. Comment ? Tu le battrais à mort tandis qu'il te supplierait en pleurant de l'épargner ? Tu le transpercerais de ta rapière après l'avoir poursuivi ? Tu l'étranglerais dans son sommeil ?

Un tremblement parcourut le corps de Vandien et elle sentit que la tension l'avait quitté.

— Non. (Sa voix semblait soudain âgée.) Tu as raison. Je ne pourrais pas.

Elle lui toucha la main.

— Je sais. Et si tu en étais capable, je ne pourrais pas ressentir ce que je ressens pour toi.

Un air amusé passa brièvement sur les traits de Vandien :

— Pourquoi est-ce que tu n'admets jamais que tu m'aimes ?

L'espace d'un instant, leurs regards se croisèrent. Ki se tortilla, mal à l'aise.

— Trouver de bons amis est difficile, finit-elle par dire.

Il rit.

— C'est bien vrai, répondit-il en lui pressant la main. Bon. Pour revenir à ce qui nous préoccupe. Qu'allons-nous faire à propos de Saule et Cabri ?

— Je ne sais pas, admit Ki.

Elle regarda Saule se lever pour mettre du bois sur le feu. Lorsqu'elle se rassit, elle s'était rapprochée de Cabri. Pas à côté de lui, mais plus proche.

— Elle le traque, commenta Vandien. Mais peut-être ne devrions-nous rien faire… à moins d'y être obligés. Nous serons à Tekum d'ici demain après-midi. Nous laisserons Saule sur place et tout ça sera fini. Puis direction Villena, pour nous débarrasser de Cabri. Puis…

Il laissa sa phrase en suspens, fixant sur Ki un regard perplexe.

— Puis nous irons au nord, loin de ce satané duc, de ses Brurjans, de ses laissez-passer et de ses barrages.

Elle avait parlé d'un air de défi, comme si elle s'attendait à un désaccord. Au lieu de quoi Vandien hocha la tête.

— Je pense que tu as raison. Je ne me sens pas à l'aise sur ses terres, ni avec leurs habitants. Toujours sous surveillance et toujours à surveiller les autres. Mais je dis qu'on devrait aller vers le nord-est, loin du duc comme des Ventchanteuses.

— Au nord. Nous pourrons aller à l'est quand j'aurai mon nouveau chariot.

— On verra.

Vandien avait capitulé d'un air si distrait que Ki se tourna pour voir ce qu'il regardait. Un frisson de crainte remonta le long de son échine. Saule n'avait pas bougé. Mais Cabri si. Il était assis à ses pieds, près de la pierre sur laquelle elle s'était perchée. Sa tête reposait contre le genou de la jeune fille. Sous le regard de Ki, elle leva une main pâle et entreprit de lui caresser les cheveux. Tel un chaton que l'on câline, Cabri appuya plus encore son visage contre son genou.

Sans hésiter, Ki se tourna pour s'avancer à grands pas vers le feu. Elle ne marqua même pas un temps d'arrêt en agrippant Cabri par le col pour le forcer à se relever. Saule hoqueta et Ki

vit des étincelles de colère dans ses yeux bleu et vert. Elle plongea en eux son regard courroucé.

— Qu'est-ce que tu prévoyais, Saule ? Une épingle d'argent plantée derrière l'oreille ? Ou un rapide coup de couteau sur sa gorge ?

Mais tout éclat avait disparu des yeux de Saule. Le visage qu'elle tourna vers Ki était vide et impassible.

— De quoi voulez-vous parler ? demanda-t-elle avec lenteur.

— Je veux parler de la tête de Cabri contre ton genou et de la haine que tu as pour lui. Elles ne vont pas ensemble, Saule, à moins que tu ne te rapproches de lui pour le tuer. Et ça, je ne le permettrai pas. J'ai été payée pour l'emmener jusqu'à Villena. Et je l'y mènerai. Même si je n'approuve pas ce qu'il t'a fait.

Elle jeta un coup d'œil au garçon, qui manquait de s'étrangler entre ses mains. Le visage de Ki se tordit dans une soudaine expression de dégoût et elle le repoussa brusquement. Il partit en arrière en chancelant.

— Si cela peut te réconforter, tu n'as pas été sa seule victime. Mais bien que je déteste ce qu'il a fait, je ne permettrai pas que l'on verse le sang ici. Tu ne peux défaire ce qui a été fait, Saule.

Ki chuchotait presque, à présent, et le visage de la jeune fille était immobile.

— Laisse tout cela derrière toi et reprends ton chemin, oublie cet incident et consacre-toi au reste de ton existence. Pense à Kellich, et que l'idée de le revoir t'apporte du réconfort.

À la mention de ce nom, le visage de Saule s'anima brièvement. Une lueur d'agonie.

— Je pense à lui, murmura-t-elle. J'y pense.

Sur ce, son visage se ferma de nouveau et ses yeux perdirent tout éclat.

— Je n'avais pas l'intention de faire du mal à Cabri, articula-t-elle calmement.

— Lâchez-moi, imbécile ! Mêlez-vous de vos affaires !

Ki se détourna de Saule pour découvrir que Vandien tenait fermement Cabri, ignorant sans difficulté les efforts du garçon pour se dégager.

— Laissez-le, Vandien.

Saule avait lancé cette requête au moment où Cabri tentait violemment de s'arracher à l'étreinte de Vandien. Ce dernier le relâcha, laissant l'élan du garçon l'emporter. Cabri s'affala dans la poussière aux pieds de Saule. Il se releva, très en colère.

— Laissez-nous en paix ! (Son regard passait de Ki à Vandien.) Elle m'aime bien, c'est si dur à croire ? Oui, elle m'aime bien et elle m'a demandé de m'asseoir près d'elle parce qu'elle se sentait seule. Vous ne me croyez pas, hein ? Pourtant c'est la vérité !

Vandien ouvrit la bouche pour parler, mais Saule l'interrompit.

— C'est vrai, confirma-t-elle.

Elle tendit la main à Cabri qui la prit en s'asseyant à ses côtés. Il leva sur les adultes un regard de défi.

— Vous voyez, dit-il. Elle m'apprécie.

— J'abandonne, murmura Vandien.

Il agrippa la main de Ki et la tira derrière lui. Ils s'éloignèrent tous les deux dans la pénombre. Autour d'eux, la nuit était douce et parfumée et une myriade d'étoiles brillait au-dessus de leurs têtes.

— Je ne comprends pas.

Il y avait de la douleur dans la voix de Ki, elle souffrait pour Saule.

— Moi non plus. Regarde.

Il la tira jusqu'au sommet de la petite côte devant eux et pointa du doigt la vaste pente douce qui s'étalait sous leurs yeux. Les lumières au loin brillaient d'un éclat jaune et chaleureux.

— Tekum, dit-il d'une voix douce.

Il se tenait derrière elle, les bras autour de sa taille, ses lèvres tout près de l'oreille de Ki.

— Demain, ce sera terminé. Saule suivra sa propre voie et nous emmènerons Cabri à Villena. Tu penses que l'attelage pourrait supporter des journées plus longues ? Je serais ravi de conduire le soir si cela nous permet d'arriver plus vite.

— Peut-être, soupira Ki.

Elle se retourna pour se serrer contre lui. Elle respira son odeur, un parfum qui évoquait l'herbe humide de rosée au petit matin. Elle sentit la force de ses bras, dans les muscles qui couraient le long de son dos. Les doigts de Ki malaxèrent la chair et il émit un grognement de plaisir.

— Tu sais ce qui nous attend sur les routes, murmura-t-elle à son oreille. Des Brurjans, des barrages, des papiers, des essieux qui cassent et des fers à cheval qui lâchent. Pourquoi continuons-nous à voyager comme ça ?

Il haussa les épaules et ses doigts coururent le long de la colonne vertébrale de Ki.

— Si nous restions à un endroit précis, nous n'aurions qu'à attendre qu'ils viennent jusqu'à nous, fit-il observer. Mais je serai ravi d'arriver au terme de ce voyage-ci. Soulagé, même.

— Moi aussi.

Ils s'en retournèrent lentement en direction du campement, savourant la brise légère véhiculant l'air humide de la nuit. Par habitude, ils récupérèrent tous deux un peu de bois sec sur le trajet. Une fois au camp, Ki les plaça soigneusement dans le feu puis souleva la bouilloire.

— Je fais un peu plus de thé ?

Vandien ne répondit pas. Lorsqu'elle se tourna vers lui, elle vit sur son visage une expression d'incrédulité et de dégoût mêlés. Ki le fixa, perplexe. Puis elle perçut, elle aussi, les bruits étouffés qui provenaient du chariot.

Leurs regards se croisèrent. Vandien s'avança vers le chariot, mais Ki se releva vivement de sa position près du feu pour se mettre sur son chemin.

— Non, dit-elle à mi-voix.

— Mais…

— Laisse. Il n'y a rien que tu puisses dire ou faire. Elle doit commettre ses propres erreurs et en tirer les bons enseignements.

— Mais pourquoi ? Elle déteste ce garçon et ce qu'il ressent pour elle n'est pas différent de ce que ressent le taureau pour la vache au printemps…

— Je sais. Je ne comprends pas pourquoi, Vandien. Mais intervenir maintenant n'épargnerait rien à personne et ne ferait que nous embarrasser tous.

Elle le tira en arrière, au-delà du feu et loin des bruits émanant du chariot. Lorsque le thé fut prêt, elle lui en apporta une tasse et le trouva allongé sur le dos, occupé à observer les étoiles. Ki s'assit à ses côtés, les jambes croisées. Elle tint sa tasse d'une main et déposa celle de Vandien à un endroit où il pourrait aisément s'en saisir.

— A quoi penses-tu ? lui demanda-t-elle doucement.

Il mit un long moment à répondre :

— Je pense que si je devais tout recommencer, ce serait différent.

Ki hocha la tête en sirotant son thé.

— Oui. Nous aurions prêté plus d'attention à Saule et nous les aurions maintenus séparés. Ou nous n'aurions jamais pris de passagers. J'aurais mieux fait de partir vagabonder avec toi. Ou d'aller au nord, à Bordepin, pour un nouveau chariot.

— Oui. Ça aussi.

Quelque chose dans sa voix fit taire Ki. Il continua à contempler les étoiles, ignorant son thé. Lorsqu'il reprit la parole, elle ne fut pas sûre qu'il s'adressait à elle.

— Les perspectives changent lorsqu'on regarde en arrière. Je t'ai dit autrefois que j'avais fui ma famille parce que je n'avais pas été capable d'enfanter un héritier pour la lignée de mes parents. J'étais leur seul enfant ; lorsqu'ils sont morts, j'étais le seul à porter leur nom. Je ne pouvais pas hériter avant d'avoir prouvé ma capacité à faire perdurer ma lignée. J'étais jeune, mais mon oncle a insisté pour que je fasse immédiatement un enfant.

Dans la pénombre, Ki opina du chef. Ses ongles s'enfonçaient au creux de sa paume. Vandien parlait rarement de ces choses.

— Il m'a trouvé des femmes. Des « femmes appropriées » disait-il. Des femmes plus âgées qui avaient déjà eu des enfants. Des femmes aux seins et aux hanches larges qui ne feraient jamais de fausse couche ni ne souffriraient de l'accouchement. Des femmes qui m'inspiraient surtout de l'effroi.

Vandien déglutit. Ki écouta son long silence. Lorsqu'il reprit, il y avait dans sa voix une note de légèreté feinte qui la toucha.

— Ma propre mère était morte lorsque j'étais bébé. Je ne me souvenais pas du tout d'elle. J'avais été élevé par mon oncle et placé sous la houlette de Dworkin, son serviteur. Je ne savais rien des femmes, si ce n'est ce que j'avais entendu chuchoter à leur sujet. Mais j'ai essayé. Par la lune, comme j'ai essayé ! Au départ, je pouvais au moins coucher avec elles, même si je n'arrivais pas à les mettre enceintes. Mais plus tard après avoir échoué encore et encore, tandis que la pression de la part de mon oncle augmentait et que le dédain des femmes devenait plus évident…

— Vandien.

Ki ne pouvait pas en entendre davantage.

Il s'arrêta. Pendant un long moment, tout fut silencieux. Elle tendit la main vers lui mais s'arrêta avant de le toucher. Il était si totalement immobile, les yeux levés vers le ciel. Il prit une profonde inspiration.

— Puis mon cousin a mis enceinte une fille du village. Une petite chose farouche et minaudière, aussi fine qu'un saule, avec de grands yeux noirs. Il ne semblait avoir eu aucun mal. J'ai compris alors à quel point j'avais échoué. Et j'ai fait la seule chose logique. J'ai laissé mon cousin hériter, car nous partagions nombre de noms ancestraux. Ensuite, j'ai pris le nom de mes parents, Van et Dien, et je me suis enfui. Mon seul regret est de ne pas être parti plus tôt. Je crois que je savais, avant même d'essayer, que j'échouerais. Le faible fils d'une lignée affaiblie. Mes parents n'avaient conçu qu'un enfant. Avec moi, la lignée échouait totalement. J'étais heureux de disparaître et d'emporter ma honte avec moi.

— Je parie que ton cousin était heureux d'hériter.

Vandien tourna la tête vers elle.

— Bien sûr. Ne pense pas que je n'ai pas réalisé cela. Ce n'était pas le cas quand j'étais jeune, mais mes années d'errance m'ont ouvert les yeux. Plus tôt j'échouais et plus tôt mon cousin pouvait être nommé héritier des terres de mon père en plus de celles de ses parents. De jeune homme aisé, il est devenu un

fameux propriétaire terrien. Un superbe coup du destin pour lui.

— Et tu n'as jamais songé que ton oncle pouvait avoir quelque chose à voir avec ce destin ? Quel âge avais-tu, Vandien ? Douze ans ? Treize ? Un jeune étalon n'est pas toujours le reproducteur le plus fiable qui soit, mais cela ne veut pas dire qu'il ne le sera jamais. Un bouvillon, quand il est trop jeune, ne saura…

— Je ne suis plus si jeune, Ki. (Le sourire qu'il lui dédiait était songeur et affectueux.) Si j'étais capable de donner naissance à un enfant, j'imagine que tu en aurais d'ores et déjà quelques-uns.

— Je n'en veux pas.

— Menteuse.

Vandien soupira et lui prit la main. Elle le laissa faire sans trouver quoi que ce soit à répondre.

— Ça me gêne, dit-il soudain, ce que fait Cabri. Cette fille, à Algona. Saule, ce soir. Il leur prend quelque chose, Ki, et elles pourraient même ne jamais savoir qu'elles l'ont perdue. Cette fille et Saule… elles garderont des souvenirs qui viendront les hanter par la suite, gâcher un moment de tendresse, dissiper l'éclat d'un instant précieux…

— C'est ton cas, dit lentement Ki.

Il acquiesça.

— J'aurais dû m'enfuir plus tôt. Mais je ne l'ai pas fait. Et je ne peux pas arrêter ce que fait Cabri. J'avais commencé à l'apprécier, Ki. À penser que je pouvais lui offrir quelque chose dont il avait besoin. Et puis il y a eu cette fille… Assure-toi qu'il reste hors de mon chemin jusqu'à Villena. Je ne pourrai pas le tolérer après ça.

— Je le maintiendrai à l'écart. Mais mes sentiments ne diffèrent guère des tiens.

Ki s'allongea près de Vandien. La nuit était douce et la terre chaude. Elle resta près de lui, sans le toucher tout à fait, et la nuit lui parut plus propre et plus saine que le campement près du chariot grinçant. Elle ferma les yeux en songeant à Bordepin et à l'artisan qui s'y trouvait. Elle s'endormit.

— Mais tu avais promis !

Le hurlement de Saule fendit le petit matin. Ki se réveilla brusquement. Elle se redressa en sursaut avant d'émettre un grognement, accompagnant l'impression d'avoir déchiré chacun des muscles raidis de son corps. La rosée s'était déposée sur elle et elle avait froid. L'herbe écrasée à ses côtés était le seul signe attestant du fait que Vandien avait dormi près d'elle.

Elle se remit péniblement debout et s'avança vers le chariot. Elle aspergea son visage et ses mains avec de l'eau tirée du tonneau puis tenta de déchiffrer la scène qui se jouait sous ses yeux.

Saule, sa chevelure hirsute luisant dans la lumière du soleil levant, dévisageait un Cabri fripé avec une jolie moue boudeuse. Il était accroupi près du feu, occupé à déposer de petits morceaux de brindilles sur les braises. Tous deux n'étaient de toute évidence pas réveillés depuis beaucoup plus longtemps que Ki.

— Tu me l'as promis, répéta Saule d'un rauque où le reproche se mêlait à quelque chose de plus chaleureux.

Cabri releva les yeux sur elle avec un large sourire. Il repéra la présence de Ki et sa grimace s'élargit, comme s'il se réjouissait d'avoir un public.

— Je vais te le rendre, dit-il avec le genre de voix mielleuse qu'on aurait employée pour s'adresser à une enfant gâtée.

Le visage de Saule s'éclaircit.

— Mais pas tout de suite, ajouta-t-il d'un ton moqueur à l'intention de Ki.

— Cabri, le cajola Saule en se rapprochant.

Un sourire matois s'étalait sur le visage du garçon qui regardait de nouveau le feu.

— D'accord, lui lança-t-il. Ferme les yeux, dans ce cas.

Il se leva et s'épousseta les genoux. Il décocha vers Ki un regard à la fois concupiscent et chaleureux, mais l'attention de celle-ci était fixée sur Saule. Sous les yeux fermés, la bouche était une ligne finement dessinée. Au-dessus, le front était lisse. Comme une sculpture, songea Ki, débarrassée de toute émotion ou pensée humaine. Comme une chose vide faite de pierre.

Puis Cabri avança son visage et l'embrassa. Les yeux de Saule s'ouvrirent et, l'espace d'un instant, Ki put lire des

sentiments sur son visage. Outrage, dégoût et horreur. Puis plus rien. Le visage se lissa de la même manière qu'un maçon fait glisser une truelle sur du mortier encore humide pour le rendre lisse et d'un seul tenant. Puis un sourire, aussi vide qu'une outre de vin flasque.

— Oh, Cabri, arrête de me taquiner ! Tu as promis que tu me le redonnerais.

Il y avait un roucoulement sous le ton plaintif qui fit se serrer l'estomac de Ki.

— Je le ferai, promit Cabri avec indulgence. Mais plus tard Saule. Plus tard.

Il passa son bras autour de sa taille et l'attira contre lui. Il tourna ensuite son sourire vers Ki, qui se sentit soudain malade de les regarder.

— Je vois que vous êtes enfin levée, Ki. Eh bien, j'espère que Vandien et vous avez passé une nuit aussi agréable que la nôtre. Même si je ne dirais pas que nous avons beaucoup dormi !

Il se mit à rire en serrant la jeune fille contre lui. Le corps de Saule s'aplatit contre le sien à la manière d'un sac de vêtements, sans résister ni encourager l'embrassade. Son visage était neutre et ses yeux prudents.

Le silence dura longtemps. Il n'y avait rien que Ki puisse dire ou demander. Finalement, elle se contenta d'observer :

— Nous ferions bien de nous mettre en route si nous voulons atteindre Tekum aujourd'hui.

Une onde de désespoir traversa le visage de Saule puis disparut, telle une vague échouant sur une plage de sable.

Personne ne semblait avoir faim et Ki ne perdit pas de temps à préparer à manger, ce matin-là. Elle chargea le chariot, rassembla les tasses et la bouilloire et rangea soigneusement le tout tandis que Cabri gloussait en pelotant Saule, qui demeurait tout à fait passive. Ki se demanda ce qu'il était advenu de Vandien, mais elle ne l'appela pas. Il savait où elle se trouvait, et que le chariot allait bientôt partir. Qu'il passe un peu de temps seul s'il le désirait. Il en avait besoin.

Puis, comme elle menait les grands chevaux gris à leur harnais, il apparut soudain. Sa chemise couleur crème, imbibée

de sueur, lui collait à la peau et il tenait à la main sa rapière dans son fourreau. *De l'escrime contre les ombres,* devina-t-elle. Occupé à tuer les choses sombres qui le menaçaient au sein de ses rêves. Il posa les traits sur Sigmund, tirant les courroies et refermant les boucles. Leurs yeux se croisèrent brièvement au-dessus des larges dos des hongres.

— Bonjour, dit-il d'un ton d'excuse.

— Tu sais que nous ne pourrons pas assister au festival de Tekum.

— Je sais. Je m'assure simplement de ne pas être trop rouillé. Juste au cas où.

— Hum, lança-t-elle d'un air sceptique.

Puis elle se tourna au son de la porte du chariot qui se refermait. Elle entendit l'écho du gloussement aigu de Cabri et sut que Saule se trouvait à l'intérieur avec lui.

— Quelle plaie ! ne put s'empêcher de lâcher Vandien.

Après quoi il grimpa à sa suite sur le siège surélevé. Ki agrippa les rênes et il s'installa à ses côtés.

— Nous serons bientôt à Tekum, lui promit-elle.

— Mieux vaut tard que jamais, concéda-t-il.

Après quoi il appuya son dos contre le bois du chariot et parut s'endormir. Ki fit démarrer l'attelage.

CHAPITRE 10

UN ARRIERE-GRAND-PERE plein de sagesse avait planté des arbrisseaux le long de la rue principale de Tekum. Ils s'étaient mués en larges arbres aux troncs gris, qui offraient une ombre bienvenue aux yeux épuisés par les oscillations sans fin de la prairie. Ki se demanda si quelqu'un se souvenait du nom du planteur d'arbres ou dédiait simplement une pensée à l'homme qui avait rendu verdoyante une ville par ailleurs fort ordinaire.

— Voilà l'auberge, fit observer Vandien.

Ki hocha la tête. L'enseigne était suspendue à des chaînes rouillées. *Deux Canards*. Ki émit de petits claquements de langue à l'intention des hongres gris en leur faisant tourner la tête vers la cour. L'endroit avait l'air calme. Un attelage de mules harnachées à un petit chariot somnolait sous le soleil de l'après-midi. Un vieux chien était étendu sur la terre desséchée. Sa queue s'agita paresseusement à l'approche du chariot, mais il ne se donna pas la peine de relever la tête.

Ki fit s'arrêter l'attelage. Silence. Un bourdonnement de mouche. Elle tourna les yeux vers Vandien et leurs regards se croisèrent. Il avait l'air malheureux. Ki leva lentement la main et frappa à la porte de la cabine.

— Saule, annonça-t-elle à mi-voix. Nous sommes arrivés. Les *Deux Canards*.

Pendant un instant, le silence retomba. Puis :

— Oh non, gémit Saule. Pas déjà !

Cabri marmonna quelque chose d'un ton salace. Ki n'entendit pas Saule répondre, mais elle tentait de toute façon de ne pas écouter. Elle perçut les mouvements de la jeune fille à l'intérieur de la cabine.

— Elle rassemble probablement ses affaires, souffla Vandien.

Ki se retint d'ajouter « après avoir remis ses vêtements et s'être recoiffée ».

Un très long moment s'écoula avant que Saule ne finisse par ouvrir la porte latérale pour descendre du chariot.

Son apparence était affreuse. Les vêtements qu'elle portait étaient chiffonnés, sa chevelure cuivrée complètement emmêlée. Elle laissa tomber l'unique sac contenant ses possessions à ses pieds. Cabri se pencha depuis la porte du chariot. Ki jeta un œil en arrière pour voir Saule décocher un sourire ténu au garçon.

— Maintenant ? demanda-t-elle. Tu as promis, ajouta-t-elle tandis que son sourire se fendillait.

Pendant un moment, Cabri lui sourit. Puis son expression se fit cachottière.

— Viens avec moi à Villena, proposa-t-il. Alors je te le dirai.

Le visage de Saule se décomposa :

— Je ne peux pas ! supplia-t-elle.

— Alors moi non plus, lâcha Cabri en haussant les épaules.

Son sourire s'élargit. Et le visage de Saule se transforma. Ses yeux bleu et vert luisaient de colère. Le rictus qui déformait son visage semblait presque reptilien. Ki s'attendit à ce que du venin jaillisse de ses lèvres tandis que Cabri reculait, horrifié.

— Je te hais ! siffla Saule. Je te hais et je t'ai toujours haï ! Ton contact est pire que celui d'une limace, pire que des ordures étalées sur la peau ! Tu pues et ton souffle est immonde. Tu es le plus pitoyable des mâles et ton corps…

— Tu semblais pourtant l'apprécier, hier soir, protesta Cabri.

Mais sa raillerie était dénuée de tout courage. Elle sonnait plutôt comme une supplique.

— Je te déteste ! hurla Saule.

Elle bondit vers le chariot, toutes griffes dehors. Cabri claqua la porte. Ki saisit les rênes.

— Je vous déteste tous ! cria Saule après le chariot. Tous ! C'est de votre faute, vous avez ruiné ma vie !

La jeune fille se laissa lentement tomber sur le sommet de son sac. Ses épaules étaient secouées de sanglots. Ki jeta un coup d'œil vers Vandien. Son visage était gris, sa bouche une ligne étroite.

— J'ai l'impression, articula-t-il, d'avoir commis une terrible malfaisance, sans le savoir. Et j'ai le sentiment d'être sous le coup d'une malédiction, comme si une dette restait encore à payer.

— On dirait que tu récites un vieux conte.

Ki n'avait pas réussi à dissimuler la crainte dans sa voix. Elle aussi percevait le côté sombre et inachevé de ce qu'ils laissaient derrière eux. Si une malédiction pouvait prendre la forme d'un poids pesant sur ses épaules et d'un filet noir se refermant autour de son cœur, alors Ki se sentait maudite.

La porte de la cabine derrière eux s'ouvrit brusquement.

— On ne va pas s'arrêter du tout ? se plaignit Cabri. Je veux voir un peu Tekum avant qu'on…

— Pas ici, répondit laconiquement Ki. La prochaine auberge, peut-être. Mais pas ici.

— Mais…

Vandien tendit le bras en arrière et claqua la porte. Ses mains vinrent agripper les bords du siège. Ki jeta un œil en direction des jointures blanches, puis fixa son regard sur la route. La rue bordée d'arbres était calme, l'essentiel des commerces étant fermé dans la chaleur de la fin d'après-midi.

— Je ne sais pas si je pourrai le supporter, annonça Vandien d'une voix étranglée. D'avoir cette chose à l'intérieur.

— Il ne ferait que filer pour retrouver la piste de Saule.

Ki marqua un temps d'arrêt avant d'observer :

— Comme de la viande pourrie. On déteste l'emporter avec soi, à cause de la puanteur, mais on a peur de l'abandonner, de peur d'empoisonner un animal malchanceux.

— Son oncle, à Villena. (Vandien s'exprimait d'une voix sans enthousiasme.) J'espère que ce pauvre homme saura s'y prendre avec lui. Moi, je ne sais pas comment faire.

— J'aimerais que nous n'ayons pas à nous arrêter ici du tout. Mais nous manquons de sel et de thé, et je veux demander au maréchal-ferrant s'il a quelque chose contre les tiques et les puces. Ce satané temps chaud…

Ki laissa sa phrase en suspens et elle put sentir Vandien faire le voyage au nord avec elle, le retour vers un climat plus tempéré. Quelle gêne pouvait bien occasionner une passe

bloquée par la neige ou de la glace sur les harnais par rapport à cette chaleur sans fin, ces gardes et ces laissez-passer ?

Ils étaient presque sortis de la ville lorsqu'elle repéra une auberge qui lui convenait. Elle était à l'écart de la route et la cour n'accueillait que quelques animaux, dont aucun ne semblait à même de supporter le poids d'un Brurjan. Non loin de là, elle entendit le bruit d'un marteau frappant une enclume. Sigurd et Sigmund tirèrent docilement le chariot dans la cour, puis s'immobilisèrent en attendant qu'on leur donne de l'eau.

Le palefrenier qui sortit des écuries fronça brièvement les sourcils en découvrant le chariot aux couleurs criardes. Mais il semblait connaître son métier, se déplaçant avec aisance autour des chevaux.

— De l'eau, puis du grain pour eux. Retirez-leur leur mors mais pas leur harnais. Nous ne resterons pas longtemps, lui dit Ki.

Il hocha la tête puis parut perplexe.

— Vous n'êtes pas venus pour le festival ? C'est pour bientôt. Tout le monde se prépare déjà.

Elle secoua la tête puis reporta son attention sur Vandien.

— Je t'offre une bière, proposa-t-elle.

Il la surprit en faisant un signe de dénégation.

— Non. Faisons simplement nos courses puis repartons. Je ne ressens pas la moindre envie d'explorer cette ville ou de passer du temps ici.

La porte de la cabine s'ouvrit en coulissant.

— Mais moi si ! protesta Cabri. Je veux découvrir un peu l'endroit avant de reprendre la route. Je veux…

— Non.

La voix de Vandien était ferme. Cabri braqua sur lui un regard noir avant de se tourner vers Ki.

— Je pourrais au moins marcher avec vous pendant que vous ferez vos courses. Il nous faut plus de miel, et je veux…

— Je marcherai aux côtés de Ki pendant qu'elle fera ses courses. Tu resteras ici pour surveiller le chariot. Je ne veux pas que tu en sortes ni que tu parles à qui que ce soit. Certaines jeunes serveuses ont des pères, Cabri, ou des frères, ou des amoureux. Tente un mauvais coup ici et tu auras de la chance si

tu dois te contenter de mon poing en guise de punition. Est-ce qu'on se comprend ?

Cabri lui jeta un regard noir et outragé avant de claquer la porte. Ki était restée silencieuse durant leur échange. Elle se tourna vers Vandien d'un air inquiet :

— Tu penses que c'est sans risque de le laisser seul ?

— Il sera bien plus en sécurité seul que si je dois rester avec lui, lui promit Vandien d'un air sombre.

Il lui décocha alors un grand sourire aussi soudain que désarmant. Mais son sourire avait aussi quelque chose de féroce qu'elle n'avait jamais vu auparavant, et qui ne désamorçait en rien la menace contre Cabri. Elle le prit par le bras et l'attira avec elle à l'écart du chariot, percevant la tension qui puisait à travers son corps. Ki soupira en souhaitant pouvoir effacer de son esprit l'image d'une Saule en détresse coulant un regard furieux en direction du chariot.

Ils achetèrent d'abord le thé, puis un petit pot de miel scellé d'un bouchon de cire jaune. Ki tenta d'intéresser Vandien aux objets en cuir vendus dans un petit magasin ouvert sur la rue, mais son compagnon était inhabituellement réservé. Il était aussi charmant qu'à son habitude et la vendeuse s'empressa de lui montrer ses articles, mais il manquait quelque chose à ses manières. Son côté chaleureux et prévenant, songea Ki. Habituellement, il pouvait donner l'impression à n'importe quel interlocuteur d'être la personne la plus fascinante qu'il ait jamais rencontrée. Aujourd'hui, il était distrait, comme s'il écoutait quelque chose d'autre.

— Non, non, je suis satisfait de ce que j'ai, dit-il en faisant glisser ses doigts le long du fourreau usé de sa rapière. Il est vieux mais la lame jaillit facilement et il la garde bien à l'abri. N'importe quoi de plus élaboré ne ferait qu'attirer l'attention.

Il contempla l'artisane comme s'il la voyait pour la première fois.

— Une œuvre aussi belle que la vôtre pour un simple voyageur comme moi ? Cela laisserait à penser aux gardes brurjans que je suis bien plus que ça. Mais je vous remercie de nous avoir montré votre travail.

La vendeuse lui sourit :

— Les Brurjans du duc semblent penser ça de tous ceux qu'ils rencontrent, ces jours-ci, leur confia-t-elle. Ils n'ont eu de cesse d'arrêter tous les voyageurs, depuis quelque temps. Des rumeurs parlent d'un espion rebelle qui rejoindrait la duchesse. On dit qu'il détient des informations sur les troupes du duc et sur les points forts et les fortifications de Forceresse elle-même. Le Brurjan qui lui mettra la main dessus en premier sera richement récompensé de sept juments noires et d'un étalon blanc tout droit sortis des écuries personnelles du duc.

— Raison de plus pour ne pas attirer l'attention, intervint Ki.

Vandien était retourné dans la rue et observait le trafic, l'air hagard. *Il a raison,* songea Ki. *Terminer rapidement les courses et s'en aller.*

Elle remercia la jeune femme et ils s'en furent voir le maréchal-ferrant. Celui-ci leur proposa des herbes qui, frottées contre la robe humide de sueur des chevaux, préviendraient l'essentiel des invasions de puces et de tiques. Il avait également une décoction vermifuge dont il assura Ki qu'elle était absolument nécessaire dans cette partie du monde, à la manière d'un tonique mensuel. Tandis que Ki discutait avec le vendeur, Vandien demeura debout en donnant l'impression de s'ennuyer. Il ne se joignit même pas à elle pour marchander afin d'obtenir un prix juste. Ki avait les bras chargés lorsqu'ils quittèrent la grange du maréchal-ferrant et Vandien portait le thé et le miel, ce qui fit qu'elle ne put même pas lui prendre la main comme elle en avait envie.

— Tu es sûr que tu ne veux pas une petite bière ? lui demanda-t-elle de nouveau tandis qu'ils approchaient du chariot.

— Eh bien… non. Non, reprenons la route de Villena. Cabri ! Ouvre la cabine, j'ai les mains pleines ! Cabri !

Pas de réponse. Pas de grincement indiquant un mouvement à l'intérieur du chariot. Les chevaux s'agitèrent légèrement dans leur harnais tandis que Vandien attendait. Il finit par se tourner pour déposer ses provisions entre les bras de Ki avant d'ouvrir lui-même la porte.

— Cabri ! rugit-il.

Il n'y eut aucune réponse et le regard que Vandien tourna vers Ki était indéchiffrable.

— Il est parti, lui dit-il en sautant au bas du chariot depuis le marchepied.

Elle se hissa à l'intérieur pour déposer leurs achats sur le lit. Lorsqu'elle ressortit du chariot, Vandien refermait la porte de l'auberge.

— Pas là, lâcha-t-il laconiquement.

Ils échangèrent un regard en silence.

— Tu veux que j'aille voir les autres échoppes alentour ? demanda Ki.

Mais Vandien secoua la tête, son expression soudainement féroce.

— Tu sais aussi bien que moi où il est allé. Bon sang de Cabri, incapable de laisser les choses en paix. C'était déjà assez dur comme ça. Et maintenant il va falloir y retourner et revoir le visage de Saule.

Il s'était mis en branle tout en parlant, replaçant les mors dans la bouche des chevaux et mettant de côté les seaux d'eau que le garçon d'écurie avait laissés pour eux.

— Laisse-moi juste payer l'aubergiste, suggéra Ki.

Lorsqu'elle ressortit, il tenait les rênes et, pour une fois, elle ne pipa mot sur sa façon de conduire. Les chevaux percevaient sa tension au travers des rênes, car ils s'élancèrent immédiatement et Sigurd exceptionnellement, ne tenta aucun coup en douce.

Ils rebroussèrent chemin. L'ombre des grands arbres clignotait le long de l'échine des grands hongres gris, succession d'argentés, de blancs et de noirs au fil des changements de luminosité.

Vandien fit pénétrer le chariot dans la cour poussiéreuse de l'auberge des *Deux Canards*. Il tira sur les rênes, releva le frein et sauta au bas du siège. Ki le suivit en espérant qu'ils allaient retrouver Cabri, qu'il ne serait pas en compagnie de Saule, souhaitant désespérément que rien n'arriverait mais sentant, aussi instinctivement que Vandien l'avait fait toute la journée, que quelque chose s'était déjà produit et qu'il ne leur restait que la possibilité de tenter d'éviter le pire.

Le calme qui régnait dans la cour était trompeur. Ki et Vandien s'avancèrent comme au sein d'un songe tout à fait immobile, comme une pièce attendant son public. Les clients de l'auberge se tenaient en cercle, le visage blême, autour d'un petit groupe de trois individus. Saule était assise à une table de bois tachée, le visage enfoui entre ses bras, sa chevelure semblable à une nappe de cuivre luisant sur la surface terne de la table. Cabri, le visage tel un masque figé par la peur, tirait désespérément sur sa manche en la suppliant :

— Saule, dis-lui d'arrêter ! Dis-lui que tu étais d'accord !

L'homme à la lame tirée devait être Kellich. Ki l'aurait reconnu n'importe où. C'était l'homme dont Saule était amoureuse, et avec raison. Il portait une chemise bouffante de soie rouge et des pantalons sombres soigneusement glissés dans ses bottes noires et cirées. Un homme aussi mince et flexible que sa lame, avec un visage qu'une idole aurait pu lui envier, au sein duquel brûlaient deux yeux d'un azur plus sombre que celui d'un ciel estival.

Mais Saule n'aurait pas pu aimer la douleur et la colère dans ces yeux, l'humiliation qui avait rendu cireuse sa peau bronzée.

— Viens affronter ta mort, misérable ! lança Kellich à Cabri.

— Non ! gémit le garçon.

Il se remit à couvert derrière le corps de Saule tandis que Kellich faisait le tour de la table.

— Saule ! Dis-lui d'arrêter ! Tu voulais être avec moi, tu le sais bien ! Je l'ai senti, tu me désirais. Dis-lui ! Dis-lui de nous laisser partir !

Saule releva brusquement la tête. Son visage n'avait plus rien de juvénile. Le désespoir et la haine s'étaient mélangés au point de rendre ses yeux vairons à peine humains. Elle tourna vers Cabri un regard mortel :

— Je voulais reprendre ce que tu m'avais volé ! (Sa voix était basse et rauque, mais elle portait loin.) Alors j'ai mis dans mon esprit ce que tu voulais y voir. Croyais-tu que je ne saurais pas comment faire, toi qui affirmes en savoir tant à mon sujet ? Lorsque tu m'as volé toute ma vie, que tu as fait de mes

souvenirs une plaisanterie, cela ne t'est pas venu à l'esprit que je pouvais te détester tout en sachant comment dissimuler ma haine ?

Les yeux de Cabri parurent lui sortir de la tête, rendus plus jaunes par la terreur et l'indignation que tout ce que Ki avait pu voir auparavant.

— Chienne ! (Sa voix se brisa sur ce mot.) Chienne, salope aux cheveux de cuivre ! Tu m'as fait croire que tu voulais de moi, tu m'as fait croire que tu te souciais de moi !

Saule secoua lentement la tête, sa chevelure balayant ses épaules. Son visage était plus dur et plus froid que la glace.

— Je te haïssais. Tes mains sur moi étaient comme des rats rampant sur mon corps. Je détestais ça. C'était immonde !

Saule hurla ces derniers mots et Cabri se recroquevilla sur lui-même. La jeune fille leva un regard désespéré vers le visage de Kellich. Mais les yeux de celui-ci ne changèrent pas. Il n'était pas le genre d'homme doté d'une grande capacité à pardonner. La première erreur de Saule serait aussi la dernière.

La jeune fille le comprit aussi sûrement que Ki. Elle se leva lourdement en écartant brutalement les mains de Cabri qui s'accrochaient à elle. Elle s'éloigna de lui pour rejoindre le cercle des spectateurs.

— Tue-le, dit-elle en passant devant Kellich. Cela ne changera rien pour nous, mais ça permettra peut-être de sauver la prochaine personne qu'il rencontrera. N'aie aucune pitié pour lui.

— Nul ne versera le sang chez moi ! objecta l'aubergiste.

Son visage rubicond était luisant de sueur :

— J'appellerai les gardes, je vous promets ! Les duels sont interdits et je ne veux pas que les gardes du duc disent que j'ai autorisé ça ici ! Je te préviens, Kellich ! Malgré tout le respect que j'ai pour toi, j'appellerai les gardes.

Kellich n'avait pas quitté Cabri des yeux.

— Appelle donc ! dit-il à l'homme. Il n'y aura pas de duel ici, Geoff. C'est une exécution. Non, une extermination. Ni pour moi ni pour mon honneur et ma fierté propres, cependant.

Il s'adressa soudain à Cabri :

— Rends-lui, dit-il à mi-voix. Et je te laisserai peut-être vivre.

Pendant un long moment, Cabri le fixa. Puis son visage se rida et des larmes vinrent embuer ses yeux jores.

— Non, je sens le mensonge ! Tu vas me tuer, quoi que je fasse.

Sa lèvre inférieure se mit à trembler.

— Aucun de vous… ne m'a jamais… aimé !

Il avait prononcé ce dernier mot en gémissant à la manière d'un enfant trahi. Puis il releva la tête, soudain plein de morgue.

— Lorsque les gardes arriveront, je leur dirai. Je leur dirai tout, Kellich. Ta tête ornera une pique en tête de la procession du duc lors du festival.

Le garçon s'était trompé. Sa menace ne fit fléchir ni Kellich ni la foule. Ki sentit la pièce entière se refroidir brutalement, et que tous les individus présents acceptaient soudain la nécessité du meurtre de Cabri. Pas de pitié pour lui. Et si Kellich ne le tuait pas, la foule s'en chargerait. Cabri avait touché une corde sensible.

— Oh, bon sang ! souffla Vandien près de Ki. Bon sang de bonsoir, pourquoi est-ce que je ne peux pas laisser ça arriver ? !

Puis, avant qu'elle ne puisse réagir à ses paroles, il s'avança, sa main légèrement appuyée sur le manche de sa rapière :

— Attends, Kellich ! Attends !

Ki demeura paralysée tandis que l'homme tournait son attention sur Vandien.

— Tu utilises bien librement mon nom, étranger, dit-il.

Ses yeux bleus se portèrent immédiatement sur la main de Vandien posée sur le manche de sa rapière, prenant rapidement la mesure de l'homme par rapport à lui.

— J'ai l'impression de te connaître, après tout ce que Saule a dit à ton sujet, expliqua Vandien.

Mais Kellich l'interrompit d'un rire forcé.

— Ma chère Saule semble avoir trouvé beaucoup de temps pour parler de moi à d'autres hommes.

— Tu lui fais une injustice.

Vandien tentait de garder un ton égal.

— Cette jeune fille t'aime. Toi et personne d'autre. Ce qui s'est passé entre elle et Cabri est quelque chose que je ne peux pas expliquer. Mais peut-être le pourrait-elle si tu lui en laissais la possibilité. Et l'entendre serait plus à ton honneur que de tuer un garçon désarmé. Peu importe le dégoût que nous ressentons pour lui, Kellich, ce n'est qu'un gamin. Si tu le tuais, il n'en découlerait rien de bon. Laisse-moi l'emporter hors d'ici, loin de cette ville et pour toujours hors de vos existences. Ne le laisse pas gâcher ce que Saule et toi partagez.

Une lueur d'incertitude dansa dans les yeux bleus de Kellich. Son regard dépassa Vandien pour se poser sur Saule. Ki vit une étincelle de vie et d'espoir s'allumer dans le visage de la jeune fille.

— C'est la vérité, Kellich ! lança-t-elle d'une voix désespérée. Tout est vrai. Je n'aime que toi et si tu m'écoutais, je pourrais te faire comprendre ce qui s'est passé. (Sa voix se fit plus forte.) Il n'y a qu'une chose sur laquelle il se trompe : tu dois tuer Cabri. Pas pour moi et pour ce qu'il nous a fait. Mais pour… pour une cause supérieure, une cause à laquelle nous croyons tous les deux très fort.

Sa voix s'éteignit comme si elle craignait d'en avoir trop dit.

Le visage de Kellich changea. Ki n'aurait pas su dire s'il lui accorderait ce qu'elle lui avait d'abord demandé : de l'écouter. Mais elle sut qu'il allait accéder à sa seconde requête. Il allait tuer Cabri. A moins que Vandien ne l'en empêche.

Tous l'avaient compris. Cabri s'aplatit contre le mur derrière la table en pleurnichant. Le cercle de la foule s'agita et se resserra.

— J'appelle les gardes de suite, Kellich ! menaça le propriétaire.

Mais Kellich ne l'entendit pas. Tel un bâton de sourcier cherchant l'humidité, sa lame se souleva en tremblant pour pointer vers Cabri d'un air accusateur.

— Mourras-tu comme un rat acculé ? demanda Kellich à Cabri. Sors au moins de là pour faire face à ton destin.

— Tue-le, Vandien ! Tue-le ! gémit Cabri dans un hululement terrifié.

Le métal siffla contre le cuir comme la rapière de Vandien jaillissait de son fourreau usé. Ki le vit changer : tirer son arme modifiait quelque chose dans son corps. Il devint plus rapide et plus vif, inspiré par les serpents, les chats et tous les êtres qui vivent de leur vivacité et de leur sinuosité. Ki sentit s'accélérer les battements de son cœur. C'était un Vandien différent, un Vandien qu'elle n'avait vu qu'une ou deux fois auparavant. Ce n'était pas l'homme qui tirait sa lame pour lui faire une démonstration de ses exercices d'escrime, celui qui l'avait patiemment guidée et corrigée jusqu'à ce qu'elle devienne une partenaire acceptable pour son entraînement. Non. C'était quelqu'un de différent.

— Par tout ce qui est vert et grandit, pria Ki.

Mais sa voix refusait de franchir ses lèvres. Elle ne pouvait que regarder, rester hors de son chemin et protéger ses arrières. Sa bouche était sèche.

La rapière de Vandien bondit, non pour transpercer mais pour venir taper deux fois l'épaule de Kellich.

— Retourne-toi, l'ami, dit doucement Vandien. Face à moi.

Et Kellich s'exécuta, sa lame bondissant à la rencontre de celle de Vandien dans un baiser d'acier hurlant qui les maintint toutes deux en l'air.

— Nous n'avons pas à faire ça, proposa Vandien à mi-voix. Nous n'avons aucun grief l'un envers l'autre. Laisse-moi prendre le garçon et filer. Je promets de l'emmener loin d'ici. Je n'ai pas de meilleur sentiment que toi à son égard, mais ce serait une honte que de répandre son sang sur ta lame.

Le visage de Kellich semblait fermé à tout compromis.

— Pars simplement d'ici, suggéra-t-il. Laisse-moi terminer rapidement ma besogne.

Vandien secoua lentement la tête. Ki se demanda si quiconque percevait la force que les deux hommes faisaient jouer l'un contre l'autre tandis que leurs rapières restaient collées l'une à l'autre, si quelqu'un comprenait la façon dont ils étaient en train de prendre la mesure l'un de l'autre. *Elle* le comprenait. Et elle vit soudain que Kellich était doué, plus que doué. Et il était jeune, doté de ce feu qui brûle si vivement dans la jeunesse avant que l'expérience ne vienne le circonvenir.

Elle porta brusquement sur Vandien un regard nouveau. À leur première rencontre, le même feu avait brûlé en Vandien. Il avait changé, réalisa-t-elle brusquement. Son corps n'était plus le corps svelte de la jeunesse, il avait la carrure plus lourde d'un homme, la vivacité impétueuse remplacée par le mouvement contrôlé de l'expérience. Elle l'avait vu tirer son épée un grand nombre de fois, le plus souvent pour le plaisir du défi, mais parfois sous le coup de la colère ou pour faire face à un danger. Tandis qu'un frisson glacé se répandait dans son ventre, elle comprit que c'était la première fois qu'elle se demandait sérieusement s'il pouvait l'emporter.

— Je ne peux pas simplement m'en aller, affirma Vandien.

La pointe de sa rapière s'éloigna vivement de celle de Kellich, pressant la lame de l'autre côté. Kellich avait à peine eu le temps de réagir. Mais il avait réagi.

— Vandien ? C'est bien ton nom ? demanda-t-il.

Les tendons étaient visibles sur le dos de sa main.

Vandien acquiesça silencieusement.

— Je préfère connaître le nom d'un homme avant que son sang ne vienne tacher ma lame.

C'est là que tout s'emballa, trop rapidement pour que Ki puisse suivre. Les murmures et les sifflements du métal contre le métal, les tentatives virevoltantes et les défis, les feintes trompeuses qui jaugeaient l'adversaire, les attaques audacieuses et les ripostes vives comme l'éclair. Les bottes claquaient contre le sol de bois et la chemise de Vandien commença à coller à son dos. Malgré tous ses efforts, Ki n'arrivait pas à voir le combat. Ses yeux s'arrêtaient sur des détails idiots, sur un fil pendant à la manche de Kellich, sur l'anneau sombre que Vandien portait à la main tenue haut derrière lui. La lame de Kellich frappa vers l'avant, se retrouva piégée et rejetée sur le côté par celle de Vandien et, l'espace d'un instant, les deux hommes s'éloignèrent l'un de l'autre. Elle entendit Vandien inspirer et songea à ses côtes. Un frisson lui glaça l'échine.

— Tu es doué, souffla Vandien.

— Toi de même, concéda Kellich à contrecœur.

— Tout cela n'a pas lieu d'être, lui rappela Vandien.

Kellich secoua sa chevelure humide de sueur et sa rapière s'éleva de nouveau.

— Tu l'auras voulu, lança Vandien.

Sa voix glaça l'échine de Ki. Non parce qu'elle était froide ou empreinte de fatigue, mais parce qu'elle bouillait d'excitation, pleine de l'appétit du combat. Elle le vit s'avancer et sut que tout ce qui s'était passé auparavant n'était que préliminaires. Il avait pris la mesure de Kellich et l'avait trouvée bonne. Son admiration pour le jeune homme brillait dans ses yeux, et l'impétuosité qu'elle avait crue dépassée par son âge rejaillit soudain en lui. Il porta le défi dans le camp de Kellich et elle vit les yeux du garçon s'élargir tandis qu'il se retrouvait soudain sur la défensive. Mais ses yeux bleus étincelèrent brusquement, comme s'ils s'emplissaient à leur tour de la joie de l'escrime qui habitait Vandien. Les deux hommes se mirent à bouger comme des danseurs, comme un duo de chevaux partageant un harnais, oscillant simultanément au rythme des mouvements l'un de l'autre.

Ils ont atteint un endroit, songea Ki, *ou peut-être est-ce simplement un instant. Un moment où la jeunesse et l'expérience peuvent se rencontrer et s'annuler mutuellement.* Quand Kellich frappait d'estoc, se coulait souplement sur le côté ou s'élançait impétueusement en avant, son cœur se serrait de terreur pour Vandien. Mais les mouvements du garçon étaient accueillis par la main sûre de l'homme, par des déplacements concis de sa lame qui ne gaspillaient aucune énergie, ne bougeaient pas plus que nécessaire pour parer les attaques de Kellich. Vandien était un noyau autour duquel tournoyait la jeunesse de Kellich, le pilier de la danse du mât autour duquel s'organisaient les sinuosités de sa rapière.

La pièce était presque silencieuse : tous étaient captivés par le combat. De temps à autre, un homme émettait un grognement ou bandait ses muscles d'une manière qui trahissait l'attention qu'il portait à l'affrontement. Saule était une statue figée, ses yeux écarquillés au point de paraître aveugles. Cabri n'avait pas bougé de l'endroit où il se tenait, plaqué contre le mur. Seule sa lèvre inférieure tremblait tandis qu'il contemplait le combat qui allait décider de son sort. Ki sentait la sueur

couler le long de son dos et elle priait pour que le duel s'achève tout en souhaitant qu'il ne s'achève pas, de peur que cela ne signifiât la mort de l'un des deux hommes.

On entendit le bruit d'un hoquet tandis que, sans prévenir, la rapière de Vandien laissait une trace écarlate au sommet de l'épaule de Kellich.

— Premier sang ! cria quelqu'un.

Mais au même instant, la pointe de la lame de Kellich traversa la garde de Vandien pour ouvrir une fine blessure au dos de son bras, soulignant d'écarlate les contours des muscles de son avant-bras. Ki se sentit prise de vertige, comme si son propre sang avait été versé.

Un murmure dans la foule l'incita à relever les yeux vers le visage de Vandien. Il souriait… une large grimace, évoquant celle d'un démon. Plus incroyable encore, un sourire jumeau s'étalait sur les lèvres de Kellich. Elle aurait pu jurer que les deux hommes avaient entièrement oublié leur querelle et qu'ils ne s'affrontaient plus que pour la joie pure de tester leurs talents contre un égal. Leurs deux poitrines se soulevaient tels des soufflets, et une coulée d'un rouge plus foncé tachait la manche de chemise de Kellich. Elle vit Vandien effectuer des mouvements qu'elle l'avait vu pratiquer contre son ombre dans l'obscurité lumineuse de la pleine lune. Il se poussait dans ses derniers retranchements, à présent, tentant toutes les bottes qu'il avait jamais apprises ou essayées, dansant et bondissant de façon aussi imprévisible qu'un chat jouant avec une souris. Et Kellich lui tenait tête, déviant ses attaques – mais de justesse – avant de riposter et d'être repoussé à son tour. Tous deux étaient désormais à bout de souffle, et leurs halètements faisaient penser à des rires. Les yeux noirs comme les bleus réfléchissaient l'estime qu'ils éprouvaient pour le talent de l'autre.

Ki sentit une vague de soulagement lui traverser le cœur. Elle eut soudain la conviction, claire et limpide, que personne ne mourrait ici ce jour, ni ne serait même sérieusement blessé. Dans quelques instants, ils allaient relever leurs lames et s'incliner l'un devant l'autre, partageraient un verre ou même

cinq, après quoi Vandien trouverait un moyen de restaurer la paix entre Kellich et Saule.

Vandien avait repris l'ascendant sur son adversaire, dans une dernière série d'assauts que Kellich déviait au tout dernier moment. Leurs rires étaient désormais clairement audibles derrière leurs halètements et tous les spectateurs souriaient. Tous sauf un. Ki vit soudain son visage derrière Kellich, déformé par la colère, la haine et la peur. Elle lança un cri mais il était trop tard car Cabri s'était déjà avancé pour imprimer une poussée dans le dos de Kellich. Il n'en fallut pas plus. Sa rapière décrivit une embardée et le pas chancelant qu'il fit pour tenter de regagner son équilibre le précipita en avant. La stupéfaction lui écarquilla les yeux et sa bouche s'ouvrit sur un cri silencieux.

Ce fut Vandien qui poussa un hurlement comme sa lame, à défaut d'être parée, s'enfonçait profondément dans la poitrine de Kellich.

CHAPITRE 11

COMME KELLICH S'ECROULAIT, la lame souple de la rapière de Vandien s'arracha de sa poitrine en projetant des gouttelettes d'un rouge écarlate. Celles-ci éclaboussèrent le visage des spectateurs qui hurlèrent d'effroi et reculèrent comme s'ils avaient été aspergés de poison. Mais leurs cris furent couverts par le hurlement perçant et victorieux de Cabri : « Il est mort ! Mort ! Mort ! »

La rapière de Vandien heurta le sol avec un bruit métallique. Il tomba à genoux près du jeune homme. Incrédules, ses doigts se tendirent pour toucher la tache qui s'étendait à l'endroit où la vie de Kellich se répandait à l'extérieur, de plus en plus faiblement. Il appuya pour tenter de retenir le flot qui continuait de couler entre ses doigts.

— Kellich ? appela-t-il.

Mais les yeux du jeune homme étaient ouverts, aussi larges et aussi bleus qu'un ciel vide. Sa bouche était toujours entrouverte, comme pour indiquer qu'il ne se remettrait jamais de la surprise de sa mort.

— Oh, Kellich, murmura Vandien.

Il toucha la joue du garçon, la main qui agrippait toujours son arme.

— Je suis désolé…

Sa voix se brisa et sa tête retomba contre sa poitrine. Ses épaules s'affaissèrent et sa main vint se plaquer sur sa bouche. Ki l'entendit inspirer avec difficulté au travers de ses doigts ensanglantés.

Un cri se fit soudain entendre depuis l'extérieur de l'auberge :

— Les gardes arrivent ! Les gardes arrivent !

À l'intérieur, ce fut immédiatement le chaos. Personne ne voulait être surpris sur les lieux du duel, en particulier d'un duel s'étant terminé par la mort d'un des combattants. Des clients

paniqués dépassèrent Ki en la bousculant tandis qu'elle tentait à grand-peine de rejoindre Vandien.

— Pas dans mon auberge, oh non, pas dans mon auberge ! se lamentait le propriétaire.

Au-dessus des jurons et des cris qui retentissaient comme tous se battaient pour s'enfuir par les portes et les fenêtres, Ki entendit la voix de Saule :

— … plus rien pour moi. Rien ! A cause de vous ! Puissiez-vous ne jamais connaître un instant de paix ou de repos jusqu'à la fin de vos jours ! Je vous maudis, ainsi que tous ceux qui tiennent à vous et tous les enfants à qui vous donnerez le jour ! Puissiez-vous connaître une perte semblable à la mienne ! Puissiez-vous ne jamais oublier ce que vous avez fait ! Jamais !

Vandien était toujours agenouillé auprès du corps, son visage levé vers Saule comme si elle venait de le bénir. Du sang perlait le long des marques que les ongles de la jeune fille avaient laissées sur le visage de Vandien. Et, comme Ki s'approchait, elle le gifla une nouvelle fois. Il ne bougea pas. Ki n'était même pas sûre qu'il fût conscient de sa présence. Elle poussa Saule sur le côté et la jeune fille s'étala au sol près du corps de Kellich. Elle s'accrocha à lui tout en sanglotant de façon inintelligible.

Ki agrippa le bras de Vandien.

— Il faut sortir d'ici. Les gardes arrivent.

Il ne répondit pas. Elle lui secoua l'épaule puis tenta de le relever.

— Vandien, je t'en prie. Lève-toi. Nous devons sortir d'ici.

Il tourna vers elle un regard vide.

— Je ne voulais pas le tuer, dit-il à mi-voix.

Les larmes lui montèrent brusquement aux yeux :

— C'est comme si je m'étais tué moi-même…

Elle ramassa sa rapière au sol, passa son bras autour de son cou et le força à se relever. Il chancelait comme s'il était ivre.

— Ça va aller, lui dit-elle en le guidant vers la porte de derrière. Tout va bien se passer.

Ils atteignirent le chariot et elle le hissa sur le siège. Elle saisit le foulard qui lui entourait la gorge et s'en servit pour

essuyer les marques sanglantes sur son visage, après quoi elle le noua en hâte autour de son avant-bras qui saignait encore. Il demeura assis, immobile et abattu, tandis qu'elle s'occupait de lui. Elle ouvrit la porte de la cabine et y jeta la rapière avant de refermer vivement le panneau. Débloquant le frein d'un coup de pied elle lança l'attelage à un pas prudent et les maintint à cette allure malgré son cœur qui battait la chamade. *Ne pas donner l'impression d'être pressé,* songeait-elle. De l'autre côté, près de la façade du bâtiment, elle entendait les cris des gardes brurjans et les hurlements de ceux qu'ils interrogeaient. Elle guida l'attelage à l'intérieur d'une allée étroite, entre les écuries et plusieurs tas de fumier, jusqu'à rejoindre une autre rue.

— Saule sait qui nous sommes et où nous allons, murmura-t-elle pour elle-même. Elle n'a aucune raison de se taire sur le sujet. Sauf qu'elle n'a pas de permis de voyager ; peut-être qu'elle cherchera plutôt à se cacher…

Mais Ki savait ne pas pouvoir compter là-dessus. Elle tourna au hasard à l'embranchement suivant.

Vandien n'avait pas l'air bien. Il oscillait en même temps que le chariot et son visage était comme mort. Elle ouvrit la porte de la cabine et attrapa la gourde de vin suspendue à son crochet avant de la lui tendre. Elle contenait du vin bon marché, tout juste bon à se dépoussiérer la gorge au terme d'une journée de voyage.

— Bois, dit-elle.

Il lui obéit sans réfléchir. Elle le laissa là, tenant la gourde et oscillant d'un air stupide à chaque cahot : s'il avait l'air ivre, les gardes ne les arrêteraient peut-être pas pour les questionner. Pour l'instant, elle devait trouver un abri pour eux et l'attelage et laisser à l'agitation de l'auberge le temps de retomber.

Elle passa quelques heures chez un marchand de chariots en piteux état aux limites de la ville, à marchander pour de la graisse d'essieu, des chevilles et autres fournitures de base. L'homme n'était pas opposé à l'idée de réaliser une vente et le chariot de Ki devenait pratiquement invisible au milieu de sa cour pleine des carcasses pourrissantes d'autres chariots. Vandien restait assis à boire le vin aigre en contemplant ses mains. Ki le laissa tranquille. Elle ne voyait pas ce qu'elle

pouvait faire pour lui. Il avait besoin de réfléchir et de digérer ce qui s'était passé. Il était difficile de le laisser en paix, mais il allait devoir analyser lui-même la mort de Kellich. De son côté, elle occupait l'artisan et son esprit à elle en discutant de la pluie et du beau temps.

Le début de soirée leur apporta une pénombre douce et bienvenue et les mit sur une route du nord peu fréquentée qui les mènerait hors de la ville. C'est en tout cas ce que lui assurait le vendeur ; elle espérait qu'il disait vrai. Il n'était pas inhabituel pour les habitants de ce pays de méconnaître les routes menant hors des villes dans lesquelles ils étaient nés et avaient été élevés.

Les chevaux s'ébrouaient occasionnellement pour se plaindre de la route plongée dans l'obscurité et des ornières qui s'effritaient désagréablement sous leurs lourds sabots. Mais Ki maintint l'allure. La ville disparut derrière eux, bientôt suivie des champs cultivés. Ils finirent par retrouver les vaguelettes du sol de la prairie à perte de vue. Vandien n'avait toujours pas dit un mot. Elle se glissa plus près de lui sur le siège. Passant un bras autour de sa taille, elle l'attira contre elle. Il poussa soudain un profond soupir et posa son bras sur les épaules de Ki. Le poids ne la gênait pas. Elle tourna la tête pour déposer un léger baiser sur sa joue mal rasée. Elle attendit.

— Ki, fit-il.

Puis il s'arrêta. Pendant un long moment, il ne dit rien. Elle fit courir sa main le long de son dos pour masser les muscles contractés de sa nuque. Il ne se détendit pas.

— C'était l'un des meilleurs épéistes que j'aie jamais affrontés.

Elle hocha la tête dans les ténèbres.

— Je crois que nous aurions pu être amis.

Elle acquiesça de nouveau.

— Oh, dieux ! s'exclama-t-il soudain. J'ai tué ce garçon !

— Tu ne l'as pas fait exprès, murmura-t-elle.

Elle laissa retomber les rênes pour le prendre dans ses bras et les chevaux, libres d'agir à leur guise, s'arrêtèrent immédiatement. Il n'y avait que la nuit déserte autour d'eux, le crissement des insectes et l'odeur de la terre sur laquelle

s'étalait la rosée. Ki tint Vandien contre elle, en souhaitant le voir se mettre à pleurer ou à jurer, n'importe quoi plutôt que de se refermer sur lui-même en intériorisant sa douleur.

Elle fit courir ses mains le long de son dos puis l'enlaça soudain en embrassant follement son visage pour tenter de le faire se sentir moins seul.

Il réagit en enserrant ses poignets pour la repousser loin de lui avec douceur.

— Il faut retirer le harnais des chevaux.

— Oui. Et je vais faire un feu. Tu te sentiras mieux après avoir pris une tasse de thé et mangé quelque chose.

Ses propres paroles semblaient ineptes aux oreilles de Ki, mais c'était tout ce qu'elle avait trouvé à dire. Elle le laissa s'occuper du harnais des bêtes tandis qu'elle rassemblait de la paille et des brindilles pour faire un feu. Au sein des ténèbres, la petite lueur était rassurante. Ki y puisa un certain courage. Elle remplit la bouilloire depuis le tonneau et la posa au-dessus des flammes puis grimpa sur le marchepied pour aller chercher le nouveau sac de thé.

Il faisait noir à l'intérieur du chariot, et elle fouilla à tâtons la surface du lit sur lequel elle avait jeté le sac de thé un peu plus tôt. Quelque chose de chaud se mit à bouger sous ses mains.

— Ki ? Nous sommes enfin arrêtés ?

Elle redescendit du chariot à reculons en vacillant, comme si elle avait été confrontée à un cauchemar. Cabri la suivit au-dehors en se frottant les yeux et en clignant des paupières comme s'il sortait d'un long sommeil.

Ki était incapable d'émettre un son. Elle ne pouvait que le regarder fixement.

Elle ne se souvenait pas avoir pensé à lui depuis qu'ils avaient quitté Tekum, mais elle réalisait à présent qu'une partie d'elle-même avait délibérément choisi d'abandonner le garçon derrière eux. Et cette même partie était à la fois horrifiée et enragée de le voir émerger du chariot. Il s'avança près du feu en tendant les mains vers les flammes.

— Sois MAUDIT !

Ce fut la douleur dans la voix de Vandien plus que sa colère qui paralysa Ki durant l'instant qu'il fallut à son compagnon

pour rejoindre le garçon. Cabri s'écroula et les mains de Vandien se refermèrent sur sa gorge avant qu'elle n'ait pu les rejoindre. Des détails stupides s'imprimèrent dans son esprit tandis qu'elle se jetait dans la mêlée : que la coupure sur le bras de Vandien s'était rouverte et luisait sombrement à la lueur du feu ; que Cabri n'avait pas changé sa chemise et qu'il avait de larges auréoles de sueur sous les bras ; que le garçon avait l'air d'un rongeur agonisant tandis que ses lèvres retroussées révélaient ses longues dents jaunes. Puis elle fut entre eux, pressant son épaule contre le torse de Vandien en s'agenouillant sur la poitrine de Cabri pour repousser l'homme loin du garçon. Après quoi elle bondit pour enserrer Vandien de ses bras tandis que Cabri s'enfuyait en hurlant vers le chariot. Vandien la repoussa sur le côté avec un juron et s'élança derrière le garçon. Mais celui-ci avait déjà refermé la porte. Elle entendit un bruit sourd suivi du fracas de casseroles renversées tandis que Cabri empilait tout ce qu'il pouvait contre la porte. Vandien se tourna vers l'autre porte, mais Ki atteignit le siège avant lui. Elle s'assit, dos appuyé contre l'autre porte donnant sur la cabine, et baissa les yeux sur lui.

— Ne fais pas ça ! lui lança-t-elle d'un ton d'avertissement comme il grimpait vers elle.

— Hors de mon chemin.

Il s'était adressé à elle comme à une inconnue, quelqu'un qu'il n'hésiterait pas à agresser. Ki en fut choquée.

— Écoute-moi. (Sa voix tremblait.) Attends une minute.

Il n'en fit rien. Il était en train d'escalader le siège. Elle posa les mains sur ses épaules et le maintint en arrière. Elle se demanda s'il allait l'écarter sur le côté, sachant que sa colère le rendait nettement plus fort qu'elle, se demanda ce qu'elle ferait s'il la repoussait. Il ne le fit pas, mais tout le poids de Ki ne suffit pas à le maintenir au sol. Il atteignit le siège du chariot. Elle se plaqua contre la porte.

— Vandien. Écoute. Si tu t'en prends à lui maintenant, tu vas le tuer. Il ne s'agira pas d'une simple raclée. Tu vas le tuer !

— Exact.

Sa voix laissait entendre qu'il y prendrait plaisir.

— Je ne peux pas te laisser faire.

Sa voix était plus tremblante que jamais, mais elle sonnait juste. Vandien leva les yeux pour rencontrer son regard. Elle posait clairement une limite. Pas de compromis. Il allait devoir lui faire du mal pour la forcer à s'éloigner de cette porte. Elle le regarda réfléchir et cela lui fit de la peine qu'il soit obligé d'y réfléchir. Mais elle le connaissait assez bien pour le comprendre.

— Je t'en prie, dit-elle.

Elle sut qu'elle était en train de le supplier, et c'était quelque chose d'autre qui n'avait jamais eu cours entre eux. Même dans sa colère, il en prit conscience, lui aussi.

Pendant un long moment, rien ne bougea. Lorsqu'il prit enfin la parole, sa voix était chargée d'émotion.

— Débarrasse-toi de lui.

La fermeté de son ton surprit Ki elle-même :

— Je le ferai. À Villena.

— Tout de suite. Je ne peux pas supporter d'être près de lui, Ki. L'idée m'est intolérable. Débarrasse-toi de lui tout de suite, ou bien je le tuerai.

— Je ne peux pas.

Il la regarda fixement et elle perçut à quel point il lui était difficile de se maîtriser. Elle se força à parler rapidement pour tenter de lui faire comprendre les données du problème.

— Si je l'abandonne ici, il n'aura qu'un endroit où aller : Tekum. Et il a déjà fait assez de mal à Saule. Je me sens responsable d'une partie des dégâts qu'il a causés. Je ne veux pas être responsable de son retour dans la vie de Saule.

Elle vit ces paroles passer les barrières de sa colère, vit l'esquisse d'un acquiescement, une concession.

— Je dois l'emmener à Villena, conclut-elle rapidement.

Elle vit la colère de Vandien enfler de nouveau.

— Car, insista-t-elle, il n'est pas le genre d'être que l'on peut laisser circuler librement. Quelqu'un doit le prendre en charge. Son oncle l'attend. C'est donc là qu'il ira. Je ne peux pas le lâcher sur les habitants innocents de Passerive ou le larguer sur la route pour le voir ensuite s'attacher à un groupe de voyageurs. Tu me comprends, n'est-ce pas ? Vandien ?

Il s'éloigna d'elle. Il se tint à l'écart du chariot et, dans l'éclat du feu minuscule, seules quelques zones de lumière éclairaient son visage. Il semblait loin et lorsqu'il parla, sa voix parut plus distante encore :

— Garde-le loin de moi. (Une pause.) Je ne veux pas l'entendre. Je ne veux pas sentir son odeur. Sinon je le tuerai, Ki. Je le tuerai.

— Ce n'était pas ma faute !

Le miaulement sauvage de Cabri avait jailli depuis l'intérieur du chariot. Ki vit les yeux de Vandien s'écarquiller et elle donna un coup de poing rageur contre le panneau.

— La ferme ! lui ordonna-t-elle.

Le garçon se tut.

— Je le maintiendrai à l'écart, Vandien. Mais je dois l'emmener à Villena et le remettre entre les mains de son oncle. Tu comprends ça, n'est-ce pas ?

— Tout ce que je comprends, c'est qu'il m'a fait tuer un homme qui valait dix fois mieux que lui. Cent fois mieux. Qu'il m'a fait le tuer d'une manière injuste, rendu sa mort soudaine…

Il se tourna abruptement en secouant rageusement la tête. Et s'éloigna d'un pas vif, presque en courant. Ki perdit sa silhouette de vue dans l'obscurité.

Elle se recroquevilla sur elle-même pour contenir les tremblements qui l'agitaient. Une vague de tournis l'envahit et elle réalisa soudain à quel point son cœur battait fort dans sa poitrine. Mais c'était terminé, songea-t-elle. Pour le moment. Elle prit une profonde inspiration.

— Ouvre la porte, Cabri, s'entendit-elle dire. Il est parti. Ouvre la porte et écoute ce que j'ai à te dire, si tu veux arriver vivant à Villena.

Vandien s'enfonça dans les ténèbres, sentant que le chariot disparaissait derrière lui en même temps que la faible lumière du petit feu. Il s'avança au milieu de la prairie plongée dans l'obscurité, sentant le murmure des herbes sèches éparses contre ses bottes, semblable au murmure de l'acier que l'on tire…

— Si seulement je n'avais pas fait de l'esbroufe, lança-t-il à la nuit déserte. Si je n'avais pas poussé le garçon dans ses

derniers retranchements pour lui montrer à quel point j'étais bon. Si je n'avais pas lancé des attaques mortelles en comptant sur son talent pour les parer…

Sa voix se perdit. Mais le garçon aussi avait testé ses limites. S'il avait baissé sa garde ne serait-ce qu'un instant, l'acier de Kellich aurait percé sa poitrine, arraché son œil ou découpé sa chair. Il essaya cette justification. Cela ne fonctionnait pas. Il se retrouva à songer à quel point sa mort aurait été préférable à celle de Kellich. Une mort rapide dans un combat à la loyale… Oui, mais et s'il avait été poussé par-derrière comme Kellich ? Cela aurait tout changé. Cela avait tout changé, il avait vu ce changement se produire dans la fraction de seconde précédant la chute de Kellich. Ce dernier avait cru que Vandien était complice de l'action de Cabri. En mourant, Kellich avait emporté avec lui une partie de l'honneur de Vandien. Une partie à jamais disparue, qu'il serait impossible de récupérer.

Il posa les doigts sur le dos de son avant-bras en suivant les contours de la blessure infligée par Kellich. Il appuya dessus d'un air absent, à la recherche de la douleur. Il n'en ressentit pas, en tout cas pas la douleur aiguë à laquelle il s'était attendu. La plaie s'était déjà refermée, laissant une balafre épaisse et grossière sur son bras. La douleur qu'elle lui causait était sourde, en profondeur, comme si l'os de son bras était gelé. Mais cela n'était peut-être que le reflet de la douleur glacée qui palpitait en son for intérieur.

Vandien soupira, mais sa poitrine n'en fut pas moins oppressée. Il s'arrêta de marcher, se forçant à réfléchir plus posément. Allait-il retourner vers le chariot de Ki et le garçon qu'il abritait ? Et si, à la place, il continuait à marcher ? Il en était capable, il le savait. Il s'était déjà retrouvé seul face au monde, et avec moins. Par bien des aspects, ce serait la chose la plus facile à faire. S'il s'en retournait maintenant, ce serait une sorte d'engagement de sa part. Non seulement d'emmener le garçon jusqu'à Villena, en vie, mais de vivre avec ce qu'il avait perdu. De vivre avec ce que sa rapière avait fait.

Il se souvint d'avoir regardé son père huiler cette lame à la lueur du feu. Il ne confiait jamais ce travail à un serviteur, il le

faisait lui-même, s'asseyant dans le calme de la toute fin de soirée sur les briques chaudes de la grande cheminée. Il polissait la lame, puis la soulevait pour regarder la lumière s'écouler sur toute sa longueur. Parfois, il laissait Vandien la prendre entre ses doigts. Il s'agenouillait alors près de son fils et glissait l'arme dans sa petite main en lui indiquant la posture adéquate, jusqu'à ce que l'épaule et le poignet du garçon lui fassent mal malgré le soutien des mains de son père.

— Cette lame, avait-il souvent dit à son fils, n'a jamais versé le sang pour une cause qui n'était pas juste. C'est là son honneur, et ton honneur également.

Il traçait alors du doigt pour son fils les serres stylisées sur la manche, usées au point d'être méconnaissables, et les ailes déployées du faucon qui constituaient la garde…

Vandien se surprit à porter la main à sa nuque pour toucher les ailes déployées de la marque de naissance qui s'y trouvait. Il laissa son bras retomber.

— Oui. Et il me disait aussi que tant que la lame resterait dans notre famille, notre honneur et notre lignée ne faibliraient pas. Tu avais tort sur les deux tableaux, papa.

Pas d'héritiers et pas d'honneur. Et la bonne fortune qui était supposée accompagner sa marque de naissance semblait être d'une quantité très limitée. Ou peut-être Ki avait-elle raison, la fortune pouvait être bonne ou mauvaise, et rien n'était clairement stipulé. Il soupira de nouveau sans pouvoir se débarrasser du poids qui emplissait ses poumons depuis qu'il s'était agenouillé près du corps de Kellich et qu'il avait écouté les malédictions proférées par Saule. Bon.

Il resta debout quelques instants de plus, à écouter la nuit. Il ne s'était jamais senti aussi seul. En tuant Kellich, il avait tranché quelque chose d'autre, un lien avec son passé.

Une rapière. C'était une chose si mineure, une lame, une arme, un outil. Il n'avait jusqu'alors jamais réfléchi à l'aspect concret de cette épée. Il l'avait emportée avec lui, il le réalisait à présent, pour se rappeler que quels que soient les lieux où Ki et lui pouvaient finir par échouer, il restait le fils de son père. Un autre siégeait sans doute au bout de la table familiale, son cousin pouvait bien porter le collier de ses propriétés et gérer les

frontières de ses terres. Mais tant qu'il portait avec lui la lame familiale, il avait su qu'il possédait encore le nom de son père et de sa mère, ainsi que leur honneur.

C'est du moins ce qu'il avait cru.

Il se détourna lentement et entreprit de retourner jusqu'au chariot de Ki.

CHAPITRE 12

AU TERME DE L'APRES-MIDI, Ki n'aurait su dire si elle devenait folle où si c'était le reste du monde qui l'était.

Cabri demeurait à l'intérieur du chariot. Elle l'avait convaincu que laisser Vandien le voir revenait à commettre un suicide. Il n'avait pas douté de l'animosité de Vandien ; le plus difficile avait été de le convaincre qu'elle ne pourrait ni n'essayerait d'arrêter Vandien. Le garçon avait réagi avec une colère farouche.

— J'ai vu qu'il était en danger et j'ai essayé de l'aider. Je l'ai aidé ! Sans moi, Kellich l'aurait manipulé pour faire cesser le combat ! Et ensuite il l'aurait tué !

— Ils étaient tous les deux prêts à déposer les armes, espèce d'imbécile ! s'était emportée Ki. C'était visible comme le nez au milieu de la figure !

Les yeux de Cabri s'étaient largement écarquillés.

— Je sais ce que j'ai ressenti, lâcha-t-il d'un air distant. Je l'ai senti !

Ses yeux étranges s'étaient brusquement emplis de larmes.

— Et je ne voulais pas voir Vandien mourir !

Il s'était laissé tomber sur le lit, le visage tourné vers le mur. Ki était sortie en secouant la tête. Le garçon était fou.

Il avait dormi dans le chariot, mangé dans le chariot et il voyageait à présent dans son ventre grondant. Ki ne l'avait pas vu ni entendu. Elle avait presque honte de s'en féliciter. Presque.

Mais si Cabri était isolé, Ki l'était également. Elle conduisait. Vandien restait assis. Il était plongé dans un silence qui n'était ni froid ni furieux. Ki lui était indifférente. Tout son esprit semblait occupé par quelque débat intérieur.

Elle l'avait attendu, la nuit précédente. Lorsqu'il était enfin reparu au campement, elle avait été prête à entendre tout ce qu'il pouvait avoir à dire. Mais elle ne s'était pas attendue à ce

qu'il se montre si distant. Il n'avait même pas paru remarquer ses quelques tentatives d'entamer une conversation. La nourriture qu'elle avait préparée avait été consommée en silence. Il avait dormi auprès d'elle mais sans aucun contact entre eux, et son sommeil avait été terriblement agité. Elle avait tenté de le secouer pour le réveiller et, comme cela n'avait eu aucun effet, elle avait enlacé son corps en sueur de ses bras pour tenter de le calmer par son étreinte.

Le bras de Vandien, là où Kellich l'avait blessé, était la seule partie de son corps à ne pas être brûlante. Elle l'avait placé entre elle et lui dans l'espoir de le réchauffer. Vandien s'était calmé comme elle l'enlaçait mais, au petit matin, il l'avait réveillée en tremblant et en poussant un cri.

— Tout va bien ? lui avait-elle demandé.

Mais il s'était contenté de la regarder fixement, ses cheveux noirs en bataille, ses yeux injectés de sang.

Elle avait supporté son silence tandis qu'il harnachait les chevaux, l'avait supporté toute la matinée durant. Mais voilà que, pour la quatorzième fois, il venait de pousser un soupir, un soupir qui ne faisait rien pour atténuer la tension qu'elle sentait vibrer en lui.

Elle posa soudainement et fermement sa main sur la cuisse de Vandien, ce qui le fit sursauter.

— Parle-moi, lui lança-t-elle.

Il frissonna et se frotta le visage.

— Parler de quoi ? demanda-t-il d'une voix pâteuse.

— De n'importe quoi.

Elle attendit mais le silence ne fit que durer. Elle s'éclaircit la gorge :

— J'ai suspendu ta rapière. Tu devrais nettoyer et huiler la lame, ce soir.

Il la regarda fixement et ses yeux devinrent plus noirs.

— Ou bien veux-tu que je le fasse pour toi ? demanda-t-elle en insistant volontairement.

— Non. (Il se débattit quelques instants.) Je la nettoierai… bientôt.

— C'était un accident. Tu n'avais pas l'intention de le faire et j'en ai assez de te voir te morfondre à ce sujet.

— Ce n'est pas aussi simple, Ki.

— Et pourquoi non, par la lune ?! S'il était tombé en arrière, tu aurais raté ton coup et tu ne serais pas en train de songer à ton estocade qui aurait frappé le mur. Que la poitrine de ce garçon se soit trouvée devant toi sans protection n'est pas de ton fait…

Vandien ferma les yeux.

— Mais si. Ne vois-tu pas les choses comme je les vois ? Qu'est-ce que j'étais en train de faire ? J'essayais de tuer Kellich, de voir jusqu'où je pouvais pousser mes assauts, jusqu'où il arriverait à dévier ma lame.

Il pressa son bras blessé contre sa poitrine et fit courir ses doigts le long de la balafre.

— Et pourquoi ? Pour l'empêcher de tuer l'un des êtres humains les plus répugnants que j'ai rencontrés de toute ma vie. Je l'ai tué, Ki. Et ça a transformé la vision que j'ai de moi-même.

Ki émit un sifflement irrité.

— Vandien, arrête de te tourmenter de cette façon. Un horrible accident a eu lieu. Il ne t'a pas changé. Tu peux croire quelqu'un qui t'a vu traverser des moments plutôt étranges. Tu es un homme bien. Rien n'a changé.

Le silence consuma ses paroles. Puis Vandien prononça un seul mot :

— Honneur.

— Honneur ? répéta Ki après quelques instants.

— J'ai perdu… de l'honneur.

— Vandien. (La voix de Ki était pragmatique.) Tu n'as rien tenté pour tricher lors de ce duel. Et s'il avait trébuché sur un clou mal enfoncé ? Ne serait-ce pas la même chose ?

— Non. C'est… différent. Malhonnête.

— Malhonnête ! s'exclama Ki. Vandien, je t'ai entendu raconter d'énormes mensonges à des gens qui ne demandaient qu'à les croire. Je t'ai vu sceller des marchés si avantageux que c'était presque du vol. Et je crois me souvenir que c'est ta première tentative de vol de chevaux qui nous a rapprochés…

Elle n'arrivait pas à dissimuler la note d'amusement dans sa voix.

Le visage de Vandien ne s'en fit pas l'écho.

— À armes égales. L'issue étant uniquement déterminée par le talent, marmonna-t-il.

— Quoi ?

Il s'éclaircit la gorge.

— Dans un combat honorable, les gentilshommes se battent à armes égales et le résultat ne dépend que de leur talent. Aucun gentilhomme ne rechercherait ni n'emploierait un avantage déloyal. Un bon épéiste n'en a pas besoin.

— Où as-tu appris ça ? demanda Ki avec curiosité.

— Un vieux maître d'armes m'a rentré tout cela de force dans le crâne, murmura-t-il.

Ki eut un petit reniflement :

— Avec un tel code de conduite, il est étonnant qu'il ait vécu assez longtemps pour devenir vieux.

Le regard qu'il tourna vers elle indiquait qu'il ne percevait aucun humour dans son commentaire. Elle changea de sujet.

— Même après le détour de la nuit dernière, nous ne pouvons pas être à plus de deux jours de Passerive, dit-elle. Ensuite nous atteindrons Villena, et puis…

Des bruits de sabots.

Elle lui mit les rênes entre les mains et se redressa pour jeter un coup d'œil par-dessus le toit du chariot. L'infortune chevauchait six chevaux noirs dont les sabots rouges luisaient sous le soleil.

Elle se laissa retomber sur son siège.

— Patrouille. Six Brurjans.

Pour la première fois depuis le combat dans l'auberge, elle perçut un éclair dans les yeux de Vandien.

— On ne peut pas les distancer, dit-il. On joue les innocents ou on se bat ?

— Les innocents, répondit Ki avec lenteur. On se battra si on y est obligés. Tu veux ta rapière ?

— Ils portent des armures ?

— Légères. Du cuir, essentiellement… Je n'ai pas bien vu.

— Des poignards, dans ce cas. Si nous avons l'air d'être trop prêts à les accueillir, ils ne croiront jamais que nous sommes innocents.

— Exact.

C'était une comédie, une manière de prétendre que la situation n'était pas désespérée et qu'ils avaient une chance de s'en sortir si un combat devait avoir lieu. Ki reprit les rênes. Six Brurjans, armés, en armure légère et sur des chevaux de guerre. Si elle en abattait un et que Vandien en tuait un…

— Il n'y en aura que quatre pour nous tuer, indiqua Vandien.

— Je vis avec toi depuis trop longtemps, marmonna Ki.

Elle se força à tenir les rênes d'une main ferme. Les bruits de sabots étaient tout près, à présent. Sigurd releva la tête et lança un hennissement soudain.

— Calme, chuchota Ki pour elle-même autant que pour l'attelage.

Elle les maintint au pas.

Les Brurjans fondirent sur eux comme un vent plein de poussière, tourbillonnant autour du chariot, poussant les hongres gris à se cabrer en montrant les dents.

— Arrêtez-vous ! ordonna l'un d'eux.

Sa fourrure noire était émaillée de touffes grises. Son harnais, comme celui de son cheval, était peint en rouge et bordé d'argent. Ses dents de combat avaient poussé au point qu'il ne pouvait plus refermer sa bouche par-dessus.

— Oh, merde, souffla Vandien.

Aucun Brurjan ne devenait vieux en se comportant honorablement. Ki arrêta l'attelage. Elle et Vandien restèrent assis silencieusement, contemplant le cercle de cavaliers.

— Kirilikin ?

Le vieux Brurjan grisonnant ne s'adressait pas à eux.

L'un de ses hommes se rapprocha pour examiner Vandien. Il haussa ses épaules massives et brunes dans un mouvement étrangement humain sous le cuir renforcé de laiton.

— C'est sûrement lui, grogna-t-il. Il a la cicatrice.

— Amène-le. (La créature grisonnante fit tournoyer sa monture.) Le duc veut qu'il soit tué sur la place du village.

Kirilikin se pencha pour agripper le col de Vandien mais celui-ci était déjà en mouvement. Il se lança vers le Brurjan, utilisant l'élan de son corps tout entier pour planter son poignard au travers du cuir plus fin et plus flexible qui

protégeait la gorge de Kirilikin. Un grand jet sanglant accompagna le mouvement de la lame lorsqu'il la ressortit et Kirilikin porta ses mains à sa gorge, l'air stupéfait. Le tout avait eu lieu en l'espace d'un battement de cœur.

Ki fit claquer les rênes sur la croupe des hongres gris et les grands chevaux s'élancèrent vers les chevaux noirs tout aussi massifs qui leur bloquaient le chemin, mais sans réussir à passer. Un Brurjan à la fourrure noire se pencha pardessus sa monture pour agripper les rênes. La lame courte de Ki lui ouvrit le bras jusqu'à l'os. Il rugit de colère et sa crête se redressa tandis que sa mâchoire s'ouvrait en grand pour exposer ses dents de combat. Mais il se recula, temporairement hors de combat.

Leurs chances de l'emporter ne montèrent pas plus haut.

Ki ne sut jamais comment Vandien avait été jeté au sol, mais il s'y retrouva avant elle, car elle atterrit sur lui avant de rouler sur sa mauvaise épaule et de sentir se réveiller sa vieille blessure. Elle entreprit de se relever mais quelque chose la frappa au creux des reins et elle s'affala tête la première dans la poussière. Elle eut l'impression d'être un crabe sur lequel on venait de marcher. La douleur occupa toute sa conscience, tandis que son corps lui hurlait de rester immobile, qu'elle était en train de mourir. Vandien fut agrippé et remis de force sur ses pieds. Elle entendit un rugissement qui se termina par un glapissement, puis des moqueries grossières suivies par le son bref et terrible de la chair que l'on frappe violemment. Elle releva la tête.

Vandien avait frappé de nouveau, mais il venait d'en payer le prix. Une Brurjan était accroupie sur la route, ses mains aux griffes noires plaquées contre son ventre. Quelque chose de rouge s'écoulait entre ses doigts courts et elle jurait tandis que deux de ses compagnons assis sur leurs montures pointaient du doigt en riant les entrailles visibles au travers de sa blessure. Vandien était étendu face contre terre sur la route. Du sang s'écoulait depuis l'arrière de son crâne et le long de son menton. Il ne bougeait plus.

Derrière lui, un Brurjan était descendu de cheval et examinait Kirilikin. Il releva les yeux et eut un haussement

d'épaules à l'intention de leur chef avant d'entreprendre de piller minutieusement le cadavre. Un autre avait déjà récupéré son cheval.

Ki laissa sa tête retomber entre ses bras. Ses jambes ne lui appartenaient plus. Elle fixa son regard sur le corps de Vandien allongé sur la route ensoleillée et cette vision se répercuta à travers son âme. Le Brurjan finit de déshabiller le corps de Kirilikin. Il s'avança vers celui de Vandien et le fit rouler d'un coup de botte.

— Il est presque mort.

— Bon sang !

Le leader grisonnant se tourna sur sa selle et décocha brusquement un coup à l'un des hommes derrière lui. Ses griffes laissèrent quatre marques sanglantes sur la joue du garde.

— Ça, c'est pour t'être montré un peu trop prompt à jouer du démi. Les ordres du duc précisent que les duellistes doivent être tués sur la place, pas sur une route où personne ne le verra. Ce genre de choses ruine notre réputation.

Le soldat réprimandé baissa les yeux sur le pommeau de sa selle, les dents à peine exposées. Le leader se tourna vers le Brurjan qui se tenait près de Vandien.

— Amène l'humain quand même. Ce sera mieux que rien.

Le Brurjan accroupi hocha la tête avant d'agripper la chemise de Vandien. Ki vit les traits ensanglantés de Vandien se contracter brièvement.

— Non !

C'était une prière, pas une supplique, mais cela attira l'attention du chef Brurjan. Son regard était sans pitié. Il planta son démi dans la poitrine du soldat qu'il venait de réprimander.

— Seul celui qui s'est battu en duel doit être exécuté publiquement. Mets-la dans le chariot et brûle-moi tout ça.

Puis prends les chevaux avec toi. Ils ont l'air âgés mais ils forment une bonne équipe. Ils nous rapporteront un petit quelque chose.

Le soldat parut mécontent.

— Mais, Vashikii… commença-t-il.

Le chef se pencha pour lui asséner un coup de démi dans les côtes. Il exposa ses énormes crocs de combat et sa crête pointue se dressa tandis qu'il parlait.

— Fais-le, chien. Et si tu rates l'exécution, ce sera de ta faute. Vu comme tu l'as frappé, nous aurons de la chance s'il est encore en vie pour être exécuté. Alors tu vas faire le sale travail ici, Satatavi, et sans te plaindre.

La Brurjan femelle s'écroula soudain sur le flanc. Ses mains retombèrent et ses entrailles se répandirent dans la poussière. Elle n'avait pas émis un son. Vashikii haussa les épaules.

— Satatavi. Mets-la donc dans le chariot, elle aussi, ainsi que Kirilikin. Et rapporte-nous ses affaires et son cheval.

Tout cela semblait venir de très loin. Le rugissement dans les oreilles de Ki était si puissant qu'elle entendait à peine les paroles qu'ils prononçaient. Des mots. Amusant de penser que ces gueules de brutes étaient capables de prononcer des mots, des phrases, d'expulser des pensées au-delà de leurs dents acérées à l'aide de leur langue noire et rouge. C'était aussi improbable que de voir un serpent réciter de la poésie ou un vautour se mettre à chanter. Un Brurjan agrippa la chemise de Vandien de la même manière que Ki aurait pu soulever un sac de farine. Le Brurjan se releva et les pieds de Vandien quittèrent le sol. Il avait l'air petit entre les pattes de la créature, et pourtant il avait réussi à tuer deux d'entre eux avant qu'ils ne puissent l'abattre.

Ki tenta d'ancrer ses pensées dans la réalité mais celles-ci ne cessaient de lui échapper. Il lui restait si peu de temps que rien de tout cela ne comptait plus vraiment. Vandien et elle étaient déjà morts, le chariot déjà un tas de cendres froides. Sigurd et Sigmund tiraient une charrue dans le champ d'un fermier. Elle espérait qu'on prendrait soin d'eux.

— De bons chevaux, murmura-t-elle.

Le corps de Vandien fut déposé à l'arrière du cheval de Kirilikin puis attaché à la selle haute et étroite qui ornait le dos de l'animal. Du sang coulait dans ses cheveux, des gouttes rouges qui viraient au noir en touchant la poussière. Elle n'arrivait pas à détacher son regard de lui. Elle vit son corps

tressauter tandis que la corde reliant le cheval à un autre se tendait, vit sa tête se mettre à osciller au rythme de la progression de la troupe qui s'éloignait. Elle continua de regarder dans sa direction au milieu de la poussière jaune soulevée par les sabots écarlates des chevaux.

Puis il disparut derrière le chariot. Ki entendit Satatavi grogner en soulevant le corps de Kirilikin par-dessus son épaule avant de le porter à pas lourds en direction du chariot. La bouche de Ki s'emplit d'un goût de cuivre et le rugissement dans ses oreilles se fit plus fort. Indépendamment de sa volonté, ses mains se mirent à tâtonner dans la poussière et se refermèrent une nouvelle fois sur son poignard de ceinture.

Ils n'avaient pas pris la peine de désarmer les humains après les avoir jetés au sol. Vandien leur avait déjà montré que c'était une erreur. Elle allait appuyer sa démonstration. Son dos lui donnait l'impression d'avoir été tranché en deux. Ses jambes ne répondaient que faiblement. Elle n'allait pas se relever d'un bond. Non. En se concentrant, elle commença à ramener l'une de ses jambes sous elle.

— De l'or.

La voix de Cabri était douce mais claire. Satatavi laissa tomber le corps de Kirilikin et défit la lanière qui maintenait son démi attaché à son harnais de combat. Puis il se redressa en fixant le garçon, la bouche entrouverte comme pour manifester sa surprise.

Ki se sentit soudain plus faible que jamais. Le chant des insectes, déjà très présent, s'était brutalement déplacé jusqu'à l'intérieur de son crâne, et la journée lui parut plus chaude, plus indolente. Ses paupières étaient lourdes et elle avait du mal à penser à quoi que ce soit à l'exception de la voix de Cabri.

— Nous avons de l'or. Et nous vous le donnerons, si vous nous laissez partir. Tout cet or que vous n'aurez à partager avec personne…

Satatavi demeurait immobile, les yeux fixés sur le garçon qui s'était matérialisé dans l'encadrement de la porte du chariot. Les yeux jaunes de Cabri rencontrèrent les pupilles noires du Brurjan.

— De l'or, murmura-t-il de nouveau d'une voix charmeuse. Vous n'avez qu'à prendre l'or et vous en aller. Leur dire que vous avez fait ce qui vous était demandé.

La langue étroite du Brurjan jaillit entre ses dents pour humecter ses lèvres. Il chancela légèrement, puis ses yeux s'étrécirent brusquement.

— Non ! lança-t-il d'une voix épaisse. Je vais prendre l'or, puis je brûlerai le chariot ! Pas de raison de ne faire que l'un ou l'autre.

En deux enjambées, il avait agrippé le garçon et approchait ses crocs à quelques centimètres du visage de Cabri.

— Où est l'or ? demanda-t-il d'une voix gutturale.

Paniqué, Cabri se débattait entre ses griffes en essayant de s'éloigner des dents acérées et du souffle fétide qui lui brûlait le visage.

— Je ne sais pas !

Le Brurjan projeta le garçon par-dessus son épaule comme s'il ne s'agissait que d'une poupée de chiffon. Cabri s'étala violemment à terre et resta étendu au sol. Ki regarda le Brurjan pénétrer dans le chariot. Un instant plus tard elle entendit des bruits de vaisselle brisée et de bois arraché comme il entreprenait de fouiller les lieux. Cela ne lui prendrait pas longtemps. Le petit placard installé sous le matelas n'était ni très petit ni très secret. Des objets commencèrent à jaillir hors du chariot pour retomber tout autour de Cabri. Le tonneau se fendit en frappant le sol, suivi par une pluie de haricots séchés, tandis que le Brurjan secouait le sac à la recherche du trésor caché. Cabri leva la tête pour regarder Ki.

— Dites-moi quoi faire, la supplia-t-il.

Elle ramena son deuxième genou sous elle et poussa lentement sur le sol. La douleur l'envahit, l'impression d'agoniser, et elle sentit ses forces la quitter. Elle tenta de fixer son esprit ailleurs, d'invoquer la colère causée par le pillage de sa maison, de faire jaillir en elle le désir de tuer le Brurjan qui avait envoyé Vandien à la mort.

Mais elle ne songeait qu'à la bêtise de la créature. Vashikii n'aurait jamais laissé deux ennemis en vie tandis qu'il cherchait le butin. Il aurait méthodiquement éliminé tout danger avant de

piller le chariot. Il aurait attaché le cheval de guerre noir, qui s'agita nerveusement dans la poussière comme une pelletée d'édredons jaillissait hors du chariot. Vashikii avait vécu longtemps et ses crocs étaient devenus épais et jaunes parce qu'il n'avait jamais pris de risques. Tout comme Ki se promit de vivre un peu plus longtemps que le Brurjan qui avait tué son ami. Elle s'appuya contre le flanc du chariot, haletant silencieusement, pour l'attendre. Cabri avait trouvé le poignard de Vandien. Il le ramassa, releva les yeux vers Ki, et entreprit de contourner le chariot par l'arrière.

Il ne fallut pas longtemps. Elle entendit un soupir de satisfaction étouffé, suivi du léger cliquetis des pièces d'or frottant les unes contre les autres tandis qu'il soulevait le sac, petit mais bien rempli. Le bois du plancher grinçait sous son poids. Il était plus lourd que deux humains, et trop grand. Le chariot n'avait pas été conçu pour un être tel que lui. Il dut se pencher pour sortir et ses mâchoires se présentèrent les premières tandis qu'il se penchait en avant, sa gorge exposée et sans protection comme il clignait une fois des yeux face au soleil.

La lame de Ki réverbéra brièvement ces mêmes rayons de soleil, après quoi il n'y eut plus que le petit manche de bois noirci dépassant de sa gorge. Un cri sortit à gros bouillons de sa gorge, au milieu d'éclaboussures écarlates, et il frappa sauvagement Ki. La lame s'était enfoncée dans la grosse artère située sur le côté de la gorge du Brurjan et ils savaient tous les deux qu'il était condamné.

Son coup atteignit Ki à la tempe et elle s'écroula, avant de se relever difficilement pour tenter de se mettre hors de sa portée. Il leva une main et arracha le poignard de sa gorge. Puis il s'avança vers elle. Ils savaient tous les deux qu'elle mourrait avec lui. Elle était allongée à plat ventre sur le sol, fixant sur lui des yeux verts de lézard.

Cabri bondit depuis le toit du chariot. Son poids fit chanceler le Brurjan, mais la créature ne tomba pas. Le poignard de Cabri s'abattit, frappant le harnais de cuir du Brurjan et infligeant une mince estafilade avant qu'un bras poilu n'envoie le garçon rouler au sol. Mais le délai avait été

suffisant. Le Brurjan s'écroula à genoux aux côtés du garçon, puis lui retomba dessus, tandis que ce qui restait de son sang éclaboussait la poitrine de Cabri. Celui-ci se mit à trembler, puis s'immobilisa.

Ki laissa sa tête retomber entre ses bras. Du sang, de la poussière, et la mort. Elle avait tué de nouveau, pris la vie d'un autre être doué d'intelligence, alors qu'elle avait fait le serment de n'en plus jamais rien faire. Elle se sentit brièvement affligée à l'idée qu'elle n'éprouvait aucun remord. Seulement de la surprise en constatant combien cela avait été facile. Combien il était simple de tuer lorsqu'on avait une raison de le faire. Puis le jour devint gris et elle s'abandonna à cette douce grisaille.

— Vandien, souffla-t-elle sur la route, en goûtant de la poussière en même temps que son nom.

Le son de sa propre voix la réveilla. Depuis combien de temps était-elle étendue là, depuis combien de temps avait-il disparu ? Elle savait qu'il était déjà mort, mais quelque chose en elle réclamait de voir le corps et de toucher son immobilité définitive. Ce fut cette part la moins logique d'elle-même qui fit se redresser son corps. Elle se remit maladroitement en position debout. Cette partie émotionnelle, devenue plus forte qu'elle n'avait jamais voulu l'admettre.

— Il est mort.

C'était la voix de Cabri, pleine d'effroi, provenant de sous le cadavre.

— Peut-être pas, coassa-t-elle.

Mais sa gorge se serrait déjà de chagrin.

— Non, chuchota Cabri.

Ses mains étroites se redressèrent lentement pour agripper sa propre gorge, tandis qu'il fixait le Brurjan étendu sur lui. Ses yeux jaunes semblèrent tournoyer en étincelant comme ceux d'une Harpie.

— Je l'ai senti partir. Ce n'était pas du tout comme un animal… un moment il était là, à souhaiter votre mort, et puis l'instant d'après il était… plus grand. Et il a continué à grandir, grandir, au-dessus de vous, prêt à vous faire disparaître comme une main qui se referme sur la flamme d'une bougie. Et puis…

(La voix de Cabri se fit plus basse encore.) Et puis il est parti ailleurs. Et j'ai bien failli l'y suivre !

Le garçon se mit à trembler, claquant des dents sous l'effet de la peur :

— J'ai failli l'y suivre !

Paniqué, il s'extirpa de sous le corps du Brurjan avant de ramper vers Ki, comme si le fait de se relever était au-dessus de ses forces. Il s'assit quelques instants à ses pieds, en relevant les yeux vers elle. Puis, brusquement, il lui enlaça les genoux, enfouissant son visage dans ses jupes et secouant Ki par la violence de ses tremblements.

— Oh, Ki ! C'est ce que Vandien a ressenti en tuant Kellich. C'était trop grand trop réel !

Il s'accrochait à elle en pleurant comme aurait pu le faire un enfant nettement plus jeune. Elle se retrouva à lui tapoter les épaules en lui affirmant que tout irait bien, bien, très bien.

Un long moment passa lentement tandis qu'elle demeurait debout, sur place. Enfin, les tremblements du garçon diminuèrent et il s'écarta lentement d'elle. Il avait un air affreux, comme s'il se remettait péniblement d'une grave maladie. Elle écarta les mèches de cheveux qui lui retombaient sur le visage. Il leva les yeux vers elle et elle baissa le regard sur lui. Purifié. Sanctifié. Quelque chose. Comme du métal sortant purifié des flammes.

— J'ai tué les Tamshins. Lorsque j'ai parlé d'eux aux Brurjans. Et j'ai tué Kellich. Mais Kellich est parti en me haïssant et lorsqu'il a disparu, c'était comme si une douleur dans mon esprit s'était arrêtée. Alors je m'en moquais. Parce que je ne comprenais pas vraiment…

Il cherchait ses mots, en vain. La compréhension sur son visage était plus terrible que n'importe quel chagrin. Ki sentit qu'elle surpassait ce qu'elle-même avait compris de ce qui s'était passé.

— Cabri. Tout va bien se passer, articula-t-elle.

Elle mentait mais elle savait devoir dire quelque chose au garçon. Il n'était pas normal qu'un enfant soit rempli du sentiment qui possédait actuellement ce gamin. Mais il secoua la tête, refusant le réconfort feint qu'elle lui proposait.

— Ki, nous devons les suivre. Suivre Vandien. Et nous devons faire vite.

— Oui, dit-elle à mi-voix.

Le garçon se releva d'un bond et s'élança vers le chariot avant de s'arrêter.

— Que fait-on pour eux ?

Elle baissa les yeux vers les corps étendus par terre. Des mouches se rassemblaient déjà.

— Laissons-les, suggéra-t-elle.

— Et le cheval ?

— Il finira par retourner à l'endroit où se trouve leur écurie habituelle. De toute façon, il ne nous laissera pas l'approcher.

— Est-ce qu'on devrait essayer de… les couvrir, ou quoi ?

— Non. Je suis trop fatiguée pour m'en soucier. Et eux sont trop morts. Cela n'a pas vraiment d'importance, Cabri. Quoi que nous puissions faire pour eux, ils resteront morts.

Elle marqua une pause pour inspirer. Si elle fermait les yeux, la douleur dans son dos se faisait rouge et prenait le pas sur toutes les autres pensées. Elle tenta de remettre un peu d'ordre dans son esprit.

— Cabri. Je ne peux pas. Tu vas devoir trier les choses. Tout ce qui peut encore servir, remets-le dans le chariot.

Elle baissa de nouveau les yeux sur le corps du Brurjan.

— Rien qui ne soit taché de sang, ajouta-t-elle à mi-voix.

Cabri hocha silencieusement la tête, les yeux toujours emplis de douleur.

Elle remonta péniblement sur le siège. Elle s'assit prudemment et reprit les rênes. La douleur dans son dos était une chose vivante qui sapait sa force et son énergie.

Cabri s'installa à ses côtés. Il lui prit gentiment les rênes des mains.

— Je crois que c'est enfin mon tour de conduire, dit-il.

Elle opina du chef, s'appuya en arrière contre le dossier du siège et sentit le monde se dissoudre au milieu de bleus et de noirs profonds qui l'entouraient. Le chariot démarra avec un à-coup qui lui donna la nausée et elle s'aperçut qu'elle était tout juste capable de se cramponner au siège pour se laisser emporter.

De la viande en train de cuire. L'odeur la narguait. *Je ne mange plus de viande,* se rappela Ki. *Je suis trop liée aux êtres doués de mouvement pour me nourrir de leur chair.*

Mais cela lui fit soudain l'effet d'une résolution idiote, un fantasme d'enfant que de penser qu'en s'abstenant de manger de la viande, elle pourrait briser le cycle consistant à manger et à être mangé. Mais il continuait, avec ou sans elle. Elle avait tué aujourd'hui et elle n'avait pas eu besoin de dévorer la chair de Satatavi pour faire de lui sa proie. Elle s'aperçut soudain que manger de la viande ou ne pas en manger ne changeait rien. Elle ne pouvait pas s'abstenir d'être humaine ni dénier la position qu'occupaient les humains dans la lente roue de la vie. Elle avait arrêté de manger de la viande. Cela ne signifiait rien. Si elle décidait de marcher les yeux fermés, est-ce que les couleurs disparaîtraient du monde ?

Ses yeux étaient fermés et ce, depuis un long moment. Elle les ouvrit lentement. C'était le soir, les rideaux de la nuit oscillaient au-dessus du monde avant de se refermer complètement. Une colonne de fumée le long de la route rendait la lumière plus diffuse et lui piquait les yeux. De la viande en train de brûler. Et des chevaux. Et du sang, récemment versé dans la poussière.

Les yeux de Cabri étaient fixés sur la route et il tenait les rênes avec autant de précaution que si elles avaient été faites de gaze. Elle suivit son regard jusqu'à l'endroit où une faible lueur rougeâtre témoignait d'un feu au bord de la route. Ni l'un ni l'autre ne prononcèrent un mot tandis qu'ils se rapprochaient. Tous deux sentaient que quelque chose d'important allait être révélé. Tous deux étaient trop épuisés pour deviner de quoi il s'agissait ou pour avoir hâte de le savoir.

La scène qui se révéla à leurs yeux était comme le reflet sinistre d'un tableau précédent, celui des Tamshins éparpillés au sol sous le soleil brûlant. La toile de fond était composée du ciel en train de s'assombrir et des premières lueurs d'étoiles, à laquelle s'ajoutait l'éclat rubicond du feu sur les formes immobiles. Les corps renversés des quatre Brurjans avaient été dépouillés de leurs harnais et de leurs armures avant d'être ignominieusement empilés sur le côté de la route. Leur

équipement se consumait avec les corps de ceux qui étaient tombés en les abattant. Le feu brûlait avec l'éclat de l'huile renversée et la ténacité du petit-bois empilé. Personne ne pourrait jamais identifier ceux qui étaient morts en tuant les gardes brurjans. Chevaux et armes avaient été emportés.

Ki mit lentement pied à terre et s'avança vers les flammes. Les Brurjans, remarqua-t-elle, avaient été tués de façon à s'assurer de leur mort sans aucun doute possible. La poitrine de l'un d'eux avait été poignardée tant de fois que l'on apercevait l'éclat jaune de ses côtes à travers la chair déchiquetée. De larges orifices rouges s'ouvraient à l'endroit où les crocs de Vashikii avaient été arrachés. La sauvagerie de tels actes témoignait d'une haine à laquelle Ki n'avait pas envie de songer.

Elle se rapprocha du feu en plissant le nez face à la puanteur. Elle n'avait pas envie d'aller voir mais s'y sentait obligée. La chaleur lui brûlait le visage et elle savait que ses cheveux seraient imprégnés de l'odeur, cette nuit. Mais elle fit lentement le tour du foyer en essayant de discerner le cœur des flammes. Il ne restait pas grand-chose, seulement les contours imprécis de deux, peut-être trois corps. L'un d'eux était clairement trop grand ; un autre portait des sandales dont les lanières de cuir étaient clairement visibles contre sa peau. Le troisième se trouvait sous les deux autres, face contre terre. On n'en distinguait rien, si ce n'était qu'il s'agissait d'un humain. Elle contempla le corps en train de rôtir. À peu près de la bonne taille, à peu près de la bonne carrure… Elle s'agenouilla près du feu, les yeux fixés sur lui, dans l'espoir de découvrir quelque preuve affreuse qui lui prouverait qu'elle avait tort. Cabri ne disait rien. Elle demeura agenouillée jusqu'à ce que son visage lui donne l'impression d'être entièrement brûlé par la proximité des flammes et que la puanteur devienne insupportable à ses narines. Elle savait, mais elle voulait nier.

Quelque chose s'enfonçait dans son genou. Elle bougea la jambe et baissa les yeux. Les flammes perdirent toute chaleur, son corps devint glacé. Un bouton en corne. Elle s'était agenouillée dessus et il s'était enfoncé dans sa jambe. Il était toujours cousu à la manche calcinée qui constituait le seul et unique reste d'une chemise couleur crème. Un tissu d'une très

bonne qualité. Tissée par les Kerugi aux doigts minuscules, cette chemise lui avait coûté une petite fortune, mais elle avait adoré le contact de son tissu contre ses mains lorsque la chaleur du corps de Vandien passait au travers et qu'elle suivait du doigt les contours de son dos en dessous.

— Vandien, dit-elle calmement.

— C'était un guerrier rebelle, la contredit Cabri. Ils brûlent toujours les corps de leurs morts. Depuis que le duc a ordonné que des corps soient exhumés et les a fait crucifier… les corps, et toute leur famille. Parce que les corps montraient des traces d'armes brurjans et qu'il savait qu'ils s'étaient opposés à ses gardes brurjans.

Cabri parlait de manière précipitée, désordonnée. Ki s'écarta du feu et le regarda. Il tenait ses bras croisés serrés contre son corps, comme s'il mourait de froid. Ses yeux étaient largement écarquillés. Elle songea qu'il donnait l'impression d'avoir tout perdu.

Étrange, la façon dont il ressentait les choses alors qu'elle en ressentait si peu.

— Ne croyez pas qu'il soit mort, insista-t-il. Ne croyez pas ça. Ce n'est pas lui. Les rebelles n'auraient pas brûlé son corps. Ils l'auraient jeté avec les Brurjans. Vandien n'était pas un des leurs, ils se moqueraient bien de ce qui pourrait arriver à son corps ou à sa famille. Ils ne se préoccupent que des leurs.

— C'est sa chemise.

La voix de Ki s'était brisée sur le mot.

— Mais ce n'est pas lui, répondit Cabri d'un air désespéré.

— Alors où est-il ? demanda Ki à la nuit.

Les ténèbres se refermaient sur le feu et emplissaient les yeux des cadavres gonflés.

— Il était presque mort lorsque les Brurjans l'ont pris. Ce serait un petit miracle qu'il ait survécu jusqu'ici en étant secoué comme il l'était. Mais si c'est bien le cas, où est-il ? Que feraient les rebelles d'un inconnu blessé, d'une victime qui ne ferait que les ralentir ?

Cabri détourna le regard. Quelque chose dans sa posture incita Ki à reposer la question :

— Que voudraient-ils à un étranger blessé à mort ?

— Vandien n'est pas un étranger blessé à leurs yeux, déclara Cabri avec hésitation. C'est l'homme qui a tué Kellich. L'homme après lequel ils en avaient probablement. Celui qui a fait échouer leur plan pour assassiner le duc.

CHAPITRE 13

EN BRULANT, les corps s'entremêlaient, devenaient impossibles à distinguer les uns des autres. Il ne resterait pas grand-chose. Celui qui avait allumé ce feu savait comment s'y prendre. *À force de pratique ? Sans doute,* songea Ki.

— Ki ?

— Quoi ?

— Devrions-nous reprendre la route, tenter de les rattraper ?

Elle détourna les yeux des flammes et perçut l'inquiétude — réelle – du garçon.

— Non, Cabri. Il… Il fait trop noir désormais. Et les chevaux ont besoin de se reposer.

— Ici ? demanda-t-il d'un air horrifié.

« Où d'autre ? » eut-elle envie de répondre. Elle ne s'imaginait pas s'éloigner, le laisser se consumer derrière elle, seul. Mais elle vit les yeux du garçon, emplis de crainte, se tourner vers les corps de Brurjans, vit la façon dont la peur le faisait frissonner. Il ne craignait pas des choses imaginaires, mais la vérité dernière qu'il avait entraperçue ce jour. Les corps s'affaissèrent sous le poids du petit-bois en train de se consumer. Une flambée d'étincelles jaillit dans les airs et Ki la suivit des yeux pour voir les éclats lumineux se dissiper dans le néant.

Elle avait laissé Vandien sur place, enfin. Elle était retournée au chariot et était partie. Elle avait repris la route, en prétendant pour le bénéfice de Cabri que Vandien n'était pas mort et qu'ils se hâtaient pour le rattraper.

Qu'aurais-je dû faire ? se demandait-elle. *Attendre que le feu soit mort, tenter de trier les ossements de celui qui m'était cher autrefois ?*

— Il ne reste pas grand-chose de mangeable.

Cabri s'adressait à elle par la porte ouverte de la cabine.

— Je n'ai pas faim, de toute façon, répondit Ki sans quitter la route des yeux.

Les lumières de Tekum évoquaient des flammèches jaunes au loin.

— Prépare juste quelque chose pour toi, Cabri.

— Il a vraiment mis le bazar dans le chariot.

— Les Brurjans sont comme ça.

Ki perçut la colère abrupte dans sa propre voix et tenta de la maîtriser.

— Cabri, je n'ai pas vraiment envie de parler pour le moment. D'accord ?

— Compris. Vous vous inquiétez pour Vandien, c'est ça ?

— C'est ça.

C'était suffisamment proche de la vérité, jugea-t-elle.

— Ils le garderont en vie, s'ils peuvent. (La voix de Cabri se voulait prudemment rassurante.) Ils s'occuperont correctement de lui. Ils ont besoin de lui.

Ki aussi avait besoin de lui. Mais il n'était pas plus avec elle qu'avec eux. Il n'était avec personne. L'âme de Ki retomba dans un abîme noir.

— Il est doué à l'épée. C'est important pour eux.

La voix de Cabri était hésitante, prudente. Elle invitait à la discussion. Ki accepta finalement l'invitation.

— Pourquoi ?

Cabri revint s'installer sur le siège. Elle ne pouvait pas vraiment distinguer son visage dans l'obscurité, mais il regardait toujours au loin dans la nuit.

— Ce que j'ai pris à Saule, dit-il à mi-voix. Ce qu'elle voulait absolument récupérer, ce pour quoi elle a été… gentille avec moi… faisait partie d'un plan. Je ne sais pas tout. Aucun rebelle ne sait jamais tout à propos d'un plan, excepté la duchesse. Je n'ai pas tout compris, parce que Saule ne comprenait pas tout. Mais Saule était celle qui devait prendre contact avec le Brurjan qui pouvait être acheté, pour ne pas chercher de poison sur la lame de Kellich. (La voix de Cabri se transforma en murmure.) Sauf que j'ai volé le nom du Brurjan au sein de son rêve.

— Par la lumière de la lune… souffla Ki.

Elle fixait Cabri d'une expression où l'incrédulité le disputait à la compréhension.

— Tu peux faire une telle chose.

Les mots avaient franchi ses lèvres sous la forme d'une affirmation.

— Avec certaines personnes, concéda lentement Cabri. Saule aussi a du sang jore, même si ça ne se voit pas comme chez moi. Et elle refuserait de l'admettre. Mais je le sais. Ça rend le lien plus facile à créer pour moi. Mais elle ne peut pas… atteindre l'intérieur d'une personne, pas comme moi. Elle est juste… très persuasive. Son talent n'a pas la force du mien. Je crois que c'est en partie pour ça qu'elle me déteste.

— Je vois, dit lentement Ki.

Quelle forme de jalousie Saule avait-elle ressentie en songeant que ce garçon pouvait offrir bien plus qu'elle à la rébellion ? L'avait-elle délibérément tenu à l'écart de ses amis pour éliminer toute compétition ? Mais une compétition pour quoi ? Pour le respect et l'honneur ? Pour l'attention de Kellich ? Kellich se serait-il passé de Saule si Cabri avait été recruté ?

La réalité frappa Ki à la manière d'une vague glacée. Et elle allait ramener le garçon au cœur même de cette querelle ? Une folie. Vandien n'était plus ; il ne servirait à rien de suivre les traces de rebelles. Stupide. Mieux valait sortir le gamin de là, l'emmener à Villena comme elle l'avait promis. Ensuite viendrait l'heure de venger la mort de Vandien. Peut-être que d'ici là elle aurait déterminé qui elle devait blâmer.

— Ne bougez pas ! On ne veut blesser personne. Sauf si on nous y oblige.

L'instant d'avant, la nuit avait été calme et vide autour d'eux. À présent, des figures masquées jaillissaient de l'herbe, tels des fantômes, pour s'avancer sur la route. Alarmé, Sigurd poussa un hennissement et lança sa tête en arrière. Par réflexe, Ki fit s'arrêter les chevaux tandis qu'au même moment, un homme agrippait le bord de son chariot et atterrissait souplement sur les planches à côté d'elle. Un poignard se posa sur sa gorge. Ses yeux passèrent de l'un à l'autre des bandits de grands chemins. Il y en avait sept, huit. Des humains. Mais il ne

s'agissait que de ceux qu'elle pouvait voir. Y en avait-il d'autres derrière le chariot, ou encore allongés dans l'herbe ?

Cabri triturait sa chemise entre ses doigts. Elle posa une main sur son épaule, agrippa le garçon pour l'empêcher de s'écrouler. Elle le sentit trembler sous ses doigts.

— Que voulez-vous de nous ? interrogea Ki à voix basse.

Personne ne lui répondit. Ils étaient déjà en train de faire le tour du chariot. Elle entendit s'ouvrir la porte latérale, sentit le poids de l'intrus faire pencher le chariot.

— On suit simplement le plan, rappela l'un des inconnus à l'intention des autres. Chacun connaît son rôle.

— Des rebelles ! siffla Cabri.

— Silence ! aboya celui qui semblait être le chef.

Ki assumait en tout cas qu'il s'agissait de leur leader. C'était le seul à avoir parlé et il tenait un poignard contre sa gorge. Dans leurs longues robes brunes à capuchon, ils se ressemblaient tous. Une ouverture dans sa capuche informe laissait voir ses yeux. Elle les vit luire mais sans pouvoir dire de quelle couleur ils étaient, ni quoi que ce soit d'autre à propos de l'homme.

— Descendez, ordonna-t-il d'un ton bourru. Et tendez les mains devant vous.

— Prenez ce que vous voulez et laissez-nous en paix, suggéra Ki. Nous ne dirons rien à personne. Nous étions en train de quitter la région, de toute façon. Nous ne vous causerons aucun problème. Nos affaires nous emmènent loin d'ici.

— Vos affaires sont devenues nos affaires, répondit l'homme avec sévérité.

Le couteau appuya plus fermement sur sa gorge et elle prit conscience d'une silhouette plaquant une lame sur le cou de Cabri.

Elle se leva prudemment et mit pied à terre dans l'ombre de l'homme au poignard. Ils escortèrent Cabri auprès d'elle.

— Prenez-vous mutuellement les mains, paume contre paume, ordonna le leader.

Ki jeta un coup d'œil à Cabri. Le garçon tenait ses mains tremblantes serrées devant lui. Il avait les traits tirés. Elle

calqua sa position sur la sienne, joignit les mains et les tint face à elle. L'homme masqué lui ligota les poignets à l'aide d'une étrange corde plate qui ne se resserrait que lorsqu'elle bandait ses muscles pour tirer dessus. Cabri était déjà ligoté. Derrière elle, quelqu'un grimpa sur le chariot et s'empara des rênes. Puis un sac fut passé par-dessus son visage.

Le sac sentait le grain et elle faillit s'étouffer sur une balle restée à l'intérieur de la toile rugueuse. Les mains qui agrippèrent ses coudes n'étaient pas rudes, mais elles n'étaient pas non plus très douces. On la força à avancer d'un pas rapide et trébuchant à travers l'herbe et les cailloux, sur une longue distance. Elle entendit Cabri pousser un cri brusquement interrompu.

— Cabri ? appela-t-elle.

Une main s'abattit brutalement contre son ventre en lui coupant le souffle. Elle fut poussée contre le cuir chaud d'un animal de grande taille.

— En selle, lança une voix qu'elle ne reconnut pas.

Et comme elle se débattait pour tenter d'obéir, un individu massif l'attrapa à la taille et la souleva vers l'animal. En guise de selle, une couverture rêche avait été disposée sur le dos du cheval. Elle en agrippa le bord et serra les jambes autour du corps de sa monture. Celle-ci se mit en marche sans prévenir et Ki partit en arrière, manquant de tomber de selle.

— Accroche-toi, lança une voix bourrue.

Après quoi la bête s'élança au petit galop et les oreilles de Ki se remplirent du claquement des sabots de chevaux tout autour d'elle. Si elle tombait, elle serait piétinée.

Aveugle et incapable de contrôler son destin, elle fut emportée pour un voyage de cauchemar. Elle serrait entre ses doigts la couverture sur le cheval et utilisait la moindre parcelle de force dans ses jambes pour maintenir fermement sa position assise. Elle prit une profonde inspiration et imposa un ordre artificiel au sein de son esprit. Une chose à la fois, décida-t-elle. Ces chevaux ne pourraient pas maintenir longtemps une telle allure. Il s'agissait de chevaux de ferme, non de montures de guerre. Ils ne pouvaient donc aller bien loin. Une fois qu'ils seraient arrivés, elle pourrait avoir une chance de se libérer,

ainsi que Cabri. C'était le meilleur plan auquel elle pouvait songer pour l'instant. Elle s'accrocha fermement à cette idée en repoussant tout le reste hors de son esprit.

— C'est quoi, cet endroit ?

La voix de Cabri sonnait d'une manière sinistre dans les ténèbres.

— Je ne sais pas. Peut-être un genre de cave.

Ki tendit la main pour tapoter l'épaule du garçon. Elle sentit qu'il vibrait de nervosité.

Elle se demandait quelle heure il était. Elle n'avait aucune idée de combien de temps ils avaient chevauché, aveugles et ligotés, ni du temps qu'il lui avait fallu pour se libérer de ses liens et arracher le sac qui lui recouvrait le visage. Cela ne l'avait pas beaucoup avancée. Il faisait aussi sombre à l'extérieur du sac qu'à l'intérieur.

Une odeur de terre flottait tout autour d'eux. Elle avait déjà découvert que le plafond composé des blocs de bois brut se trouvait à portée de bras et que le simple fait de le toucher déclenchait une pluie de terre. L'endroit en lui-même était petit, tout juste suffisant en longueur pour accueillir un homme de grande taille allongé et un peu plus en largeur.

Les mâchoires de Ki lui faisaient mal d'avoir rongé la corde autour de ses poignets. Ceux-ci étaient rougis et brûlés là où les liens avaient frotté.

— J'ai soif, lança soudain Cabri.

— Il n'y a pas grand-chose qu'on puisse faire pour ça, répondit doucement Ki.

Elle tâtonnait le long du mur. Il devait bien y avoir une porte, mais si c'était le cas, elle n'arrivait pas à la trouver.

Ses mains ne trouvaient que de la terre et, parfois, des amas de racines. À un moment, elle mit le pied dans ce qui pouvait être un tas de légumes pourris. Elle espérait en tout cas que c'était tout ce dont il s'agissait. Elle atteignit le quatrième coin, et revint au mur de départ. Et elle la trouva enfin. La porte. Elle l'avait manquée auparavant car elle ne s'était pas souvenue à quel point il lui avait fallu baisser la tête lorsqu'on l'avait forcée à entrer dans ce lieu. C'était une porte minuscule, lui arrivant à peine à la taille. Elle tâtonna à la recherche d'une

poignée, n'en trouva aucune, et appuya sur le panneau. Celui-ci ne bougea pas d'un pouce. La porte était probablement barrée de l'autre côté. Elle s'assit avec lenteur et appuya son dos contre le panneau.

— Que vont-ils faire de nous ?

La voix de Cabri paraissait plus fragile encore qu'auparavant.

— Je l'ignore.

Ki releva les jambes pour appuyer son front sur ses genoux.

— Je ne sais même pas ce qu'ils attendent de nous. S'ils avaient simplement voulu nous dépouiller, ils auraient pris le chariot et se seraient enfuis. Ou ils nous auraient tués sur place. Mais pourquoi nous garder enfermés ? Je n'arrive pas à imaginer à quoi nous pourrions leur être utiles.

Cabri s'était rapproché du son de sa voix. Il trébucha contre les pieds de Ki et poussa un cri en tombant.

— Attention, l'avertit Ki.

Elle l'entendit se relever et ramper pour venir s'asseoir près d'elle. Son épaule se pressa contre celle de Ki. Il tremblait.

— Pourquoi as-tu si peur ? lui demanda-t-elle à mi-voix.

— J'ai senti… à quel point ils me haïssaient. Lorsqu'on m'a ligoté et fait monter sur ce cheval.

— Peut-être que c'était seulement ton imagination, répondit Ki d'un ton rassurant. Ils m'ont surtout paru efficaces. Comme s'ils voulaient nous emmener quelque part, sans particulièrement chercher à nous faire du mal.

— Vous ne comprenez toujours pas, hein ? demanda Cabri. Ki, je peux sentir ce que ressentent les gens. La pitié que vous ressentez pour moi à présent, la haine que ces gens ressentaient à mon égard. La façon dont le Brurjan s'est senti en mourant. C'était le pire que j'aie jamais connu. Parce que les Brurjans sont tellement ouverts de toute façon, comme des animaux. C'est comme s'ils étaient toujours en train de crier ce qu'ils pensent de vous…

Il se tut. Lorsqu'il reprit la parole, sa voix paraissait lointaine.

— Lorsque j'étais petit, je ne comprenais pas. Je n'arrivais pas à faire la distinction entre mes sentiments et ceux des gens

autour de moi. Les gens agissaient d'une certaine manière alors que leurs sentiments allaient à l'opposé. Je ressentais tout, pour tout le monde… Et lorsque j'ai grandi et que je suis devenu plus sensible, ça a été encore pire. La nuit. Lorsque tout le monde dormait dans mon esprit. Lorsque les gens dorment, ils abaissent toutes leurs défenses, pour la plupart. Ils crient toutes leurs pensées, encore et encore. Nous nous sommes éloignés de la ville tellement c'était devenu grave, jusqu'à un endroit où je n'entendais plus la majorité des voix. Mais certaines continuaient de me parvenir. Les rêves sont étranges. Je ne comprends pas comment les gens les imaginent, comment ils les inventent. Je n'ai jamais pu rêver comme ça… pas en inventant moi-même un songe. Le mieux que je pouvais faire était d'en trouver que j'aimais bien et d'écouter ceux-là le plus près possible, en essayant d'ignorer les autres.

Cabri s'était arrêté de parler. Ki n'avait aucune idée de combien de temps ce silence avait duré. Mais était-ce vraiment le silence, pour Cabri ? Connaissait-il jamais le silence ? Pas un voleur de rêve, pas un espion. Un participant involontaire à la vie des autres, comme un invité obligé d'écouter ses hôtes se quereller au travers d'un mur peu épais. Elle tenta d'imaginer un petit enfant partageant les émotions de ses parents, un adolescent en prise directe avec les fantasmes nocturnes du village.

— Ne vous sentez pas coupable, je vous en prie, supplia Cabri. La culpabilité, c'est le pire. Lorsque les gens sont gentils avec moi parce qu'ils pensent m'avoir fait du tort. J'aimerais…

— Quoi ? demanda Ki.

— Non. (Cabri avait prononcé le mot à voix basse.) Si vous demandez à quelqu'un de se sentir d'une certaine façon et qu'ils le font parce que vous leur avez demandé, ce n'est pas pareil que s'ils l'avaient fait simplement parce qu'ils en avaient envie. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Je crois que oui. Si on est obligé de demander à quelqu'un « embrasse-moi, s'il te plaît », le baiser n'a plus vraiment de sens.

Qu'une personne se montre gentille avec lui parce qu'elle l'apprécie, songea Ki pour elle-même. *Est-ce trop demander de la part d'un garçon ?*

Elle s'appuya contre la porte. Et attendit.

Cabri rompit le silence d'un murmure :

— Quelqu'un vient.

Ki tendit l'oreille mais n'entendit rien. Mais évidemment, Cabri n'avait pas entendu de bruits de pas, il avait perçu l'approche des émotions d'une personne.

— Quelqu'un d'amical ? demanda-t-elle d'une voix pleine d'espoir.

— Non. (La voix de Cabri était rendue sourde par l'inquiétude.) Quelqu'un de très prudent. Ne restez pas trop près de la porte. Elle est assez effrayée pour vous faire du mal si vous lui faites peur.

Ki ne discuta pas. La lueur du jour leur fit l'effet d'une blancheur aveuglante après les ténèbres éternelles de la cave. Les yeux de Ki n'eurent pas le temps de s'y habituer. Un sac de nourriture fut jeté à l'intérieur et la porte refermée brutalement avant qu'elle n'ait eu le temps de voir ce qui se trouvait à l'extérieur. Leur geôlière n'avait été rien de plus qu'une silhouette sombre se découpant sur la clarté du dehors. Elle entendit que l'on remettait en place les barres bloquant la porte. Une, deux, trois d'entre elles.

— Ils ne veulent vraiment pas risquer de nous voir sortir, grommela Ki pour elle-même.

— Ils ont peur, expliqua inutilement Cabri. De moi, surtout. Et ils me détestent. Pour vous, celle-ci ressentait de la culpabilité…

Il se tut, mal à l'aise. Il lui cachait quelque chose.

— Tu peux entendre leurs pensées exactes ? demanda Ki tout en fouillant dans le sac.

— Non. Plutôt leurs sentiments.

Il marqua un temps d'arrêt. Lorsqu'il reprit, l'effort rendit sa voix plus aiguë.

— J'ai senti… qu'ils songeaient à nous tuer.

Ki se releva.

— Est-ce qu'ils reviennent, maintenant ?

La peur lui avait rendu son énergie. La menace semblait tellement réelle dans la voix du garçon.

— Non. Ils sont repartis tous les deux, à présent. Je crois qu'ils ont trop peur de rester près de la cave. Peur de ce que je pourrais être capable de faire, j'imagine.

Cabri fit une pause pour réfléchir :

— Ils doivent être à cheval pour pouvoir s'éloigner si loin si vite. Je ne peux sentir personne d'autre à l'extérieur. Juste vous.

— Oh.

Ki se demanda quelles impressions Cabri recevait d'elle, avant d'écarter volontairement cette pensée. Le sac contenait des pommes, une outre d'eau et des petits gâteaux ronds. C'était tout.

— Une pomme ? proposa-t-elle à voix haute en tendant la main vers les ténèbres.

Ki sentit Cabri prendre le fruit. Elle l'entendit mordre dedans et se mettre à mastiquer avant de déclarer, la bouche pleine :

— J'avais tellement faim. Depuis combien de temps est-ce qu'on est là, à votre avis ?

— Je ne sais pas, répondit-elle à mi-voix.

Savoir depuis combien de temps ils étaient là ne l'inquiétait pas autant que de savoir pendant combien de temps on allait les y laisser. La petite pièce sentait déjà la sueur et l'urine. Et pourquoi les retenait-on ici, en fait ?

— A propos de ce que tu as ressenti… là, maintenant. Tu en es certain ? Peut-être qu'ils étaient seulement…

Elle n'avait aucune idée de ce qu'ils auraient pu penser d'autre.

— Je l'ai ressenti avant, expliqua Cabri.

Il y eut une longue pause.

— C'est la même chose que ce que Kellich ressentait pour Vandien. Ce que Satatavi ressentait pour nous. C'est comme une façon de classifier l'intensité des émotions à ressentir. Animal. Rocher. Arbre. Personne-bientôt-morte. Ils ne voulaient pas avoir trop de sentiments envers nous.

Ki pressa la pomme qu'elle tenait toujours contre sa joue pour sentir la fraîcheur de la peau lisse du fruit. Elle mordit

dedans avant de se mettre à mâcher consciencieusement. Personne-bientôt-morte. Elle n'avait pas faim, mais si on leur avait donné de la nourriture, c'est probablement qu'elle aurait dû. Qu'est-ce que Vandien disait toujours ? « S'il n'y a rien d'autre à faire dans une situation difficile, manger ou dormir est toujours une bonne idée. Comme ça, tu es reposée et rassasiée lorsque vient le moment d'agir. »

Mais elle n'allait rien pouvoir faire et il n'allait pas venir à sa rescousse. Pas cette fois.

Vandien. Elle tenta de conjurer son visage dans les ténèbres mais ne vit que la dernière image qu'elle avait eue de lui : jeté sur le dos d'un cheval à la manière d'un sac de viande, du sang gouttant de sa chevelure. Il était mort. Elle le savait. Elle se laissa glisser sur les fesses, le dos contre le mur sableux. Elle se força à y penser, très soigneusement. Il était mort. Elle était bientôt-morte. Alors tout se terminerait, sans personne pour s'en souvenir. Elle ne sentirait plus sa main sur son visage, ni son souffle chaud sur son épaule, dans le noir. Pas de voix grave racontant de longues histoires au coin du feu, la nuit. Son odeur finirait par se dissiper au sein des édredons du lit de Ki. Cela n'aurait plus d'importance. Des inconnus utiliseraient ses couvertures, sans jamais penser à la façon dont les lèvres de Vandien recouvraient celles de Ki. Partis, terminés.

— Ki ? appela doucement Cabri.

Elle releva la tête.

— Quoi ?

— Je… Je ne pouvais plus vous sentir. C'était comme si vous étiez… partie. Comme le Brurjan.

— Non. Je suis là.

Mais elle perçut la vérité dans ses paroles. Elle était partie. Sa vie pendait, flasque, comme une voile sans vent. Elle tenta de se convaincre qu'il y avait des choses importantes à faire. Cabri et elle devaient s'échapper, il fallait qu'elle récupère ses chevaux et son chariot, qu'elle emmène le garçon chez son oncle à Villena. « Et ensuite, quoi ? » ne cessait de demander une petite voix sardonique au fond d'elle-même. Et ensuite reprendre le cours de son existence, se dit-elle. Trouver une cargaison, la livrer, se faire payer. Pourquoi ? Pour pouvoir manger, se

reposer puis trouver une cargaison, la livrer et se faire payer. L'insignifiance d'une telle vie l'accablait. Un cercle sans but, telle une chanson chantée sans cesse, encore et encore. Jusqu'à ce qu'elle s'arrête. Cela n'avait pas plus de sens que de rester assis dans une cave à attendre que quelqu'un vienne vous tuer. Mais demeurer dans la cave était plus facile. Jusqu'à ce que ça prenne fin. Comme avait pris fin la vie de Vandien.

Ce n'était pas, réalisa-t-elle soudain, que Vandien était sorti de sa vie. Elle aurait pu vivre avec cette idée, s'il était parti à cheval, s'il avait laissé sa vie le conduire ailleurs. Elle ne l'aimait pas de manière si égoïste. Elle aurait su qu'il existait quelque part, que sa vie continuait quelque part. Il n'avait pas à être à elle, il n'avait jamais vraiment été à elle. Mais même lorsqu'il n'avait pas été à ses côtés, elle avait su qu'il était quelque part. Elle avait pris plaisir à l'imaginer en train de chevaucher sous la pluie, dans quelque province lointaine, ou de raconter des histoires devant la cheminée d'une auberge, ou même de contempler depuis les hauteurs d'une colline les terres qui auraient dû être les siennes mais ne l'étaient pas.

Il n'était plus. Il n'y aurait plus rien de lui, plus jamais. Sa lignée avait pris fin avec lui ; aucun enfant ne portait les noms qui lui avaient été si précieux. Il avait pris fin aussi totalement qu'un chant lorsque le chanteur referme la bouche. Elle appréhendait enfin l'ampleur du vide.

Elle s'écroula totalement au sol, pressa les yeux contre ses genoux. Elle ouvrit la bouche et tenta de respirer, mais en vain.

La colère et la peur l'envahirent. La vérité était en train de la rattraper. Bon sang, cela changeait tout ! Il l'avait abandonnée, maudit soit-il ! Il était mort et l'avait laissée à hurler dans le noir après lui. La toile même de sa vie était déchirée et elle se haïssait d'avoir laissé Vandien en devenir partie intégrante. Elle avait toujours su que cela finirait par arriver. Ses yeux la brûlaient mais les larmes refusaient de venir.

— Arrêtez ! la supplia Cabri. Je vous en prie, arrêtez !

— Je ne peux pas, murmura-t-elle.

— S'il vous plaît, geignit-il.

Puis elle l'entendit qui craquait. D'horribles pleurs étouffants lui déchirèrent la gorge. Il pleura comme seuls savent le faire les enfants, exprimant une tristesse désespérée et inconsolable. Elle écouta la fureur de son chagrin secouer le garçon, lui serrer la gorge et réduire sa voix à un gémissement impuissant. Elle demeura assise, haletante, dans les ténèbres, sachant qu'elle devrait le rejoindre et tenter de le réconforter. Mais il n'y avait plus aucun réconfort en elle, ni pour lui, ni pour elle-même. Il n'y avait plus que ce chagrin suffocant qui remplissait la cave à la manière d'une chose palpable. Cabri devenait son chagrin, lui prêtait sa voix par le biais de ses sanglots hachés, lui donnait forme en s'agitant violemment sur le sol.

Ki se mit à dériver. Quelque part, une cave se remplissait d'un chagrin si total qu'un garçon se convulsait dans son emprise tandis qu'une femme restait accroupie, comme anesthésiée. La fin arrivait, promettant la paix.

Il y eut des bruits, une lumière terrible. Un homme se tint devant elle, la forçant à se relever.

— Arrêtez ça ! cria-t-il en la secouant violemment.

Ki fut tirée hors de la cave et projetée sur le gazon épars, à l'extérieur. L'homme disparut pour ressortir un instant plus tard en tenant le garçon agité dans ses bras. Puis Brin déposa précautionneusement le garçon à terre avant de se retourner vers Ki.

— Arrêtez ! rugit-il. Vous allez le tuer !

Ki vit la main levée, sut que le coup arrivait, mais ne parvint pas à se rappeler en quoi cela pouvait être important.

CHAPITRE 14

Du SANG coulait dans sa bouche. Elle toussa et cracha avant de se relever avec précaution. Le soleil tournoya lentement au-dessus de sa tête avant de se remettre en place. Elle prit progressivement conscience de l'environnement. L'entrée obscure de la cave. Plus loin, les restes d'une hutte en torchis qui s'était effondrée et se trouvait désormais recouverte de végétation. Dans l'ombre étroite d'un arbre mourant, Brin était agenouillé au-dessus de Cabri.

Non. Pas Brin. Cet homme était plus buriné que Brin, plus musclé. Simplement en regardant son dos, elle pouvait sentir leur différence de tempérament. *Aussi dur que du cuir tanné et très capable,* jugea-t-elle. Elle se releva sans bruit, cherchant du regard un bâton ou un caillou. Elle ignorait pourquoi cet homme lui en voulait, mais elle ne souhaitait pas lui faire face sans arme.

— Tout va bien.

Il ne s'était pas retourné pour la regarder et elle ne réalisa pas immédiatement qu'il lui parlait à elle et non à Cabri.

— Je ne voulais pas vous assommer. Mais c'était le seul moyen de vous ramener dans votre corps. Avant que Gotheris ne meure sous vos assauts.

Elle n'avait pas trouvé d'arme et, comme il se tournait lentement pour lui faire face, elle décida qu'elle n'en aurait probablement pas besoin. Il y avait quelque chose d'apaisant dans l'expression de son visage. L'homme irradiait le calme et la douceur. Elle se détendit.

— Je m'appelle Dellin. Je suis le frère de Brin. J'étais parti à votre recherche.

Ki se sentit soudain toute chose. Elle s'assit, releva les genoux et croisa les bras par-dessus avant d'appuyer son menton sur ses poignets. Ses pensées lui paraissaient ralenties, anesthésiées.

— Comment nous avez-vous trouvés ? demanda-t-elle.

Dellin émit un son entre la toux et le grognement.

— Autant demander à une mère humaine comment elle savait où se trouvait son enfant en pleurs. Brin m'avait fait savoir que le garçon me rejoindrait durant la saison. Son message puait l'angoisse : je me suis douté que quelque chose n'allait pas. Puis j'ai entendu des Tamshins raconter que certains d'entre eux avaient vu un garçon aux yeux jores installé dans un chariot parti en direction de Tekum. Donc, j'ai suspecté un problème et je me suis mis en route. Une fois que j'ai eu dépassé Passerive, ça n'a pas été très difficile. (Dellin secoua lentement la tête.) Ce garçon n'a absolument pas appris à se protéger. Qu'est-ce qui a pris à Brin de le garder si longtemps avec lui ? J'aurais dû le prendre sous ma tutelle il y a dix ans de ça.

— Est-ce que Cabri… est-ce que Gotheris va bien ?

L'immobilité du garçon ne paraissait pas naturelle. Il avait replié les bras sur sa poitrine et ses jambes étaient droites comme des piques. *La position d'un cadavre*, songea-t-elle, en frissonnant malgré les rayons du soleil.

— Je l'ai fait dormir, pour l'instant. Et je l'ai surtout poussé loin à l'intérieur de lui-même. Le pauvre gamin ne pouvait pas comprendre ce que je faisais et il s'est débattu. Une force telle que je n'en avais jamais rencontré auparavant. Heureusement, il n'a aucun entraînement et je connais des astuces dont il n'a même pas idée. Mais malgré tout…

La voix de Dellin s'éteignit tandis que ses yeux rencontraient ceux de Ki. Des yeux jores, comme ceux de Cabri, mais plus sombres, plus humains.

— Vous êtes un peu perdue. Je suis désolé. Donc Brin n'a même pas jugé utile de s'assurer que vous compreniez la nature du garçon. Vous n'êtes pas de la région, n'est-ce pas ?

— Nous… Je viens des terres du Nord.

Dellin hocha lentement la tête.

— Alors vous ne savez rien des Jores, c'est ça ? Je suppose que vous n'en avez jamais vu un de sang pur, car ils ne s'approchent plus volontairement des humains, désormais, même ici.

— Pourquoi cela ?

— Les humains les tuent.

Il fixa sur Ki un regard qui la fit se sentir mal à l'aise, presque coupable.

— Ils disent toujours qu'ils n'ont pas fait exprès. Mais ils le font malgré tout. Les humains ressentent les choses avec tant de force, tant d'intensité. Lorsque ces sentiments deviennent trop forts et qu'il y a un Jore non loin, ils vident simplement leur douleur, leur joie ou leur désir dans le jore.

— Est-ce que… Est-ce ce que j'ai fait à Gotheris ? interrogea Ki d'une voix faible.

Le regard de Dellin rencontra le sien.

— Nous n'avons pas été créés pour faire l'expérience d'une telle intensité émotionnelle. Cela nous tue.

Ki réalisa abruptement que cet homme de forme humaine ne se considérait pas comme un humain. Il était aussi différent d'elle qu'un Brurjan ou un Tchéria pouvaient l'être. Comme il la fixait, elle réalisa à quel point cette différence était profonde. La familiarité même de son apparence humaine lui apparut soudain comme monstrueuse, un masque de glaise et de ficelles pour tromper les imprudents. Elle s'éloigna instinctivement de lui.

— Oui, admit-il. Et Gotheris vous est tout aussi étranger que je le suis, mais le pauvre enfant ne s'en rend pas encore compte. Pourquoi Brin a-t-il voulu le garder et le faire élever par une mère humaine, je l'ignore… Le garçon…

La voix de Dellin vacilla. Ses yeux inhumains plongèrent dans ceux de Ki, faisant appel à sa compréhension.

— Ce garçon n'a pas de perception de son moi. Il n'a pas d'identité personnelle, il ne sait pas où il s'arrête et où commencent les autres. Il a grandi exposé à un flot constant d'émotions. Il n'y a aucun endroit que je peux toucher en lui qui n'ait pas été marqué encore et encore, comme un morceau de verre érodé par le sable et qui est devenu opaque. (La voix de Dellin devint tendue.) Il ne croit plus les sentiments qu'il perçoit chez les autres. Vous autres humains agissez si souvent d'une façon opposée à ce que vous ressentez ! Il a essayé d'imiter ce comportement mais n'a fait que se causer plus de

mal encore. Parfois il ignore ce que les autres ressentent et réagit donc de manière incorrecte. Et offensante.

Le regard de Dellin plongea dans celui de Ki comme s'il voyait tout ce dont elle se souvenait.

— Mais le plus souvent, il devient ce avec quoi il est en contact, accueillant la colère par la colère, la méfiance par la méfiance…

Ki eut soudain une vision de pots de peinture renversés, de taches de couleurs dont les bords se mélangeaient, de jaune rencontrant du bleu et devenant vert, puis de rouge s'écoulant à l'intérieur, suivi d'une tache violette, jusqu'à ce que tout se mélange sans qu'aucune véritable couleur ne persiste. Cabri. Ses humeurs changeantes, ses comportements soudainement étranges comme il tentait de devenir acceptable en adoptant les comportements et les personnalités qui paraissaient gages de réussite. Désirant être aimé pour lui-même sans être vraiment sûr de qui ou de ce qu'il était.

— Brin ne savait pas ? demanda-t-elle d'une voix faible.

Dellin secoua lentement la tête.

— Je suis plus jore que lui, bien que nous soyons frères. Le sang humain a coulé plus fortement dans ses veines. Il ne ressentait aucun inconfort avec sa compagne humaine. Lorsque le garçon était petit, j'ai senti que le jore serait fort en lui. J'ai demandé à avoir Gotheris à l'époque, mais ils ont refusé.

Dellin ferma brusquement les yeux pendant quelques instants, puis les rouvrit.

— Je pense que c'était du fait de la mère plus que de mon frère. Même alors, elle maltraitait l'enfant, l'aimant sans modération, ne lui donnant aucune chance de développer ses propres sentiments. Je ne pouvais pas supporter de voir ça et ce fut la cause de nombreuses querelles entre Brin et moi. Finalement, cela m'a poussé à quitter sa maison. Et j'ai laissé ma propre colère me persuader de faire quelque chose de cruel ; j'y ai laissé Gotheris. (Sa voix se fit soudain lourde d'émotion.) C'est autant ma faute que la leur.

Ki se releva avec prudence et constata qu'elle était capable de tenir debout.

Du sang continuait de couler dans sa bouche depuis l'intérieur de sa joue, mais cette douleur semblait bien minuscule au regard de ce que Dellin venait de lui décrire.

Elle s'approcha de Cabri. Le visage du garçon était lisse, ses yeux clos. Elle s'accroupit plus près pour voir sa poitrine se soulever au rythme de sa respiration. Son apparence était si proche de celle de la mort qu'elle tendit la main pour le toucher.

— Non ! l'avertit Dellin. J'ai apaisé vos émotions pour vous et je l'ai repoussé à l'intérieur de lui-même. Mais vous avez passé trop de temps ensemble et le sens du toucher renforce n'importe quel lien. Vous le tueriez.

Ki éloigna la main. Elle demeura assise, immobile quelques instants, en se demandant pourquoi ses propres pensées lui semblaient si lentes.

— Apaisé mes émotions ? répéta-t-elle à voix haute.

Elle tâtonna à l'intérieur d'elle-même à la recherche d'une différence. Vandien était mort. C'était triste, horriblement triste. Elle savait que c'était tragique, mais sans pouvoir le ressentir. Elle ne ressentait désormais qu'un chagrin intellectuel. Elle se livrait à l'inventaire précis de sa douleur, laquelle ne semblait curieusement pas l'atteindre. Elle resta longtemps immobile, plongée dans ses réflexions.

— *Assourdi* serait sans doute un meilleur mot. C'est une chose que nous autres Jores pouvons faire pour les humains. Une sorte de guérison pour ceux dont les émotions menacent de les déborder. Parfois un humain ressent les choses avec tant d'intensité qu'il se retire trop loin de lui-même et est incapable de retrouver son chemin. Alors nous, les Jores, nous pouvons entrer en lui, endormir sa douleur et le faire ressortir. Ou encore effacer un souvenir avec lequel il est trop douloureux de vivre. C'est la guérison jore. Vous avez bien dû en entendre parler ?

Ki secoua la tête. Elle releva les yeux vers Dellin.

— Qu'allez-vous faire, à présent ?

— Emmener le garçon avec moi jusqu'à Villena. Commencer l'apprentissage qu'il aurait dû suivre depuis qu'il était bébé. Au départ, je vais devoir le maintenir à l'écart des autres, jusqu'à ce qu'il apprenne à élever ses défenses. Mais après ça, tout ira bien. J'espère.

Ses yeux étranges semblèrent épingler la confusion de Ki comme s'il s'était agi d'un insecte en train de se débattre.

— Qu'allez-vous faire ?

— Je ne sais pas.

Ki s'éclaircit la gorge et prit la décision de ne pas paraître trop affaiblie.

— Trouver mon chariot et mes chevaux et les récupérer. Je ne peux pas gagner ma vie sans eux. Retourner au nord, j'imagine, là où je comprends les gens et où je connais les routes. Recommencer ma vie.

— Vous vous mentez à vous-même. Vous n'avez aucun désir d'agir ainsi.

Elle sentit ses yeux perdre tout éclat, elle sut que leur vert était devenu gris.

— Malgré tout, dit-elle à voix basse.

— Et cet homme ? Ce Vandien ?

Elle le fixa des yeux. Elle avait l'impression que son être avait été pillé. Il lut de nouveau en elle :

— Ce que je sais me vient de Gotheris : les poisons que j'ai dû extirper de son être avant de pouvoir le faire dormir. Il était plein des images de cet homme, de vos échanges. Vous avez un lien avec Vandien, un lien difficile à trancher. S'il saigne, vous avez mal. Et il se réjouit de vos triomphes. Vous allez l'abandonner ?

Elle pressa sa langue contre la coupure à l'intérieur de sa joue. Douleur. Mais lorsqu'elle parla, elle forma soigneusement ses mots.

— Lui m'a abandonnée. Il est mort.

Dellin la fixa longuement. Elle le sentit qui explorait ses sentiments. *Je devrais avoir l'impression d'être envahie,* songea-t-elle par-devers elle. *Je devrais probablement être choquée et en colère.* Mais elle n'arrivait pas à rassembler assez d'énergie pour ressentir quoi que ce soit. Elle resta donc debout, silencieuse, face à son regard pénétrant, lequel était fixé non sur elle mais sur un endroit bien au-delà d'elle. Son contact sur son esprit était léger et étrangement apaisant. Cela lui rappelait la façon dont Vandien lui caressait les cheveux. Vandien. Pendant une seconde, elle perçut son chagrin, qui vibrait à la manière

d'une corde de harpe que l'on vient de pincer. Vandien. Et diminuait dans le lointain.

— Non. (Dellin s'était exprimé sur le ton de la conversation.) Il n'est pas mort.

Ki ne ressentit aucune patience face à sa tentative artificielle de réconfort.

— J'ai vu son corps, articula-t-elle d'une voix glacée. Regardez. Ceci était à lui.

Elle tira de sa poche la manche brûlée porteuse du bouton familier.

S'avançant vers elle, il la lui prit doucement des mains. Elle sentit une part d'elle-même s'en aller avec la pièce de tissu.

— Oui. Oui, c'était à lui. Son empreinte est perceptible dessus. Mais pourquoi dites-vous qu'il est mort ?

Dellin fixa sur elle l'un de ses regards étranges. Ses yeux s'étrécirent brusquement.

— J'imagine que cela peut être ainsi, dans ce cas. (Il parlait doucement pour lui-même, d'une voix méditative.) C'est une chose que je n'ai jamais vraiment crue auparavant, mais aujourd'hui je le dois. Aussi puissante que soit la force de vos sentiments humains, aussi puissants que puissent être vos liens, être hors de vue, c'est être hors de vos perceptions. C'est donc cela que sa mère craignait. Cette… séparation d'avec son enfant. Cette distance.

Ses yeux quittèrent Ki pour venir se poser sur Gotheris, toujours endormi. Dellin releva la tête pour regarder la plaine au loin. Le temps continua de s'écouler avec lenteur. Ki était immobile, se contentant de le regarder contempler le lointain. Elle se sentait alourdie, habitée de la fatigue qui ne venait habituellement qu'au terme de plusieurs heures de travail physique. Trop fatiguée pour dormir, se dit-elle, mais avec ce besoin d'immobilité pour laisser le corps se détendre lentement. Elle s'appuya contre l'arbre grêle qui abritait Cabri et sentit ses paupières se fermer d'elles-mêmes. Elle se redressa brusquement en percevant l'esprit de Dellin effleurer le sien.

— Pas même Brin, dit-il tristement à voix haute. Malgré son sang jore, Brin n'a pas plus de conscience de l'enfant que

n'en a sa mère. Je n'arrive pas à trouver de connexion entre eux. Pour eux, Gotheris est aussi absent qu'un mort.

Il croisa de nouveau le regard de Ki. Le sourire qui se forma sur ses lèvres exprimait désormais de la pitié.

— Il est vivant, lui dit-il.

Comme Ki se contentait de le fixer, il répéta :

— Il est vivant. Vandien. Fatigué, malade et inquiet, mais vivant. J'ai testé le lien qui vous relie l'un à l'autre. Il est vivant.

Ki s'assit. Pendant un long moment, elle fut incapable de parler ou de penser. Sa bouche était entrouverte et, en respirant, elle sentait sur sa langue le goût de la journée. Bon. Une autre respiration. Et bon. Vandien était vivant. Allait-elle oser y croire ? Quelque chose s'éleva en elle et elle sut qu'elle n'oserait pas refuser d'y croire. Il était vivant.

— Et moi aussi, constata-t-elle en ressentant à quel point c'était miraculeux.

Un désir de continuer à vivre se réveilla et lui parcourut le corps.

— Nous devons partir d'ici, annonça-t-elle soudain à Dellin. Cabri… a senti… que les gens qui nous tenaient prisonniers allaient nous tuer. Comment disait-il ? Qu'ils nous percevaient comme des « personnes-bientôt-mortes ».

Un petit sourire se dessina sur le visage de Dellin.

— N'est-ce pas ce que vous pensiez de vous-même ?

Ki haussa les épaules.

— Peut-être. Mais plus maintenant. Et je ne veux pas rester ici suffisamment longtemps pour savoir ce qu'ils en pensent. Nous devons surtout sortir Cabri de cet endroit. Il semblait être l'objet principal de leur haine.

Elle contempla Dellin en plissant les yeux.

— Pouvez-vous utiliser ce « lien » que j'ai avec Vandien pour m'aider à le trouver ?

Dellin émit un petit rire.

— Il ne s'agit pas d'une ficelle tendue entre vous, au bout de laquelle on pourrait le trouver. C'est plutôt un rêve que vous partagez, et dont je peux sentir qu'il rêve toujours sa partie. Je ne saurais en expliquer plus à une humaine. Vous le ressentez sans savoir que vous le ressentez. C'est l'une des raisons qui font

qu'il était si difficile pour Cabri d'être auprès de vous, ces derniers jours. Vous ressentiez une chose et en croyiez une autre, tout en lui disant que vous croyiez que ce qu'il ressentait et savait était vrai… Vous comprenez ?

Ki secoua lentement la tête.

— Des jours ? demanda-t-elle en saisissant la seule chose qu'elle avait comprise.

— D'après mes estimations, environ deux jours.

— À quelle distance se trouve Tekum ?

Il haussa les épaules.

— Pour ma mule et moi, une journée environ.

Ki hocha la tête.

— C'est là qu'ils auront emmené Vandien. Ainsi, peut-être, que mon attelage et mon chariot. Viendrez-vous avec moi ?

— Bien entendu. (Dellin paraissait surpris qu'elle lui pose la question.) Vous devez toujours escorter le garçon sur le reste du chemin jusqu'à Villena.

Ses yeux se remplirent d'inquiétude lorsqu'il ajouta :

— Et il faut lui montrer ce à quoi peut mener le mauvais usage de son sang jore.

CHAPITRE 15

DES VOIX. Parlant juste à côté de lui, pressant leurs sonorités contre lui. Hurlant dans ses oreilles. Il tenta de se détourner d'elles mais s'aperçut qu'il ne pouvait pas bouger. Il était ligoté. Non. Pas ligoté. Mais la moindre parcelle de son corps était trop lourde pour être déplacée. Le simple fait de garder les paupières ouvertes était déjà un exploit. Il tenta de se situer dans l'espace et le temps, mais en fut incapable. Il agrippa les bords déchiquetés de ses souvenirs qui se délitaient sous son examen. Kellich qui chutait, le cercle des Brurjans se refermant sur lui, les dents jaunes de Cabri exposées sous l'effet de la peur… Il n'arrivait pas à les remettre en ordre et ses tentatives lui donnaient le tournis, menaçaient de le rendre malade.

— Tu ne lui en as pas donné assez, murmura quelqu'un.

— Tais-toi. Je sais ce que je fais.

Une voix de femme en colère.

— Vraiment ? Ou bien as-tu tellement envie de te venger que tu as perdu de vue notre véritable objectif ?

Cette voix était plus âgée que les deux autres, mature, habituée à commander. Vandien tourna instinctivement les yeux dans sa direction.

— Il est réveillé.

La mâchoire de l'homme était recouverte d'une barbe. Son nez évoquait le bec d'un faucon et ses yeux étaient sombres. Il s'approcha et Vandien eut du mal à garder son regard focalisé sur lui. L'homme s'accroupit près de lui et il sentit des mains sèches lui toucher le visage. Le monde parut soudain se retourner brusquement tandis que Vandien retrouvait ses marques. Il était allongé sur le ventre, la joue posée sur un oreiller râpeux. Les doigts de l'homme palpèrent l'arrière du crâne de Vandien, comme à la recherche d'un point faible. Vandien grimaça, s'éloigna du monde en tourbillonnant l'espace d'un instant, avant d'y revenir avec l'impression d'être un

nageur refaisant surface vers l'air et la lumière. Ils parlaient de nouveau.

— … pas assez de temps. Cela a clairement montré au duc que Tekum n'est pas aussi paisible qu'on le lui avait fait croire. Tuer les Brurjans nous a coûté trois hommes, sans parler des cinq blessés supplémentaires. Pour quoi ? Pour un étranger à moitié mort à qui l'on ne peut accorder aucune confiance. C'était une erreur.

— Possible. (La voix de l'homme plus âgée concédait le point d'un ton apaisant.) Mais quoi qu'il en soit, il est trop tard pour s'en inquiéter. C'est fait. Nous devons continuer avec les moyens qui nous restent. Il est trop tard pour changer l'ensemble du plan.

— Il n'est jamais trop tard pour se montrer prudent. Je crois que nous devrions essayer une approche radicalement différente. Une embuscade contre le duc et son escorte…

— Non. (De nouveau l'homme plus âgé.) Il est trop tard pour un changement soudain de cette importance. Nous n'aurons plus jamais une telle opportunité. Tout est en place. Dans deux jours, le duc sera ici pour le festival. Les plans de Forceresse sont entre nos mains. Lorsqu'il sera tombé, nos amis se lanceront à l'assaut de Forceresse. L'endroit reviendra à la duchesse.

L'homme marqua une pause. Sa voix se fit plus sérieuse.

— Mais seulement si le duc est abattu. Nous disposons de deux jours pour rétablir le contact avec notre ami à l'intérieur. Deux jours pour remettre cet homme sur pieds et le convaincre de la justesse de notre cause. Deux jours pour lui montrer qu'il n'y a qu'un seul moyen pour lui de racheter son honneur.

— Racheter son honneur ?

Une voix jeune, pleine de colère et d'incrédulité.

— Il n'en a aucun. Tu ne le toucheras pas de cette façon, Lacey, en parlant d'honneur et de justice. Dis plutôt que nous avons deux jours pour le convaincre qu'il peut soit faire ce qu'on attend de lui en échange d'espèces sonnantes et trébuchantes, soit mourir.

La voix âgée reprit :

— Il n'a pas l'air d'un homme qui a très peur de la mort. Je ne crois pas que les menaces auraient une grande influence sur lui. Je pense qu'il faut faire appel à son sens de la justice…

— Cela ne serait qu'une perte de temps supplémentaire. Et le temps, nous en manquons déjà assez comme ça, intervint une voix de femme. Non, Lacey, j'ai une autre façon de faire, quelque chose que j'ai déjà mis en place, quelque chose qui…

— Saule, souffla Vandien qui reconnaissait enfin la voix.

Il vit leurs visages se tourner vers lui. Les yeux de Saule étaient neutres et elle portait une robe sévère de la même couleur que les pâturages desséchés. La haine brûlait en elle mais sans l'illuminer. Elle la dissimulait à tous les autres que lui. Mais Vandien sentit cette haine le frapper et le brûler à la manière d'une flèche enflammée. Ses yeux croisèrent ceux de Saule et il sut qu'il contemplait sa mort. La froideur glacée de cette mort annoncée l'envahit soudain et il s'abandonna à elle.

— Levez-vous.

Vandien ouvrit les yeux.

— Moi ?

Sa voix était pâteuse. Sa langue tentait de rester collée à son palais.

— Qui d'autre ?

Son interlocuteur était un jeune homme à la crinière de blond et de gris mêlés et aux yeux presque dénués de couleur. Son expression légèrement maussade parut vaguement familière à Vandien, qui songea qu'il pouvait s'agir de l'un des spectateurs de son duel contre Kellich. Kellich. Le souvenir le fit grimacer et ses yeux se fermèrent. Le jeune homme donna un coup de pied dans le rebord de son lit, ce qui fit courir une onde de douleur depuis le crâne de Vandien jusqu'aux extrémités de son corps.

— Ne fermez pas les yeux lorsque je vous parle, bon sang ! Levez-vous !

Il se redressa, se déplaçant plus rapidement que lui-même ou le jeune homme surpris auraient pu le penser. Il en paya le prix : une douleur acide qui explosa à l'intérieur de son crâne pour s'écouler à travers son corps. Mais cette douleur avait ravivé sa colère soudaine et il se retrouva les mains serrées

autour du cou du garçon et entendit le bruit sec de sa tête qui frappait le mur nu.

— Je vous en prie ! souffla le garçon, en agrippant faiblement les poignets de Vandien.

— Je vous en prie quoi ? demanda-t-il sauvagement.

Il était pleinement éveillé à présent, l'esprit complètement embrouillé mais plein de colère. Il transforma cette colère en méchanceté, frappant de nouveau le crâne du garçon contre le mur.

— S'il vous plaît… lâchez-moi ! Je vous en prie !

Vandien était toujours en train de prendre une décision lorsqu'il sentit la pointe d'un poignard dans son dos.

— Laissez-le, suggéra une voix d'un ton agréable.

Une voix plus âgée, plus mâture. Le chef. La conversation dont il avait rêvé lui revint soudain en mémoire. Mais ses souvenirs récents étaient encore pleins de trous et cela le mettait en colère. D'autres individus venaient d'entrer dans la pièce.

— Je pourrais lui briser le cou avant que vous ne me tuiez, fit-il observer.

— Alors vous mourriez tous les deux sans que cela ne serve à rien du tout. Pourquoi ne pas le relâcher et écouter ce que j'ai à dire avant de tuer qui que ce soit ?

Vandien contempla le visage du garçon. Celui-ci lui rendit un regard chargé de terreur. La colère diffuse que ressentait Vandien était comme un brouillard autour de lui, le poussant à la violence. Il avait envie de faire mal, de faire payer quelqu'un pour la douleur et la confusion qu'il ressentait.

— Allons, allons.

La chaleur dans la voix de l'homme lui faisait l'effet d'une main amicale sur son épaule.

— Vous êtes excédé, l'ami. Ne commettez pas d'acte regrettable sans réfléchir. Vous en avez déjà assez fait ces derniers temps.

Vandien sentit la pression se relâcher sur le poignard.

— Je veux savoir ce qui se passe, articula-t-il d'une voix dure. Je veux qu'on me dise comment je suis arrivé ici. Je veux être informé…

Il s'arrêta avant de mentionner Ki et son besoin de savoir où elle se trouvait et comment elle allait. Si ces gens ne connaissaient pas son existence, il n'allait pas la mêler à tout ça.

— Et vous saurez tout cela, si vous nous laissez vous l'expliquer. Allons. Laissez partir le gamin, asseyez-vous et prenez quelque chose à manger. Nous sommes prêts à répondre à toutes vos questions. Laissez-nous simplement une chance de le faire.

Vandien maintint sa prise sur le garçon un instant de plus, puis écarta lentement les mains en le laissant retomber sur le sol, haletant. Il se tourna doucement en essayant de ne pas provoquer de nouvelles ondes de douleur. Son crâne résonnait encore de la précédente et le moindre mouvement pouvait libérer des vagues d'agonie à travers son être. Mais il le dissimula tandis qu'il se tournait pour faire face à ses geôliers et prendre la mesure de sa prison.

C'était un endroit plutôt vaste, avec des murs en briques de boue séchée et un sol en terre battue. Pas de fenêtres et une seule porte. Il y avait peu de lumière, les lieux étaient envahis par les ombres. Des sacs remplis étaient entassés dans un coin. En plus de la paillasse sur laquelle il s'était réveillé, on trouvait une chaise usée, une table de bois ainsi qu'une vieille selle et un enchevêtrement de courroies de harnais en cuir suspendus à des chevilles. Un genre d'entrepôt ? Son attention se tourna rapidement vers les individus présents. Ils étaient environ une douzaine, estima-t-il, tous vêtus de robes brunes. Quelques-uns avaient abaissé leur capuchon en arrière, mais la plupart le fixaient depuis l'ombre de leur capuche. C'était le cas de Saule, mais il la repéra quasi instantanément. Elle dardait sur lui un regard d'aversion d'une telle intensité qu'il en était dérangeant. Il détourna le regard pour examiner les autres. Des fermiers et des marchands, songea-t-il par-devers lui en avisant les bottes boueuses qui dépassaient des robes et les mains puissantes qui agrippaient la toile épaisse de leurs vêtements. Aucun d'eux n'adoptait la posture d'un soldat. Ni leur discipline, observa-t-il, tandis que l'un des hommes lançait :

— Qui t'a désigné comme étant le chef, Lacey ?

— Qui a dit que je ne l'étais pas ? Cet endroit est à moi et je suis celui qui prend le risque. Donc, nous ferons les choses à ma manière.

Le regard de Lacey fit lentement le tour de l'assemblée. Rares furent ceux à croiser son regard, mais Saule tourna vers lui des yeux pleins de défi. Vandien nota que ceux de Lacey ne s'attardaient pas, évitant de relever l'affront. Personne d'autre ne mit en cause son autorité et Lacey s'éclaircit la gorge avant de reprendre la parole :

— Que l'un de vous lui amène de quoi manger. Les autres… si vous voulez rester, asseyez-vous plutôt que de demeurer bêtement debout comme des moutons.

Comme les autres suivaient lentement sa suggestion, Lacey se tourna vers Vandien.

— Allons, mon ami, asseyez-vous. Ici.

Il désignait de la main la table bancale et la vieille chaise. Vandien le suivit prudemment, pleinement conscient de la façon dont les autres s'écartaient pour le laisser passer. Lacey lui fit signe de s'asseoir, tandis que lui-même s'appuyait contre le mur. Vandien s'assit et, ce faisant, réalisa quel effort cela avait été de rester debout. Il appuya fermement les pieds sur le sol pour calmer les tremblements de ses jambes. Le moment était vraiment mal choisi pour se sentir si faible.

Lacey paraissait l'étudier. Vandien lui rendit son regard. Des yeux noirs, un nez protubérant… Lacey devint soudain l'homme de son rêve et le rêve se transforma en souvenir d'un réveil précédent. Il n'en fut que plus désorienté. Il resta assis en fixant silencieusement l'homme des yeux.

Quelqu'un déposa bruyamment une soupière devant lui ; le liquide grisâtre déborda en éclaboussant la table. Une tranche de pain et une cuillère en bois furent déposées à côté. Vandien ne montra aucun signe indiquant qu'il avait remarqué le récipient ou celui qui l'avait posé là.

— Allez-y, mangez, dit Lacey d'une voix douce. Un jour et demi s'est écoulé. Vous devez être affamé.

La notion retrouvée du temps le fit se sentir soudain tremblant, à moins qu'il ne se soit agi de l'arôme graisseux de la soupe. Sa faim prit brusquement le dessus et il arracha un

morceau de pain qu'il trempa dans la soupe avant de le fourrer avidement dans sa bouche. Ce ne fut pas le goût de la soupe, laquelle était pleine de graisse et très épicée, qui s'empara de ses sens, mais plutôt l'acte même de manger. Le mal de tête qui faisait désormais partie de lui diminua d'intensité et il se sentit soudain plus enclin à se montrer rationnel. Il releva les yeux vers Lacey pour trouver celui-ci en train de l'examiner attentivement. De fait, tous les regards semblaient fixés sur lui tandis qu'il mangeait. Il déglutit.

— Bon ? demanda-t-il à Lacey.

— Vous avez tué Kellich.

Une affirmation, pas une accusation.

Vandien hocha silencieusement la tête. Il ne leur dirait pas qu'il n'en avait pas eu l'intention. Aux oreilles des amis de Kellich, cela sonnerait comme une excuse. Leurs regards se croisèrent l'espace d'un instant. Puis Vandien reporta son attention sur la nourriture, peu sûr de ce qu'il avait lu dans les yeux de Lacey.

— Kellich était notre meilleur homme. Nos espoirs reposaient sur lui. Vous êtes au courant du festival qui commence dans deux jours, ici à Tekum ?

Il marqua une pause, le temps d'obtenir un bref hochement de tête de Vandien.

— Et que le duc sera ici, pour collecter l'impôt du solstice d'été auprès des fermiers.

Haussement d'épaules de Vandien. Il continua de manger en tentant de ne pas laisser paraître l'intense curiosité qui l'étreignait. Où cet homme voulait-il en venir ? Il ne s'agissait de toute évidence pas d'une vengeance pour la mort de Kellich ; il aurait pu exécuter Vandien à n'importe quel moment durant la journée écoulée ou le laisser simplement aux mains des Brurjans. Alors, de quoi s'agissait-il ?

— Le duc apprécie toutes sortes de sports, et en particulier les plus sanglants. Mais son préféré est le combat à l'épée. Il assiste toujours aux affrontements durant le festival et remet une médaille à son effigie à l'homme qu'il considère comme le meilleur. Nous avions prévu que Kellich remporte la médaille.

Nous avions même fait en sorte qu'il n'y ait aucun participant ne serait-ce qu'approchant son niveau de maîtrise.

Vandien racla les dernières cuillerées de soupe au fond du bol. Le bruit parut assourdissant dans le silence de mort qui pesait sur la pièce. Que pouvait-il y avoir de si important pour eux dans le fait de remporter un médaillon à l'escrime ? Il doutait que la fierté de la ville puisse être si importante dans un endroit où même les marchands semblaient harassés et déconfits. Il décocha un bref coup d'œil aux individus alentour et vit la façon dont ils le regardaient tandis que Lacey parlait. Dans l'attente de sa réaction, suspendus à ses lèvres. Il se garda bien de leur offrir une réponse, se contentant de fixer Lacey et d'attendre.

Lacey soupira.

— Kellich gagnant le médaillon, le duc l'aurait fort probablement invité à dîner avec lui, dans ses appartements privés, sans doute ceux situés au-dessus de l'auberge de Borderoute. Et après un bon repas et quelques verres de vin, le duc lui aurait proposé une joute amicale à l'épée.

Vandien s'autorisa une intervention :

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ? Tous les nobles que j'ai rencontrés par le passé étaient particulièrement soucieux de ne pas s'exposer à la lame d'un ennemi. Ou pensez-vous qu'il aurait vu en Kellich un loyal sujet ?

Les yeux de Lacey se posèrent sur la surface marquée de la table. Un spasme douloureux apparut brièvement sur son visage, avant de disparaître.

— Nous avons pensé qu'il le ferait car cela a été le cas au terme de chaque festival, ces quatre dernières années. Il dîne avec le gagnant du médaillon puis lui propose systématiquement de croiser le fer avec lui. (La voix de Lacey parut soudain enrouée.) C'est un excellent épéiste, notre duc. Et il le sait. À chaque fois, il a tué le vainqueur du médaillon…

Vandien était en train de saucer son bol à l'aide d'une croûte de pain.

— Et des imbéciles continuent à tenter de remporter ce médaillon ? demanda-t-il d'un ton cinglant.

Lacey le fixa du regard. Un autre homme prit la parole, un individu au visage dissimulé assis sur l'un des sacs empilés contre le mur.

— Ce n'est pas comme s'il s'agissait d'un tournoi au terme duquel il ne reste qu'un vainqueur. Le duc assiste à tous les tournois, mais il n'y a pas de tournoi final. Il arrive simplement un moment où il crie « Assez ! ». Ou bien il pourra demander à deux hommes de son choix de s'affronter. À ceux qui lui ont plu, il donne ensuite de l'or, une bourse bien pleine, assez pour faire vivre un homme et sa famille pendant un an. Et à celui qui s'est le mieux battu, d'après son jugement personnel, il remet le médaillon.

Vandien hocha la tête avec amertume. Un salopard sadique. Il était prêt à parier que les choses allaient suffisamment mal en Loveran pour que de nombreux hommes soient prêts à mettre leur vie en jeu pour une bourse pleine d'or. Le défi semblait probablement facile à la plupart d'entre eux : se battre suffisamment bien pour gagner souvent, mais pas assez pour être le meilleur. Il soupira.

— Kellich pensait être assez doué pour remporter le médaillon. Et ensuite ? Assez doué pour se battre contre le duc et le tuer ?

— Non, répondit Lacey à mi-voix. Personne ne pensait Kellich assez fort pour vaincre le duc. Mais la lame de Kellich devait être enduite d'un poison lent. Kellich était prêt à se sacrifier pour saisir l'occasion de passer la garde du duc et de le blesser.

— Non ! s'exclama soudain Saule d'un air sauvage. Ce n'était pas ce qu'il avait prévu. Pas de mourir ! Jamais ! Il m'a dit qu'il était assez bon, qu'il était sûr de pouvoir blesser le duc et de remporter le duel. Qu'il s'en sortirait vivant et qu'ensuite nous nous marierions pour vivre ensemble pendant de longues années…

Son visage était devenu très pâle sous son capuchon. Ses yeux évoquaient deux brandons tirés d'un feu couvant.

Lacey secoua lentement la tête.

— Non, Saule. Il t'a dit ceci pour te donner du courage. Mais il savait qu'il devait mourir, qu'il devait ouvrir sa propre

garde pour pouvoir pénétrer celle du duc. Nous savions tous que pour gagner, Kellich devait mourir.

— Non !

Saule s'écarta en chancelant du mur contre lequel elle s'était appuyée. Elle repoussa son capuchon en arrière, révélant la façon dont elle avait coupé ses cheveux cuivrés en signe de deuil. Les mèches entremêlées pendaient sur son crâne en lui donnant un air pathétique et vulnérable.

— Crois-moi, mon enfant, chuchota Lacey. Aucun de nous n'avait envie que les choses se déroulent ainsi. Mais nous le savions… Et tu as dû réaliser que même si Kellich avait réussi à dominer le duc, même s'il avait pu le blesser et malgré tout remporter le tournoi, le duc ne l'aurait jamais laissé quitter ses appartements vivant. Même s'il avait pu être sûr de lui décocher une botte mortelle, les gardes brurjans auraient abattu Kellich quelques instants plus tard. C'était la raison de l'utilisation du poison et de la recherche d'un Brurjan que nous pouvions acheter pour qu'il ne vérifie pas la lame de Kellich.

Lacey soupira avant de reprendre :

— Mais désormais ce plan est ruiné. Cabri t'a dérobé les noms des gardes qui pouvaient être achetés. Et Vandien a tué Kellich.

— Non. (Saule avait parlé avec la voix d'une enfant renfrognée, comme si on lui avait demandé d'aller chercher de l'eau ou de se mettre au lit plus tôt que d'habitude.) Non. Kellich n'aurait jamais accepté un tel plan. Il m'aimait.

— Saule, l'interrompit Lacey. C'était le plan de Kellich. Il nous l'avait soumis et nous l'avions refusé. Jusqu'à ce qu'il nous démontre que c'était notre seule chance.

— Non ! Vous êtes en train d'inventer tout ça, vous mentez !

Personne ne la contredisait. Personne n'en avait besoin. Les regards se tournaient vers le sol, le plafond, la chaise de Vandien, vers n'importe quoi sauf vers Saule. Personne ne s'approcha pour la réconforter. Vandien la perçut alors comme étant seule dans la pièce, à l'écart de tous les autres. Elle avait été un outil dans leur jeu politique, son amour pour Kellich exploité à l'avantage de la rébellion. Et désormais elle était un

outil ayant échoué, sans plus guère d'utilité. Elle n'avait pas eu besoin de connaître le plan dans son ensemble, elle s'était avérée plus utile avec son ignorance. Le fait qu'ils la laissent à présent prendre conscience de la réalité ne pouvait signifier qu'une seule chose : qu'elle ne leur servait désormais plus à rien. Vandien se sentit traversé par un frisson glacé en se demandant jusqu'où ils iraient pour couvrir leurs traces.

Saule restait debout, comme paralysée, les bras plaqués contre sa poitrine. Elle ne pleurait pas : on avait l'impression que le simple fait de respirer monopolisait toutes ses forces. Ses épaules se soulevaient et retombaient au rythme de sa respiration hachée.

— C'était un plan stupide dès le départ, fit observer Vandien en rompant le silence. Plein de trous. Tout plan où l'on ne s'attend pas à survivre est mauvais en soi. Croire que parce qu'on a payé un Brurjan, celui-ci fera ce pour quoi on lui graisse la patte, c'est faire preuve d'ignorance. Il est nettement plus probable qu'il retourne sa veste et vous trahisse en échange du bonus que son maître lui versera. Et un poison lent… quel intérêt ? Pour que le duc ait largement le temps de torturer Kellich et de le forcer à vous trahir tous ?

— Kellich n'aurait trahi personne ! déclara fermement Lacey. Notre cause était sacrée pour lui. Elle représentait tout ce pour quoi il vivait. Et l'utilisation du poison lent était réfléchie : cela nous donnait le temps de négocier avec le duc. Une fois qu'il serait tombé malade, nous lui aurions fait croire que nous avions un antidote. Un antidote qu'il n'aurait pu acheter qu'en abandonnant progressivement le pouvoir. Notre première exigence aurait été qu'il démobilise ses Brurjans. Puis nous aurions demandé à ce que la duchesse assume le contrôle du pays tandis qu'il se remettrait. Après quoi nous…

— Fadaises.

Vandien avait parlé à mi-voix avant de faire courir son regard à travers la pièce en secouant la tête. Des fermiers et des marchands, des artisans, des aubergistes. Ça n'allait pas. Où était l'autorité derrière la rébellion, les politiciens rusés qui la guidaient ? Lacey ne pouvait même pas prétendre avoir l'autorité ici. Rien de tout cela n'avait de sens.

— Écoutez, dit-il d'une voix douce, tout ce que j'ai vu de votre duc et de son règne rend votre plan risible. S'il se croit mourant, il ne négociera pas. Il orchestrera un bain de sang dans l'espoir de vous emporter avec lui. Qu'aurait-il à perdre ? Il pensera pouvoir capturer l'un de vous et lui arracher l'antidote. Et les Brurjans ? Ils ont un dicton : « Le seul ami d'un mourant, c'est le vautour. » Démobilisés ou non, il n'y aurait aucune limite à leurs exactions. Vous plongeriez tout Loveran dans un cauchemar. Le duc pourrait mourir, mais les Brurjans auraient tôt fait de vous dévorer tout crus.

Ses yeux passèrent d'un visage à l'autre, dans l'espoir d'y découvrir une lueur de compréhension, un éclat de réalisation. En vain. Les rebelles fixaient sur lui des regards durs et incrédules.

— Il est trop tard pour renoncer, rétorqua Lacey d'une voix douce.

Vandien s'appuya contre le dossier de sa chaise en croisant les bras.

— Dommage, dit-il d'une voix tout aussi douce. Parce que pour ma part, je crois qu'il n'est jamais trop tard pour éviter d'agir bêtement. Même si j'adhérais à votre cause, même si j'acceptais de m'abaisser à utiliser quelque chose comme une lame empoisonnée, je ne pourrais pas approuver la stupidité manifeste de ce plan. Trouvez-vous une autre fine lame.

— Nous sommes prêts à vous offrir…

— Offrez-moi la lune, je ne vous suivrai pas plus. Vous l'avez dit vous-même, que je gagne ou que je perde, je mourrai.

— Vous l'avez emporté contre Kellich. Vous pourriez vaincre aussi le duc et…

— Faire face aux Brurjans. Non merci.

— Mais si certains de nos hommes étaient prêts à investir les lieux ensuite et à vous aider contre les Brurjans pour que vous…

Lacey s'interrompit brusquement et fit un signe de la main réclamant le silence. Ce n'était pas nécessaire. Tout le monde s'était déjà immobilisé. Un bruit de sabots leur parvint depuis l'extérieur. Tous entendirent le cheval que l'on guidait à l'intérieur, de l'autre côté de la porte.

— Personne ne bouge, souffla Lacey.

Il était devenu pâle. Tous les autres arboraient une mine inquiète. Sauf Saule. Une sorte de sourire se dessina sur ses lèvres tandis qu'elle se levait, défiant l'ordre donné par Lacey, pour se diriger vers la porte. Elle l'entrouvrit puis jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en direction de l'assemblée.

— Tout va bien, lâcha-t-elle avant de se glisser au-dehors.

— Bon sang, qu'est-ce qu'elle fabrique maintenant ? demanda l'un des rebelles à Lacey.

Mais celui-ci se contenta de rouler des yeux en haussant les épaules. Quelques instants plus tard, Saule revint dans la pièce, porteuse d'un objet anguleux enroulé dans un sac de toile. Son regard croisa celui de Vandien tandis qu'elle traversait la pièce. Elle s'arrêta devant lui.

— Êtes-vous absolument certain que vous ne vous battrez pas pour nous ? demanda-t-elle d'une voix aussi mielleuse que venimeuse.

— J'ai déjà répondu, Saule. (Vandien s'exprimait d'une voix calme.) Trouvez-vous une autre fine lame.

Saule projeta brusquement au sol les restes de son dîner. Avant même que le bol n'ait cessé de rouler à terre, elle secoua le sac de toile au-dessus de la table.

La rapière tomba avec un bruit métallique et roula vers Vandien. Il la rattrapa par réflexe et poussa une exclamation de colère en voyant le traitement qu'elle avait subi. Puis il fixa sa main refermée sur la poignée au faucon et laissa son regard courir le long de la lame qui portait toujours des traces du sang de Kellich.

— Ceci est la seule lame dont nous aurons besoin, Vandien. (Saule s'exprimait d'un ton froid et hautain.) Vous tuerez le duc pour nous. Pas parce que vous croyez à notre cause ou pour une poignée de pièces. Vous le ferez pour avoir une chance de revoir Ki en vie.

Il lança une estocade de toute sa longueur et la pointe de sa rapière vint frapper le centre exact du petit x qu'il avait tracé sur le mur de bois. Le métal de la lame se plia sous l'impact. Une attaque puissante qui aurait traversé un homme de part en part. Du bon travail à l'épée. *Ne pense à rien d'autre,* s'admonesta-t-

il. *L'épée est tout. Ne te laisse pas distraire. Entraîne-toi, c'est tout. Ne te demande pas comment tu en es arrivé là.*

Après qu'il eut demandé une preuve que Ki était en vie, ils l'avaient laissé seul dans la grange servant d'entrepôt. Son premier sentiment était que la dissension régnait dans le groupe. Lacey n'avait pas apprécié la petite surprise de Saule. Elle l'avait dépossédé du contrôle des rebelles, mais il ne pouvait pas s'opposer publiquement à quelqu'un qui leur avait fourni le levier dont ils avaient besoin pour enrôler Vandien. Vandien qui, pour sa part, s'était allongé sur la paillasse pour réfléchir à la situation. Il avait dû s'endormir.

Et s'était réveillé ici. Dans une sorte de grenier doté d'un plafond pointu et d'un parquet de bois. Pas de fenêtres, mais un peu de lumière s'immisçait entre les planches. Loin d'être idéal pour s'entraîner. *Pointe dans le x de nouveau, lame pliée. Se retirer.*

Donc ils l'avaient déplacé pendant son sommeil. C'était tout. Oui. Ils étaient entrés, l'avaient soulevé, l'avaient porté jusqu'ici et l'avaient laissé sur place. Et lui, qui ne dormait habituellement que d'un œil, était resté inconscient pendant toute la durée du déplacement. Mais bien sûr… Il lança une nouvelle attaque et atteignit parfaitement la cible. Il n'allait pas se laisser distraire.

Il partit en arrière, jaugea la distance et tenta une attaque en balestra. Une pression rapide sur les deux pieds le projeta en avant sur une courte distance avant qu'il n'enchaîne immédiatement sur son estocade. C'était une manœuvre destinée à combler la distance avec l'adversaire. La pointe de la rapière frappa le x en son centre tandis qu'il tendait son corps au maximum. Mais au moment où le choc de l'impact atteignit ses doigts, le manche de la rapière lui échappa des mains. Un froid paralysant semblait remonter le long de son bras et il contempla, incrédule, son arme qui heurtait le sol avec un bruit métallique. Il pressa son bras glacé contre son ventre en frottant du doigt l'estafilade rougie qui témoignait du passage de la lame de Kellich. Il se mordit légèrement la lèvre inférieure en prévision de la douleur tandis qu'il tâtait la cicatrice du doigt.

Rien. Aucune sensation. Il explora sa main en se demandant si la poignée avait d'une façon ou d'une autre heurté un os. Il ne trouva aucune marque. Et sa main était comme anesthésiée. Il se frotta doucement le bras et, avec un picotement soudain évoquant des fourmis courant le long de ses muscles, celui-ci revint à la vie. Presque.

Une froideur glacée persistait le long de l'os, une douleur terrible et ancienne.

Il s'accroupissait pour récupérer sa rapière lorsque la trappe sur le sol du grenier s'ouvrit dans son dos. Il se retourna, lame dressée face à l'intrus.

Le plateau émergea en premier, atterrit sur le sol et fut poussé dans un grand raclement. Saule venait derrière, grimpant maladroitement par-dessus la trappe ouverte. Elle jeta un coup d'œil vers Vandien puis se redressa et referma la porte derrière elle. Elle se retourna ensuite vers lui en le regardant dans les yeux, en un défi silencieux. Il ne bougea ni ne dit mot.

— C'est votre repas, finit-elle par dire en pointant le plateau du doigt.

— Et tu es montée pour me le dire. Au cas où je ne l'aurais pas deviné.

Elle rougit et fit passer une main dans ses cheveux courts.

— Je suis montée ici pour m'assurer que vous comprenez pleinement les termes de notre accord.

— Quel malentendu pourrait-il y avoir ? Je tue le duc. Je meurs. Ki reste en vie.

Il parlait d'une voix froide, dénuée d'émotion.

— C'est bien ça.

Saule avait tenté d'adopter le même ton, sans succès.

— J'ai une question. Supposons que je refuse ou que j'échoue. Qui tuera Ki ?

La jeune fille parut soudain gênée.

— Cela… Cela n'a pas été discuté. Si vous faites ce que nous demandons, ce ne sera pas nécessaire.

— Je me posais la question. Je me disais que comme tu avais conçu ce plan, tu serais celle qui le mettrait à exécution. De toute évidence, Lacey n'y a pas participé. En fait, ça n'avait même pas l'air de le réjouir du tout. Mais tu avais… persuadé les

amis de Kellich de t'aider, donc que pouvait-il dire ? Se retourner contre toi en prenant le risque de diviser la rébellion en plusieurs factions ? De plus, je sais à quel point tu nous détestes tous les deux après les mauvais traitements et la cruauté volontaire que nous t'avons fait subir. Et je sais à quel point cette cause est importante pour toi. J'ai pensé que tu réclamerais peut-être l'honneur de tuer Ki. Au fait, comment comptes-tu t'y prendre ? Si j'échoue ou si je refuse, je veux dire ? La poignarder ? L'étrangler ? La laisser mourir lentement de faim ? (Il donna un petit coup de pied dans le plateau.) L'empoisonner ?

— Vous êtes répugnant.

Elle était blême mais s'exprimait d'un ton déterminé.

— Non. Ton plan est répugnant. Tu me demandes d'assassiner un homme que je n'ai jamais vu auparavant, par traîtrise, et d'y perdre la vie. Et ça, c'est si tout se passe bien pour nous. Sinon, je mourrai quand même et tu assassineras de sang-froid mon amie.

— Le duc est un tyran, s'exclama Saule en retour. Un monstre sans cœur ! Aucune méthode de mise à mort n'est trop cruelle pour lui, aucune traîtrise trop ignoble. Notre terre gémit sous le joug de sa cruauté, nos fermiers souffrent et leurs enfants frissonnent dans…

— Les pluies violentes des Ventchanteuses. Est-ce quelque chose qu'il faut mémoriser pour rejoindre le club ? Saule, toutes les pluies d'hiver sont glacées. Ni les tyrans ni le temps qu'il fait ne devraient être pris aussi personnellement. S'il pleut, construis un abri et protège-toi de la pluie. Si vous êtes tyrannisés, rassemblez-vous et refusez la tyrannie. Un groupe de nobles de moindre rang, soutenu par les propriétaires terriens et les marchands…

— … prendrait trop longtemps ! Nous devons agir maintenant !

— Alors ces terres vont être noyées dans le sang. Vous n'avez aucun plan pour faire suite à la mort du duc. Au final, vous découvrirez simplement que le Brurjan le plus banal peut s'avérer bien pire tyran que le plus dépravé des humains.

— C'est comme ça que vous voyez les choses. Après tout, que vous importe ? Vous remontez en selle et reprenez la route. Vous n'avez ni idéal ni rêve de liberté…

— Ni désir d'assassiner quiconque. Ce n'est pas mon combat, Saule. Ni le tien. Ce n'est pas la cause que tu aimes, ni la rébellion. Tu aimais Kellich et tu voulais soutenir la cause pour lui plaire. Tu n'es pas plus impliquée dans tout ceci que je ne le suis. Tu pourrais tout laisser derrière toi, aujourd'hui. Assomme le garde en bas, aide-moi à trouver Ki et à la libérer et nous passerons la frontière, nous disparaîtrons. Nous laisserons tout ceci derrière nous.

L'espace d'un instant, il crut l'avoir convaincue. Ses yeux s'étaient écarquillés et regardaient au loin, comme s'ils contemplaient une route menant vers des jours meilleurs. Mais elle fronça brusquement les sourcils.

— Vous vous attendez à ce que je trahisse tout ce en quoi Kellich croyait ? s'exclama-t-elle avec colère.

— Et pourquoi pas ? ! explosa Vandien. Il a trahi tout ce en quoi *toi* tu croyais ! Tu croyais en l'amour, au mariage, à l'idée de faire des enfants. À la vie. Kellich ne croyait qu'à la mort. (Sa voix se fit dure.) Il voulait être le héros glorieux, pas seulement le mari heureux. Tu n'étais qu'un accessoire au sein de son spectacle personnel, Saule. La belle amante laissée en arrière pour pleurer le patriote tombé pour la cause. Pour devenir un symbole de la révolution. Et, bon sang, c'est exactement le rôle que tu es en train de jouer ! Il n'avait pas le courage de vivre pour toi, Saule. Il ne cherchait qu'une excuse pour mourir !

Il regretta ses mots dès le milieu de la tirade, mais ils jaillirent malgré tout. Le visage de Saule se durcit, son expression devint glaciale, ses yeux vairons évoquant le sommet de glaciers.

— Et vous lui avez fourni cette excuse, n'est-ce pas ? Vous vous êtes assuré qu'il en aurait une.

Une vague glacée envahit Vandien et il n'aurait su dire si elle provenait de son bras ou des yeux de la jeune fille. Il fit passer la rapière dans son autre main et pressa son bras blessé contre son flanc. Elle le contemplait froidement. Avec dans les yeux… quoi ? De la satisfaction ? Avant que son regard ne se

vide de nouveau. Un doute terrible s'empara de l'esprit de Vandien.

— Tu m'as promis une preuve que Ki allait bien. Je veux la voir.

— Non.

Pour la première fois, il mit le doigt sur le malaise qui semblait s'emparer de la jeune femme. Dès qu'on mentionnait le nom de Ki, elle tentait de noyer le poisson.

— Et pourquoi ?

Elle hésita trop longtemps.

— Nous avons décidé que ce ne serait pas très sage. L'amener jusqu'ici attirerait trop l'attention. Nous n'avons pas assez d'hommes pour faire ça, et…

Rien de tout cela n'était convaincant. L'esprit de Vandien en tira ses conclusions.

— Vous l'avez déjà fait, c'est ça ?

Sa gorge se serra brusquement. Sa tête se mit à tourner et il vacilla.

— Elle est morte, n'est-ce pas ?

Bien sûr qu'ils l'avaient déjà tuée. C'était plus logique. Plus net. Plus malin. Et bientôt lui aussi mourrait, et toute l'affaire serait nette et sans bavure.

— Non. Non, elle va bien, et il ne lui arrivera rien tant que vous continuerez à faire ce que nous vous demandons. (Saule s'était mise à parler très vite.) Mais vous ne pouvez pas la voir immédiatement. C'est ma décision, en fait. Je vous ai vus ensemble. Elle se renforce à votre contact et elle deviendrait plus difficile à gérer. Nous pourrions être obligés de lui faire du mal. Et vous feriez n'importe quelle bêtise pour la protéger.

— Comme de tuer le duc, dit-il.

Sa voix lui paraissait venir de loin. Il sentait son cœur battre dans sa poitrine et savait que son visage avait blêmi.

— Mangez.

Saule s'était composée une expression neutre, mais ses yeux trahissaient une panique secrète.

— Vous devriez manger de suite. (Elle s'accroupit près de la trappe pour frapper doucement sur le panneau). Puis vous entraîner. Pour l'heure, vous devrez me croire sur parole quand

je vous dis que Ki est en vie. Et si vous voulez qu'elle le soit toujours demain soir, vous feriez mieux d'être au sommet de votre forme.

— Je n'ai pas faim.

Des paroles prononcées par réflexe. Ki était morte. Il le percevait clairement dans la façon dont Saule se hâtait de s'esquiver, sa façon de refuser de lui parler plus avant. Ki était *déjà* morte. Les battements de son cœur résonnaient dans ses oreilles à la manière de tambours. Ki était morte et… le dernier morceau du puzzle venait soudain de trouver sa place. Il avait agi comme un imbécile. Le vide glacé qui emplissait son cœur déclencha une lueur aveuglante dans son esprit qui illuminait sans pitié tout ce qu'il s'était dissimulé à lui-même. La logique froide et implacable de leur plan lui fut soudain révélée. Très net. Maîtrisé.

— Mangez malgré tout.

Elle paraissait inquiète.

— Je n'aime pas ce goût.

Il scruta attentivement les traits de Saule en ajoutant :

— Tout ce qu'on me fait monter ici a le même goût. La même herbe ou la même épice dans le pain, le thé, le ragoût.

Voilà. Ses yeux s'étaient légèrement écarquillés. Elle contrôlait bien ses traits, mais il était trop tard.

— C'est une herbe fortifiante bien connue dans cette partie du monde. Je suis surprise que vous n'en ayez pas déjà entendu parler. Nous essayons de vous offrir les meilleures chances possibles.

Il renifla et prit soin de ne pas laisser ses soupçons paraître dans sa voix :

— L'herboristerie. Simplement de quoi occuper les vieilles femmes après que leurs enfants ont grandi. Les trois quarts de ces herbes ne produisent pas les effets supposés, de toute façon.

La trappe au sol se souleva, laissant brièvement apparaître le visage fermé du garde. Il jeta un regard sombre en direction de la rapière dégainée de Vandien, puis s'écarta pour laisser Saule descendre.

— Comment s'appelle-t-elle ? demanda-t-il tandis qu'elle passait une jambe dans le vide pour atteindre l'échelle.

— Quoi ?

— Cette herbe fortifiante. Comment s'appelle-t-elle ?

— Oh. (Elle marqua une pause qui lui parut trop longue.) Antidépit.

Vandien sentit son cœur sombrer et son estomac se glacer. Mais il garda une intonation neutre.

— Pense à ce que je t'ai dit, lui lança-t-il.

Il n'espérait pas réellement qu'elle le ferait et savait que cela n'y changerait rien, de toute façon. La machine était lancée et elle ne dévierait plus. La voix de Saule remonta jusqu'à lui :

— Non. Vous, réfléchissez à ce que je vous ai dit. Le festival commence demain. Les premiers duels auront lieu juste avant midi.

Il attendit que la trappe se soit complètement refermée et entendit les verrous que l'on tirait. Alors seulement il s'autorisa à sombrer lentement à terre, tenant toujours son bras contre lui. Non pas qu'il lui fît mal. Il semblait aller bien, désormais.

— « Ami-du-sang », avait dit Ki en touchant du pied la petite plante à fleurs bleues. Certains affirment qu'elle peut soigner un empoisonnement.

Elle s'était accroupie pour prélever une poignée de petites fleurs en secouant la tête.

— Mais en réalité, non. Simplement, elle donne à un animal malade l'air fort et en bonne santé, ce qui permet de le revendre. Pour ma part, je m'en sers juste pour faire un bon cataplasme contre les infections. Certains l'appellent aussi « antidépit », si je me souviens bien.

Vandien demeurait immobile, presque figé, sur le sol du grenier, se remémorant l'angle de la mâchoire de Ki tandis qu'elle relevait les yeux vers lui, la façon dont sa longue chevelure oscillait sur ses épaules, la manière gracieuse dont elle s'était redressée.

Fini. Tout était fini. Ki était morte. Il avait perdu son honneur dans un combat contre un fanatique doté d'une lame empoisonnée. Il baissa les yeux vers l'épée dans sa main, vers la lame qu'il avait trahie. Il examina la blessure plissée sur son avant-bras. Même Kellich n'avait pas été tel qu'il le pensait. Une lame empoisonnée. Vandien s'était conduit comme un idiot,

même avec lui. Et maintenant il ne restait plus rien. Pas de famille. Pas de nom. Il n'avait plus qu'à penser à lui-même. Plus qu'une seule satisfaction à s'offrir.

— Tuer le duc et mourir, déclara-t-il à haute voix. Par l'enfer, pourquoi pas ? Je suis déjà mort.

Il ramassa le bol de soupe froide et y porta les lèvres. Il sentit le goût de l'antidote au poison qui lui glaçait déjà le bras et s'étendait à travers son corps à chacun de ses battements de cœur. Reposant le bol, il leva la tasse de thé tiède en une parodie de toast destinée à la salle vide.

— Puissiez-vous tous sombrer avec moi ! s'exclama-t-il.

Un sourire sauvage lui barra les lèvres, un sourire que Ki n'aurait pas reconnu.

— Bande de salopards.

Et il avala d'un trait le contenu de la tasse de thé.

CHAPITRE 16

L'HEURE DU FESTIVAL de Tekum était arrivée. Des éclats de verre étincelants et de minuscules clochettes étaient accrochés aux branches des arbres bordant la rue principale. Les tintements aigus accompagnaient les jeux de lumière du verre dès que le vent soufflait dans les branches. Des étals colorés avaient fait leur apparition à l'ombre des arbres, vendant de tout, des jouets aux potions diverses. La population humaine de la ville semblait s'être multipliée par quatre, avec de-ci de-là un Tchéria ou un Dené pour marquer le contraste. Les Brurjans, évidemment, étaient partout. Ils étaient loin d'être aussi nombreux que les humains mais leur taille colossale et l'aura quasi palpable de violence qui les entourait faisaient d'eux l'élément dominant de la foule. Leurs harnais de combat et leurs armes n'étaient pas uniformes, mais ils n'avaient pas besoin de signes quelconques pour marquer leur appartenance aux troupes du duc. Vandien les regardait se déplacer sans peine au sein de la foule humaine qui s'écartait sur leur passage et se demanda si le duc savait ce qu'il faisait en plaçant sa sécurité aux mains de telles créatures. Au lieu de quoi, il demanda à Lacey :

— Quelle occasion justifie ce festival ?

Lacey eut un reniflement de mépris.

— C'est le duc qui l'a instauré, il y a douze ans de cela. Pour commémorer sa prise de pouvoir.

— Et pourquoi le tenir à Tekum ?

Les yeux de Lacey se fermèrent brièvement.

— Nous avions une milice, à l'époque. Installée ici, le long de la route des caravanes, pour faire face aux voleurs et autres criminels. Le jeune idiot à la tête de la milice s'est rallié à la cause de la duchesse. Le duc a fait venir les Brurjans. Ça n'a pas pris longtemps.

Lacey désigna les longues lignes d'arbres d'un geste du menton.

— Il n'y avait pas un arbre auquel n'était pas accroché un pendu. Voire deux, sur un sacré paquet d'entre eux.

Le chant des clochettes se transforma soudain en carillon moqueur aux oreilles de Vandien.

— C'est donc ainsi qu'il vous rappelle, chaque année, que vous devez votre existence à sa générosité. Et que même les meilleurs d'entre vous ne pourront jamais le vaincre à l'épée.

Lacey fixa sur lui un regard stupéfait.

— Je n'avais jamais vu les événements sous cet angle, maugréa-t-il d'un air mécontent. C'est juste une chose que fait le duc. Tout à fait typique. La raison pour laquelle il agit ainsi n'a pas d'importance, en fait. C'est notre seule chance de l'atteindre et c'est tout ce qui compte. Allons. Les autres doivent déjà être en train de se rassembler. Le duc organise toujours ça dans la grange de Merp.

Vandien hocha sèchement la tête et le suivit à travers la foule. Il marchait derrière Lacey, laissant à son compagnon plus corpulent le soin de leur frayer un chemin parmi les badauds.

Tandis qu'il traversait la foule, les regards se tournaient vers lui, l'espace d'un instant, avant de se détourner vivement. Les imbéciles. Y avait-il un seul individu dans cette ville qui ne soit pas au courant du complot ?

Une grimace de dément se peignit sur son visage et il entreprit de croiser tous les regards pour le plaisir de les voir s'agrandir et s'écarter brusquement. Il se sentait bien. Cette prise de conscience le surprit pendant un instant, après quoi il en ressentit pleinement l'impact. Bon sang, il se sentait vraiment bien. Ces salopards avaient pillé son âme, lui avait pris tout ce à quoi il avait autrefois accordé de la valeur. Il ne lui restait plus rien à sauver. Pas même sa propre vie. Ki n'était plus et sa disparition avait entièrement vidé son être. Les parties les plus douces de la nature de Vandien étaient mortes avec Ki. Il ne restait plus que les parties dures et acérées. L'impulsivité qui avait toujours caractérisé ses décisions était désormais totalement sous contrôle. C'était une sensation grisante.

Il était pleinement conscient de son corps, sa peau le picotait et se tendait au moindre frôlement de la cape d'un inconnu. Son cœur cognait dans sa poitrine sur un rythme régulier et il avait conscience de chaque battement décomptant les instants qui lui restaient à vivre. Il se demanda si c'était le poison qui l'affectait ainsi ou bien la stimulation due à l'antidépit. Peut-être était-ce simplement lié au fait de savoir qu'il mourrait aujourd'hui, que ce ciel bleu pourrait être le dernier qu'il contemplerait, que ces odeurs de poussière, de sueur et de cuisine pourraient être les dernières qu'il respirerait. Ce poison lent, sur la lame de Kellich, à quel point était-il lent ? Encore une poignée de jours ? Quelques heures ? Il contempla la foule et se demanda combien de ces gens étaient eux aussi en train de dilapider leurs dernières heures, sans le savoir. Pour certains, il allait s'assurer que ce serait le cas.

Il n'avait pas prêté attention à leur destination. La grange s'élevait devant eux. La structure n'était guère plus qu'un toit supporté par d'énormes poutres et un sol en brique polie. Un lieu de rassemblement autant que de battage, pour les bals ou les fêtes de village. Pour l'heure, l'endroit avait été vidé. À l'une des extrémités de la grange, une estrade en bois toute neuve supportait un siège massif. Rien n'entraverait le champ de vision du duc. Les spectateurs du commun avaient étalé leurs capes ou leurs nattes sur le sol avant de s'asseoir en mangeant, buvant et s'apostrophant bruyamment.

Les concurrents étaient disséminés sur le sol lisse de l'arène. Certains avaient l'air nerveux ou au contraire détendus, d'autres s'échauffaient ou s'entraînaient ostensiblement sous le regard des spectateurs. Vandien les examina d'un œil aguerri. Quatre seulement lui apparurent comme compétents, et deux autres comme potentiellement dangereux. Tous les autres avaient des airs de butors de tavernes et de fermiers vantards : leurs armes étaient des lames de bazar bon marché ou d'antiques lames empruntées à leurs grands-pères. Il fronça légèrement des sourcils, songeant que les affronter s'apparenterait plus au combat au bâton qu'à l'escrime. Il se tourna vers Lacey pour lui parler à voix basse.

— L'homme en vert, là-bas. Que savez-vous de lui ?

Lacey jeta un bref coup d'œil.

— Kurtis. L'un d'entre nous. Il vous permettra de faire bonne impression. Vous n'avez rien à craindre de lui. Il a ordre de ne pas vous poser de grosses difficultés.

— Il ne pourrait pas, de toute façon. Regardez la façon dont il traîne les pieds. Ces deux-là, qui s'échauffent ensemble… Ils sont aussi avec vous ?

— Oui. Des élèves de Kellich. Blume et Trask. Blume est celui qui porte de la dentelle. Encore une fois, vous n'avez pas à vous inquiéter. Ils ont tous les deux reçu l'ordre de perdre de telle manière que vous ayez l'air brillant.

Lacey avait adopté un ton rassurant.

— Je ne m'inquiétais pas, Lacey. Mais celui avec les bottes devrait s'inquiéter, s'il bloque toujours son coude de cette façon. La femme, là-bas, avec le chemisier de soie rouge ?

— Un autre membre de notre groupe. Elle est douée, mais elle ne vous fera aucun mal.

— Elle bouge bien, mais sans grande inspiration. Kellich l'a entraînée ?

— Je crois que oui. Vandien, cessez de vous faire du souci. Tout a été arrangé, vous ne pouvez pas perdre.

Un sourire fendit le visage de Vandien, tirant sur sa cicatrice.

— Sauf si je gagne. Encore deux, Lacey, après quoi vous pourrez me laisser tranquille. Il y a un homme, qui pour l'heure se tient tranquille, près du troisième pilier. Barbe noire, tempes grisonnantes… Vous le voyez ?

— Bon sang ! jura Lacey. On lui avait dit plusieurs fois de ne pas participer. Que quelque chose de gros allait se jouer. Mais sa femme attend encore un enfant et ses moutons ont tous attrapé la tremblote au printemps. Farrick rêve d'une bourse pleine d'or pour pouvoir passer l'hiver. Mais comme il ne nous a pas écoutés, il risque plutôt de trouver sa grange en cendres à l'arrivée…

— Laissez-le tranquille, l'avertit Vandien.

Sa voix était sèche, inquiétante. Ses yeux noirs embrasés plongèrent dans ceux de Lacey et l'homme eut un mouvement de recul.

— D'accord, dit-il à mi-voix. Mais soyez prudent. Il est doué.

— Je sais.

Il s'agissait de l'un des hommes qu'il avait mentalement évalués comme étant dangereux. Farrick se déplaçait avec une assurance tranquille et un équilibre remarquable. Il était plus âgé que Vandien, et plus grand. Il profiterait d'une allonge plus importante et d'une bonne raison pour mettre tout son cœur dans l'affrontement. Vandien allait devoir faire attention.

— Et elle ? demanda-t-il en désignant du menton l'autre participante qu'il considérait comme dangereuse. Que savez-vous d'elle ?

Lacey décocha un regard noir en direction de la femme occupée à glisser ses longues nattes pâles sous un bonnet rouge.

— Elle est aussi folle qu'une renarde enragée. Impossible de raisonner avec cette fille. Vous pourriez être obligés de la tuer pour vous en sortir. Encore une que l'on a avertie et qui a choisi de ne pas écouter.

— Je déciderai de la voie à suivre, déclara Vandien à mi-voix.

Il observait le visage de la femme. Elle était nerveuse, mais une haine brûlante luisait dans ses yeux bleus.

— Qui est-ce ?

— Darnell. Elle avait l'habitude de s'entraîner à l'épée avec son frère.

— Et ?

— L'année dernière a été dure pour leur famille. Juste avant la récolte, leur champ de céréales a attrapé un parasite et il a fallu le brûler. Son frère est venu ici pour tenter sa chance à l'épée, pour voir s'il pouvait gagner de l'or auprès du duc.

— Et ? insista Vandien.

— Et il a gagné le médaillon, à la place. Elle est devenue folle, Vandien. Darnell fera tout pour tenter sa chance contre le duc.

Vandien hocha la tête tout en observant la jeune femme. Darnell était petite et extrêmement vive. Son visage avait les traits trop marqués pour qu'on la qualifie de jolie et ses yeux brûlaient d'un éclat dont l'intensité faisait le vide autour d'elle.

Elle se tourna soudain vers lui et leurs regards se croisèrent. « Rien à perdre », disaient-ils tous les deux. Elle lui fit un bref sourire. Dangereuse.

Il quitta Lacey et s'avança à grands pas sur le sol de briques. C'était comme si l'acteur principal venait d'entrer en scène au début d'une pièce. Le bruit de la foule diminua brièvement en intensité avant de reprendre, plus fort qu'auparavant. Vandien les ignora. Il les écarta de son esprit, jusqu'à ce que le monde devienne un lieu désert. Il aurait tout aussi bien pu se trouver au sommet d'une colline près de l'ancien chariot de Ki tandis qu'il saluait son ombre et commençait à étirer ses muscles. Il ferma les yeux et, l'espace d'un instant, il perçut le parfum du bois brûlé, du thé et des chevaux, sentit une petite brise caresser son visage et entendit Ki s'exclamer, entre la colère et l'admiration, tandis que la pointe recouverte de tissu de son arme d'entraînement l'atteignait. Il sentit le chagrin le traverser et se prit à souhaiter porter quelque chose ayant appartenu à Ki, comme un gage... mais non. Il ne se battait pas aujourd'hui comme un homme combattant pour l'honneur de sa dame, mais comme un homme qui n'a plus rien à défendre, et surtout pas son honneur. Le seul objectif de sa lame, ce jour, serait d'en emporter autant que possible avec lui.

Puis le silence se fit, dans son cœur comme à ses oreilles. Il se redressa et se retourna pour voir vers où toutes les têtes se tournaient.

Six Brurjans approchaient à pied, en harnais de combat noir et argent, escortant un grand étalon noir dont la crinière et la queue avaient été tressées de fils argentés. De l'argent alourdissait la bride ornant la tête de l'animal et de l'argent encore luisait sur la selle fine. L'homme qui se tenait dessus était de noir et d'argent, lui aussi. Ses vêtements étaient de soie noire et l'armure qu'il arborait était en cuir noir et en argent, taillée à la manière brurjan mais adaptée à taille humaine. Sa chevelure était noire, de même que sa barbe, mais des yeux d'un gris argenté brillaient dans son visage buriné.

Le duc descendit de son cheval directement sur l'estrade. Il demeura debout quelques instants à contempler la foule

rassemblée. Ses yeux scrutèrent chaque individu, écartant rapidement les spectateurs pour se concentrer sur les participants debout devant lui. Ils s'arrêtèrent un instant sur Darnell, lâchèrent un éclat de mépris devant un vantard prenant la pose, puis passèrent rapidement sur Vandien. Trop rapidement. Vandien perçut la signification de leur passage et réalisa immédiatement que le duc savait tout, mais qu'il était décidé, pour une raison quelconque, à jouer la comédie. Aussi tira-t-il sa rapière, saisit la serre du faucon entre ses doigts et salua cérémonieusement le duc de sa lame. Les autres autour de lui prirent note et imitèrent son geste sans toutefois en réaliser la profondeur. Vandien savait que son duel avec l'homme avait déjà commencé.

Les premiers duels furent tirés au sort. Vandien n'écouta que d'une oreille tandis que quelqu'un énonçait à haute voix les règles de la compétition. Lacey les lui avait déjà expliquées.

Le duc aimait les affrontements sanglants. Une touche n'était valide que si elle faisait couler le sang. Le duc décidait lorsqu'un combat était terminé, bien qu'un homme puisse se déclarer vaincu et se retirer complètement de la compétition. Ceci mis à part, le combat continuait jusqu'à ce que le duc déclare qu'il pouvait cesser.

Un homme portant une écharpe rouge examina le chiffre dans la main de Vandien puis l'orienta vers un jeune homme à l'air bravache dont le visage s'ornait d'une barbe juvénile. Son premier adversaire. D'autres duels se formaient, saluaient le duc et recevaient un bref hochement de tête de sa part, après quoi les deux hommes s'inclinaient mutuellement l'un devant l'autre. Deux combats étaient déjà engagés.

Vandien s'approcha pour faire face à son opposant dans la zone qui leur était réservée. Le garçon possédait une épée correcte qu'il tenait comme s'il s'agissait d'un tisonnier. Il se fatiguerait rapidement, décida Vandien qui se retourna pour faire face au duc. Il lui dédia un salut officiel, la pointe de son arme vers le sol puis relevée jusqu'à ce que la garde touche presque son menton, suivi d'une extension de l'arme à hauteur d'épaule. Vandien resta dans cette position jusqu'à ce que le duc ait signifié son approbation d'un hochement de tête. Il se

retourna alors pour saluer son adversaire. Le garçon, surpris, l'imita maladroitement en grimaçant d'un air embarrassé.

— Commencez, leur intima l'homme à l'écharpe rouge.

Le garçon bondit sur Vandien, faisant tournoyer son arme à la manière d'une massue. Vandien accueillit la lame lourde à l'aide de la sienne, la fit dévier, puis s'avança d'un pas pour enfoncer la pointe de sa rapière dans le torse du garçon avant de faire un pas en arrière. Le jeune homme paraissait pris de court. Son arme s'abaissa pour pointer vers les genoux de Vandien tandis qu'il portait sa main libre à sa poitrine. Il contempla sa paume ensanglantée d'un air stupéfait, puis releva les yeux vers Vandien comme pour confirmer la réalité de la situation. Vandien haussa légèrement les épaules, la pointe de sa rapière ne bougeant pas d'un millimètre, pointée à hauteur d'yeux du garçon.

— Fini pour moi, lança celui-ci.

Il fit brusquement volte-face et bouscula l'homme à l'écharpe rouge pour fendre les rangs de la foule et quitter les lieux. Vandien se retourna pour rencontrer les yeux du duc déjà braqués sur lui. À cette distance, il était incapable de lire son regard. Ignorant un mauvais pressentiment, il décocha au noble un sourire insolent. Le duc parut d'abord légèrement surpris, puis se pencha en avant pour dire un mot à l'homme à l'écharpe rouge qui se tenait debout devant l'estrade. Celui-ci, à son tour, s'approcha d'un pas vif pour parler à l'arbitre qui avait supervisé le premier combat de Vandien, puis s'éloigna pour aller prévenir deux épéistes que leur combat était terminé. Il tapota l'épaule de l'un des duellistes et lui désigna Vandien du menton.

Comme l'homme s'approchait de lui, Vandien le reconnut comme étant l'un des sbires de Lacey. Il s'était débarrassé de la cape verte qui le distinguait auparavant des autres, mais Kurtis continuait de traîner les pieds en marchant. Il fit un clin d'œil à Vandien avant de prononcer silencieusement les mots « pas d'inquiétude ».

Vandien sentit quelque chose en lui devenir plus dur, plus froid. Saluer le duc, recevoir son assentiment et se retourner. Ses lèvres sourirent à Kurtis tandis qu'il exécutait soigneusement un salut.

— Commencez, intima l'homme à l'écharpe rouge.

Les deux lames se croisèrent. L'homme maniait son épée aussi lourdement qu'il se déplaçait et l'expression condescendante sur son visage déclarait à qui voulait l'entendre qu'il se retenait d'exploiter tout son talent pour offrir à Vandien une victoire facile. Son arme répondait prudemment aux tests de Vandien, comme s'il était un instructeur tentant d'encourager un élève un peu lent. L'espace de quelques attaques, Vandien le poussa un peu, pour tenter d'obtenir quelque chose d'autre qu'une réponse minimaliste à ses attaques. On pouvait à peine parler d'escrime ; l'homme donnait plus l'impression de manier un balai dans l'attente d'être touché pour pouvoir déclarer forfait. Avec un reniflement de dégoût, Vandien libéra sa lame et laissa la pointe retomber au niveau de la cheville de Kurtis, oscillant légèrement dans l'air. Kurtis releva sur lui un regard de stupéfaction consternée.

— Allez, donne-moi l'air d'être brillant, lui lança Vandien d'un ton de défi.

Et il attendit.

Kurtis blêmit et Vandien comprit soudain. Kurtis était tout à fait désireux d'être touché et d'encaisser une blessure pour permettre à Vandien de briller. Il ne voulait pas, en revanche, consentir un effort qui pourrait le rendre intéressant aux yeux du duc. La dernière chose qu'il voulait était d'être considéré comme un candidat potentiel dans la course au médaillon du duc. Il tenta une estocade molle en direction de Vandien, une attaque qui relevait de la nervosité plus que du talent. Cet homme ne lui poserait aucune difficulté, décida Vandien. Il para avec aisance et lança une riposte qui trancha net le lobe de l'oreille gauche de son adversaire. Il se remit en garde avant même que Kurtis n'ait pu réagir.

La main libre de Kurtis se porta à son oreille. Il grimaça en la touchant, baissa les yeux sur son sang puis tourna vers Vandien un regard outragé. Poussant un cri digne d'un bœuf blessé, Kurtis tendit son arme en avant et chargea. Il avait de toute évidence l'intention d'effectuer une flèche. Son objectif était de passer derrière Vandien et, sur son passage, de le frapper d'une estocade à la poitrine. Il n'était pas prêt à ce que

la lame de Vandien écarte proprement la sienne de sa trajectoire et s'abaisse pour laisser Kurtis s'empaler droit dessus. Du sang jaillissait à gros bouillon d'une artère tranchée qui inondait déjà sa chemise, lorsque Kurtis baissa les yeux sur son ventre.

— Je n'étais pas supposé mourir, lâcha-t-il avec une surprise teintée de consternation.

Il s'écroula, libérant la pointe de la rapière. Vandien se laissa tomber sur un genou à ses côtés.

— Ki non plus, lui murmura-t-il froidement.

Il se releva avec souplesse, s'éloigna de son adversaire agonisant et se remit en place, prêt à en découdre, à l'autre extrémité de la zone de combat.

Il resta debout pour observer les gens qui se rassemblaient autour de Kurtis pour le soulever et l'emporter maladroitement à l'écart. Il ne ressentait rien. Pas même de la satisfaction. Ainsi, l'un d'eux était mort pour Ki. Ce n'était pas assez. Il vit que Lacey fixait sur lui des yeux brûlants ; il lui retourna un regard sans expression, ne laissant aucun signe de reconnaissance apparaître sur son visage. Il se tourna vers le duc.

Celui-ci était penché en avant sur son siège, le menton appuyé sur sa paume, et il fixait Vandien. La perplexité se mêlait à l'étonnement sur son visage. Il fit un signe à un humain vêtu d'une cape noire qui se rapprocha pour écouter ce que chuchotait le duc. L'homme répondit vigoureusement en secouant la tête et en insistant auprès du noble. Le duc lui fit signe de s'éloigner d'un air impatient. Il était, songea Vandien, en train de perdre confiance dans les rapports de ses espions. Si Vandien était l'homme au service de la rébellion, pourquoi avait-il tué son allié ? Le duc reporta les yeux sur lui et, l'espace d'un instant, leurs regards se croisèrent. Vandien sourit avant de nettoyer la pointe et la lame aiguisée de son arme sur sa manche. Lorsqu'il releva les yeux, Darnell se trouvait de l'autre côté de la zone de combat.

Il l'étudia et tenta de rester froid tout en sachant qu'il ne voulait pas se battre contre elle. Petite, rapide, et pleine de colère. Il vit que Lacey avait dit vrai. Il allait peut-être devoir la tuer pour l'emporter. Il fut soudain rempli de la conviction qu'il ne voulait pas tuer cette femme. Tandis qu'ils échangeaient un

salut, il se mit à chercher d'autres solutions. Une estafilade ne suffirait pas à arrêter la jeune femme, ni même une balafre au visage. Elle se battrait aussi longtemps qu'elle pourrait tenir sa lame…

« Écharpe rouge » hocha la tête et elle fut sur lui, à portée de la lame de Vandien et fonçant vers lui. Bon sang, elle était vraiment rapide ! Il se retrouva à battre en retraite, le dos plus droit et l'affrontant de l'extérieur, frappant par-dessus et sur les flancs tout en tentant d'accéder à une position plus menaçante. Avec un choc métallique, elle repoussa sa lame sur le côté et se retrouva de nouveau à portée. Comme il abaissait sa garde, il put pratiquement voir la décision de la jeune femme s'afficher sur son visage. Une coupe. Stupide. Une réponse brutale à son dilemme se présenta à l'esprit de Vandien et, avant qu'il n'ait eu le temps d'y réfléchir, elle s'élançait. Sa lame s'éleva dans une tentative de passer pardessus la sienne pour un coup d'estoc. La rapière de Vandien fut la première à trouver sa cible, pénétrant l'arrière de son bras juste au-dessus du poignet. Il sentit la pointe glisser entre les deux os du bras, puis ressortir. Il entendit le tintement de son arme sur les briques et espéra que c'était terminé. Mais non – elle tâtonnait au sol à l'aide de sa main libre, ses yeux uniquement emplis de fureur. Sous le coup de la douleur et de la haine réunies, elle cracha vers lui en sifflant, lui donnant l'impression que sa rapière avait embroché un petit animal sauvage. Ni le sang ni la douleur ne l'arrêteraient. Il allait devoir la tuer ou la frapper d'incapacité, car le duc ne faisait pas mine d'arrêter le combat. Il allait donc être obligé de le faire lui-même. La décision était prise. Il sembla à Vandien que c'était quelqu'un d'autre qui inclinait sa lame entre les os de son bras jusqu'à entendre le craquement sec du plus petit d'entre eux.

Elle hurla et la douleur étouffa l'intensité de la haine qu'exprimait son visage. Elle tomba au sol, libérant la lame de son bras et oubliant son arme tandis qu'elle plaquait son membre blessé contre elle. Elle ne manierait plus l'épée ce jour. Peut-être même plus jamais. Il sentit des soubresauts dans son estomac tandis qu'il se détournait et retournait se placer à l'extrémité de la zone de combat. Darnell ne vit jamais le salut

plein de gravité qu'il lui accorda tandis que quelqu'un l'aidait à se relever et la guidait à l'extérieur de la zone de combat. Mais Lacey le vit. Vandien détourna le regard du visage livide de l'homme. C'était lui qui avait mis ces événements en branle, pas Vandien. Qu'il vive donc avec les dégâts qu'ils avaient causés. Au moins la fille était-elle en vie.

Il jeta un nouveau coup d'œil vers le duc, lequel s'entretenait de nouveau avec l'officiel à l'écharpe rouge. Trois autres combats étaient en cours, dont l'un impliquant deux jeunes gens qui semblaient déterminés à faire le plus de bruit possible avec leurs armes. Le duc ne leur concéda pas un regard, même lorsque l'un des deux parvint à porter un coup qui brisa l'épaule de son adversaire. Il était clair que le noble allait les laisser s'affronter jusqu'à ce que l'un des deux abandonne. Vandien les regarda d'un œil distrait jusqu'à ce qu'Echarpe-rouge prenne la parole derrière lui.

— Par ici, je vous prie, dit-il poliment.

Et quelque chose dans la façon dont il évitait de toucher Vandien rappela à celui-ci la manière dont la foule s'écartait devant les Brurjans. Il se demanda s'il était entouré, comme eux, d'une aura de dédain et de violence. En son for intérieur, il ne percevait que le tonnerre de son propre cœur et se demandait si c'était là l'œuvre du poison ou de l'antidote qui maintenait celui-ci à l'écart. Les pulsations rapides de son cœur le poussaient en avant, l'incitaient à causer autant de dégâts que possible à ceux qui l'avaient détruit avant que le poison ne l'arrête. Il traversa le sol de brique lissé à la suite d'Écharpe-rouge et sentit le regard du duc rivé sur lui. Il refusa de condescendre à remarquer celui-ci.

Écharpe-rouge lui indiqua un emplacement et Vandien prit place face à un nouvel adversaire. Il eut quelques instants pour l'observer : il s'agissait d'une autre des lames au service de Lacey, celui qui arborait des dentelles. Il l'avait déjà remarqué auparavant. C'était un individu bondissant aux allures de dandy qui adorait visiblement prendre la pose à l'intention de la foule. Vandien ne voyait en lui qu'un coq aux plumes éclatantes se pavanant à travers la basse-cour.

Mais l'homme ne paraissait plus si enjoué, à présent. Il ne regardait pas Vandien mais avait les yeux fixés sur l'emplacement au sol où quelqu'un venait tout juste de récupérer l'arme de Darnell. Il se frotta le nez à l'aide d'une manche en dentelle. Un geste fort peu élégant. Et lorsque Blume se tourna pour faire face à Vandien, celui-ci put presque voir la sueur perler sur sa lèvre supérieure. Il portait sur Vandien le regard qu'il aurait posé sur un cabot des rues enragé… quelque chose que l'on avait l'habitude de mépriser mais qui s'avérait soudain dangereux. Vandien l'ignora pour saluer le duc, remarquant que celui-ci arborait une expression de défi narquois. Il conserva pour sa part un visage neutre. Le salut que Blume fit à Vandien était négligé, comme si l'homme n'arrivait pas réellement à placer correctement sa lame. La peur nuisait à sa posture. La pointe de son épée tremblait lorsque leurs lames se rencontrèrent.

— Commencez, dit Écharpe-rouge.

Blume lança une estocade avant de bondir en arrière, comme s'il s'était surpris lui-même. Vandien répliqua et l'homme para frénétiquement, sa lame oscillante évoquant pour Vandien la queue d'un chien surexcité. Il bondit de nouveau en arrière pour se mettre hors de portée de Vandien.

Celui-ci marqua un temps l'arrêt, releva sa lame en position de défi et s'immobilisa. Il attendait de toute évidence que Blume regagne la maîtrise de lui-même pour reprendre le combat. Blume le fixa et son visage rosit. En son fort intérieur, la vanité s'opposait à la peur. Il prit un moment pour lisser ses manchettes, décocha un sourire faussement lumineux à quelqu'un dans l'assistance avant de relever son épée et de s'avancer pour reprendre le duel.

Mais la première feinte de Vandien fut accueillie par une nouvelle parade frénétique, suivie d'un choc qui écarta sa lame sur le côté.

Blume chargea et les lames se croisèrent entre les deux hommes, presque torse contre torse.

— Vous êtes devenu fou, l'ami ? Je suis l'un des hommes de Lacey ! Vous n'avez pas à…

La main libre de Vandien le repoussa et, comme il partait en arrière, Vandien abaissa vivement sa lame, ouvrant une estafilade sur le côté du nez de Blume jusqu'au bord de sa lèvre supérieure. On aperçut l'éclat des dents de Blume avant que le sang les recouvre.

— Reste à distance, déclara froidement Vandien.

Et il se remit en garde.

Il vit une succession de sentiments transparaître sur le visage de Blume : il saignait, c'était douloureux, son visage était défiguré, cet homme voulait le tuer. Et Vandien était prêt lorsque Blume décida soudain qu'il avait tout intérêt à mettre rapidement un terme à tout cela, même si cela signifiait être remarqué par le duc. Et celui-ci était attentif : il était penché en avant sur sa chaise, une expression d'intérêt et de perplexité mêlées sur le visage. Chacune des actions de Vandien avait été commise avec l'intention de causer des blessures sérieuses. Les rapports qu'il avait reçus à propos de cet homme étaient de toute évidence incomplets. Et le duc n'aimait pas les facteurs inconnus. Il se renfrogna comme Blume se relançait à l'assaut.

Blume combattait désormais énergiquement, mais sans finesse. Du sang tachait sa chemise et imbibait les dentelles tandis que son visage était plus pâle que le tissu de lin ne l'avait été. La douleur et la peur étourdissante le rendaient imprudent. Il s'élança dans une tentative peu soignée de doublé, attaquant en direction du dos de Vandien. Il passa sous la garde de Vandien afin de pouvoir la pénétrer lorsque celui-ci parerait. Il fila sous la lame de Vandien et connut un bref instant de satisfaction tandis que son arme traçait une coupure déchiquetée au sommet de la hanche de Vandien. Mais cette satisfaction disparut instantanément lorsque la rapière de Vandien s'enfonça en silence dans la zone découverte à la base de sa gorge.

Ils restèrent immobiles quelques secondes, le regard terrifié de Blume croisant celui, glacé, de Vandien au-dessus de leurs lames. Puis Vandien retira la pointe de son arme aussi souplement qu'il l'avait enfoncée et Blume retomba en arrière, agrippant sa gorge tout en poussant un hurlement sanglant.

Vandien se figea un court instant, s'attendant à ressentir de la satisfaction. Le moment passa et il demeura debout, espérant ressentir quelque chose. Mais il n'y avait rien. Seulement le tonnerre des battements de son cœur à ses oreilles et à présent la douleur, chaude et violente, qui remontait depuis sa hanche. Rengainer sa lame lui demanda un effort ; la pointe oscilla en faisant le tour de l'orifice avant de s'enfoncer en laissant sur le cuir une traînée de sang appartenant à Blume. Le martèlement de son cœur contre ses tympans était devenu un son aussi constant que le rugissement du vent. Les ténèbres se refermèrent sur lui, rétrécissant son champ de vision. Il sentit quelque chose buter contre sa cuisse. Il baissa les yeux pour découvrir son bras qui pendait le long de son flanc. De sa main valide, il le remonta jusqu'à sa poitrine et le tint pressé contre lui. C'était comme de tenir un bâton de bois mort. Son bras était devenu complètement insensible. Bon sang.

Il força ses yeux à rester ouverts et releva la tête. Un groupe de gens se tenait devant lui. Ils soulevaient Blume pour l'emmener au loin. Il n'aurait pas su dire si l'homme était mort ou vivant. Soudain, Lacey jaillit du groupe pour se tenir devant lui :

— Engeance bâtarde, fils de chienne ! vociféra-t-il.

Vandien se força à sourire.

— Vous croyez vraiment qu'il est avisé de me parler ? Le duc nous regarde.

Lacey se retourna vivement en levant les yeux. Le duc leur dédia un hochement de tête aimable. Lacey blêmit et entreprit de s'éloigner.

— Pas si vite.

Vandien avait parlé à voix basse, mais il savait que sa voix portait. Lacey s'immobilisa.

— Il me faut plus d'antidépit. L'effet est en train de disparaître. Sans ça, je n'arriverai jamais au duc. Tout cela n'aura servi à rien.

— Vous n'avez qu'à crever sur place, lâcha Lacey avant de s'éloigner.

Bon. Il avait parié et il avait perdu. Il avait imaginé que Lacey serait si attaché à la cause qu'il lui fournirait l'antidépit

nécessaire pour continuer, malgré ce qu'il avait fait. Il ne le ferait pas. Bon. Vandien se sentit vaciller de nouveau. Il devait donc s'écarter ou mourir sur place. Quelqu'un prit son bras. Il était difficile de distinguer quoi que ce soit dans les ténèbres et il ne la reconnut que lorsqu'il l'entendit parler à Écharpe-rouge.

— Non. Il ne se retire pas. Nous allons juste bander sa blessure à la hanche, et puis il reviendra… avec la permission du duc.

Celle-ci devait avoir été signifiée par un hochement de tête ou un signe quelconque, car Saule s'accroupit près de lui et pressa une compresse de tissu sur sa hanche. Vandien fut traversé par une vague de douleur rouge et les ténèbres devinrent plus noires que jamais.

— Prenez ce que je vous donne. Mâchez-le, mais sans avaler. Gardez-le contre votre joue.

Elle agrippa sa main valide et il dut lâcher le bras qui tenait l'épée pour prendre ce qu'elle lui tendait. Il sentit son propre bras retomber, sans vie, le long de son flanc. Il reçut ce qui paraissait au toucher être un cylindre de feuilles roulées, qu'il fourra dans sa bouche avant de mordre dedans. Un goût âcre lui remplit la bouche et son corps répondit en sécrétant un flot de salive. Il déglutit avec difficulté et fit passer le paquet d'herbes entre sa gencive et sa joue. Il baissa les yeux pour découvrir que Saule était toujours agenouillée devant lui. La compresse qu'elle tenait contre sa hanche était imbibée de sang.

— Poignardé dans le cul, commenta-t-il. Très humiliant.

Les herbes à l'intérieur de sa joue le faisaient marmonner.

— J'imagine que pour Blume, c'est pire, répliqua-t-elle froidement.

— S'il s'était battu correctement, je n'aurais pas eu à faire ça. Ni à lui ni à l'autre. Ils transformaient votre plan en une véritable farce.

— Mais vous l'auriez fait quand même.

— Probablement. Pour Ki.

Elle leva sur lui un regard chargé de curiosité.

— Comment avez-vous su ?

— J'ai su, c'est tout.

Elle replia la compresse et posa une partie encore intacte sur la blessure. Celle-ci saignait moins abondamment.

— Ce n'était pas mon idée, articula-t-elle lentement. Je voulais vraiment la laisser partir, vivante. Mais lorsque je suis allée là-bas avec de la nourriture, elle était… partie. C'est l'un des autres qui a fait le coup, Vandien, je vous le jure. Eux seuls savaient où elle était. Je suis… Je suis désolée. Je sais ce qu'elle signifiait pour vous.

— Non, tu n'en sais rien.

Il s'écarta d'elle, incapable de supporter plus longtemps son contact. Son mensonge sonnait trop clairement à ses oreilles. Il se souvint de la malédiction qu'elle avait prononcée à la mort de Kellich : « Puissiez-vous connaître une perte semblable à la mienne ! »

Il ressentit le picotement désormais familier dans son bras, fit pianoter ses doigts et tourner son poignet. Il fut traversé par un vif sentiment d'euphorie et une incroyable énergie et il sentit son cœur accélérer la cadence. Il prit une profonde inspiration et les brumes qui avaient envahi son esprit se dissipèrent. Il fit rouler ses épaules et ne perçut rien d'autre que la fatigue due au fait d'avoir jouté tout l'après-midi. Son moral remonta et il se sentit fort, doué et arrogant. Une petite voix intérieure lui demanda soudain s'il s'agissait bien de ses sentiments ou si c'était le fait de l'antidépit. Il écarta la question et se tourna vers Saule :

— Combien de temps me reste-t-il ?

Elle se releva avec lenteur. Elle ne lui demanda pas ce qu'il voulait dire par là.

— Je ne sais pas. Cela dépend de trop de choses. Et vous avez pris tellement d'antidépit que ça change tout…

— Alors, quelle est ton estimation ?

Elle détourna les yeux.

— Jusqu'à tard ce soir. Ou tôt demain matin.

— Mais avant midi, en tout cas ?

Elle acquiesça avec raideur.

— Je suis désolée. Si c'était à refaire, je ne le referais pas.

Il haussa les épaules et grimaça en sentant la traction sur sa blessure à la hanche. Merde, ça allait vraiment faire mal. Mais pas pour très longtemps.

— Vous allez toujours tuer le duc pour nous ?

Il n'aurait pas su dire si elle le suppliait de le faire ou si elle suppliait pour savoir pourquoi il allait le faire. Il haussa prudemment les épaules.

— Pourquoi pas ? Je n'ai rien d'autre de prévu d'ici au terme de mon existence. Autant me tenir occupé.

Il se détourna d'elle avant qu'elle ne puisse dire quoi que ce soit d'autre. Comme elle quittait la surface de briques, il fut surpris de constater que les écharpes rouges mettaient un terme à tous les combats et demandaient aux participants de quitter le terrain. Le duc avait-il déjà pris sa décision ? Il releva les yeux pour découvrir l'homme en train de l'examiner. Pendant quelques instants, ils se dévisagèrent en silence. Vandien sentit qu'on le jaugeait et il maintint fermement sa position sous le regard scrutateur du duc. Puis, d'un bref mouvement du menton, le duc indiqua un autre homme qui se tenait tranquillement debout à l'autre extrémité de la zone. Comme ils entamaient la longue marche en direction l'un de l'autre, Vandien prit la mesure de son adversaire.

Farrick. Un homme mûr. Avec une bonne raison de vouloir ce combat mais sans être guidé par la colère ou la passion idéologique. Un homme calme, prudent. Doté d'un remarquable équilibre. Un homme dangereux. L'espace d'un instant, Vandien s'efforça de devenir son adversaire. Que voulait-il ? Pas l'emporter, pas faire face à la lame du duc. Allait-il se battre avec une maladresse volontaire pour laisser Vandien l'emporter ? Probablement pas, après avoir vu Vandien tuer et mutiler. Non, Farrick devrait toujours se battre de son mieux, tout en évitant de gagner. Pendant un moment, Vandien réfléchit au dilemme de cet homme, visualisa ce qu'il ferait à la place de Farrick.

Et que pense-t-il de moi ? se demanda Vandien. Il me juge sans doute à partir de ce qu'il a vu jusqu'à maintenant. Je me suis battu comme un bagarreur de taverne contre ces idiots au style frustre.

Donc Farrick s'attendrait à un comportement agressif et des attaques sans finesse. Vandien s'autorisa un petit sourire. Farrick ignorait que Vandien était déjà mourant. Farrick ne savait pas que Vandien se battait pour gagner. Bon. Farrick pourrait bien être surpris.

Ils saluèrent d'abord le duc, puis se saluèrent mutuellement. La foule se tut. Personne ne doutait du caractère décisif de ce duel. L'un aurait une bourse d'or, l'autre le médaillon de la mort. Ils se mirent en garde et l'écharpe rouge prit la parole à mi-voix :

— Commencez.

Ils se mirent à virevolter avec la grâce de danseurs en se testant mutuellement et Vandien vit Farrick écarquiller brièvement les yeux tandis qu'il réévaluait son adversaire. Et Vandien se trouvait lui aussi obligé de réévaluer cet homme. Bien que cela paraisse hautement improbable, voire impossible, celui-ci se battait en employant le style Harperien classique. Et quelque part, un jour, il avait reçu l'enseignement d'un maître. Pendant un instant, la grange disparut autour de Vandien et il redevint un gamin maigrelet, cette même lame en main tandis que Fol le repoussait en arrière, sa lame d'entraînement enchaînant les *tic, tic, tic* secs contre la rapière de Vandien en position de défense. Pas de crissements de métal hurlant, pas de parades exagérées, aucun mouvement plus long que nécessaire venant du poignet ou du coude. Vandien se surprit à sourire en réponse à ce souvenir et vit le coin des lèvres de Farrick se relever en réaction.

Ils allaient donc leur montrer, à ces manieurs de bâtons et ces brutes agitant leur lame à la manière d'une faux, comment se battait un gentilhomme. Leur faire découvrir les fondations sur lesquelles toutes les autres écoles d'escrime s'étaient érigées. Le rythme était donné, le contrôle de la pointe de leur arme absolu et ils se déplaçaient dans leurs premières passes à la manière de danseurs gracieux et parfaitement en phase. Vandien eut le sentiment d'avoir pris la mesure de l'homme. Il allait miser sur la finesse et la maturité, il attendrait que Vandien devienne impatient et se laisse emporter par sa jeunesse. Fol. Combien de fois avait-il ainsi mis le jeune homme

à l'épreuve ? Oui, et gagné de cette manière, se rappela-t-il à lui-même. Il restreignit son impatience.

Le duc les regardait. Vandien ne pouvait se permettre de détourner les yeux ne serait-ce qu'une seconde, mais il n'en avait pas besoin. Il sentait que le noble était subjugué, pouvait presque l'entendre marmonner dans sa barbe. Il n'avait jamais rien vu de tel.

Et il ne reverrait jamais rien de tel. Les vieux maîtres Harperiens étaient morts et leurs étudiants disséminés à tous vents. Pourtant ici, dans cet endroit improbable, deux d'entre eux s'étaient retrouvés et les lames se déplaçaient comme il se devait, en rythme, tel un mouvement d'horlogerie parfait, ne se séparant que l'espace d'un soupir, le *tic, tic, tic* net du métal tandis qu'elles se heurtaient en parades prudentes, les estocades honnêtes qui étaient rapidement détournées et ne manquaient leur cible que de l'épaisseur d'un doigt. C'était de toute beauté et son cœur chantait, ne vivant que dans cet ici et maintenant pour répéter ce motif, encore et encore.

Mais cela ne pouvait pas durer éternellement. L'épaule de Vandien le brûlait, son bras semblait fait de plomb, sa lame pesait autant qu'une fourche de paysan et il sentait les minuscules tremblements des muscles que l'on force à travailler trop longtemps. Il serra les dents, redressa son bras et commença à pousser Farrick, encore et encore. L'homme était plus âgé, il allait bien finir par se fatiguer. Mais Farrick se contenta d'un petit sourire et resta calme, acceptant tout ce que lui lançait Vandien, le forçant à initier toutes les attaques. Exactement comme Fol, bon sang, et l'espace d'un instant, il ressentit la même colère outragée que lorsqu'il était enfant. Sa hanche lui faisait soudainement mal, une douleur presque aveuglante, et il savait qu'il ne lui restait que peu de temps, qu'il devait forcer quelque chose. Il commença à accélérer le tempo de ses attaques et le petit sourire de Farrick s'élargit comme il déchiffrait ce que faisait Vandien. Mais celui-ci voyait également la sueur perler sur le visage de Farrick, la fatigue qui tirait sa bouche vers le bas, et ses ripostes qui se faisaient plus imprécises. Il y avait quelque chose… Vandien l'avait sur le bout de la langue. Quelque chose que Fol lui avait montré un jour, il y

a fort longtemps, quelque chose qu'il n'avait pas tenté depuis des lustres, qu'il n'avait jamais eu besoin de tenter…

Vandien se fendit largement, en position d'estocade, et il continua ses mouvements d'escrime. Pendant un instant, cette nouvelle posture laissa Farrick perplexe, mais il s'adapta et l'échange continua. Et à chaque instant, Vandien testa, jaugea, attendit. Et il arriva : un léger affaiblissement du poignet de son adversaire.

De nouveau, Vandien se fendit de toute sa longueur et Farrick répliqua, pensant le tenir. Mais Vandien n'était plus là. Sa main libre se posa au sol et le soutint en déportant son corps sur le côté. Au même moment, il releva son arme et sa lame s'éleva, sa pointe touchant le menton de Farrick, pinçant la peau sans la pénétrer. Et il restait largement assez d'élan dans le bras de Vandien pour la faire passer au travers s'il le désirait. S'il voulait tuer.

Il y eut un silence. Ils étaient immobiles au centre de l'univers, à cet instant, dans cet endroit. Leurs regards sont plongés l'un dans l'autre. Farrick ne bougeait pas, la pointe de la rapière de Vandien appuyée sur sa gorge. Et Vandien était immobile, son corps suspendu juste au-dessus du sol, supporté par une main, un genou fléchi et l'autre jambe tendue tandis qu'il levait les yeux sur Farrick. Puis celui-ci prit la parole.

— La botte de Fol. Mon ancien maître m'en avait parlé, mais je ne l'avais jamais vue effectuée auparavant. (Un sourire fendilla lentement sa barbe.) Bon sang, je suis mort !

Il lança sa tête en arrière et se mit à rire.

Et le temps reprit son cours. La pointe de la lame de Farrick s'abaissa lentement jusqu'à toucher le sol. Il frappa du pied avant de se redresser de toute sa taille. Il fit un pas en arrière et laissa à Vandien le temps de se relever et de faire à son tour un pas en arrière. Après quoi il lui accorda le salut que l'on offre au vainqueur, le levé méticuleux de l'épée et le sourire grave de reconnaissance. Farrick rengaina sa lame, se retourna et entreprit de s'éloigner.

— Attendez !

La voix du duc avait jailli au-dessus de l'assemblée, brisant le silence qui s'était établi depuis un long moment. Il était

debout sur le bord de l'estrade. Son visage était enflammé, ses yeux écarquillés, sa bouche entrouverte. Il avait l'air, songea Vandien, d'un enfant réjoui par les tours apparemment impossibles d'un prestidigitateur.

Farrick s'arrêta et se tourna vers le duc.

— Je m'avoue vaincu.

— Ce qui est le cas.

Le duc baissa les yeux vers l'homme à l'écharpe rouge en poste devant l'estrade :

— La bourse est pour celui-là.

Après quoi il releva les yeux sur Vandien, qui se sentit transpercé par une sensation d'appréhension et de crainte.

— Pour l'autre, le médaillon. Et amenez-le dans mes appartements ce soir. Nous dînerons ensemble.

Vandien leva sa rapière pour un salut lent qui marqua la deuxième phase de leur affrontement.

CHAPITRE 17

ILS INSTALLERENT CABRI sur la mule de Dellin. Même après s'être réveillé, le garçon paraissait étourdi. Quoi qu'on puisse lui dire, il restait assis, clignant bêtement des paupières à la manière d'un demeuré. Sa bouche était entrouverte et il fixait les mouvements des lèvres de Ki tandis qu'elle s'adressait à lui pour lui demander s'il allait bien.

— Je… crois. Je ne suis pas sûr.

Même ses paroles sortaient lentement. Ki se tourna vers Dellin.

— Lui ai-je fait mal à ce point ? s'enquit-elle d'un air inquiet.

— Non. Ce que vous voyez n'est pas le résultat de ce que vous avez fait, mais celui des actes de ses parents. Il n'a pas l'habitude de devoir écouter des mots pour en comprendre le sens. Il a grandi en écoutant les sentiments et en répondant à ce que les gens ressentaient envers lui plus qu'à ce qu'ils disaient. Maintenant, il lui faut apprendre. Et plus encore, il doit apprendre à ressentir ses propres sentiments sur les choses sans s'abreuver de ceux des gens qui l'entourent.

La mule avançait entre eux à un pas régulier, sans que Cabri ne fasse la moindre réponse aux commentaires de Dellin à son sujet.

— Lui arracher les yeux aurait été de ma part une chose plus douce à lui faire subir, commenta amèrement Dellin.

Le silence s'éleva entre eux tandis que Ki tentait de comprendre le vide qui devait à présent entourer Cabri. Pour la première fois de sa vie, le garçon était seul à l'intérieur de son crâne. Elle leva les yeux vers lui : son regard était fixé sur l'horizon et il était aussi vide et placide que celui d'un nouveau-né. Elle se remémora le passé, en tentant de se souvenir non de ce qu'elle avait dit mais de tout ce qu'elle avait ressenti à l'encontre de Cabri durant le temps qu'ils avaient passé

ensemble. Elle grimaça. Comment avait-il vécu ces journées passées à l'intérieur du chariot lorsqu'elle le détestait et que Vandien avait voulu le tuer ? La honte qu'elle ressentit soudain lui donna l'impression d'étouffer.

— Regretter ne servira à rien, fit observer Dellin. Mieux vaut oublier. Je ne comprendrai jamais ce penchant qu'ont les humains à s'appesantir sur les mauvaises expériences du passé pour les laisser influencer leur futur.

— Est-ce que vous écoutez toujours les sentiments des gens ? demanda Ki.

Elle essayait de ne pas laisser paraître son irritation dans sa voix. Évidemment, cela ne l'empêchait pas de la ressentir.

— Uniquement ceux que je considère comme mes patients, répondit calmement Dellin.

— Je ne me considère pas comme ayant besoin de soins, qu'ils soient jores ou de quelque genre que ce soit, fit remarquer Ki. (Cette fois, elle avait laissé paraître son irritation.) La seule chose pour laquelle j'ai besoin de votre aide, c'est pour retrouver Vandien.

— Vous ne souhaitez pas tirer au clair cette mixture de sentiments que vous éprouvez pour lui avant de le rejoindre ? Ne pensez-vous pas que vous devriez vous pencher sur les raisons qui font que vous ressentez tant de colère envers quelqu'un à qui vous tenez tant ? Et qu'en est-il de la colère envers vous-même et du déni auquel vous devez sans cesse faire face ? Pourquoi cela vous cause-t-il tant de détresse de savoir que vous dépendez de lui, et pourquoi vous battez-vous sans cesse pour dissimuler, à ses yeux comme aux vôtres, la profondeur de vos sentiments pour lui ?

— Non.

Ki avait parlé d'une voix sèche.

— Non quoi ? demanda Dellin.

Elle perçut avec plaisir une note de surprise dans sa voix.

— Non à tout ça. Je n'ai pas besoin de comprendre ce que je ressens pour lui. J'ai vécu avec ça pendant des années et ça semble très bien fonctionner ainsi pour nous deux. « Si quelque chose n'est pas cassé, inutile de le réparer », disait souvent mon père. Non, Dellin, tout ce que je veux savoir de vous, c'est où il

est, pour pouvoir le rattraper. Après quoi il faudra que je remette la main sur mes chevaux et mon chariot. Et que je trouve un moyen de remettre ma vie sur les rails, avec un paiement à la clef.

— Vous réalisez la façon dont vous vous cachez derrière ces soucis prosaïques ? Ecoutez-vous, en train de dire que vous devez le retrouver avant qu'il ne s'attire des ennuis ! Ne ressentez-vous pas plutôt la nécessité de le retrouver avant que vous ne tombiez sur des problèmes auxquels vous ne saurez faire face sans lui ?

Cette satanée mule était trop lente. À ce rythme, la nuit serait tombée avant même qu'ils n'aient atteint les faubourgs de Tekum. Et là, même si Dellin pouvait la mener directement à Vandien, elle se retrouverait coincée dans une ville hostile pleine de Brurjans sans avoir même de quoi se payer un repas, sans parler d'une chambre pour la nuit. Et comment allait-elle bien pouvoir retrouver la trace de son attelage et de son chariot ? Elle se tourna vers Dellin pour lui demander s'il avait la moindre suggestion et découvrit qu'il la fixait déjà de ses yeux sombres pleins de pitié.

— Tôt ou tard, vous devrez faire face à vos sentiments.

— Alors ce sera tard. Dellin, lorsque nous atteindrons Tekum, avez-vous un moyen quelconque de retrouver la trace de mes chevaux et…

Mais il secouait déjà la tête :

— Je ne peux pas aller à Tekum avec vous, dit-il avec douceur.

— Alors comment vais-je trouver…

— Vous le trouverez. Si vous vous contentez de faire confiance à votre instinct, vous irez probablement droit vers lui. Mais quoi qu'il advienne, je ne peux faire entrer Cabri à Tekum. C'est le festival, là-bas, et les rues sont pleines de bruits et d'émotions, trop pour moi, et largement trop pour un enfant sensible et inexpérimenté comme Gotheris.

— Mais alors pourquoi vous embêtez-vous à aller dans cette direction si vous ne comptez pas m'aider à le trouver ? demanda Ki d'un ton amer.

Il haussa les épaules.

— Le sens du devoir, peut-être. Je déteste voir une personne aussi confuse que vous l'êtes se perdre seule dans un endroit dangereux. La gratitude pour le fait que vous avez réussi à amener Gotheris jusqu'à moi, même si vous nous devez toujours le reste du trajet. Mais plus probablement, la curiosité. J'aimerais rencontrer ce Vandien auquel vous êtes si liée et qui a fait une telle impression sur Gotheris. Lorsque nous approcherons des limites de Tekum, je nous trouverai un endroit sûr et je vous laisserai continuer seule.

— Merveilleux, répondit Ki avec amertume. Merci beaucoup.

— Je ne comprends pas, les interrompit Gotheris.

— Tu veux dire que ses paroles ne correspondent pas à son expression ? suggéra Dellin.

Le garçon hocha la tête.

— Voilà, tu commences à apprendre, dit Dellin en lui souriant.

Et le sourire que Gotheris lui rendit fut enfin le sien propre.

La nuit tombait lorsqu'ils atteignirent les faubourgs de Tekum. Les fermes, auparavant disséminées, devenaient plus petites et se rapprochaient les unes des autres. Les ténèbres se rassemblaient tout autour, mais dans la ville devant eux, des torches illuminaient les rues et les sons des festivités parvenaient jusqu'aux oreilles de Ki. Elle distinguait les rues bordées d'arbres que Vandien et elle avaient parcourues auparavant. Cela semblait faire des siècles. Les branches des arbres étincelaient. Elle se frotta les yeux. Dellin s'arrêta et la mule s'immobilisa à leur côté. Il scruta les ténèbres quelques instants avant de pointer un endroit du doigt :

— Il y a une remise, là-bas. Le garçon et moi y passerons la nuit. Je ne ressens la présence de personne dans la maison. Vous viendrez nous y rejoindre au matin ?

Ki haussa les épaules. Elle se sentait fatiguée, frustrée et en colère.

— Je l'ignore. J'imagine que oui. Vous ne pourriez pas me donner une idée de l'endroit où je dois chercher Vandien ?

— Je n'en sais pas plus que vous n'en savez vous-même, si vous vouliez bien vous écouter. Il est là, quelque part. Le lien entre vous n'est pas un fil que l'on peut suivre mais plutôt comme l'écho de votre voix qui rebondirait vers vous. Allez-y en suivant vos sentiments pour lui, vous le trouverez.

— J'espère.

Ki tentait de purger sa voix de tout scepticisme. Elle devait être folle pour croire un traître mot des paroles de cet homme. Peut-être partait-elle à la recherche de Vandien simplement parce qu'elle désirait désespérément croire qu'il était en vie. Pour maintenir les ténèbres à distance.

Dellin tira la mule derrière lui pour traverser le pré. Elle écouta le crissement des sabots de l'animal dans l'herbe sèche jusqu'à ce que leurs silhouettes se perdent dans l'obscurité. Puis elle reprit sa route. La nuit semblait plus sombre à présent qu'elle marchait seule, et elle se surprit à rester sur le bord de la route, l'oreille dressée pour surprendre d'éventuels bruits de pas. Pourtant, lorsqu'elle croisait d'autres personnes, celles-ci ne lui prêtaient guère d'attention. Elle avait atteint la rue bordée d'arbres et distingua les morceaux de verre et les minuscules clochettes qui scintillaient en captant l'éclat jaune des torches. Les gens qui arpentaient les rues se comportaient comme si l'on était en pleine journée, et un jour de marché de surcroît. Un sentiment d'excitation retenue frémissait dans l'air nocturne. Les gens échangeaient des chuchotements rapides entrecoupés de nombreux rires. Ki se demanda ce qu'annonçait cette énergie qui traversait la nuit, puis écarta cette pensée de son esprit. Tant que cela occupait les gens, le phénomène lui convenait très bien. Elle se déplaçait dans les rues à la manière d'un fantôme, insensible à l'hilarité propre au festival. Elle restait dans l'ombre, concentrée sur sa recherche d'un homme aux cheveux et aux yeux sombres dont seul le sourire mince et biscornu maintenait son cœur en vie.

Elle dépassa des étals de cuisine, sentit les parfums tentateurs de pâte à pain en train de frire dans l'huile, de viande épicée et de soupe mise à mijoter. Son estomac se fit soudain entendre jusque dans sa gorge. Mais elle ne pouvait rien faire pour lui. Elle aurait dû demander à Dellin s'il avait de l'argent.

Elle n'en avait pas sur elle et le chariot avait sans aucun doute été pillé. Elle tenta de s'inquiéter de cette soudaine destitution sociale mais n'y parvint pas. Elle devait d'abord trouver son homme ; après quoi tout le reste se mettrait en place. Ou pas.

Elle se retrouva dans la cour des *Deux Canards*. L'endroit était plein à craquer de chariots et de carrioles. Des animaux de monte, leurs mors retirés et du grain étalé devant eux étaient attachés à la rambarde. Du bruit et de la lumière jaillissaient de la porte ouverte. Autant commencer par là.

Elle se glissa par la porte, en minutant son entrée pour profiter de la sortie de trois hommes, et se dirigea vers la partie la moins éclairée de la pièce. La nuit était chaude mais un feu rugissait néanmoins dans la cheminée, au-dessus duquel rôtissait une pièce de viande. L'endroit était chaotique. Dans un coin, un harpiste bel homme mais musicien médiocre jouait au centre d'un cercle essentiellement composé de jeunes filles médusées. Elles ne semblaient pas gênées par les conversations à voix hautes qui retentissaient dans leurs dos ni par les soudaines bourrasques de rire ou de jurons qui éclataient occasionnellement. Ki s'empara d'une chope à moitié vide abandonnée par l'un des convives et s'appuya dos au mur en tentant de donner l'impression d'écouter le harpiste tandis qu'elle épiait les conversations alentour.

Le harpiste ne chantait pas non plus très bien. Ki entendit un homme annoncer à la femme avec laquelle il était qu'elle allait devoir dire à Broderick qu'elle ne pouvait plus le revoir. Elle entendit ensuite deux fermiers discuter pour savoir si les Ventchanteuses feraient pleuvoir juste avant que ne vienne le temps de faire les foins, comme elles l'avaient fait l'année précédente. Trois autres individus discutaient avec passion du tournoi d'escrime qui venait d'avoir lieu, en se disputant pour déterminer si quelqu'un pouvait avoir une bonne raison de se montrer aussi sauvage que cet homme l'avait été. Un groupe de jeunes gens à la table d'à côté jouait à un jeu consistant à deviner si les faces cachées de carreaux colorés étaient rouges, noires ou bleues.

Juste au moment où Ki allait abandonner la taverne pour en essayer une autre, elle entendit un nom qu'elle reconnut.

— Kellich n'aurait pas eu à agir comme ça ! disait un homme.

Il faisait partie de ceux qui discutaient un peu plus tôt d'escrime. Ki se rapprocha discrètement tout en maintenant son regard sur le harpiste roucoulant.

— Ça, tu l'as dit ! renchérit l'homme le plus petit du groupe. Kellich était un sacré épéiste. Il aurait gagné de manière propre, montré qu'il était le meilleur sans avoir à mutiler qui que ce soit. Ce bâtard n'était rien de plus qu'un boucher… un salopard de boucher. Blume ne survivra pas à cette nuit. Et il était sur le point de demander à Aria de se mettre en couple avec lui.

— Non.

L'homme qui venait de prendre la parole parlait d'une voix plus douce que les deux autres. Il repoussa une mèche de cheveux bruns loin de ses yeux.

— Je ne me réjouis pas plus que vous de ce qui est arrivé à Blume et Kurtis. Et ce qu'il a fait à Darnell n'était pas beau à voir. Mais c'est un épéiste, un vrai. Il n'a fait que rendre à chacun la monnaie de sa pièce. Kurtis et Blume ont pensé que ce serait facile et vite réglé ; ils n'essayaient même pas d'avoir l'air de se battre jusqu'à ce qu'il les blesse. Et Darnell, eh bien, s'il y avait un autre moyen d'arrêter Darnell, j'ignore ce que c'était. Mais lorsqu'il a affronté Farrick… Par le souffle de la lune, il fallait le voir pour le croire. Ce type est une fine lame et je jurerais que même Kellich n'avait pas une telle grâce.

— Conneries de balivernes !

Le petit homme avait l'air furieux que quelqu'un puisse le contredire. Il parlait comme s'il avait déjà absorbé plusieurs chopes de plus que ses compagnons.

— Toutes ces pauses et ces petits cliquetis de lames, ces mouvements vers le haut, puis en arrière… Ça ressemblait plus à une danse de printemps qu'à deux hommes avec des épées. Si tu veux mon avis, lui et Farrick se connaissent d'avant, sinon ils n'auraient pas pu bouger ensemble comme ça. On aurait dit des jongleurs, ou des acrobates, ou…

— Espèce de pousseur de charrue à tête dure, c'est de l'escrime Harperienne, lança le brun en riant. J'en avais déjà

vue avant, quand je suis allé à la foire aux chevaux avec mon père, au nord. C'est comme ça que ça se pratique, même si ce que j'ai vu aujourd'hui faisait passer les combattants de la foire pour des gamins armés de bâtons. Ce qu'on dit sur Farrick doit être vrai : que sa famille avait des terres et des biens autrefois, et qu'il est descendu au sud quand…

— Farrick ne vaut pas mieux que nous. Je me fiche des manières qu'il peut affecter. Et cette escrime Harperienne dont tu parles, c'est plus une danse pour fillettes qu'une vraie manière d'utiliser son épée. Et Kellich aurait pu le transformer en chair à pâtée avant même qu'il ne s'approche s'il avait essayé ses petits pas de danse lorsqu'ils se sont battus.

— Kellich n'aurait même pas pu toucher sa lame s'ils s'étaient battus à la Harperienne !

— Bon sang, Yency, t'es en train de dire que cet étranger est meilleur que notre Kellich ?

Le petit homme leva sa chope sans aucune intention d'y boire. Le troisième homme s'empressa d'intervenir.

— Du calme, du calme, personne ne te cherche noise, mon vieux. Yency disait juste qu'il a aimé le style du gars, c'est tout. Et après tout, qu'est-ce qu'on s'en fiche, hein ? Demain nous dira bien ce qu'il en est.

Le pacificateur baissa brusquement la voix, dans un murmure que Ki eut du mal à capter :

— Si le duc est mort, nous dirons que l'homme était une fine lame. Mais dans tous les cas, l'étranger sera mort. Tu dois admettre, Yency, que lorsqu'il s'est battu avec Kellich, il s'est battu avec la mort. Même si ce pauvre fou l'ignorait. Paye-nous donc une autre tournée, Yency, et parlons d'autre chose.

Ki but une gorge de sa chope avant de se rappeler qu'il ne s'agissait pas de la sienne et de la reposer en hâte. Son esprit s'agitait pour reconstituer ce qu'elle avait entendu. Tout cela n'avait aucun sens. Elle s'était attendue à trouver Vandien pris en otage quelque part, probablement sérieusement blessé, peut-être à peine vivant. Mais de qui d'autre ces hommes auraient-ils pu parler ? Qui d'autre avait récemment battu Kellich à l'épée ? À partir de ce qu'ils avaient dit, il semblait que Vandien avait participé à la compétition d'escrime ce jour. Et qu'il avait gagné,

en versant beaucoup de sang. Mais il n'aurait jamais agi ainsi ! Jamais il n'aurait tué dans le cadre d'une compétition. Et s'il avait été en mesure de se déplacer, il serait parti à sa recherche, il ne se serait pas enrôlé dans un concours d'escrime.

Elle se rapprocha de la porte et marqua un temps d'arrêt dans l'ombre, à l'extérieur. L'escrime Harperienne. C'était ce qu'il lui avait enseigné. Il lui avait dit qu'il s'agissait d'un style de combat ancien, peut-être le plus ancien connu, et qu'il se faisait rare. Mais cela ne pouvait pas être Vandien. Il devait s'agir d'un autre étranger arrivé en ville pour le festival. Elle allait se rendre ailleurs, pour observer et écouter. Où ? Elle songea à l'auberge, de l'autre côté de la ville, où ils s'étaient arrêtés auparavant. Aucune raison d'y aller, si ce n'est qu'ils s'y étaient rendus tous les deux par le passé. Suivre ses sentiments, avait dit Dellin. Elle tenta d'apaiser le trouble qui bouillonnait en elle, essaya de « ressentir » où Vandien se trouvait au milieu de cette ville pleine d'agitation. Rien. Le simple fait d'essayer était stupide. Elle songea brièvement à retourner à l'intérieur des *Deux Canards* pour tenter de coincer ce Yency et d'en apprendre plus à propos du tournoi d'escrime. Mais l'auberge des *Deux Canards* était le mauvais endroit pour attirer l'attention sur elle ; s'ils se souvenaient de la mort de Kellich, ils se souviendraient aussi de la femme qui accompagnait son meurtrier. Elle s'écarta du mur et entreprit de remonter la rue.

Elle se déplaçait au sein des zones d'ombre de la rue, évitant les torches au sommet des poteaux et les gens qui se rassemblaient autour, en bavardant, en riant et en agitant les mains pour éloigner les insectes. Elle entendit de nouveau parler des combats du jour, bien que le nom de Vandien ne fût jamais cité :

— L'étranger et le duc feront une sacrée paire, et qui s'inquiète de savoir lequel en sortira vivant ?

Ceux qui entouraient l'homme qui avait prononcé ces mots étaient partis d'un grand éclat de rire. Elle s'approcha de quelques pas dans l'espoir d'en entendre plus, mais fut distraite par la vision d'une femme vêtue d'une robe usée à large capuchon qui descendait la rue en hâte. Il y avait quelque chose

d'étonnamment familier dans sa manière déterminée de marcher, et Ki la suivit en osant à peine croire à son impression.

Le temps de dépasser trois poteaux et elle fut certaine de son fait. Restant dans l'ombre, elle hâta le pas, ses bottes silencieuses dans l'épaisse poussière de la rue. Puis, profitant de la bande de ténèbres entre deux torches, Ki se jeta sur la femme, passant un bras autour de son cou en une prise asphyxiante avant de la tirer de force dans l'obscurité séparant deux bâtiments. La fille mordit en enfonçant profondément ses dents mais le tissu du chemisier de Ki était épais et elle surprit sa captive en poussant son avant-bras plus avant entre ses mâchoires. Réduite au silence, elle se débattit mais son vêtement ample la gênait et Ki était déterminée. À l'extrémité du passage se trouvait une botte de foin sale. Ki projeta Saule à terre au milieu du foin, la surplombant de toute sa taille.

— Que… Que voulez-vous de moi ? demanda Saule d'une voix tremblante.

— Vandien. Où est-il ?

— Ki !

La consternation perceptible dans la voix de la jeune fille surprit Ki. Mais elle n'en laissa rien voir et reposa sa question :

— Où sont Vandien, mon équipage et mon chariot ? Je sais que ta satanée rébellion s'est emparée d'eux et je veux les récupérer. Ou bien j'irai voir le duc pour lui donner des noms.

— Je ne sais pas !

Saule avait répondu trop vivement et il y avait trop de panique dans sa voix. Ki agrippa sa robe au niveau du torse et la releva de force. Sa colère avait à présent trouvé une cible et elle apportait une telle force avec elle que Ki sut qu'elle pourrait tuer cette fille de ses mains.

— Je veux les retrouver, gronda-t-elle.

— Vintner ! haleta soudain Saule. Vintner a pris le chariot et l'attelage.

— Et Vandien ?

— Je ne sais pas. Je vous jure que je n'en sais rien, Ki ! Les autres l'ont emmené. C'est comme ça que nous sommes, il n'y a personne qui connaisse le plan dans son ensemble. Je vous jure que je ne l'ai pas vu !

Ki la secoua.

— Mais tu peux apprendre où il est ?

— Je… Peut-être. Je ne sais pas et ils ne voudront pas me le dire mais je peux essayer. Je vous jure que je vais essayer. Mais vous ne devez pas aller voir le duc. Cela ruinerait tout… si le duc découvre tout cela maintenant, il tuera aussi Vandien. Je vous en prie, Ki. Je vous en prie.

Ki la crut. Il était impossible de ne pas percevoir la peur qui emplissait sa voix lorsqu'elle évoquait l'idée que Ki aille voir le duc. Elle disposait donc d'un moyen de pression sur eux. Et ce que disait Saule lorsqu'elle affirmait que personne ne connaissait le plan dans son ensemble correspondait à ce que Cabri lui avait expliqué au sujet des rebelles. Ki relâcha sa prise sur la robe de Saule.

— Voici ce que nous allons faire, articula-t-elle. D'abord, nous allons récupérer mon chariot et mes chevaux. Puis nous irons voir tes amis et nous leur ferons comprendre que je veux que Vandien soit libéré, intact, juste à la sortie de la ville, sur la route qui mène à Villena. Et que si ce n'est pas le cas, le duc apprendra non seulement tout ce que je sais mais aussi tout ce que Cabri sait au sujet de votre rébellion. Veux-tu parier que les *Deux Canards* ne seraient plus qu'une ruine fumante avant la tombée de la nuit ?

— Cabri… est vivant, lui aussi ?

Saule paraissait soudain stupéfaite.

— Oui, Saule. Il est en vie. Et il faudrait également mieux que Vandien le soit aussi. Sans quoi beaucoup de gens mourront avant demain soir. Est-ce que je me fais bien comprendre ?

La voix de Saule tremblait déjà un peu moins :

— Je vais vous mener de suite à la ferme de Vintner, dit-elle d'un air décidé. Ses fils et lui sont sans doute encore quelque part en ville, au festival. Mais cela vaut mieux : je ne crois pas qu'il se séparerait de bon gré de l'attelage.

— Moi non plus, lui répondit Ki d'un ton acide.

Elle agrippa fermement la manche de Saule tandis qu'elles quittaient la ruelle. Ki se mit à sourire en hochant la tête tandis qu'elles marchaient, deux femmes profitant ensemble de la soirée.

La ferme de Vintner se situait de l'autre côté de Tekum, sur une route dans un état pire que tout ce que Ki avait jamais connu. Son nom avait autrefois fait sa fortune, mais à présent les cultures n'étaient plus que vignes brunes et maladives. De l'herbe rabougrie et des chardons agonisaient entre les vignes et sur le bord de la route. Même dans la fraîcheur nocturne, il flottait sur les lieux une odeur de poussière et de mort. Aucune lumière n'était visible aux fenêtres de la maison. Un chien de garde solitaire s'avança vers elle avec le dos arqué et sa queue mitée entre les jambes. Ki le flatta d'un air absent.

— Par-derrière, souffla Saule comme si l'immobilité de l'endroit rendait toute parole sacrilège.

Elle avait vu juste. Le chariot avait été tiré près d'un appentis contenant des cuves de bois depuis longtemps vides de fruits. Même dans le noir, un simple coup d'œil suffit à Ki pour voir que son chariot avait été pillé. Elle remit pied à terre et se tourna vers Saule.

— Où sont mes affaires ? s'enquit-elle froidement.

Saule haussa les épaules avec un air éloquent :

— Un peu partout, à présent. Elles ont été distribuées à ceux qui en avaient le plus besoin.

— Et le fait que j'en aie besoin n'a pas été considéré ? demanda Ki d'un ton acide.

Saule haussa de nouveau les épaules. Et même au milieu des ténèbres, Ki vit que ses yeux pâles n'exprimaient aucune émotion. Les personnes-bientôt-mortes n'avaient besoin de rien. Ki sentit un frisson glacé glisser le long de son échine et s'enrouler autour de son estomac.

— Ce que j'aimerais vraiment savoir, reprit-elle sur le ton de la conversation, c'est comment distinguer des patrouilles Brurjans des guerriers de la liberté rebelles. Les deux semblent partager le même goût pour le pillage des voyageurs.

Les yeux de Saule s'embrasèrent soudain.

— Vous ne vous permettez de dire cela que parce que vous n'avez aucune idée des privations que nous avons connues ces dernières années. Lorsqu'une couverture pour votre enfant devient un luxe, qu'un morceau de viande pour donner du goût

à la soupe est un privilège, ou que la perte d'un fer sur votre mule devient une tragédie familiale…

— Les gens au festival ce soir n'avaient pas l'air de trop souffrir. Les gens pauvres ne s'entassent pas dans les tavernes pour dépenser leur argent en pains chauds et en brochettes de viande.

— Pas d'habitude. C'est rarement comme ça. Mais ce soir, c'est le cas, car la rébellion leur a redonné espoir. Ce soir, ils pensent que les choses pourraient s'améliorer et ils se rappellent comment était la vie quand la duchesse nous maintenait dans les bonnes grâces des Ventchanteuses, quand cette vallée était prospère, quand tout Loveran était une terre verdoyante.

Sa voix était empreinte de ferveur. Inutile d'essayer de discuter, estima Ki.

— Et mes chevaux ? interrogea-t-elle.

Elle se demanda si elle pourrait récupérer de l'argent en plus de Vandien en faisant valoir sa menace d'aller parler au duc mais décida de ne pas en parler à Saule pour l'instant.

— Il y a une vieille écurie, sur la colline. Il les a sûrement installés là-bas.

— Montre-moi.

Les deux chevaux émirent un petit hennissement de bienvenue à l'intention de Ki. Un peu d'herbe sèche était étalée dans la mangeoire qu'ils partageaient, de même qu'un fond d'eau saumâtre dans un abreuvoir. Ki passa la main sur l'encolure de Sigurd et sentit de la poussière mêlée de sueur. Elle était prête à parier qu'ils n'avaient pas été brossés depuis qu'on les lui avait pris.

— J'imagine que Vintner est si pauvre que les étriller est un luxe qu'il ne peut pas se permettre ? lança-t-elle.

Saule ne répondit pas. Ki se retourna à temps vers elle pour entendre la lourde porte de la grange se refermer avec un bruit sourd. Son épaule s'écrasa contre le panneau moins d'une seconde après que Saule n'eut remis en place la barre qui le maintenait fermé. Les planches usées tremblèrent sous l'impact du corps de Ki mais ne cédèrent pas.

— Bon sang, Saule, laisse-moi sortir !

Il n'y eut aucune réponse, mais Ki sentait encore la présence de Saule de l'autre côté de la porte, qui écoutait en silence.

— Cet endroit ne me retiendra pas longtemps. Il y a des outils ici, et je serai sortie d'ici au matin. Et alors le duc entendra tout ce que je sais, Saule. La moindre information !

— Il sera mort d'ici là, annonça calmement Saule.

Elle parlait sur le ton de la conversation, comme si elle ne se souciait guère d'être entendue ou non de Ki.

— D'ici au matin, la rébellion aura abouti. Vandien aura tué le duc. Cela doit se passer ainsi, Ki. Sinon, la mort de Kellich n'aura eu aucun sens. J'espère que vous pouvez comprendre ça.

— Je te verrai en enfer ! rugit Ki, prise d'une soudaine furie.

Mais Saule continuait de parler sans se préoccuper du vacarme que Ki pouvait faire et, pour la première fois, celle-ci perçut une note de folie dans la voix de la jeune fille.

— … lame était empoisonnée. Donc il mourra de toute façon, c'est inévitable. Ainsi, au moins sa mort sert à quelque chose. Même Vandien a fini par l'admettre. La mort peut avoir du sens si elle est offerte au service d'une cause plus noble. Il a tué deux hommes aujourd'hui, il en a blessé un autre et a mutilé une jeune femme. Mais cela n'était pas sans raison. Ces morts étaient nécessaires pour le placer dans la position de tuer le duc.

— Je ne te crois pas ! (Ki se sentit prise d'un violent dégoût accompagné de la peur que Saule ne mente pas.) Laisse-moi sortir !

Saule parlait d'une voix douce :

— Vandien est à notre service, à présent, il a pris la place de Kellich. Il nous a rejoints rapidement, une fois qu'il vous a crue morte et qu'il a accepté le fait qu'il était mourant. Je crois que savoir qu'il va mourir peut faire ressortir le meilleur d'un homme. On se souviendra de Vandien, Ki. Trouvez du réconfort dans cette idée.

Saule s'arrêta de parler mais Ki ne trouva rien à dire. Ce flot de paroles n'avait aucun sens, de toute façon. Ce n'est qu'après que le silence se fut étiré jusqu'au point de rupture qu'elle demanda à l'obscurité :

— Saule ?

Mais il n'y eut aucune réponse, pas même le souffle d'une respiration. Saule était partie.

Ki s'accroupit dans le noir pour tenter de réfléchir. Mais quelle que soit la manière dont elle tournait les paroles de Saule, celles-ci paraissaient n'avoir aucun sens. Pour une raison ou une autre, la fille mentait. Vandien n'aurait jamais tué qui que ce soit durant un tournoi. Et même s'il avait développé une soudaine ferveur envers la cause des rebelles, elle ne pouvait l'imaginer endosser le rôle d'un assassin. Rien de tout cela n'avait de sens. Saule devait être en train de mentir. L'homme qu'elle connaissait était incapable d'un tel carnage. Mais les autres individus dont elle avait écouté la conversation dans la taverne… Elle se sentit soudain vaciller. Quelque chose en elle s'écroula. Elle se sentait trahie, non seulement par Vandien mais aussi par elle-même. Elle avait aimé un homme sans jamais vraiment le connaître. La colère le disputait à la douleur. Elle choisit la colère. Elle se releva et entreprit de suivre à tâtons les parois de l'écurie à la recherche d'outils qui lui permettraient de venir à bout des vieilles planches de bois.

CHAPITRE 18

ILS LUI AVAIENT DONNE UNE CHAMBRE dans l'auberge et quelqu'un avait fait monter une baignoire d'eau chaude. Entre le tube de métal empli d'eau parfumée et les deux Brurjans à l'extérieur de sa chambre, il ne savait pas s'il devait se considérer comme un hôte de marque ou un prisonnier.

Même une fois son bain pris, la question continuait à lui trotter dans la tête alors qu'il était assis sur le bord du lit, occupé à déchirer l'un des draps pour fabriquer un bandage destiné à sa hanche. L'auberge n'aurait qu'à faire payer au duc le drap manquant ; il ne prévoyait pas de rester suffisamment longtemps pour payer lui-même. Quelqu'un frappa lourdement à la porte avant de l'ouvrir brusquement. Un Brurjan s'encadra dans l'ouverture, sa haute crête venant frotter l'embrasure de la porte malgré ses efforts pour se pencher.

— Vêtements propres, lâcha-t-il en lançant un ballot de tissu vers Vandien. Pour que tu ne pues pas à table. Et dépêche-toi.

Il sortit en claquant la porte.

— Bon. Le bain n'était donc pas là pour mon bien-être, après tout, lança Vandien à voix haute.

La chemise bleu pâle était large et fraîche, faite d'un tissu qu'il ne reconnut pas. Les pantalons bleus étaient faits du même tissu, mais plus épais, et ils lui allaient plutôt bien. Il se demanda qui avait évalué sa taille. D'un autre côté, peut-être le duc entretenait-il une garde-robe pourvue en vêtements de toutes tailles pour seoir aux gens qu'il avait prévu de tuer. Vandien ne put s'empêcher de sourire de travers tandis qu'il rentrait sa chemise dans ses pantalons et bouclait son ceinturon.

Il traversa la pièce jusqu'à l'endroit où ses habits étaient entassés sur le sol. Il en tira un pendentif, un petit faucon suspendu à une fine chaîne. Pendant un instant, il le contempla

au creux de sa paume, avant de se le passer vivement autour du cou. Il plaça soigneusement un petit paquet dans sa manche. Le dernier objet qu'il récupéra fut une petite boule de cire que Lacey lui avait remise le matin même. Il l'examina longuement avant de la déposer précautionneusement sur le sol. Il posa son talon dessus, puis appuya. La boule s'aplatit sans bruit et le poison laiteux vint tacher les lattes du parquet.

Vandien évalua mentalement la valeur des bougeoirs en argent qui maintenaient en place la lourde nappe couleur crème. *Probablement de quoi acheter un chariot neuf à Ki,* songea-t-il négligemment avant de grimacer à cette idée. Il s'agissait là, pensa-t-il, d'une manière obsolète de les évaluer. Mieux valait dire qu'ils étaient assez lourds pour briser les crocs de combat de la Brurjan qui faisait glisser ses mains griffues le long de ses jambes à la recherche d'armes dissimulées. Elle donna une claque au bandage sur sa hanche, ce qui lui valut un grognement étouffé de la part de Vandien. Après quoi elle désigna silencieusement la rapière dans son fourreau.

— Vous voudrez bien excuser son comportement suspicieux, dit le duc d'une voix onctueuse.

Il trônait déjà de l'autre côté de la table. Il tenait ses mains jointes devant lui. De longues dentelles jaillissaient de chacun de ses poignets ; une chemise très mal choisie s'il avait réellement l'intention de se battre ce soir. Vandien ne répondit pas.

— Vous seriez surpris de connaître les manigances auxquelles se livrent certains individus pour tenter de me faire disparaître. Montrez-moi votre arme, je vous prie.

Vandien tira lentement sa lame et la présenta, garde en avant, à la Brurjan. Elle la prit précautionneusement et fit courir d'abord ses yeux puis ses doigts courts le long de la lame. Deux fois. Après quoi elle se mit à renifler le métal d'un air suspicieux. Elle tourna vers le duc un regard perplexe.

— Pas de poison, dit-elle.

— Une race si subtile, les Brurjans. Tellement de finesse en matière de relations sociales. Halikira, sois gentille et nettoie malgré tout la lame avec du vin.

Vandien songea qu'il n'avait jamais vu un regard aussi méprisant que celui que Halikira décocha à son maître, mais le duc choisit de l'ignorer. Ou peut-être n'en avait-il réellement pas conscience. Comme Vandien récupérait sa lame nettoyée, leurs regards se croisèrent. La fourrure de son visage était plus claire que celle de la majorité des Brurjans, ce qui faisait paraître ses yeux plus sombres. L'espace d'un instant, leur antipathie pour le duc fut partagée ; les lèvres noires de la Brurjan se retroussèrent légèrement pour dévoiler ses crocs. Puis ses yeux redevinrent expressifs et Vandien se détourna d'elle pour faire face à la table.

— Je vous en prie, asseyez-vous. Vous vous appelez… Vandien, d'après ce que l'on m'a rapporté. Ai-je bien compris votre nom ?

— Oui.

Vandien tira une chaise sculptée et s'y assit prudemment. Sa hanche se raidissait.

— Un nom inhabituel. Je crois comprendre que vous n'êtes pas d'ici.

— Non.

Une parade simple à l'estocade du duc.

La soupe leur fut apportée et servie par un Brurjan, le blanc de son vêtement contrastant étonnamment avec le bras poilu et balafré qu'il recouvrait. Vandien sentit une odeur de poulet, de crème et de minuscules oignons doux. Il goûta la soupe et se remémora soudain qu'il n'avait rien avalé depuis le petit déjeuner. Il se mit à manger, laissant au duc le soin de continuer tout seul la conversation.

— Et vous voyagez seul, c'est ça ? demanda le duc.

Vandien le fixa silencieusement pendant quelques instants. Les yeux du duc, qui soutenaient son regard étaient aussi froids que de l'argent. *Est-ce qu'il sait pour Ki ?* se demanda Vandien. Et puis cela n'eut plus d'importance. Il s'empara d'un pain roulé brun qu'il ouvrit pour révéler sa garniture crémeuse. Tout en beurrant largement le pain, il prit la parole :

— Le chef de la rébellion dans cette zone semble être un homme du nom de Lacey. Mais il ne contrôle pas parfaitement ses hommes et ils pourraient aisément se diviser. Ils possèdent

déjà les plans d'un endroit appelé Forceresse. Est-ce que cela signifie quelque chose pour vous ?

Le duc était en train de se verser du vin. Il reposa la bouteille, but une gorgée puis la reprit et tendit le bras pour remplir le gobelet de Vandien.

— Les trahir maintenant ne saurait vous épargner le duel, dit-il à voix basse. Il me faut faire un exemple.

— Je suis d'accord.

Vandien leva son verre et goûta le vin. Largement mieux que la piquette que Trelira leur avait servie si longtemps auparavant. Peut-être s'agissait-il de l'un de ces crus du Sud dont il avait tellement entendu parler. Son regard rencontra celui du duc.

— Je ne m'attends pas à vivre assez longtemps pour voir l'aube se lever, dit-il avec sincérité.

Il sourit, l'expression tirant sur la cicatrice qui courait le long de son visage. La cicatrice qu'il avait reçue en sauvant Ki d'une Harpie.

— Et j'ai l'intention de faire en sorte que nombre d'entre eux partagent mon destin, ajouta-t-il.

Il reporta son attention sur la soupe.

Le duc était de toute évidence troublé et son silence s'éternisa. Finalement, il dit :

— Croyez-vous que je vais vous proposer de l'argent en échange de ces informations, ou bien une mort rapide ? Qu'essayez-vous d'acheter ?

Vandien haussa les épaules et poussa sa soupe sur le côté pour se saisir d'une assiette où s'empilaient de fines tranches de viande rouge. Il vit le nez de la serveuse brurjan se froncer de dégoût devant l'odeur de la viande cuite.

— Une vengeance, j'imagine. Je suis supposé vous tuer avec une lame empoisonnée, ce soir. En retour, ils m'ont promis de libérer une de mes amies qu'ils tiennent en otage. (Il sirota un peu plus de vin pour s'éclaircir la gorge.) Je sais qu'elle est déjà morte.

— Comme c'est négligent de leur part, répondit le duc d'un ton compatissant.

Il sourit froidement.

— C'est de la viande de venaison, un cerf des plaines que j'ai tué moi-même. Elle n'est pas trop saignante pour vous, j'espère ? J'ai bien peur d'en être venu à partager les habitudes de mes Brurjans en la matière.

— Elle est très bien. (La voix de Vandien était ferme.) Plus c'est saignant, mieux c'est. Blume et Kurtis, les hommes que j'ai tués aujourd'hui, faisaient partie de la rébellion. Et l'escrimeur du nom de Trask aussi, tout comme la femme qui portait un chemisier de soie rouge – je ne connais pas son nom, mais vous trouverez.

Vandien découpa sa viande et leva sa fourchette jusqu'à ses lèvres. Il jaugea soigneusement le duc et se sentit soudain inquiet. Le visage de l'homme était troublé, mais pas de la manière à laquelle Vandien s'était attendu.

Il lui fit passer un plat de fruits cuits et épicés. Un étrange sourire se fit jour sur ses lèvres.

— Un peu plus tôt, je vous avais pris pour un homme d'honneur.

Vandien accepta le plat et se servit. Les fruits accompagnaient parfaitement la viande corsée. Il ne répondit pas au duc et continua de manger. Le silence finirait par le faire parler.

— J'étais persuadé que vous aviez quelque rancune secrète à mon égard, quelque chose qui vous incitait à tout faire pour remporter la possibilité d'un duel contre moi. Je vous ai presque admiré pour ça. Et lorsque j'ai été témoin de vos derniers exploits à l'épée, je me suis dit : « Voilà un gentilhomme de naissance qui respecte les anciens préceptes de l'honneur. » J'ai su que rien ne ferait vaciller votre désir de me tuer.

Vandien reposa son verre de vin.

— Et ?

— Et je m'aperçois que j'avais tort. Vous avez taillé ces hommes en pièces pour avoir une chance de les trahir. Pour vous venger. (Le duc s'autorisa un petit sourire.) Vous pourriez m'être plus utile vivant que mort. Je devrais vous marquer d'une manière ou d'une autre, pour que les gens n'imaginent pas que je me suis montré tendre envers vous… Peut-être une balafre le long de votre visage. Une cicatrice de plus ne devrait

guère avoir d'importance pour quelqu'un déjà défiguré comme vous l'êtes. Même si j'aimerais bien rencontrer l'escrimeur qui vous a infligé ça.

Vandien s'assura que la colère qui montait en lui n'était pas visible sur son visage tandis qu'il continuait à découper sa viande.

— Pas un escrimeur, duc Loveran. Les serres d'une Harpie. Non pas que cela change quoi que ce soit à notre précédente discussion. Je suis curieux de savoir à quoi vous songeriez bien employer un homme « sans honneur » tel que moi. Faites-vous référence à ce que je pourrais vous apprendre au sujet de la rébellion ?

Le duc fit un geste dédaigneux de la main qui n'avait rien à voir avec le fait de débarrasser la viande.

— La rébellion. Bah. Pour parler franchement, Vandien, il n'y a pas grand-chose que vous pourriez me dire que je ne sache déjà. Non, quand j'ai dit que vous pourriez m'être utile, je parlais de vos talents de fine lame. Aussi archaïque et obsolète qu'elle puisse être, j'aimerais apprendre l'escrime Harperienne.

Vandien laissa glisser cette dernière pique sans réagir.

— Si votre connaissance des rebelles est si complète, demanda-t-il lentement, pourquoi n'avez-vous pas agi en conséquence ?

Le duc sélectionna une pâtisserie dans le plateau d'argent martelé posé devant eux.

— Je pourrais dire qu'ils m'amusent. Je gage que même vous n'avez pu qu'être amusé par le côté infantile de leurs plans. Prenez-en une à la framboise, mon cuisinier les prépare à la perfection. Je pourrais vous dire qu'il est plus facile de les laisser faire et de gérer leurs petites trahisons au fur et à mesure que mes informateurs me les rapportent. Si je les écrasais ici, une douzaine d'autres « rébellions » du même ordre germeraient demain. C'est un peu comme de l'urticaire, Vandien. Se gratter ne fait que propager le mal.

— Et la véritable raison pour laquelle vous ne vous occupez pas d'eux ?

Vandien mangeait calmement sa pâtisserie, s'efforçant de conserver un visage impassible malgré le frisson glacé qui se diffusait lentement dans son bras.

— Ils ne sont simplement pas si importants ni si puissants que cela. Si je m'en prenais à eux, leur mouvement gagnerait de nouvelles recrues, un élan supplémentaire. Si je les ignore publiquement tout en m'assurant en privé que leurs complots n'aboutissent pas, je leur ôte leur crédibilité. Qui se joint à eux désormais ? De jeunes gens désargentés sans espoir d'hériter, des hommes âgés auxquels leur famille ne prête pas assez attention… Personne que j'aie à craindre. (Le duc fixa calmement Vandien.) J'ai bien peur de ne pas être l'instrument de votre revanche, Vandien. Vous voyez, je n'ai rien à y gagner.

— Je vois.

La main de Vandien glissa vers sa manche où il avait dissimulé le rouleau d'antidépit. Il tâtonna à sa recherche, puis alla jusqu'à prendre le risque de baisser les yeux. Le rouleau n'était plus là. La fouille de la Brurjan avait été plus poussée qu'il ne l'avait réalisée. Il jeta un coup d'œil vers Halikira ; elle eut une petite moue et fit brièvement tournoyer quelque chose entre ses doigts courts. Il détourna le regard. Maudite soit-elle. Il laissa son bras retomber sur ses genoux et le pressa contre la chaleur de son ventre. La douleur s'apaisa légèrement.

— Ne soyez pas si déçu, mon ami. Dans cent ans, tout cela ne fera plus aucune différence pour qui que ce soit. Tenez. Essayez ce vin avec les pâtisseries ; je trouve qu'il offre un contraste de saveur remarquable.

Le duc entreprit de verser le vin d'une autre bouteille dans des verres propres.

Vandien le regarda faire sans un mot. Il ne trouvait rien d'intéressant à dire. Son destin l'avait brusquement rattrapé. Son bras empoisonné lui faisait atrocement mal et tous les autres muscles de son corps protestaient contre l'épuisement qu'il avait connu plus tôt. Même assis, sa hanche lui faisait mal. Et le bain chaud suivi d'un repas généreux n'avait rien fait pour le rendre plus alerte. L'énergie illusoire offerte par l'antidépit l'avait poussé à dépasser ses limites.

Même son esprit était confus. Pas une once de différence dans une centaine d'années. C'est ce que le duc avait dit. Et c'était sans doute vrai. Que resterait-il de lui dans cent ans ? Aucun enfant ne porterait ses noms. Son corps aurait depuis longtemps été transformé en un riche terreau noir. Son épée, peut-être ; elle avait déjà plus de cent ans. Où se trouverait-elle ? Suspendue dans un coin sombre de la forteresse du duc ? Ou peut-être négligemment jetée au milieu d'un tas d'armes de seconde main sur un quelconque marché de Loveran ? Et que signifierait alors l'honneur de cette lame, ou la sienne propre ? Qu'est-ce que cela avait vraiment signifié pour lui, en fait ? Il tenta de se remémorer une occasion où le fait d'être un homme honorable lui avait donné l'avantage lors d'un combat. Il sirota d'un air absent le vin que le duc avait placé devant lui.

— À quoi sert l'honneur ?

— À rien, répondit le duc.

Vandien sursauta, surpris de constater qu'il avait posé sa question à haute voix.

— Il doit avoir une utilité, insista-t-il.

Mais il fut incapable de trouver des arguments pour supporter cette idée. Un homme moins honorable aurait laissé Kellich tuer Cabri. Un peu moins d'honneur aurait permis à Ki de rester en vie.

— L'honneur ne sert absolument à rien, disait le duc. En fait, c'est un handicap. Ce soir, par exemple. Restez honorable et je vous tuerai. Ou bien renoncez-y, acceptez une balafre au visage et restez en vie, à mon service. Demandez à mes Brurjans : je suis un homme généreux avec ceux qui travaillent pour moi.

— Je ne sais pas, répondit Vandien.

Il ne s'était pas adressé au duc, mais à lui-même.

— Vous n'avez pas à décider immédiatement, dit le duc. Même au milieu du duel, vous pourrez encore changer d'avis.

L'homme s'était levé et faisait signe à Halikira de lui apporter son épée. C'était une arme magnifique. En d'autres circonstances, Vandien aurait été plus que désireux de l'examiner. Sa poignée était décorée d'une myriade de petites pierres brillantes. Un véritable épéiste aurait dédaigné ce type

de décorations, pour éviter qu'on ne lui reproche de s'en servir pour distraire ses adversaires. Mais il s'agissait, une fois de plus, d'une réflexion d'homme d'honneur. Le duc méprisait l'honneur. Et Vandien avait perdu le sien. Il ne pourrait pas abattre la rébellion qui avait tué Ki. Il allait mourir sous les coups du duc et tout cela aurait été en vain.

— Je me suis battu tout le jour durant. J'ai reçu une blessure à la hanche. J'ai pris un bain chaud et un repas copieux accompagné de vin. Je suis resté assis assez longtemps pour que mes membres se raidissent. Vous appelez ça un duel équitable ?

— L'équité est comme l'honneur. Dénuée de valeur réelle. Mais prenez quelques instants pour vous assouplir si nécessaire.

Vandien tira silencieusement sa rapière et fit une vaine tentative pour étirer ses muscles. Ceux-ci semblaient s'être transformés en lanières de cuir entremêlées. Comme il s'étirait pour une estocade dans le vide, il sentit la blessure à sa hanche se rouvrir. Le sang qui imbibait le bandage lui parut assez chaud pour lui brûler la peau. Ironique, quand le bras qui maniait l'épée lui semblait si glacé. Il savait qu'il agrippait la poignée de sa rapière mais il ne sentait plus ses doigts. Il jeta un coup d'œil vers l'endroit où le duc était en train de s'échauffer. Il le contempla quelques instants, et puis il vit. La chemise habillée et ses dentelles au col et aux poignets camouflaient en réalité une cotte de mailles. Malgré sa finesse et sa légèreté, ses contours devenaient visibles lorsque le duc s'étirait en avant. Les faibles chances de Vandien rapetissèrent soudain brutalement.

Il aurait mieux fait de ne pas manger du tout. Son corps tout entier lui semblait lourd et son esprit était embrouillé. Il tenta de déterminer ses meilleures options. Il ne semblait pas en avoir beaucoup. Il pouvait affronter le duc et mourir sous sa lame. Il pouvait accepter l'offre du duc d'être employé comme maître d'escrime, recevoir une balafre sur le visage et mourir sous l'effet du poison. Il pouvait refuser d'affronter le duc, lequel – en homme sans honneur – le tuerait malgré tout. Amusant. Toutes les options semblaient se terminer par sa mort. Bon, si tout ce qu'il pouvait faire était mourir, il allait mourir convenablement. Il se demanda jusqu'à quelle hauteur

la cotte de mailles remontait sur la gorge du duc. Il avait probablement un tour de cou en cuir renforcé sous le col de dentelle. Halikira fixait sur lui ses yeux noirs et indéchiffrables. Les Brurjans. Quoi qu'on puisse dire d'autre à leur sujet, ils savaient mourir. Il lui sourit et exécuta un rapide salut de sa lame. Ses lèvres noires se retroussèrent un instant, l'ombre d'un sourire grondant de Brurjan. Et l'inspiration frappa Vandien.

Sa main et son bras tenant l'épée étaient froids, sa hanche raide. Il ferma de force son esprit à la douleur et força son corps à répondre tandis qu'il s'échauffait de manière rapide et abrupte. Il se tourna pour faire face au duc. Deux autres Brurjans étaient en train de soulever la table lourdement chargée pour la placer contre le mur.

— Des règles pour ce combat ?

— Aucune, répondit le duc d'une voix aussi douce. Quelles règles pourrait-il y avoir pour des hommes sans honneur ?

— Aucune. Évidemment, aucune.

Vandien se redressa de toute sa hauteur. Le duc fit de même. Leurs lames étaient abaissées. Puis le salut démarra lentement, gardes montées à hauteur de menton, pointes dressées, lames verticales. La poignée ornée de joyaux vint scintiller dans les yeux de Vandien, mais son visage ne changea pas d'expression. Puis, comme le duc abaissait sa lame en diagonale pour un salut standard le corps de Vandien se tendit en une estocade aussi rapide que l'éclair. La pointe de sa rapière jaillit pour s'enfoncer d'une bonne dizaine de centimètres dans l'orbite droite du duc. Elle ressortit avant même que le corps de celui-ci n'ait commencé à s'affaisser.

— Leçon numéro un en matière d'escrime Harperienne, s'entendit dire Vandien. Tout est dans le contrôle précis de la pointe.

Le corps du duc s'écroula sur le tapis.

Vandien vacilla sur place. Le frisson glacé se propageait. Il agrippa sa rapière dans l'autre main tandis que son bras armé succombait et retombait, inerte, le long de son corps. Il se tourna vers les gardes brurjans, leva sa rapière en position de garde. Il allait leur montrer qu'un humain aussi pouvait mourir de belle manière.

Halikira émit un son étrange évoquant les halètements d'un chien. Ses immenses mâchoires étaient grandes ouvertes, révélant ses crocs de combat luisants et sa langue tachetée de bleu. Elle porta brusquement la main à son ventre et s'appuya sur l'un de ses compagnons, qui se mit lui aussi à haleter bruyamment. Soudain, elle redressa sa crête, la couronne de poils pointus sur la tête des Brurjans qui s'élevait généralement dans les instants d'intense émotion. Vandien rassembla ses forces.

Le troisième garde brurjan traversa lentement la pièce. Vandien se tourna, sa rapière toujours levée, menaçante.

Celui-ci était un mâle plus âgé, des taches grises constellaient sa fourrure noire. Il s'accroupit près du duc et lui aussi se mit à haleter de manière bruyante. Il se pencha brusquement en avant et, à l'aide de son pouce, fit sortir l'œil transpercé du duc. Il le leva à la hauteur de son visage, des tissus sanglants pendant le long de son doigt.

— Quelqu'un veut un œil de porc ? fit-il d'une voix rauque.

Halikira émit un jappement soudain et glissa au sol, ses halètements allant crescendo tandis que le mâle noir plaçait l'œil dans sa bouche avant de le mâcher d'un air grave.

Toute force quitta soudain le corps de Vandien. Il tituba jusqu'à une chaise et s'assit.

— Je n'avais jamais entendu rire un Brurjan auparavant, admit-il d'un air éperdu sans s'adresser à quiconque en particulier.

— Alors nous sommes quittes. Je n'avais jamais vu un humain faire quelque chose de drôle auparavant, répondit Halikira.

Ce commentaire ne fit qu'augmenter les convulsions des trois Brurjans. Vandien demeura assis sur son siège, sentant le froid se diffuser depuis son bras jusque dans sa poitrine. *C'est étrange,* songea-t-il, *de mourir en entendant le son de Brurjan en train de rire.* Son propre sourire fit son apparition tandis que la pièce s'assombrissait autour de lui. Il s'agrippa aux accoudoirs pour ne pas tomber.

Lorsque la vue lui revint, les Brurjans étaient déjà occupés à dépouiller le corps.

— Ses affaires devraient plutôt bien t'aller, fit observer Halikira. Korioko ! Sors le casque d'apparat du coffre ; celui avec la crête. Dépêche-toi. En fait, tu n'as qu'à sortir tout le harnais de combat. Je parie qu'il aura meilleure allure sur celui-ci que sur le vieil œil-de-porc.

Encore ce rire de chien haletant. Halikira lança la fine cotte de mailles sur les genoux de Vandien. Il rengaina sa rapière avec difficulté et fit glisser des doigts appréciateurs sur les mailles finement tissées. Du métal, émanait encore la chaleur du corps du duc.

— Enfile-la ! lui ordonna impatiemment Halikira.

Puis, examinant Vandien de plus près :

— Qu'est-ce qui ne va pas, avec ton bras ? Ta main est en train de devenir bleue ?

— Du poison, répondit-il d'un air absent en jouant avec la cotte de mailles entre ses doigts. La lame de Kellich était empoisonnée. Je suis en train de mourir.

— Une arme de lâche. Aucun guerrier ne devrait avoir à mourir par le poison. Bon, je vais t'aider, dit-elle d'un ton neutre.

Vandien resta assis sans rien dire, s'attendant à recevoir un coup de poignard rapide à la gorge. « DernierAmi », c'était ainsi que les Brurjans traduisaient le mot couteau. Et la rumeur affirmait qu'ils portaient des lames spécialement destinées à achever leurs blessés. Mais Halikira se contenta de le remettre sur ses pieds et entreprit de lui faire enfiler la cotte de mailles.

Le froid compressait désormais sa poitrine. Il n'avait la force ni de lui résister, ni de l'aider. Un instant plus tard Korioko déposait un casque surmonté d'une crête au sommet de son crâne tandis que l'autre Brurjan, semble-t-il surnommé Tiyo, accrochait l'arme sertie de gemmes du duc à sa ceinture. Leurs souffles chauds et chargés l'enveloppèrent tandis qu'ils continuaient en riant de le revêtir de l'armure de combat complète du duc, accompagnée de la lourde bourse que celui-ci portait au côté. Puis Halikira fit un pas en arrière et eut un hochement de satisfaction.

— Tu as meilleure allure, dit-elle avec affabilité. Ça m'a toujours retourné les entrailles de voir œil-de-porc avec un

harnais brurjan. Un homme devrait se battre comme un Brurjan avant de porter un harnais de Brurjan.

Elle jeta sur la pièce un regard circulaire avant de se retourner vers Vandien.

— Tu veux autre chose à lui ?

Il secoua lentement la tête. Son bras valide tenait l'autre serré contre lui. Le froid le froid qui se diffusait. Sa réponse sembla surprendre les Brurjans. Des grimaces de joie cupide apparurent sur leurs visages. Ils se mirent à piller tout ce qui leur tombait sous la main, s'affrontant, se querellant et se vantant de leurs trouvailles. De temps en temps, ils lui présentaient un objet spécial et le lui proposaient. Il refusait à chaque fois et, avec chacun de ses refus, leur respect envers lui paraissait grandir. Korioko exposa ses dents dans un sourire brurjan et commenta :

— C'est comme ça que faisaient les Anciens, qui ne se battaient que pour le sang et les armes. Et c'est ainsi que nous sommes, même aujourd'hui, lors d'une grande mise à mort. Tu fais honneur au harnais. (Il décocha un regard à Halikira et Tiyo.) Buvons avec lui.

Tiyo rentra son menton contre sa poitrine, un geste brurjan exprimant la surprise, mais Halikira lui décocha un coup brutal.

— C'est une bonne idée. Faisons ça.

Elle fourra les derniers bijoux du duc dans la poche de son épaulette puis se releva.

Lorsqu'elle tira Vandien sur ses pieds, il faillit perdre connaissance. Il l'entendit vaguement lancer quelque chose à propos de « ses fesses qui saignent encore », ce qui sembla réjouir hautement le trio. Sa vision s'éclaircit suffisamment pour qu'il constate qu'ils étaient en train de le porter en descendant des escaliers. Il n'aurait pas su dire si ses bottes touchaient ou non les marches. Comme ils passaient l'entrée de la salle commune de l'auberge, Halikira marqua un temps d'arrêt.

— Le duc est mort ! annonça-t-elle aux patrouilleurs brurjans qui se prélassaient là. Vandien Balafré l'a tué. (Elle fit une courte pause.) Ça sonnerait mieux en brurjan. Keklokito

Vandien. Ça, c'est un vrai nom. Keklokito va boire avec nous ! Il laisse le butin du duc à ceux qui en veulent. Et il a dit que la ville était à nous ! Célébrons une grande mise à mort comme elle le mérite !

Les Brurjans se dispersèrent comme les abeilles d'une ruche brisée. Vandien entendit une vague de piétinements dans l'escalier, mais comme Halikira le tirait à l'extérieur, il eut l'impression qu'un nombre équivalent de Brurjans les avait suivis. Il prit conscience du fait que les Brurjans se répandaient dans la ville en ne laissant derrière eux que destruction. Les étals du festival s'écroulaient sur leur passage, les portes en cuir étaient arrachées aux montants des maisons et balancées dans les rues. Il entendit des cris et des hurlements humains rapidement noyés sous les rugissements et les jurons Brurjans. Il se sentit étrangement insensible à tout cela.

Ils se trouvaient à présent dans un quartier de Tekum qui ne lui était pas familier. Ils dépassèrent un petit corral de bétail puis pénétrèrent à l'intérieur d'un bâtiment à la porte très basse et aux parois dénuées de fenêtres. Même Vandien fut obligé de se baisser pour entrer et les Brurjans se mirent à genoux. Mais à l'intérieur, la bâtisse s'ouvrait sur un plafond en pointe. Les tables et les tabourets étaient massifs, donnant à Vandien l'impression d'être un gamin dans un monde taillé pour les adultes. Et l'odeur était étourdissante. Le sang. Du sang ancien, du sang récemment versé, du sang mélangé à du lait. Une autre odeur se faisait sentir au travers de la puanteur du sang, une senteur chaude et abrasive. Il ne put l'identifier. Le sol était de terre battue sombre et des mouches s'en envolèrent à leur entrée. De la lumière leur parvenait des torches placées sur des appliques sur les murs et d'épaisses bougies disposées sur les tables.

De fait, la pièce n'était pas très illuminée mais cela ne gênait pas Vandien. Il avait suffisamment entendu parler des halls sanglants des Brurjans pour ne pas avoir besoin d'en voir plus. Il entendit un animal pousser un bref hurlement dans une pièce adjacente. Un Brurjan entra, un petit animal coincé de manière experte sous son bras. Du sang s'écoulait de sa gorge tranchée dans le vase en argent qu'il tenait en dessous. Le

Brurjan leva les yeux avec un air de légère surprise face à l'arrivée massive de clients. Ses yeux se posèrent sur Vandien et il pointa un doigt noir et griffu dans sa direction :

— Pas de bêtes de compagnie ! lança-t-il d'une voix sévère.

— Ce n'est pas un animal de compagnie, lui répondit avec irritation Halikira. Keklokito a accompli une grande mise à mort ce soir. Le duc est tombé sous sa lame et il nous a cédé tout ce qui était à lui, sauf son armure et ses armes.

Ses mots pénétrèrent un coin de l'esprit de Vandien. Était-ce cela qu'il avait fait lorsqu'il leur avait dit qu'il ne voulait rien d'autre ayant appartenu au duc ? Avait-il tout remis, la ville et les terres du duc, entre les mains des Brurjans ? Il sut qu'il aurait dû se sentir épouvanté, mais il ne ressentait plus qu'une chose : la propagation mortelle du froid. Il grimpa sur l'un des énormes tabourets et tenta de s'asseoir afin que sa hanche ne lui fasse pas mal. Halikira était toujours en train de parler.

— … bœuf, ou peut-être deux. Nous buvons tous avec Keklokito ce soir. Tiens !

(Elle tira un collier d'or serti de gemmes rouges de la poche de son épaulière et le plaqua contre la table.)

— Voilà de quoi payer pour tout ça ! Et ne traîne pas !

Elle tira le tabouret à gauche de celui de Vandien et s'assit lourdement.

Le reste de la table fut rapidement occupé. Halikira entreprit de raconter d'une voix de stentor l'histoire de la grande mise à mort de Keklokito. Ses mots paraissaient se mélanger aux ténèbres tournoyantes du hall sanglant et aux beuglements étouffés d'un bœuf dans la pièce d'à côté. La tablée tout entière s'était lancée dans un rire haletant généralisé et Halikira racontait avec difficulté comment Korioko avait mangé l'œil du porc lorsque le maître du hall sanglant revint, porteur d'une immense vasque. Il la déposa sur la table et une minuscule vague rouge s'écoula par-dessus le rebord. Avec l'impression de contempler les événements de très loin, Vandien vit qu'on disposait les cornes à boire, puis le maître refit son apparition, porteur d'un petit saut de métal fumant. Le contenu lui apparut comme argenté tandis que le Brurjan le déversait dans le sang et Vandien perçut de nouveau cette odeur

abrasive et brûlante. Le maître touilla la vasque de sang frais puis s'éloigna de la table. Tous les convives s'apaisèrent brusquement. Halikira donna un coup de coude à Vandien qui faillit le faire chuter de son tabouret.

— C'est ta mise à mort ; à toi de remplir ta corne en premier, lui dit-elle.

Obéir paraissait plus simple que de discuter. Son bras armé était inutilisable. Même dans la lumière diffuse du hall sanglant, sa couleur était effrayante. Avec sa main valide, il agrippa une corne à boire sur la table. C'était une corne élaborée, en spirales, et gravée de scènes de chasse. Il la trempa dans le sang et, à peine l'avait-il relevée qu'une douzaine d'autres plongèrent dans la vasque.

Sa coupe était lourde de sang frais, l'extrémité de ses doigts rougie et tachée. La substance qui avait été mélangée au sang, quelle qu'elle fut, traçait des sillons argentés au sein du liquide rouge. Vandien baissa les yeux dans sa corne et eut l'impression de chuter à l'intérieur. Halikira lui donna un nouveau coup de coude.

— Bois avant que le sang ne coagule, lui conseilla-t-elle.

Comme il paraissait vaguement hésitant, elle lui rappela :

— Par les enfers, l'homme, tu es en train de mourir de toute façon ! Regarde ton bras !

Cela déclencha un nouveau chorus de rires haletants auquel Vandien joignit le sien. Et lorsqu'ils levèrent leur corne à leurs lèvres, il en fit autant. Et il but.

Il but du feu, une tempête de sable et des coups de fouet cinglants. La boisson ignora sa gorge et son ventre pour se frayer directement un passage ardent à travers ses entrailles. Il se trouva incapable d'aspirer assez d'air ne serait-ce que pour hoqueter. Les Brurjans hurlèrent avec admiration devant ce qu'ils prirent pour son impassibilité face à la force de leur boisson. Son souffle rejaillit en brûlant au travers de ses narines et de sa bouche. Il oublia totalement la douleur à sa hanche et le froid glacé. Il goûta soudain le sang du bœuf à l'intérieur de sa bouche et de ses narines : c'était chaud humide et vivant, avec des étincelles bondissantes sur sa langue. Son bras noirci posé

sur la table devant lui lui parut soudain très drôle, presque aussi drôle que l'œil arraché du duc.

Ça n'avait pas d'importance. Plus rien n'était important. Être vivant était tout ce qui comptait, et profiter de sa vie jusqu'au tout dernier instant. Le sang était la vie et la vie était en lui. Il vacilla légèrement en se tournant vers Halikira.

— Qu'est-ce que c'est que cette satanée boisson ? réussit-il à demander.

— Sang de bœuf, répondit-elle simplement.

Il détacha les cordons de la bourse du duc et la posa lourdement sur la table.

— Serveur de sang ! Tue-nous un autre bœuf ! rugit-il.

Halikira l'étreignit brutalement contre elle.

— Je l'aime bien, cet humain, annonça-t-elle à l'assemblée. Je crois qu'il devrait vivre !

Quelqu'un près de lui se fendit d'un halètement rigolard et d'autres l'imitèrent. Vandien rit avec eux. Il n'était pas sûr de la plaisanterie mais il passait néanmoins un fameux moment. On apporta plus de sang et il en but une pleine corne supplémentaire qui dévala en brûlant sa gorge desséchée d'une manière douloureusement merveilleuse. Il eut ensuite l'impression que les Brurjans commençaient à devenir un peu fous. L'un d'entre eux réclama le casque du duc pour s'en faire un pot de chambre et Vandien l'échangea volontiers contre un casque de Brurjan deux fois trop grand pour son crâne. Celui-ci ne cessait de s'affaisser devant ses yeux, si bien qu'il était rarement sûr de savoir à qui il parlait. Mais au bout d'un moment, cela n'eut plus guère d'importance.

Plus tard quelqu'un d'autre paya pour un bœuf supplémentaire et ce ne fut que plus tard encore qu'Halikira s'assit de nouveau à ses côtés. Il fut un peu surpris de découvrir qu'elle s'était éloignée. Il était en train d'essayer d'apprendre une nouvelle chanson, effort rendu difficile par le fait qu'elle était en brurjan et qu'il n'avait aucune idée de ce qu'elle voulait dire. Halikira tenait à la main une feuille recouverte d'une substance goudronneuse assez répugnante et elle voulait qu'il la mange. Il lui expliqua plusieurs fois, au milieu des rires haletants du reste de la tablée, qu'il ne mangeait jamais quoi

que ce soit affichant cette nuance précise de brun. Quelqu'un proposa de parier un bœuf contre l'épée du duc qu'il ne serait pas capable de la garder dans son estomac s'il l'avalait. Vandien gagna le pari et remplit sa corne dans le sang de bœuf.

Ce n'est que bien plus tard semble-t-il, qu'il échangea l'épée du duc contre un autre bœuf, et plus tard encore qu'un Korioko vacillant finit par le convaincre que cela portait malheur d'arborer sur son corps la marque d'un lâche. Korioko exigea en hurlant qu'on lui apporte un Dernier Ami. Lorsqu'il arriva, il fit chauffer la lame bifide à la flamme des bougies. Vandien déposa volontairement son bras noirci sur la table et resta assis sans bouger tandis que la lame portée au rouge était appliquée sur l'estafilade que lui avait infligée Kellich. Il sentit une odeur de chair grillée et une douleur lointaine dans son bras commença à le démanger. Avant qu'il n'ait pu faire quoi que ce soit en réaction, Korioko retira le poignard et s'extasia sur la netteté de la cicatrice que la lame dentelée avait laissée sur le bras de Vandien. Tout le monde vint le féliciter pour sa nouvelle cicatrice et le maître du hall sanglant sacrifia un bœuf supplémentaire à la tablée en une démonstration rare de camaraderie brurjan.

Vandien n'était pas sûr de savoir quand ou pourquoi ils étaient sortis à l'extérieur. L'aube n'était pas encore là, mais une étrange lumière envahissait les rues. Halikira s'appuyait sur lui et il luttait vaillamment pour la soutenir.

— Keklokito. Noir ou blanc ? demanda quelqu'un.

— Choisis blanc. Le noir n'affrontera pas un piquier, siffla Halikira.

— Blanc, répondit Vandien.

Quelqu'un lui fit la courte échelle et, lorsqu'il repoussa le casque en arrière, il se retrouva assis sur un grand cheval blanc équipé du harnais noir et argent du duc. C'était assez étrange de se trouver aussi haut, mais pas désagréable.

— Je me sens bien, fit-il observer à Halikira.

— C'est toujours comme ça, répondit-elle, après une grande mise à mort. Chevauche bien et puissent tes crocs souvent goûter le sang.

Il ne trouva rien à répondre à ça et, lorsqu'il leva la main et se pencha en avant pour lui parler, le cheval interpréta son geste comme l'ordre de charger.

Vandien quitta Tekum au galop, remarquant au passage que la moitié de la ville était en feu. Cela semblait une manière bizarre de terminer un festival, mais il faut dire qu'il n'avait jamais vraiment compris ce qu'ils célébraient de toute façon.

Il tenta de se remémorer où il était supposé aller. Chez lui. C'était ça. C'était bien. Il était temps de faire un tour vers chez lui. Lorsque l'aube se leva, il réalisa que le cheval avait ralenti jusqu'au trot. Il tira sur les rênes pour le mettre au pas et leva les yeux vers le soleil levant. Ki lui revint soudain à l'esprit, suivi du souvenir de sa mort imminente. Il ne lui restait plus que quelques instants à consacrer à son chagrin.

La douleur physique le frappa en premier. Il chuta au bas de sa selle avant que la première convulsion ne s'empare de lui. Lorsque la crise fut enfin passée, sa vision lui parut extraordinairement claire. Son corps lui offrit un dernier moment d'immobilité, un dernier aperçu du lever de soleil au-dessus des collines vertes des terres de son père. Le grand froid se déroula à l'intérieur de son être.

— Père, je suis rentré à la maison, dit-il à celui qui l'attendait.

Puis il s'enfonça dans les ténèbres.

CHAPITRE 19

CE N'ETAIT PAS UNE PIERRE dans son sabot ; elle ne sentait ni inflammation ni gonflement. *Enfer et damnation.* Elle allait devoir espérer qu'il ne s'agissait que d'un mauvais coup. Elle flatta l'épaule dégoûtante de Sigurd et remonta sur le chariot. Bon, ils allaient donc aller au pas. Il fallait que ça arrive juste comme elle devait se hâter. Elle relança l'attelage, s'appuya contre le dossier et tenta de se calmer. Sans succès. Sigurd clopinait visiblement et cela la remplissait de colère. Elle aurait aimé tuer Saule et Vintner. Et si c'était bien l'aube qui se levait sur Tekum, alors Cabri et Dellin devaient déjà être en train de l'attendre et elle ne serait pas au rendez-vous.

L'aube signifiait également autre chose, quelque chose qu'elle avait repoussé au fin fond de son esprit. L'aube signifiait que Vandien était mort, tué par le poison de Kellich ou l'épée du duc. La cause de sa mort n'avait guère d'importance. Dans les deux cas, il était tout aussi mort. Aussi mort que tout ce qu'ils avaient autrefois partagé. Elle s'aperçut qu'elle pouvait songer à lui calmement. L'essentiel de ses larmes et de sa colère avait été épuisé à l'aide d'une hache à deux lames contre le mur de la grange de Vintner. Un engourdissement avait pris leur place.

Vandien était mort, maintenant. Quelle importance cela pouvait-il avoir qu'il soit mort pour la rébellion ou en pensant à Ki ? Il n'en restait pas moins mort. Elle n'en restait pas moins engourdie.

Elle se frotta les yeux de ses mains sales et regarda de nouveau le ciel. Oui, l'aube faisant son apparition, mais pas au-dessus de Tekum. La lueur autour de la ville devait être autre chose. Un incendie ? Peut-être, mais qui aurait mis le feu à la moitié de la ville ?

En réalité, plus de la moitié de la ville était en feu, et les flammes étaient en train de s'étendre. Les longues journées de canicule avaient desséché tout ce qui était susceptible de brûler.

Les étincelles bondissaient d'une rue à l'autre, propulsées par le souffle rageur du feu. Elle se fraya un chemin au travers de la ville en faisant moult détours pour éviter les flammes. Même en évitant les rues où des bâtiments brûlaient toujours, Ki se mit à tousser en s'étouffant sous les cendres et la fumée. Personne ne semblait faire grand-chose pour arrêter l'incendie. Celui-ci devait avoir constitué le point culminant d'un tumulte ayant commencé plus tôt. Elle ne vit qu'un seul corps, mais les signes de violence étaient partout. Des meubles brisés s'entassaient dans les rues, le cuir des portes pendait en claquant dans le vent brûlant. Elle ne distingua que peu de gens, et ceux qu'elle vit étaient occupés soit à sauver leurs biens, soit à piller ceux des autres ; Ki n'aurait pas su dire qui faisait quoi.

La rue principale bordée d'arbres avait subi le plus gros de ce qui s'était produit ici. Ki guida l'attelage au milieu des ruines des étals du festival, dépassant des bâtiments en cendres et d'autres obscurcis par les flammes, parmi les arbres dont les branches pendaient, mortes et noircies par la chaleur du feu. Peut-être le tumulte avait-il démarré ici ; aucune des bâtisses longeant la rue n'était encore en feu. Des murs de briques de boue séchée, craquelés et fendus par la fournaise, s'ouvraient sur le vide, leurs toits de tuiles ou de bois entièrement consumés. Ki vit quelques gamins des rues récupérant un peu de nourriture au milieu des étals en ruine. Ils la disputaient à des corbeaux et les deux groupes s'arrêtèrent un instant pour darder vers Ki des regards suspicieux.

Au départ, elle ne reconnut pas les deux silhouettes qui se dirigeaient vers elle. Le garçon marchait aux côtés de l'homme, la main de celui-ci sur son épaule. Comme elle arrivait devant eux, Dellin leva la main pour la saluer. Elle arrêta l'attelage. Cabri se glissa immédiatement à l'intérieur par la porte latérale de la cabine. Dellin haussa les épaules avant de grimper lourdement sur le siège à côté de Ki.

— Vous savez ce qui s'est passé ? demanda-t-elle.

Dellin secoua la tête.

— Les Brurjans ont envahi la ville en saccageant et pillant tout sur leur passage. Ils ont pris tout ce qu'ils voulaient et ont

détruit le reste. Puis ils sont partis à cheval en direction d'Algona.

Il secoua de nouveau la tête, comme pour tenter de clarifier ses idées.

— Ces créatures projettent de telles émotions ! Et hier soir elles étaient déchaînées. J'ai essayé de protéger le garçon, mais…

Il secoua une nouvelle fois la tête.

— Qu'est-il arrivé à votre mule ? Les Brurjans ?

— Non. Quelqu'un a mis le feu à la réserve dans laquelle nous nous reposions. Il n'y avait plus d'endroit sûr, j'ai donc décidé de partir à votre recherche. Mais une fois sur la route, nous avons croisé une vague d'individus fuyant la destruction de la ville. Un marchand portant deux gros sacs et un poignard a réclamé notre mule. Il était si plein de cupidité et de peur qu'il nous aurait tués pour l'avoir. La mule ne valait pas cela, alors je la lui ai laissée. J'étais trop occupé à tenter de protéger l'esprit du garçon pour pouvoir le défendre physiquement.

— N'est-ce pas merveilleux, fit amèrement observer Ki, cette façon dont l'adversité fait ressortir ce qu'il y a de pire en nous tous ? Les Brurjans se retournent contre les marchands et les marchands se retournent contre vous. Mais qu'est-ce qui a déclenché tout ça ?

Dellin haussa les épaules.

— Je crois qu'un Brurjan a été pris de folie furieuse et a tué le duc. En tout cas, les Brurjans criaient son nom dans les rues en hurlant qu'il leur avait offert la ville. Keklokito était le nom qu'ils scandaient.

Donc même ce complot s'était déroulé de travers… Elle se demanda où Vandien était tombé, et comment. Les chevaux étaient toujours immobiles au milieu de la rue. Le regard de Ki parcourut les décombres.

— Où dois-je aller ? demanda-t-elle à la rue déserte.

Gotheris passa la tête par la porte de la cabine.

— Vous n'avez pas trouvé Vandien ? demanda-t-il.

Elle perçut de l'inquiétude dans sa voix.

— Non, répondit-elle plus durement qu'elle ne l'aurait voulu.

Dellin fixa sur elle un regard curieux et elle sut qu'il la sondait, sans rien pouvoir faire pour l'en empêcher.

— Le lien a disparu.

Elle haussa les épaules.

— Il est mort.

— Le lien a disparu. Tant qu'il existait, je pouvais dire s'il était ou non en vie. Mais à présent, il n'y a plus de lien. Il s'est détaché. Ou bien vous l'avez fait.

— Il est mort, répéta sourdement Ki.

Un simple chagrin aurait été un soulagement. Pourquoi fallait-il qu'elle ait à gérer des sentiments de colère et de trahison en même temps que les questions inquisitrices d'un fouineur jore ? Pouvait-il lire l'irritation qu'elle ressentait à son égard ? Alors qu'il la lise et aille se faire voir.

Elle lui décocha un regard noir. Dellin se contenta de la regarder fixement.

Le visage de Cabri était pire que jamais. L'éclat de stupéfaction endormie n'avait pas quitté ses yeux. Il fronça largement les sourcils tandis que son regard passait de Ki à Dellin, et vice versa.

— Quelque chose… ne colle pas, dit-il. (Il avait du mal à trouver ses mots.) Les choses ne sont pas… comme vous les ressentez.

Elle secoua les rênes. Il était inutile d'expliquer au gamin qu'elle ne pouvait pas exprimer ses sentiments à l'aide de simples mots. Elle ne les comprenait pas elle-même. C'était tout ce à quoi ses espoirs et ses recherches avaient abouti. Elle se sentait trompée, trahie. Pire, elle se sentait stupide. Parce qu'elle avait su, depuis le début, pas depuis une journée mais depuis des années, qu'elle en arriverait là. Qu'un jour elle tendrait la main vers lui, dans le besoin, et qu'il ne serait pas là. La colère la secoua telle la tempête qui s'était abattue sur le chariot plusieurs jours auparavant. Le dégoût d'elle-même l'envahit tandis qu'elle songeait à la façon dont elle s'était laissée duper jusqu'à dépendre de lui. Elle leur tourna le dos et se couvrit les yeux pour tenter de trouver un moyen d'être seule. À cause de Dellin, son engourdissement s'était envolé.

— Je ne peux pas vous aider sans vous laisser faire du tort au garçon. (La voix de Dellin lui parvenait de loin.) Je suis navré. Vous allez devoir faire face à ceci toute seule.

Toute seule, songea Ki, et les mots résonnèrent stupidement dans son esprit, encore et encore. Toute seule. Elle tendit son esprit vers l'extérieur et perçut soudain toute la vérité des paroles de Dellin. Il y avait eu un lien, mais à présent qu'elle le cherchait, elle ne rencontrait plus qu'un mur. Personne pour lui tendre la main en retour. Il l'avait abandonnée. À un moment donné, le jour précédent, il avait choisi de suivre la rébellion. Et il était mort pour elle. La douloureuse solitude de Ki s'étalait sans fin dans un vide qui ne contenait nulle réponse, nulle chaleur. C'était une hémorragie qui ne pouvait pas être arrêtée. Toute seule.

— Je ne peux pas le permettre, pas si près de Gotheris !

L'arrêt brutal du chariot la bouscula. Elle n'avait pas réalisé que Dellin conduisait l'attelage. Elle ouvrit les yeux mais ne put tout d'abord rien discerner. Puis ce rien prit l'apparence des doigts de sa main. Elle releva lentement le visage et écarta les doigts. Dellin s'était redressé sur le siège.

— Arrêtez ça ! ordonna-t-il en criant. Lâchez-la !

Ki tourna la tête.

Un nœud coulant pendait à l'un des arbres restants. Un jeune garçon tenait la corde, maintenant le nœud ouvert. Une quinzaine, peut-être une vingtaine de personnes, plus que Ki n'en avait rencontrées de la journée, s'étaient rassemblées dans la rue. Les gens marmonnaient des propos coléreux, telles des abeilles agitées, et leurs visages étaient emplis de haine. Trois jeunes gens tiraient une femme en direction de l'arbre.

— C'est l'une de ces salopes de rebelles, cria quelqu'un à l'intention de Dellin. L'une de ceux qui ont tué le duc et lancé les Brurjans sur nous tous. Elle était amie avec celui qui a fait le coup !

Les autres membres de la foule murmurèrent un assentiment plein de colère.

— Relâchez-la ! rugit Dellin.

Les hommes s'arrêtèrent et levèrent les yeux vers lui. Leurs regards étaient luisants de haine. La femme se débattait entre

leurs mains, arquait son corps tout entier pour tenter d'échapper à leur prise inflexible. Son capuchon partit en arrière.

Saule semblait avoir vieilli au cours de la nuit. Sa tête aux cheveux ras lui donnait l'air d'avoir été victime d'une maladie dévastatrice. Sa peau était grise et de la suie noircissait l'arête de son nez. Ses yeux vairons tournoyaient follement, largement écarquillés. Elle évoquait une poupée maltraitée par une enfant malfaisante.

— Laissez-les la tuer, dit calmement Ki.

Dellin baissa les yeux vers elle.

— J'ai pensé qu'il fallait les arrêter, pour le bien de Gotheris. Maintenant je sais que je dois les arrêter. Pour votre bien.

Durant ce bref échange, la foule s'était désintéressée de lui. L'un des hommes agrippa les cheveux courts de Saule et la souleva pratiquement du sol tandis que les autres la poussaient et la tiraient vers la corde. Le garçon, la bouche entrouverte, maintenait le nœud ouvert et l'attendait.

Le regard de Dellin parcourut gravement la foule. Mais s'il avait espéré voir un signe indiquant qu'ils allaient changer d'avis, il fut déçu.

— Stop.

Dellin avait prononcé le mot avec une supplique dans la voix. Il n'avait pas parlé fort et sa voix ne portait pas particulièrement. C'était presque comme s'il l'avait marmonné dans sa barbe. Cela ne changea rien. Les hommes qui agrippaient Saule étaient déterminés. Ki ne trouvait en son cœur aucune pitié pour la fille. Celle-ci n'avait que trop bien et trop justement maudit Ki. Quelques personnes à l'arrière de la foule, soudainement rendues malades par ce qui allait se passer, se détournèrent et s'en furent. Elle vit une femme poser une main suppliante sur le bras de son mari et se pencher pour lui parler d'un air sérieux. Il se tourna à contrecœur pour la suivre tandis qu'elle se détournait. Personne ne prêta attention à leur départ.

— Ne faites pas ça ! souffla de nouveau Dellin.

Le garçon qui tenait le nœud eut un sursaut, comme si on l'avait piqué avec une aiguille. Son regard se posa brusquement sur la jeune fille qui se débattait, sur l'expression sauvage du visage des hommes qui la tiraient de force vers lui. Ses yeux s'agrandirent comme s'il avait vu des démons en plein jour. Il poussa un gémissement de chiot que l'on vient de frapper et s'enfuit.

— Bon sang !

L'un des hommes jura et dut lâcher Saule pour attraper la corde oscillante. La jeune fille tira tout l'avantage qu'elle pouvait de sa distraction, libérant l'une de ses mains pour frapper frénétiquement l'homme qui lui agrippait les cheveux. Ki demeura assise sans rien faire, les yeux rivés sur la scène. Derrière elle, elle entendit un pleur étouffé et se tourna pour voir Cabri qui se découpait dans l'embrasure de la porte de la cabine.

Il s'agrippait au siège comme s'il était en train de se noyer et qu'il s'agissait de l'unique morceau de bois flottant dans l'océan. Son visage avait l'expression paniquée d'un enfant qui ne peut plus respirer. Et ses yeux reflétaient une horreur telle que Ki n'en avait jamais vue.

— Ce n'est pas juste, soupira Dellin.

La foule était en train de se disperser. L'homme qui tentait de passer le nœud coulant autour du cou de Saule parut soudain très nettement mal à l'aise. Ki eut l'impression qu'il jugeait brusquement son rôle central dans le drame en train de se nouer parfaitement déplaisant.

— Vous serez punis, avertit Dellin d'un ton sinistre.

— Passe-lui ce putain de nœud autour du cou ! ordonna l'un des hommes qui tenaient Saule.

Mais celui qui tenait la corde se mit immédiatement en colère :

— Tu n'as qu'à le faire toi-même ! gronda-t-il en projetant le nœud en direction de son comparse.

Celui-ci n'arriva pas à l'agripper et le nœud le dépassa, avant de revenir vers lui en oscillant. Ceux qui restaient debout dans la rue faisaient à présent plus penser à des témoins qu'à des complices. L'énergie haineuse du lynchage s'était dissipée.

Mais celui qui tenait Saule par les cheveux paraissait immunisé contre le changement d'atmosphère. Alors que les deux autres lâchaient la jeune femme, il lui assena un coup de poing dans le ventre. Elle se plia en deux et cessa temporairement de se débattre. L'homme maintint sa prise sur ses cheveux roux tandis qu'il tendait le bras vers la corde et s'en saisissait. Il tint la corde épaisse entre ses doigts et entreprit de la faire passer pardessus la tête de Saule lorsque Cabri se mit à gronder.

— Ressens-le toi-même !

Et ce fut le cas. L'homme tomba à genoux, haletant, griffant sauvagement sa gorge tout en poussant un miaulement exprimant toute la terreur qui avait rendu Saule muette. Celle-ci s'écroula d'un bloc, son menton se libérant du nœud. Elle s'étala dans la rue, ses jambes et ses bras trop longs et anguleux par rapport à son crâne presque tondu. Les deux autres exécuteurs fixèrent sur les gesticulations de leur chef un regard stupéfait. De longues traînées de bave s'écoulaient de sa bouche ouverte, oscillant dans l'air avant de venir s'étaler en traces sombres sur sa chemise. Les hommes reculèrent, dégoûtés, puis se retournèrent et s'éloignèrent dans deux directions différentes, les épaules voûtées, l'un d'entre eux serrant ses bras contre lui.

De la foule des lyncheurs, il ne restait plus que la victime allongée à terre et le bourreau qui s'étranglait sur un nœud invisible.

— Arrête ça, aboya Dellin et ses longs doigts émirent un claquement de fouet en faisant disparaître l'expression figée de Cabri.

Des marques rouges et blanches sur la joue du garçon attestèrent de leur passage, ainsi qu'un air de stupéfaction dans les yeux de Cabri.

— Non, lui dit fermement Dellin comme s'il s'était agi d'un enfant tendant la main vers une casserole d'eau bouillante. Non ! Lâche-le !

Ki vit Cabri relâcher l'homme. Elle le lut sur le visage du garçon, dans l'affaissement soudain de ses épaules étroites. Elle n'eut pas besoin de se tourner pour voir le lyncheur tomber à plat ventre sur la route à la manière d'une marionnette dont on

aurait tranché les fils. Mais elle se retourna pour regarder Dellin tandis qu'il descendait du chariot et s'avançait lentement dans la direction de Saule.

Il souleva la jeune fille avec une aisance qui n'était pas entièrement humaine. Il prononça quelques paroles au-dessus du corps inerte dans ses bras et lorsqu'elle commença à bouger, il la reposa précautionneusement sur ses pieds. Ni l'un ni l'autre ne prêtèrent attention à l'homme allongé par terre qui pleurait silencieusement. Dellin s'adressa à Saule à voix basse et la prit par la main pour la guider vers le chariot. Il lui en fit longer le flanc et fit un geste vers le siège surélevé. Elle leva les yeux et, pendant un long moment, son regard plongea dans celui de Cabri.

— Non ! s'exclama-t-elle d'une voix aussi basse et rauque qu'un grondement de chat.

Ses yeux trouvèrent Ki et s'écarquillèrent plus encore.

— Je n'irai pas avec vous ! Je refuse de partir en compagnie de traîtres et d'erreurs de la nature ! Je refuse de devenir comme lui ! Je refuse ! Je préfère mourir !

Elle se libéra du contact de Dellin, se retourna et s'enfuit en clopinant le plus vite possible.

— Elle dit la vérité, soupira Dellin.

Ki réalisa avec un sursaut que ces mots étaient destinés à Cabri. Le garçon regardait Saule s'enfuir avec dans les yeux l'image d'un cœur brisé.

— Elle préférerait mourir, reprit Dellin sans pitié. Et c'est probablement ce qui arrivera, si elle continue à émettre ce sentiment à destination des humains autour d'elle. Aussi épaisse que soit la carapace de leur esprit, il en est quelques-uns qui l'entendront, qui percevront suffisamment sa soif de mort pour trouver un moyen de la satisfaire.

Il désigna la scène de la main, non seulement la jeune femme en fuite mais aussi la cité en cendres :

— Voici ce qui arrive lorsque le sang jore est mal utilisé, pour accomplir les objectifs d'un humain. Voici ce qui arrive lorsque Jores et humains se mélangent sans sagesse ni conscience.

Son accusation n'admettait pas la réplique.

— Vous ne pouvez pas lui dire que tout cela est de sa faute ! objecta Ki surprise de l'intensité de ses propres sentiments.

Mais Cabri, ses grands yeux pâles écarquillés, hochait la tête avec la même gravité que Dellin.

— Si, Ki, ça l'est.

— Tu es fort et le talent jore est immense à l'intérieur de toi, fit observer Dellin.

Cabri opina de nouveau du chef. Avec une étrange humilité, il ajouta :

— Plus fort que toi, mon oncle. Et plus talentueux.

Dellin contempla le garçon en le réévaluant. Lorsqu'il prit la parole, sa voix était teintée d'acceptation.

— Il est bon que nous reconnaissions tous les deux cela avant de commencer. Bien, Gotheris. Le moment est venu de décider. Partiras-tu avec moi pour apprendre ? Ou bien fuiras-tu, comme le fait cette fille, effrayée par l'immensité de la plaine qu'elle entraperçoit ?

Le silence de Cabri parut fort long à Ki. Elle écouta les craquements lointains de l'incendie et les légers mouvements des chevaux dans leurs harnais.

— Je ne fuirais pas, mon oncle, finit par répondre Cabri.

Un petit coin à l'intérieur de Ki se sentit absurdement satisfait, comme si elle avait fait un pari improbable avec elle-même et l'avait remporté.

— Souviens-toi que tu en as décidé ainsi.

Dellin monta sur le siège, saisit les rênes et les secoua. Cabri resta là où il était, appuyé sur le siège. Il contempla les bâtiments calcinés et les étals renversés devant lesquels ils passaient, comme s'il désirait en mémoriser les contours. Ki observait les cahots de la démarche de Sigurd. Elle se sentait vide, décida-t-elle enfin.

Elle était une cargaison sur son propre chariot, juste un objet qu'on emportait pour le reste du trajet jusqu'à Villena. Elle avait ressenti trop de choses durant ces derniers jours. Comme un instrument de musique que l'on aurait traité avec trop de brusquerie, les cordes de ses émotions étaient coupées et pendaient, inutilisables, à l'intérieur de son être. Peu importait

la manière dont elles étaient pincées, aucun son n'en sortait plus. Ki oscillait lentement tandis que le chariot dévalait la rue.

La ville se mua progressivement en terrains fermiers. Un champ de chaume avait brûlé jusqu'à n'être plus qu'un vaste carré noir. Cabri prit soudain la parole.

— Ce que j'aimais le plus à propos de Vandien, dit-il sans préambule, c'était ce qu'il ressentait quand il était en colère contre moi.

Ki eut l'impression qu'un pansement venait d'être arraché au-dessus d'une blessure à peine refermée. Mais Dellin se tourna vers le garçon et sa surprise était clairement perceptible.

— Quoi ?

— À l'époque, je ne faisais pas la différence entre nous… (Cabri cherchait ses mots.) Je n'arrivais pas à séparer ce qu'il ressentait de ce que je ressentais, proposa-t-il avec lenteur. Donc sa colère était la mienne.

— Et ? voulut savoir Dellin.

— Il était en colère contre moi car je n'étais pas… honorable. Envers moi-même. Il pensait que je m'étais trahi moi-même en n'étant pas un homme… meilleur.

Cabri s'exprimait avec hésitation, comme s'il craignait de déclencher l'hilarité. Comme personne ne souriait, le garçon reprit courage.

— Beaucoup de gens m'ont détesté. Ou bien ont souhaité ma mort. Mais personne n'avait jamais été en colère contre moi de cette façon auparavant. Même mon père : sa colère était toujours pleine de tristesse, essentiellement pour ma mère et lui, parce que je rendais leur vie si difficile. Mais la colère de Vandien était basée sur le fait que je nous trompais lui et moi-même en étant… dénué d'honneur. Il me donnait le sentiment d'être… en colère contre moi-même de ne pas être un… homme d'honneur.

Cabri s'interrompit. Le chariot continua sa route bringuebalant et Ki songea à l'étrangeté de l'héritage que Vandien avait laissé au garçon.

— Au début, c'était à propos de… cette fille.

Le rouge monta soudain aux joues de Cabri. Il traça du doigt le contour d'un nœud dans le bois du siège.

— Et je ressentais de la colère contre lui en retour. Parce qu'il me faisait me sentir tellement mal à l'aise à propos de ce que j'avais fait. Mais ensuite… après Kellich… Vandien a encore ressenti la même chose. A propos de lui-même autant qu'à propos de moi. (La voix de Cabri se teinta d'interrogation.) C'était comme s'il m'avait adopté, car il me jugeait de la même façon qu'il se jugeait lui-même.

Cabri toucha timidement la main de Ki pour s'assurer qu'elle écoutait.

— C'est pour ça que j'ai attaqué ce Brurjan. Parce que j'ai pensé que c'était ce qu'il aurait fait et que je voulais faire comme lui. (La gorge du garçon se serra.) Je suis désolé qu'il soit mort. Je voulais l'entendre me dire que j'avais fait ce qu'il fallait.

Ki serra brièvement les doigts du garçon.

— Tu m'as sauvé la vie.

Elle tentait de lui donner ce dont il avait besoin. Elle ne pouvait prononcer le nom de Vandien, refusait de ressentir son chagrin.

— Il aurait dit que tu avais fait ce qu'il fallait.

Ils dépassèrent une ferme calcinée. Un groupe de poulets ayant survécu au feu se prélassait dans la poussière de la route. Ils se mirent à caqueter furieusement, dérangés par le passage des chevaux. Un peu plus loin, un cheval perdu broutait sur le bas-côté. Ils étaient presque à sa hauteur lorsque Ki repéra le cavalier étalé dans le fossé.

— C'est le plus petit Brurjan… commença-t-elle avant d'être interrompue par le cri soudain de Cabri.

Celui-ci bondit sur le siège puis sauta au bas du chariot en marche, s'étalant à plat ventre dans la poussière. Il s'était relevé et s'élançait maladroitement vers le corps avant même que Dellin n'ait eu le temps d'arrêter l'attelage.

— Gotheris ! cria Dellin, alarmé, tandis que le garçon posait les mains sur le corps.

— Cabri ! Laisse-le tranquille, il est déjà mort ! ajouta Ki.

— Il n'est pas mort ! déclara Cabri.

L'espoir dans sa voix laissa Ki pantoise, jusqu'à ce qu'il soulève le casque trop large pour révéler les boucles sombres en dessous. Le cœur de Ki lui remonta dans la gorge. Les émotions

jaillirent en elle tels les jets d'une fontaine, sa colère, ses peurs. Mais elle se retrouva sur la route et elle s'agenouilla près de lui, craignant presque de le toucher. Il portait une armure de Brurjan et des vêtements plus riches que tout ce qu'elle avait pu voir auparavant, mais c'était Vandien.

— Il est mort, dit doucement Dellin.

Mais elle ne lui prêta aucune attention. Sa peau était fraîche, son bras arborait une horrible couleur grise, mais elle écarta son visage de la poussière et glissa une main sous sa chemise. Une cotte de mailles. Elle plaça ses doigts sur la gorge de Vandien et sentit une légère pulsation sous l'angle de sa mâchoire.

— Il est vivant ! déclara-t-elle farouchement.

Dellin descendit lentement du chariot et s'approcha jusqu'à se tenir au-dessus d'eux. Il ne se pencha pas pour toucher Vandien, mais Ki eut l'impression de sentir son esprit la frôler tandis qu'il sondait le corps.

— Ki, finit-il par déclarer avec une pitié infinie dans la voix, ce n'est que son corps. Il n'est… plus là.

— Non !

La voix de Cabri parut suraiguë aux oreilles de Ki. Mais plus que cela, il hurlait à l'intérieur de Ki en repoussant le contact réconfortant de son oncle. Elle eut l'impression d'un raclement sanglant tandis que son contact mental arrachait son acceptation à moitié formée de la mort de Vandien.

— Ne l'abandonnez pas ! lui lança-t-il d'un ton farouche. Accrochez-vous à sa vie, pour lui !

Sa prise sur les sentiments de Ki était aussi abrupte que celle de son oncle était habile. C'était comme de subir l'étreinte d'un étranger, et elle se serait débattue si elle avait su comment faire.

Son ouïe avait complètement disparu. Quelqu'un murmura :

— Arrêtez. Vous mourrez avec lui, il est parti, hors de portée.

Mais ce n'était pas quelqu'un qu'elle connaissait et ses mots n'avaient pas d'importance. Ce qui comptait, découvrit-elle, était de s'asseoir dans la poussière et de tirer le haut du

corps de Vandien sur ses genoux, le tenant fermement contre elle tandis qu'elle posait sa joue sur son front blême. De refuser de le laisser pour mort. Elle effleura ses cheveux de ses lèvres. Elle le serra plus fort mais, malgré sa prise, elle le sentit qui glissait au loin.

— Trop tard avertit quelqu'un. Il a abandonné, personne ne peut plus l'atteindre. Laissez-le partir.

— De quoi avez-vous le plus peur ? exigea de savoir Cabri.

La voix du garçon était étouffée à ses oreilles, mais elle résonnait dans son cœur.

— Décidez. De l'aimer. Ou de le laisser partir.

Elle ne pouvait pas le tenir dans ses bras et le laisser partir. Son corps était chaud contre elle, la douce odeur de ses cheveux et de sa peau flottait jusqu'à ses narines. Elle ne pouvait pas le laisser partir. Mais elle ne pouvait pas l'aimer, pas de la façon dont Cabri faisait résonner le mot en elle, pas sans limites, toute prudence abandonnée. Elle aimait cet homme, oui, et elle le voulait auprès d'elle, elle mourrait pour lui s'il le fallait. Mais ce n'était pas ce que Cabri lui demandait. Elle pouvait sans regret laisser son amour se déverser en Vandien. Mais il y avait un autre aspect. Il lui fallait accepter de tout cœur l'amour de Vandien, accepter de dépendre de la présence de cet amour. Il ne s'agissait pas simplement d'admettre qu'elle l'aimait, mais d'admettre que lui l'aimait et d'accepter ce qu'il offrait. C'était trop dangereux d'être si vulnérable, cela ferait trop mal si… Elle sentit qu'il s'éloignait un peu plus. Quelque chose en elle se cassa brusquement. Elle hoqueta, mais la douleur n'était pas physique. Elle abandonna toute prudence, laissa retomber les barrières et libéra son amour qui s'en fut en hurlant après Vandien. Il y avait un soulagement à relâcher ainsi ce qu'elle avait tenu à l'écart de Vandien et d'elle-même. Avoir besoin de lui. Pas seulement envie de lui. Dépendre de lui de la même manière qu'il dépendait d'elle.

— Je vous en prie, supplia-t-elle, sans savoir à qui elle s'adressait ni ce qu'elle demandait.

— Vous l'avez touché.

Il y avait de la stupéfaction dans la voix de Dellin. Elle sentit soudain le guide de son esprit pénétrer la toile de leurs

sentiments. Elle le sentit qui en extrayait habilement Cabri et, l'espace d'un bref instant, comme il se retirait, elle comprit, comme l'aurait fait un Jore, le réseau qu'elle et Vandien avaient créé et partagé, le vit étiré, bourdonnant et vivant, entre eux.

Puis il n'y eut plus que l'homme dans ses bras, son poids et sa chaleur contre elle. Elle n'eut plus conscience que de ce qu'elle éprouvait pour lui. Quant à ce que lui ressentait, elle allait devoir lui faire confiance, croire aveuglément que ses sentiments pour elle étaient les mêmes que les siens pour lui. Une position solitaire et dangereuse. La prudence lui conseillait de se méfier, l'avertissait de ne pas accorder trop d'importance au fait qu'il tenait à elle.

— Ne le lâchez pas maintenant, l'avertit Dellin.

Il attrapa Cabri sur ses pieds et le tira, clopin-clopant, vers le chariot.

— Ni Cabri ni moi ne pourrons le retenir pour vous désormais. Aimez-le ou laissez-le partir.

Elle demeura assise dans la poussière, tenant Vandien contre elle. Elle releva doucement ses bras sur sa poitrine, plaça les deux mains de Vandien dans l'une des siennes. Les doigts de son bras maniant l'épée étaient gonflés et froids contre les siens. La blessure que Kellich lui avait infligée ? Elle releva sa manche. Elle grimaça quand ses yeux tombèrent sur la brûlure boursouflée qui s'étalait sur son avant-bras tanné.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? lui demanda-t-elle.

— Sans doute plus qu'il ne pourra vous en dire, même s'il arrive à se souvenir de tout lui-même, répondit Dellin.

Le guérisseur jore s'accroupit auprès d'eux.

— Il pourrait être sage de s'abstenir de poser la question.

Il se mit à se balancer d'avant en arrière sur ses talons.

— Est-ce que Gotheris va bien ? s'enquit Ki.

Dellin hocha lentement la tête.

— Il est fatigué. Mais il s'en est bien sorti, pour son premier essai. Je vois que ma tâche la plus importante sera d'enseigner à ce garçon la maîtrise et la prudence. Il ne s'était doté d'aucune ligne de vie à laquelle se raccrocher. Si Vandien n'était pas revenu, Gotheris aurait été perdu.

— Mais Vandien est de retour et il va se remettre ?

Dellin tourna vers elle un regard empreint de pitié.

— Vous savez que c'est le cas, alors pourquoi poser la question ? Faites confiance à vos sentiments, de temps à autre.

Après une longue pause, il ajouta :

— Vous pourrez le trouver changé.

Ki leva vers lui des yeux interrogateurs, mais Dellin détourna le regard vers le sol pour éviter qu'elle ne puisse lire son expression.

— Je pourrais assourdir les choses, proposa-t-il d'une voix douce. Lui dissimuler le pire.

Ki entendit ce qu'il suggérait. Cela l'effrayait. Que lui avaient-ils fait pour que Dellin fasse une telle proposition ? Elle écarta l'idée et sut qu'il l'avait sentie faire.

— Je le veux tel qu'il est, dit-elle fermement.

Prononcer ces mots à haute voix lui permit de constater qu'ils sonnaient juste.

— Il n'est pas nécessaire que je le comprenne toujours. Parfois, nous devrons simplement nous faire mutuellement confiance.

Vandien inspira un peu plus profondément qu'auparavant. Sa bouche se tordit. Elle le serra plus fort contre elle. Il ouvrit lentement les yeux.

— Je pensais… (Sa voix était éraillée.) Je pensais que j'étais rentré chez moi.

— C'est le cas, lui dit Ki.

CHAPITRE 20

— LOVERAN n'est désormais plus une province humaine. Est-ce que cela te fait bizarre de savoir que tu es responsable d'une telle chose ?

Quelques battements de cœur s'écoulèrent avant que Vandien ne réponde.

— Non. Parce que je ne crois pas que ce soit vrai. Tout ceci aurait eu lieu sans nous, tu sais. Kellich aurait tué le duc, si nous n'étions jamais passés par ici.

— Mais nous sommes passés.

Ki regarda les Brurjans trottant dans leur direction avant de reporter une nouvelle fois son attention sur Vandien.

C'était déjà assez terrible comme ça qu'il ait si belle allure dans l'armure du duc, et sur le cheval du duc. Fallait-il aussi qu'il en ait conscience ? Comme les Brurjans arrivaient à leur hauteur, il leva négligemment la main pour les saluer. Ses deux manches étaient retroussées, mais ils regardèrent à peine la cicatrice laissée par le poignard chauffé au rouge.

— Keklokito, gronda amicalement l'un d'eux en passant.

Vandien hocha la tête. Son cheval blanc traversa leurs rangs et l'ouverture s'élargit pour permettre à Ki, qui chevauchait Sigmund en tirant Sigurd à ses côtés, de le suivre.

Elle avait revendu le chariot à Villena, motivée à la fois par son dégoût pour le véhicule et par le besoin d'argent. De toute façon, la jambe de Sigurd nécessitait qu'il arrêtât de tirer une telle charge pendant quelque temps.

Elle attendit que le bruit des troupes Brurjans se soit dissipé derrière eux pour poser une nouvelle question.

— Qu'est-ce que ça fait d'être une légende chez les Brurjans ?

Il émit un bruit de gorge évasif.

— Et que veut dire ce nom, au fait ?

— Noble individu, répondit-il d'un ton presque sérieux.

— C'est ça. Combien de temps encore jusqu'à la frontière, d'après toi ?

— Ça n'a pas d'importance, tu te rappelles ? Pas de cargaison, pas de clients, pas de limites de temps.

— Pas d'argent, ajouta-t-elle.

— Est-ce que ça a posé le moindre problème pour l'instant ? la houspilla-t-il.

— Non. Mais après que nous aurons passé la frontière, Keklokito ne pourra plus compter sur ses amis Brurjans. Que la lune en soit remerciée.

— Ils ne sont pas si terribles, lança-t-il.

Ki émit un petit rire mais ne releva pas.

— Il me manque, dit Vandien.

Ki n'avait pas besoin de demander de qui il parlait.

— Dellin a dit qu'il y avait quelque chose entre vous. Un lien d'apprentissage. C'est ce qui fait qu'il a continué à te chercher après que je t'ai cru mort. Et il aura toujours conscience de toi, au travers de ce lien…

— Il est ce qui se rapproche le plus d'un fils pour moi. Et je ne le reverrai jamais.

— Nous ne sommes pas obligés de retourner au nord, suggéra Ki.

— Si. (Il s'éclaircit la gorge.) Je devais quitter le garçon. Dellin me l'a expliqué hier soir. Si j'étais resté, le garçon n'aurait jamais pu former un « lien primaire » avec lui. Et Dellin avait besoin de ce lien pour dispenser son enseignement à Cabri, pas seulement la façon de soigner, mais aussi la manière de se protéger.

— Donc, pour son propre bien, tu t'en vas.

— Il a compris.

— C'était de ça dont vous parliez durant vos longues conversations à l'arrière du chariot tandis que ton corps éliminait le poison ?

— Dellin a affirmé qu'il s'agissait plus des effets du remède brurjan que du poison de la lame de Kellich. Elle a dû me donner une dose de Brurjan entière.

— Keklokito aurait-il pu mériter moins ? demanda Ki d'un ton grave.

Il lui décocha un coup d'œil mais ne sourit pas. C'était quelque chose qui manquait à Ki ces derniers temps. Il était devenu plus difficile de le faire sourire et il semblait sans cesse penser à quelque chose d'autre. Était-ce là le changement contre lequel Dellin l'avait mise en garde ?

— Tu sais ce que m'a dit Cabri, la nuit avant que nous ne quittions Villena ?

— Quoi ? demanda Ki d'une voix pleine de tolérance.

Depuis qu'ils avaient quitté la ville, Vandien n'arrêtait pas de parler du garçon et de répéter les paroles précoces que Cabri avait prononcées. Étrangement, elle s'était aperçue que cela ne la dérangeait pas de les entendre. Elle en avait même ajouté quelques-unes.

— Il m'a dit : « Votre honneur, Vandien, vous permet-il de vivre avec vous-même ? »

— Et tu peux vivre avec toi-même, à présent ?

— Un peu plus aisément que ce n'était le cas juste après tout ça. Cabri m'a assuré que mes motifs étaient toujours honorables, même lorsque les résultats étaient catastrophiques.

Vandien marqua une pause et émit un petit rire.

— C'est bizarre. Ce sont les paroles d'un gamin, et je les prends tellement au sérieux.

— Il te connaît très bien.

Ki n'avait pu dissimuler un soupçon de jalousie dans sa voix.

— Suffisamment bien pour savoir qu'il n'y a qu'une femme pour laquelle je mettrais une ville à feu et à sang. (Vandien se fendit brusquement d'un grand sourire.) Je crois que Cabri m'aurait aidé à le faire, lui aussi, s'il avait pu.

Une vieille habitude empêcha Ki de le regarder. Mais elle se reprit et releva les yeux pour lui faire face.

— Crois-tu que j'aie menacé Saule de moins que ça en échange de ta vie ?

Ils chevauchaient côte à côte, aussi près que Blanc tolérait de l'être de Sigmund. Quelque chose vibrait entre eux, tel un secret partagé dont ils n'auraient jamais accepté de parler. Et c'était bon.

Table

CHAPITRE 1 5
CHAPITRE 2 23
CHAPITRE 3 38
CHAPITRE 4 65
CHAPITRE 5 83
CHAPITRE 6 105
CHAPITRE 7 120
CHAPITRE 8 140
CHAPITRE 9 155
CHAPITRE 10 168
CHAPITRE 11 184
CHAPITRE 12 195
CHAPITRE 13 213
CHAPITRE 14 226
CHAPITRE 15 235
CHAPITRE 16 256
CHAPITRE 17 278
CHAPITRE 18 293
CHAPITRE 19 312
CHAPITRE 20 328